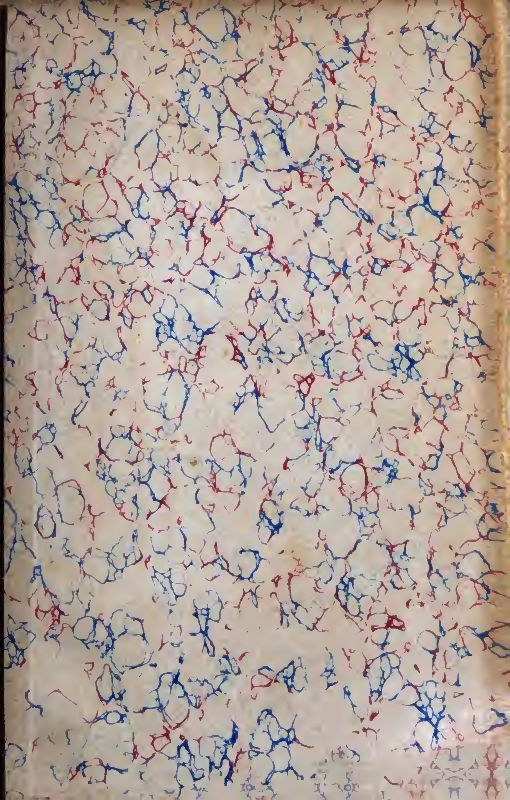
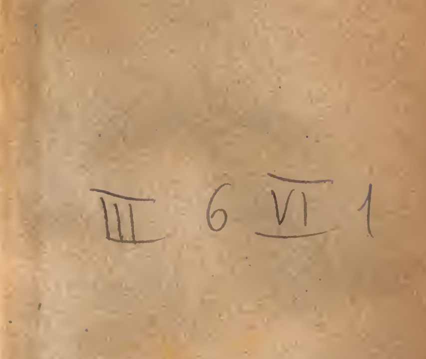


ESI - PALLI
A



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·




III 6 VI 1

L'HÉRITAGE

D'UN

PIQUE-ASSIETTE

I

LE PREMIER MARI

Paris. — Imprimerie de E. Donnaud, rue Cassette, 9.

L'HÉRITAGE

D'UN

PIQUE-ASSIETTE

PAR

EUGÈNE CHAVETTE

I

LE PREMIER MARI





PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874



L'HÉRITAGE

D'UN

PIQUE-ASSIETTE

Le Premier Mari

I

A l'hôtel des Postes de Paris, un des endroits de l'administration les plus fréquentés par le public est le BUREAU RESTANT où s'entassent toutes ces lettres qui, au lieu d'aller chercher le destinataire à domicile, doivent attendre qu'on vienne les réclamer. C'est dans ce bureau que commence l'histoire dont nous allons entreprendre le récit.

Le 4 janvier de l'année 1845, sur les trois heures de l'après-midi, un jeune homme, se présentant à l'un des guichets, demanda d'une voix un peu émue:

— Avez-vous une lettre au nom de Paul Avril?

Le préposé à la distribution examina aussitôt, une à une, les missives rangées dans le casier A, lettre initiale du nom déclaré.

— Non, monsieur, rien, dit-il.

— Rien !!! répéta le jeune homme.

Ce seul mot avait été prononcé avec un tel accent d'an-

goisse que l'employé, attendri, recommença complaisamment la fouille du casier. Cette seconde recherche, plus lentement faite, amena encore la même déclaration :

— Pas de lettre, monsieur.

A cette réponse définitive, le jeune homme remercia par un silencieux salut de tête, et, semblant avoir retrouvé son calme, il sortit du bureau.

Mais, à son vingtième pas dans la cour, il s'arrêta tout pensif. L'absence de cette lettre attendue était sans doute pour lui d'une bien grave importance, car il murmura tristement :

— Novembre, décembre et janvier, voilà trois mois que le silence s'est fait. Il n'en faut plus douter, tout est bien fini pour moi.

Pendant que celui qui s'est donné le nom de Paul Avril est plongé dans sa douloureuse rêverie, nous en profiterons pour esquisser rapidement son portrait.

Tout en ce jeune homme, qui ne comptait pas plus de vingt-six ans, révélait une nature de race, élégante de formes et d'allures, qui s'accusait surtout par des mains et des pieds d'une finesse extrême. Une chevelure brune faisait ressortir le teint blanc mat de son visage, dont les yeux noirs brillaient de courage et d'énergie. De soyeuses moustaches se dessinaient entre une bouche aux sensuelles lèvres et un nez droit dont les narines trahissaient, par leur mobilité, toutes les ardeurs de la jeunesse. Bref, c'était un fort joli garçon, qui payait fièrement de mine, malgré son triste costume.

En parlant de son costume, nous n'entendons pas dire qu'il fût déguenillé. Point du tout. Un long usage n'avait pas encore tout à fait déformé ces vêtements dont la coupe dénonçait un bon faiseur ; mais c'était ce qu'on nomme un habillement de demi-saison. Fait pour protéger contre les premières fraîcheurs de l'automne, il

était insuffisant pour défendre contre les rudes atteintes de l'hiver. Le chapeau rougi sur les bords ; le trop léger pardessus, boutonné jusqu'au menton dans le double but de se préserver du froid et de cacher un linge d'une blancheur douteuse ; la chaussure usée et avachie, tout semblait indiquer qu'une subite et profonde misère avait tout à coup fermé devant Paul Avril la porte des fournisseurs.

Cela dit, nous reviendrons maintenant à notre jeune homme. Son accablement fut de courte durée, car un petit rire sardonique et quelque peu forcé s'échappa bientôt de ses lèvres.

— Soit ! dit-il, tout est fini. Alors au bout du fossé la culbu...

Il n'acheva pas le mot. Tout en parlant, il avait, pour les réchauffer, enfoncé dans les poches de son paletot ses deux mains bleuies par le froid. Une d'elles rencontra un corps dur au fond de son refuge. Ce contact éveilla aussitôt un souvenir dans la mémoire de Paul Avril.

— Tiens ! fit-il, j'avais oublié que je possède encore une pièce de cinq francs. Eh bien, que ce soit elle qui dicte mon sort. Si son millésime est un nombre pair, je continuerai la lutte que je soutiens depuis deux mois contre la misère. Si le millésime est impair... alors en avant la culbute !

Si déterminée que fût sa résolution, il hésita un peu avant de tirer de sa poche cette pièce qu'il tournait et retournait entre ses doigts nerveux. Malgré le froid, une légère sueur lui mouillait les tempes.

— Aurais-je peur ? pensa-t-il.

D'un brusque mouvement fébrile il amena la pièce au jour et la regarda.

— 1837 ! c'est impair ! dit-il.

Il se raidit contre l'émotion qui le pinçait au cœur,

puis, remettant les mains dans ses poches, il se dirigea vers la rue en murmurant :

— Allons faire la culbute !

En sortant de la poste, il avait tourné à gauche et gagné la rue Montmartre qu'il remonta dans la direction du boulevard. Tout en cheminant d'un pas ferme, il interrogeait du regard les boutiques qu'il longeait sur le parcours.

— Voici mon affaire, dit-il en apercevant un magasin de quincaillerie dans lequel il entra pour acheter deux gros clous.

Il reprit sa route et, dix minutes après, il atteignait ce bout de la rue de la Victoire que, vingt ans plus tard, l'expropriation devait abattre pour le passage de la spacieuse rue Lafayette.

Ce fut à une de ces maisons, aujourd'hui disparues, que le jeune homme vint sonner. Il était quatre heures, et comme en janvier la nuit tombe vite, le portier avait jugé bon, dès la brune, de fermer sa porte.

Paul Avril ne pouvait donc éviter d'être aperçu par le concierge, averti par son coup de sonnette. Aussi trouva-t-il ce fonctionnaire qui, debout sur le seuil de sa loge, l'attendait au passage.

— Monsieur n'a sans doute pas oublié que c'est aujourd'hui, samedi, qu'est échue sa semaine de location ? annonça mielleusement le portier en tendant au jeune homme une main qui demandait l'argent réclamé.

Nous devons dire que cette maison, sorte de petit hôtel bourgeois, ne possédait que trois étages, surmontés de chambres mansardées, dévolues aux serviteurs. Les trois locataires qui habitaient la maison n'ayant pas un assez nombreux domestique pour occuper toutes ces mansardes, le concierge s'était emparé de celles qui étaient vides, et,

après les avoir garnies du plus strict mobilier, il les louait à la semaine.

A cette requête du portier réclamant son dû, Paul Avril se contenta de répliquer :

— Je n'ai pas sur moi la somme nécessaire, mais, je vous jure, monsieur Mathis, que demain matin je ne vous devrai plus rien.

Cette réponse, dont il ne comprenait pas le véritable sens, tranquillisa sans doute le concierge sur la validité de sa créance, car il repartit amicalement :

— Bien, bien ! monsieur. Ce que je vous ai dit était simplement histoire de vous rafraîchir la mémoire. Demain matin, en montant pour balayer mon escalier, j'entrerai chez vous. Par la même occasion, nous verrons à raccommoder votre porte qui, m'avez vous dit, est disloquée.

— Oh ! fit Paul, c'est vraiment si peu de chose à réparer que si j'avais un marteau je saurais moi-même en venir à bout dès ce soir.

— Un marteau ? mais j'en ai un... et solide. Tenez, le voici... hein ! il est de taille, riposta le portier en lui offrant l'outil énorme qu'il avait pris dans le bas d'un buffet.

Le jeune homme s'en saisit aussitôt en disant :

— Merci, monsieur Mathis, je vais me mettre tout de suite à l'ouvrage. Ne vous inquiétez donc pas en m'entendant cogner.

Ce dernier mot, paraît-il, rappela un souvenir au concierge, car il s'écria vivement :

— Cogner ! Ah ! saperlotte ! j'oubliais qu'il va cogner au-dessus de la tête du chevalier de Saint-Dutasse ! Eh ! dites donc, monsieur, dites donc...

Mais cet appel ne pouvait être entendu par le locataire qui s'était élancé dans l'escalier.

— Ah ! bast ! après tout, pour ce qu'il vaut à présent, le chevalier de Saint-Dutasse... je m'en moque comme

d'une guigne, grommela le portier, qui rentra dans sa loge sans plus longtemps tenir à rappeler Paul Avril.

Cependant le jeune homme avait gagné sa mansarde. Un dur grabat, une table boiteuse et trois chaises, tel était le sordide mobilier qui, avec une malle, garnissait cet affreux réduit.

En entrant, Paul avait posé l'outil sur la table où, fichée dans une bouteille, se trouvait une chandelle qu'il alluma.

— Là, fit-il, voici le marteau, et j'ai les clous. En ajoutant à ces deux ustensiles la corde qui entoure ma malle, je possède bien au complet tout ce qu'il faut pour me pendre.

Ceci dit, il vint s'asseoir devant sa table et, sur la dernière feuille de papier qui lui restait, il écrivit d'une main ferme :

« Je ne me suis jamais connu un seul parent en ce bas « monde. Enfant abandonné, j'avais été soutenu par une « mystérieuse protection qui, depuis trois mois, s'est retirée « de moi. A bout d'inutiles efforts pour combattre la misère, « je quitte volontairement la vie. »

Après avoir signé cette déclaration qu'il étala bien en vue sur la table, Paul vint ramasser la corde qui se trouvait à terre près d'une malle dont tout le contenu avait lentement pris la route du mont-de-piété.

En un instant il eut apprêté un nœud coulant dans lequel il passa la tête en disant avec un sourire :

— Ma dernière cravate ! !

Corde au cou et marteau en main, il monta sur une chaise et, aussi haut qu'il pouvait atteindre, il se mit à enfoncer son clou dans le mur à tour de bras.

Quand la tige de fer eut disparu aux deux tiers de sa longueur, il en essaya la solidité en cherchant à l'ébranler avec les deux mains. Le clou était si fermement fixé que le

jeune homme, convaincu par son essai, y attacha l'autre bout de la corde.

Jusqu'à ce moment, il s'était tenu tourné contre la muraille et le nez en l'air. Ses préparatifs achevés, il n'avait plus qu'à se lancer dans le vide en renversant du pied la chaise sur laquelle il était monté.

Pour accomplir cette dernière manœuvre, il se retourna donc vers la chambre.

Mais jugez de son étonnement quand, en bas de lui, il vit un petit vieillard, entré sans bruit dans le galetas, qui se hâta de poser le pied sur un bâton de la chaise afin d'empêcher sa chute, en même temps qu'il disait d'une voix respectueuse :

— Vous serait-il possible, honoré monsieur, de ne vous pendre que demain soir?

L'apparition soudaine de cet inconnu et surtout son étrange demande avaient si complétement surpris Paul Avril que, dans son premier trouble, il ne trouva que cette interrogatrice exclamation :

— Plaît-il ?

— J'ai l'honneur de demander à monsieur s'il lui est possible de remettre sa pendaison à demain soir, répéta le vieillard avec un humble salut.

Paul retrouva vite son sang-froid. Il comprit aussitôt que le visiteur avait pu facilement se glisser dans la mansarde dont la porte, on le sait, était dans un si piteux état de délabrement qu'elle ne fermait plus.

Mais, son entrée expliquée, d'où venait cet inconnu et quel était le motif qui lui dictait sa singulière question, voilà ce que le jeune homme devinait moins facilement.

Du haut de sa chaise, il remua le cou dans son nœud coulant d'une façon négative.

— Désolé de vous refuser, dit-il, mais je crois indispensable de me pendre ce soir.

— Pourquoi?

— Je suis redevable à mon concierge d'une semaine de location et je lui ai promis que demain matin je ne lui devrai plus rien. En conséquence, je crois inutile, à tous les chagrins qui m'ont mis la corde au cou, de joindre encore l'ennui de la désagréable scène que ce créancier viendra me faire au point du jour, si je suis encore vivant. C'est donc, vous le voyez, une contrariété que je m'évite en me pendant ce soir.

— Et quelle somme devez-vous?

— Quinze francs.

Le vieillard tira aussitôt de sa poche un louis qu'il plaça sur la table en ajoutant :

— Voici pour le concierge. Vous ne me refuserez plus maintenant de retarder votre pendaison jusqu'à demain soir? Dans vingt-quatre heures, vos motifs de suicide n'auront rien perdu de leur gravité, mais au moins vous vous expédierez avec la consolation d'avoir rendu un service en retardant votre mort.

Tout cela avait été dit avec une si profonde bonhomie que Paul partit d'un franc éclat de rire.

— A qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en dégageant son cou de la corde.

— Bourguignon, tout court... pour vous servir, monsieur... Bourguignon, valet de chambre du chevalier de Saint-Dutasse, le locataire du troisième, répondit le vieillard avec un nouveau salut.

— N'est-ce pas votre maître qui, à ce que j'ai entendu dire dans la maison, est si dangereusement malade?

Le valet de chambre secoua tristement la tête, en disant d'une voix navrée :

— Hélas ! il est à l'agonie. Comme votre vacarme de coups de marteau brisait la tête de mon pauvre mourant, je suis monté ici pour vous demander un peu de silence.

Votre porte ne fermant pas, je n'ai eu qu'à la pousser...

— Et vous m'avez surpris la corde au cou, interrompit Avril.

Mais, aussitôt, le jeune homme se frappa le front, en s'écriant :

— Une question, s'il vous plaît, Bourguignon ?

— Tout à vos ordres, monsieur.

— Puisque j'ai fini d'enfoncer mon clou, et que ce bruit, qui fatiguait votre malade, n'a plus à se reproduire, voulez-vous me dire pourquoi, au lieu de me laisser me pendre maintenant, vous tenez tant à me faire retarder cette opération de vingt-quatre heures ?

Bourguignon parut hésiter.

— Monsieur ne m'en voudra pas d'aimer mon maître? dit-il.

— Pas le moins du monde.

— Alors voici ma raison. M. de Saint-Dutasse, mon révéré moribond, peut encore vivre jusqu'à demain six ou sept heures du soir. Lui, moi, le docteur, nous savons tous à quoi nous en tenir. Or on ne meurt qu'une fois, n'est-ce pas ?

— Oui, d'habitude, fit Paul souriant.

— Donc, ne vous paraît-il pas tout naturel qu'on cherche à franchir le pas dans les meilleures conditions possibles? Ne vous restât-il plus qu'un jour à vivre, on tient au moins à le passer tranquillement.

— C'est trop juste, appuya le jeune homme.

— Eh bien ! si vous vous pendiez ce soir, savez-vous ce qui arriverait?

— Non, apprenez-le-moi.

— Il arriverait que demain, en vous trouvant accroché, le bélître de portier commencerait par pousser des cris de paon qui d'abord inquiéteraient M. de Saint-Dutasse, et auraient ensuite l'inconvénient d'ameuter dans votre

chambre tous les voisins de mansarde. Pendant deux ou trois heures, ce serait un piétinement et un vacarme de voix dans ce taudis placé juste au-dessus de la chambre de M. le chevalier. Toute la matinée, les escaliers retentiraient des allées et venues des commères du quartier qui voudraient voir le pendu et se procurer un bout de sa corde. Voyons, monsieur, je vous le demande, est-ce qu'il y a vraiment moyen de mourir tranquillement avec un pareil charivari dans la maison?

— J'avoue que non, fit Avril, qui ne savait s'il avait affaire à un lugubre farceur ou bien à un fou.

Bourguignon continua :

— Puis viendrait le commissaire pour son enquête près du corps : S'est-il bien pendu ? Est-ce un crime ou un suicide ? Les voisins n'ont-ils rien entendu? Il faut les interroger, faites-les venir ici, etc., etc... et tout cela sur la tête de mon pauvre maître agonisant!!! Peut-être même ce commissaire aurait-il l'idée de descendre pour poursuivre son enquête chez nous. Je sais bien qu'il se retirerait aussitôt que je l'aurais averti que mon maître se meurt... mais cela n'en aurait pas moins occasionné un bruit de sonnette, de va-et-vient, de portes ouvertes et fermées qui tourmenterait M. le chevalier.

Ce disant, Bourguignon saisit à poigne-mains ses cheveux blancs et continua d'une voix désespérée :

— Ah ! je ne sais ce que je deviendrais si j'avais la honte de me dire que M. de Saint-Dutasse est parti dans l'autre monde avec la pensée que je n'ai pas bien fait mon service jusqu'au bout!

A la vue de deux grosses larmes qui coulaient sur les jours du bonhomme, Paul Avril se sentit touché par ce fanatisme de domesticité.

— Ah ça, Bourguignon, vous aimez donc bien réelle-

ment votre maître ! s'écria-t-il tout étonné de se trouver en présence d'un pareil phénomène.

— Si vous saviez comme il est bon... et original... et malin, balbutia le serviteur dévoué. Et puis, voyez-vous, voilà cinquante ans que je vis avec lui; j'ai eu le temps de l'apprécier.

— Quel âge avez-vous donc?

— Soixante-cinq ans. Je suis entré tout gamin à son service.

— Et le chevalier?

— Soixante-quinze ans.

Et, du ton le plus lamentable, le vieillard ajouta :

— Que vais-je devenir quand je n'aurai plus mon maître à servir !

— Vous servirez ses enfants.

— Il meurt célibataire.

— A défaut d'enfants, vous vous dévouerez à un de ses parents.

— Je n'ai jamais vu ni connu un seul parent à M. de Saint-Dutasse.

— Ah ! bah ! pensa Paul, le chevalier m'a tout l'air d'avoir une famille aussi incomplète que la mienne.

Nous avons oublié de dire que cette conversation s'était passée sans que le jeune homme, débarrassé de sa corde, fût descendu de la chaise sur laquelle Bourguignon l'avait surpris monté.

Le valet de chambre revint à ses moutons en reprenant d'une voix humble :

— Est-ce que monsieur consent enfin à m'accorder ce que j'ai eu l'honneur de lui demander?

— Quoi donc?

— De ne se pendre que demain soir?

— Parbleu ! c'est vrai. Je n'y pensais plus, s'écria naïvement Avril, auquel l'excentrique dévouement de ce

domestique avait fait oublier le point de départ de l'entretien.

— En remettant votre pendaison à demain, mon maître aura pu trépasser tranquillement, et alors peu m'importera, quand je l'aurai couché dans sa bière, tout le vacarme que viendront faire ici le portier, les commères, et les voisins, et surtout le commissaire avec son enquête.

— Mon brave Bourguignon, vous avez raison sur tous les points... sauf sur un seul, dit Paul en descendant de sa chaise, au grand contentement du vieillard qui poussa un soupir de satisfaction.

— Et quel est ce seul point sur lequel j'ai tort? demanda le valet de chambre.

— Sur celui de l'enquête du commissaire qui est inutile grâce à cet écrit, que vous voyez posé sur la table, dans lequel j'ai consigné tout au long mes motifs et mon intention de suicide. Lisez cela.

Et le jeune homme, après lui avoir tendu le papier, se mit en devoir de mécher le lumignon de la chandelle afin de faciliter cette lecture.

En regardant l'écrit les yeux de Bourguignon se portèrent instinctivement sur la signature qui s'étalait au bas de la page.

— Tiens, qu'avez-vous donc? s'écria Paul qui, après sa chandelle mouchée, en relevant la tête, vit le bonhomme tremblant, pâle et attachant sur lui un regard effaré.

— Ah ! dame ! fit Bourguignon en cherchant à retrouver son calme, on ne peut pas lire froidement une pareille déclaration. Ce n'est pas trop gai ce que vous avez tracé là, monsieur Paul Avril... car c'est bien votre nom que vous avez signé, n'est-ce pas?

— Oui, en toutes lettres. C'est la misère qui me tue.

Depuis deux mois, j'ai inutilement cherché un travail quelconque... j'étais résolu à tout faire...

Sans plus écouter, le vieillard s'était dirigé vers la porte de la mansarde. Arrivé sur le seuil, il se retourna vers le jeune homme :

— Monsieur Avril, attendez-moi dix minutes, dit-il d'une voix grave.

— Est-ce qu'il va me chercher une place de domestique? se demanda le dépendu en l'écoutant s'éloigner.

Les dix minutes n'étaient pas écoulées que Bourguignon reparaissait.

— Monsieur le chevalier de Saint-Dutasse vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de venir lui parler, dit-il en s'inclinant.

En homme qui disait avoir déjà tenté de tout pour conjurer sa déveine, Paul ne pouvait refuser cette chance inattendue que lui offrait le sort. Il répondit donc aussitôt sans hésiter :

— Montrez-moi le chemin.

Et il suivit le valet qui, après avoir descendu un étage, ouvrit une porte dont la serrure et les gonds, soigneusement huilés,jouèrent sans bruit.

Prenant une lumière qu'il avait déposée dans l'antichambre pour s'en éclairer au retour, le domestique guida le jeune homme à travers deux pièces que celui-ci n'eut pas le temps d'examiner, puis, soulevant une portière et s'effaçant pour laisser passer le visiteur, il annonça respectueusement :

— Monsieur Paul Avril.

Autant que le lui permit l'indécise lueur d'une lampe dont l'abat-jour ne laissait arriver qu'une douce lumière aux yeux affaiblis du malade, Paul se vit dans une vaste chambre splendidement meublée. Epais tapis, lourdes tentures, moelleux siéges, en un mot, tout ce que com-



porte le plus sérieux confortable se trouvait réuni dans cette pièce. Rien n'avait été accordé au clinquant et au faux luxe dans cet ameublement dont tous les accessoires révélaient chez le maître, outre le goût du beau, cette science du bien-être que dicte l'égoïsme et que perfectionnent les années vécues.

Dans un angle se dressait un vaste lit, à demi fermé par des rideaux, d'où se fit entendre, à l'entrée d'Avril, une petite voix sèche qui disait :

— Soyez le bienvenu, mon cher voisin.

Et elle ajouta aussitôt :

— Bourguignon, relève ces rideaux pour que nous puissions nous voir.

Après s'être empressé d'obéir, le serviteur fit signe au jeune homme de s'approcher du lit du moribond.

Sur la pile d'oreillers qui l'exhaussait, Paul aperçut alors une livide tête à cheveux blancs. Le trépas prochain allait être un bienfait pour M. de Saint-Dutasse dont le visage attestait les longues et épouvantables souffrances. Comme l'avait dit son valet, le chevalier avait dû être bâti en fer, car la mort, qui abat facilement les vieillards de cet âge, avait trouvé en lui une opiniâtre résistance.

La peau seule recouvrait les deux pommettes qui saillaient au-dessus des joues plaquées sur la mâchoire. Les lèvres déjà noires, étaient déformées par une affreuse contraction. Mais au fond des orbites, teintées de bistre et profondément creusées par la maladie, apparaissaient des yeux noirs qui témoignaient d'une stoïque fermeté. La torture avait brisé le corps sans altérer en rien le moral de cet homme qui savait le compte des heures qui lui restaient encore à vivre.

Après avoir poussé près du chevet un fauteuil pour Avril, le vieux serviteur avait été se placer debout au pied du lit de son maître.

— Monsieur, commença le chevalier, j'ai tenu à vous remercier de l'extrême complaisance avec laquelle, m'a dit Bourguignon, vous avez bien voulu consentir à ne vous pendre que demain soir. Cette complaisance est d'autant plus méritoire que, paraît-il, l'existence vous est si amère qu'un jour de plus à vivre est, pour vous, un vrai sacrifice que vous me faites.

— Je suis heureux de pouvoir vous être agréable, répliqua Paul avec un calme qui sembla réjouir le mourant.

— Mon cher voisin, poursuivit M. de Saint-Dutasse, m'est-il permis de vous demander par quelle suite d'événements, jeune et fort ainsi que je vous vois, vaillant comme vous me paraissez l'être, vous avez pu arriver au suicide?

— Oh ! fit Avril avec un triste sourire, mon histoire est fort courte. Je suis un enfant abandonné. Du plus loin qu'il me souvienne, je me vois au petit village de Bresles, près Beauvais, où j'avais été confié à un ménage de petits fermiers, gens auxquels la discrétion ne devait pas peser bien lourd, car ce n'est pas à l'âge que j'avais qu'on songe à interroger. Un beau matin, j'avais alors neuf ans, le fermier me conduisit à Beauvais où nous trouvâmes la diligence qui nous amena, tous deux, à Paris. Une heure après ma descente de voiture, mon père nourricier me laissait dans le pensionnat que j'habitai dix longues années, sans qu'un seul mot du chef de l'établissement, sans qu'une lettre venue du dehors m'apprissent quelle était la main qui acquittait régulièrement le prix de ma pension. Je venais d'atteindre ma dix-neuvième année et j'avais achevé mes études, quand le maître me fit appeler pour m'annoncer que j'étais libre et me donner l'adresse d'une maison où un logement avait été retenu et meublé à mon nom. En me remettant le reçu d'une année de loyer payée d'avance, il y ajouta un billet de cinq cents francs

et me prévint que, chaque premier du mois, *poste restante*, je trouverais pareil billet, à titre de pension. J'eus beau interroger cet homme, je ne pus le faire parler, soit qu'il ne sût rien, comme il le disait, soit que son silence lui eût été chèrement payé. Le soir même, je couchais dans mon nouveau domicile.

Pendant ce récit, M. de Saint-Dutasse avait écouté attentivement, la tête renversée sur ses oreillers.

— Et, demanda-t-il enfin, l'idée ne vous vint pas alors d'aller aussi questionner votre père nourricier?

— Pardonnez-moi. Pendant mes années d'études, je lui avais adressé six lettres qui, toutes, étaient restées sans réponse. Aussi, le lendemain de ma sortie de pension, je partis pour Bresles. Là j'appris que, depuis longtemps, le fermier et sa femme étaient morts.

A ces mots, le chevalier fit entendre un petit rire saccadé et, de sa voix moqueuse, il repartit :

— Ce n'était pas jouer de chance!

Avant qu'il eût prononcé un mot de plus, il aperçut Bourguignon qui, debout au pied du lit, lui recommandait la prudence par un doigt vivement posé sur ses lèvres.

Si prompt qu'eût été ce geste, il fut surpris par Avril qui avait relevé la tête à cette railleuse interruption.

— Le chevalier est-il pour quelque chose dans mon histoire? pensa aussitôt le jeune homme.

— Continuez, mon enfant, dit le malade sans paraître se soucier de l'effet que son exclamation avait dû produire sur Paul.

— La fin est des plus simples. J'ai succombé aux ardeurs d'une jeunesse que personne ne dirigeait. Grâce à cette pension mensuelle, que me servait régulièrement la poste, j'ai gaspillé sept années en plaisir, sans penser un seul instant que cette mystérieuse ressource pouvait me manquer... et c'est ce qui est arrivé. Le jour où cet ar-

gent m'a été supprimé, j'ai demandé du travail à cent portes, mais je ne savais rien faire. Ce matin l'espérance m'avait encore conduit à la poste, mais...

De sa main amaigrie qui pendait sur la couverture, le chevalier interrompit le jeune homme.

— Pardon, dit-il : quand la pension vous a-t-elle fait faute ?

— Le 1er novembre dernier.

A cette réponse, le malade tourna ses regards vers le vieux serviteur :

— Et toi, demanda-t-il, te rappelles-tu la date précise des fameux cardons à la moelle?

— Le 24 octobre, répondit le valet.

M. de Saint-Dutasse ferma les yeux pour se recueillir et, oubliant sans doute que le jeune homme pouvait l'entendre, murmura à mi-voix :

— J'ai tant souffert durant les six premières semaines que je n'avais plus la raison bien nette.

On comprend quel devait être l'étonnement de Paul en écoutant ces étranges paroles, sous lesquelles il sentait pointer un mystère auquel il était mêlé.

Les yeux toujours fermés, le chevalier, immobile sur l'oreiller, paraissait réfléchir profondément.

— Bourguignon, reprit-il après un assez long silence, quelle somme te faudra-t-il pour vivre quand je ne serai plus là ?

— O mon excellent maître ! suis-je seulement sûr de vivre quand vous serez parti ? gémit le fidèle domestique en poussant un sanglot.

Le chevalier fit encore entendre son rire moqueur.

— Allons, pas de sensiblerie, mon vieux compagnon, dit-il. Ces choses-là se disent de la meilleure foi du monde, mais on les oublie vite. Bonne chose que l'existence ! il faut avoir vingt-cinq ans, comme ce jeune homme, pour

songer à la quitter volontairement. A notre âge on la comprend, cette vie, et on s'y cramponne tant qu'on peut. Sois donc tranquille, la douleur ne te tuera pas, mon brave ami. En conséquence, dis-moi la somme que tu crois nécessaire à ta vieillesse.

— Que monsieur la fixe lui-même, souffla timidement le valet.

— Une pension de trois mille francs, est-ce assez pour assurer ton repos?

— C'est trop, monsieur, trois fois trop! s'écria le naïf Bourguignon.

— Trêve de jérémiades! mon garçon, et apporte près de mon lit cette table avec son écritoire, commanda le chevalier.

La table approchée, M. de Saint-Dutasse se tourna péniblement sur le côté et, le bras étendu sur la table, il écrivit quelques lignes d'une main ferme.

— Lisez, monsieur Avril, dit-il quand il eut paraphé son écrit qu'il tendit au jeune homme.

Paul lut à haute voix :

« Aujourd'hui, sain d'esprit, mais me sentant près de « mourir, j'institue pour mon légataire universel M. Paul « Avril, à la charge de, par lui, payer une rente viagère de trois « mille francs à mon fidèle et vieux serviteur Jean Bourgui- « gnon.

« En cas de refus de M. Paul Avril, ma succession entière «sera dévolue audit Jean Bourguignon.»

Puis suivaient la date en toutes lettres et la signature.

M. de Saint-Dutasse s'était renversé à nouveau sur ses oreillers pendant cette lecture. Il ne laissa pas à Paul le temps de le remercier, car, d'un nouveau geste de main, il arrêta le jeune homme enivré de joie par cette fortune qui lui arrivait tout à coup.

— Inutile de me témoigner votre reconnaissance, mon enfant, dit le moribond. En ne vous pendant pas ce soir, vous m'avez été agréable; à mon tour, je vous rends un service; nous sommes quittes.

— Mais c'est la vie que vous me rendez en même temps! s'écria Paul.

— Peuh! peuh! fit dédaigneusement le chevalier, dites que je retarde votre suicide d'une ou deux années, ce sera plus juste.

Le jeune homme le regarda tout affligé par cette sinistre prédiction.

— Oui, mon enfant, je retarde votre suicide, répéta M. de Saint-Dutasse. La croyez-vous donc énorme, ma succession? A peine neuf mille livres de rentes! Déduisez-en le legs de Bourguignon; restent six mille francs... c'est juste la pension que vous faisait une main mystérieuse.

— Cette pension suffisait à mes besoins.

— Peuh! peuh! recommença le mourant, oui, elle suffisait à vos besoins parce que vous n'aviez que la rente. Mais, demain, votre position ne sera plus la même, car vous aurez en main le capital.

— Eh bien? fit Paul.

— Eh bien, mon jeune ami, comme vous l'avez dit tout à l'heure, vous ne savez aucun métier et vous avez gaspillé six années en plaisirs. Rudes tentateurs que les plaisirs! Ils vont vous attirer maintenant que vous n'avez plus qu'à prendre à poigne-mains dans le magot. Cela durera peu, car vous aurez vite atteint le fond du sac. Alors vous vous retrouverez, comme devant, tout aussi incapable de gagner votre vie... et vous reprendrez votre corde. Vous voyez donc que je vous ai rendu un piètre service qui ne vaut pas vos remerciements.

Après un court silence, M. de Saint-Dutasse ajouta :

— Ah ! si vous me permettiez de vous donner un bon conseil...

— Donnez, dit vivement Avril.

— Ce conseil, le voici. Vous devriez profiter de la dernière clause du testament pour laisser la fortune entière à mon pauvre Bourguignon...

— Et, alors, retourner là-haut reprendre ma corde? interrompit le jeune homme en souriant.

Le moribond secoua la tête.

— Non, fit-il; car, si vous êtes un homme bien déterminé, j'ai à vous proposer beaucoup mieux que ces six mille livres de rente.

Comme s'il craignait de n'avoir pas été bien compris, M. de Saint-Dutasse répéta lentement, en appuyant sur chaque mot :

— Oui, j'ai à vous proposer beaucoup mieux que ces six mille livres de rentes.

Malgré lui, Paul frissonna. Ces paroles n'avaient rien de terrible, mais, en même temps que le chevalier les prononçait, ses petits yeux noirs, dans lesquels s'était réfugiée toute la vie de ce corps brisé par la maladie, avaient brillé d'une telle lueur de haineuse satisfaction que le jeune homme se sentit troublé :

— Voudrait-il m'attirer dans quelque piége ? se dit-il.

Par les étranges phrases échappées au vieillard, il avait deviné que cette homme n'était pas étranger aux événements de sa vie et qu'il devait connaître ceux qui se cachaient derrière le voile mystérieux dont avaient été couverts sa naissance et son passé.

Il fut arraché à ses réflexions par la voix du mourant qui, après un court repos, reprit :

— Oui, beaucoup mieux que ces rentes. Mais mon cher enfant, vous savez qu'ici-bas on n'a rien pour rien. Ce qu'on ne vous donne pas, il faut savoir le gagner.

Paul approuva d'un geste de tête.

S'interrompant pour se soulever sur son coude, M. de Saint-Dutasse regarda en silence le jeune homme des pieds à la tête ; puis, après avoir fait entendre son rire saccadé, il reprit :

— Pied fin, jolie main, beau garçon, bien campé ; voici déjà quelques bons points à marquer. Maintenant poursuivons l'examen. Aimez-vous le vin ?

— Peu, fort peu.

— Parfait ! mon jeune ami. Le vin est un traître qui, pendant quelques heures, vous livre sans défense à vos ennemis. Ah ! vous n'aimez pas le vin... tant mieux !

Et, ayant un peu secoué la tête en signe de satisfaction, le chevalier continua :

— Oui, mais si vous n'aimez pas le vin, vous avouez, en revanche, adorer le luxe, les femmes, les plaisirs, l'or qui ruisselle... n'est-ce pas que vous adorez tout cela ?

— Oui, dit vivement Avril, dont l'œil s'alluma de convoitise à cette énumération.

— Avec des goûts pareils, vous voyez bien que mes pauvres six mille livres de rentes ne feraient qu'une médiocre bouchée. C'est donc autre chose qu'il vous faut... c'est-à-dire la seconde part de mon héritage... et cette part-là est la grosse... elle représente des millions.

Ce mot de millions secoua Paul ébloui.

— Mais, s'écria-t-il, vous êtes donc bien riche, monsieur le chevalier !

A cette exclamation qui vibrait d'une indicible rapacité, le malade tressaillit.

— Oh ! oh ! fit-il d'un ton sec, je vois que nous ne nous comprenons plus.

Et, se rejetant sur l'oreiller, il poursuivit d'une voix gouailleuse :

— Puisque vous aimez la besogne toute faite, mon garçon, prenez alors les six mille livres de rentes ; c'est tout gagné... et grand bien vous fasse! Vous aurez là de quoi vivoter dans la gêne... en admettant que vous soyez assez sage pour renoncer à toutes ces agréables jouissances dont nous parlions tout à l'heure.

Cette raillerie fut un coup d'éperon pour le jeune homme.

— Non, dit-il avec force, non, je n'y renoncerai pas. Il me faut ou ma corde ou cette vie large, dépensière, bruyante... que la seconde part de votre héritage me promettait.

— Promettait, répéta le chevalier, c'est bien le mot. Or, promettre et tenir font deux, cher monsieur. Toutes ces félicités que vous souhaitez, je voulais vous mettre en main un puissant moyen de les gagner... mais faut-il au moins que vous preniez la peine de faire valoir vous-même ce moyen... Je vous offre une arme ; à vous de vous en servir.

— Et je m'en servirai, dit Paul d'un ton si résolu qu'il sembla calmer l'irritation de M. de Saint-Dutasse.

Aussi ce dernier continua d'une voix radoucie:

— Réfléchissez d'abord, mon enfant. Avec les six mille livres de rentes, je le répète, c'est la vie terre à terre... mais, en même temps, c'est l'existence calme et exempte de dangers... de dangers, entendez-vous bien ?

— Il me faut l'autre existence.

— Avec la seconde part de mon héritage, cela change de face. Vous verrez à vos pieds des gens, lâches et tremblants, vous tendre leurs mains pleines d'or. Des femmes viendront à vous en esclaves. Vous parlerez haut et les portes s'ouvriront à votre voix. Sachez profiter de cette puissance, et, en peu de temps, vous pourrez vous faire

une colossale fortune. Voilà ce que vous promet cette seconde part de mon héritage.

— Je la choisis ! s'écria Paul enivré par ces paroles.

— Attendez un peu, avant de vous décider... Je n'ai pas fini. Toute médaille a son revers. Il vous faudra batailler rudement, vivre sans cesse aux aguets, toujours sur vos gardes, sans espérer ni trêve ni merci; car ceux auxquels vous commanderez chercheront à secouer le joug... Et il se peut qu'un beau jour, avant que vous ayez atteint le but, vous vous trouviez arrêté par la mort, soit subite qui vous jettera brutalement sur le carreau, soit lente qui vous clouera sur un lit où elle vous rongera peu à peu, pendant de longs jours, avant de vous emporter.

Ces paroles, accentuées par un frémissement de rage impuissante, n'ébranlèrent pas la résolution de Paul.

— J'accepte la lutte ! prononça-t-il.

Il y avait un tel mépris du danger dans l'intonation de cette réponse que le chevalier fit entendre son rire railleur en répliquant :

— Et vous avez raison, mon jeune coq, car, dans cette lutte, un autre puissant intérêt viendra se joindre à votre désir de faire fortune.

Ces mots réveillèrent dans la mémoire d'Avril ces précédentes phrases du chevalier qui avaient fait allusion à ce passé qu'il ignorait.

— Monsieur de Saint-Dutasse, s'écria-t-il, jureriez-vous que je vous étais inconnu avant mon entrée dans cette chambre?

Cette demande, loin de troubler le malade, ranima son humeur moqueuse.

— Ah ça, fit-il, croyez-vous donc que, pour le premier pauvre diable venu qui se serait venu pendre là-haut, j'eusse consenti à épuiser, dans un pareil entretien, le

peu de force qui me restait? Non, j'eusse simplement envoyé quelques louis à ce malheureux pour le faire encore vivre une semaine. Vous, quand Bourguignon est venu me répéter le nom dont vous aviez signé votre déclaration de suicide, j'ai voulu vous voir. Oui, je sais votre histoire... j'ignorais seulement que vous viviez si près de moi.

— Alors vous pouvez m'apprendre qui je suis? demanda Paul, pâle d'émotion.

— Vous l'apprendre? oh! non pas! ricana le chevalier. Ce serait trop simplifier la tâche qui vous attend. Bien renseigné, vous iriez tout droit au but, en négligeant d'écraser sur votre route certains misérables qui, à cette heure, croient que ma mort sera leur délivrance. Non, je ne vous dirai rien parce que vous me vengerez.

— C'est donc à votre seule vengeance que vous me sacrifiez? gronda le jeune homme irrité par le refus de répondre du malade.

Malgré l'épuisement de ses forces, M. de Saint-Dutasse se redressa encore sur sa couche, et, d'un timbre sévère et calme, il dit à Paul en lui posant sur le bras sa main glacée :

— Bon ou mauvais, je n'ai pas à vous expliquer le sentiment que vous m'inspirez. Mais, sachez-le, je vous sacrifie si peu à ma vengeance que je veux vous laisser vous-même décider de votre sort. Ecoutez bien ma volonté. Vous allez sortir à l'instant de cette chambre, et vous n'y rentrerez que lundi matin. Alors je serai mort. Devant mon cercueil, vous direz à Bourguignon pour quelle part de mon héritage vous avez opté. Suivant votre décision, il vous remettra les titres de rentes... ou le reste. Maintenant, adieu, monsieur Paul Avril.

Et se tournant vers le valet de chambre qui, debout

au pied du lit, avait assisté à cette longue scène, le chevalier continua :

— Pour vous faire prendre patience jusqu'à lundi matin, mon domestique va vous compter cinquante louis.

— Je les refuse. Je vous demande à passer près de vous ces dernières heures, balbutia le jeune homme ému.

Le chevalier reprit sa voix moqueuse.

— Ta, ta, ta, fit-il, je refuse à mon tour... et par coquetterie. Je suis au bout du rouleau; l'agonie qui commencera bientôt va me faire exécuter de laides grimaces... et je ne tiens pas à être ridicule devant vous. Tenez, c'est ce soir bal d'Opéra; allez-y; ce sera plus gai que de me voir tirer la langue. Après cette nuit de bal, vous passerez au lit votre journée du dimanche. Employez votre seconde soirée au théâtre et vous arriverez ainsi à l'heure où, lundi matin, vous descendrez ici indiquer votre choix à mon vieux serviteur. Allons! les dernières volontés d'un mourant sont sacrées: obéissez, mon enfant.

Et M. de Saint-Dutasse tendit la main à Paul qui la prit dans la sienne. Pendant cette courte étreinte, une expression de pitié sembla passer dans le regard du chevalier, qui prononça d'une voix que le remords attendrissait sans doute :

— Oubliez ce que je vous ai dit, Paul, et... dans votre intérêt, choisissez les rentes.

Avril secoua négativement la tête.

— Alors je dois vous faire connaître ma dernière et expresse volonté. Prenez-en bonne note. La voici : J'exige que tous ceux qui assisteront à ma messe de mort soient respectés par vous.

Et, sur ces mots, M. de Saint-Dutasse se retourna dans la ruelle pour attendre l'agonie.

Paul fut doucement poussé hors de la chambre par Bourguignon qui le reconduisit jusqu'à l'escalier.

— A lundi matin, souffla le vieux domestique en lui glissant une poignée de louis dans la main.

Remonté dans sa chambre, quand Avril vit étinceler sur la table cet or qu'il avait posé à côté de sa corde, il murmura tout pensif :

— Que me réserve l'avenir brillant promis par cet homme? Peut-être, un jour, me faudra-t-il reprendre ma corde?

Bientôt il releva brusquement sa tête qui s'était inclinée rêveuse.

— Bah! fit-il, j'ai trente heures pour choisir... Que les événements en décident!... L'idée du chevalier est bonne; en route pour le bal de l'Opéra!

II

Après avoir remis tous ses louis en sa poche, Avril quitta donc sa mansarde et descendit l'escalier en se disant :

— Payons d'abord ma semaine de location au père Mathis.

Lorsqu'il atteignit le vestibule sur lequel s'ouvrait la loge du concierge, l'entrée de ce réduit était obstruée par un gros homme qui, debout sur le seuil et appuyé

sur un des montants de la porte, causait avec le portier, assis au fond de la loge. Il montrait donc à Paul son dos, recouvert d'un habit à larges basques au bas desquelles paraissaient deux jambes enfermées dans des guêtres. Ces guêtres et le chapeau à galon d'or qui lui couvrait la tête indiquaient assez que ce causeur était un domestique.

Avant de lui toucher l'épaule pour se faire livrer passage par le laquais, Avril chercha d'abord dans son gousset le louis dont il allait payer le concierge. Le peu de temps qu'il mit à se fouiller lui laissa entendre cette phrase prononcée par le domestique :

— Non, je n'étais pas encore arrivé à sa mansarde que votre « sans le sou » avait fini de jouer du marteau.

— Hum! hum! fit tout à coup le concierge qui, derrière l'épaule de celui qui parlait venait de voir surgir la tête de son locataire.

A ce signal, le laquais se retourna vivement et, apercevant le jeune homme, dégagea la porte pour le laisser entrer dans la loge.

— Ah ! monsieur Avril, voici une lettre arrivée ce soir pour vous. Je comptais vous la remettre demain matin en montant pour régler notre petit compte, dit avec empressement le concierge.

— Vous n'aurez pas cette peine à prendre demain, car je paye ce soir, répondit Paul qui, retirant la lettre de la main du portier, la remplaça par un louis.

A la lueur du bec de gaz de la loge, le jeune homme parcourut sa lettre. Comme vingt autres précédemment reçues, elle répondait par un refus à une des nombreuses demandes d'emploi qu'il avait faites depuis deux mois.

Pendant qu'il lisait, les deux hommes qui avaient subitement changé de sujet de conversation, feignaient de continuer un entretien commencé.

— Oui, disait le père Mathis avec un énorme soupir de tristesse, j'ai l'immense douleur de vous le dire, mon cher Bricard, je tremble d'avoir bientôt à pleurer ce bon et vénéré M. de Saint-Dutasse.

— Hélas ! quelle affligeante nouvelle il me faut reporter à mes maîtres qui adoraient ce respectable et digne monsieur, répliquait, non moins plaintif, celui que le concierge avait appelé Bricard.

Après avoir achevé la lecture de sa lettre, lorsque Paul releva la tête, son regard rencontra les yeux de Bricard si étrangement fixés sur lui qu'il en prit l'éveil.

— Oh! oh! ce laquais tient donc bien à pouvoir me reconnaître plus tard ? pensa le jeune homme en tirant le cordon de la porte qui pendait près de sa main.

— Vous sortez ? demanda le portier en voyant sa besogne faite.

— Oui, père Mathis. Je dois même vous prévenir que je rentrerai probablement assez tard dans la nuit, répondit-il en quittant la loge.

Quand, après avoir franchi la porte cochère, il se retourna pour en tirer après lui le lourd battant, il aperçut Bricard qui, le corps à moitié sorti de la loge, l'avait suivi des yeux.

A cette vue, un de ces pressentiments qu'on ne saurait expliquer lui monta au cerveau.

Il traversa rapidement la rue et vint se blottir dans la sombre encoignure d'une maison qui faisait face à la sienne.

Vingt secondes après, la porte se rouvrait pour donner passage à Bricard qui, en mettant le pied dans la rue, tourna la tête à droite et à gauche pour reconnaître au loin celui qu'il cherchait.

— Il a donc couru! maugréa-t-il.

Mais si peu de temps s'était écoulé qu'il pensa que le

jeune homme n'avait pu que tourner à l'angle de la très-voisine rue Chauchat et il prit sa course dans cette direction.

En ne voyant pas devant lui le gibier qu'il comptait poursuivre, Bricard revint au plus vite sur ses pas et, toujours courant, il longea le refuge de Paul, qui l'entendit gronder au passage :

— Il doit avoir gagné le faubourg Montmartre.

Avril attendit un peu pour s'assurer si, après avoir fait buisson creux, le laquais n'allait pas venir retrouver le père Mathis. Après dix minutes écoulées, il quitta sa retraite et, à son tour, il prit la rue Chauchat.

A son arrivée sur le boulevard, il se sentit subitement pris d'un étourdissement. C'était son estomac qui protestait contre un sérieux oubli.

— Je n'ai pas dîné! se dit-il.

Autant cette précaution avait été inutile quand il songeait à se pendre, autant elle devenait obligatoire maintenant qu'il tenait à vivre. Il entra donc dans un restaurant à la mode où le garçon, qui vint se mettre à ses ordres, le servit avec un empressement tempéré par une forte méfiance pour ce client, si piètrement vêtu, qui faisait disparaître les plats avec une remarquable rapidité.

Après tant de longs jours d'abstinence, l'appétit d'Avril rentrait dans son arriéré.

Mais si l'estomac du jeune homme fonctionnait vigoureusement, son ésprit ne restait pas oisif.

— Allons, se disait le mangeur, puisque les événements doivent me dicter le choix que j'aurai à faire lundi matin, au moins faut-il que je les étudie. Pourquoi ce domestique à face de coquin voulait-il me suivre? Est-ce pour son compte ou celui de ses maîtres? En quoi puis-je être utile ou dangereux? Ce Bricard m'a examiné en homme qui me voyait pour la première fois... oui, mais

quels regards !... c'est à eux que je dois le soupçon qu'il allait se lancer sur mes traces et la pensée de jouer au fin avec lui. Qu'ai-je donc pu dire ou faire pendant ma courte station dans la loge qui ait mis ce curieux à mes trousses?

Tout en découpant un perdreau, Paul fouillait dans sa mémoire pour reconstituer le passé dans chacun de ses détails.

— Ah! j'y suis, se dit-il; non, ce n'est pas à ma présence dans la loge que je dois songer, car je me rappelle les « hum! hum! » du portier qui dénonçaient ma présence à Bricard me tournant le dos. C'était lui dire: « Chut! il est là. » Donc, ces deux hommes parlaient de moi quand je suis arrivé. Voyons; est-ce que je n'ai pas entendu leurs derniers mots échangés? Quels étaient-ils donc?

Pour mieux se rafraîchir les souvenirs, il se versa un verre de Bordeaux. Le moyen était bon, car, aussitôt, la mémoire en travail répéta au buveur, mot pour mot, la phrase de Bricard: «Je n'étais pas encore arrivé à sa mansarde que votre sans le sou avait fini de jouer du marteau.»

— Rien de bien effrayant dans ces paroles dont l'explication est fort simple, poursuivit le chercheur, mes coups de marteau ayant troublé la maison, Mathis, pour faire cesser mon tintamarre, m'avait envoyé Bricard qui lui rendait compte de sa commission.

Et, après un second verre de Bordeaux, Avril, des plus intrigués, ajouta:

— Oui, tout cela est fort simple... mais ne m'explique nullement quel intérêt ce domestique avait à me suivre à la piste. Pourquoi? Pour qui? Agissait-il pour son compte ou pour celui d'un autre?

Au grand étonnement de ses voisins de table, Paul,

las de chercher le motif de la conduite de Bricard, éclata d'un bruyant rire.

— Mazette ! se dit-il, et le chevalier qui m'annonçait que tout une série d'enragés doit s'acharner après moi dès que j'aurai accepté la seconde part d'héritage ! Si cela commence maintenant que je n'ai pas encore fait mon choix, que sera-ce donc quand je me serai décidé pour le mystérieux lot ? Ah ! bast ! après tout, n'oublions pas qu'il y a quelques heures j'avais la corde au cou. Il me sera difficile de me trouver en plus mauvaise situation.

Et, sur ces derniers mots, il quitta le restaurant après avoir soldé son dîner.

Les alentours de l'Opéra sont peuplés de tailleurs fripiers dont les boutiques restent ouvertes, les nuits de bal, au service de ceux qui, privés d'habit de soirée, trouvent là, en location, l'habillement noir complet. Bottes, chemise, cravate, gants, chapeau, on tient de tout dans ces boutiques d'où le pauvre hère, pour une dizaine de francs, sort à peu près propre.

Ce fut dans une de ces maisons que Paul vint échanger, contre une mise plus convenable, cet habillement délabré qui composait son unique garde-robe. A ces vêtements noirs qu'il acheta, au lieu de les louer, il joignit un chaud pardessus et partit en se disant :

— Je fais d'une pierre deux coups. Je suis en tenue de bal et d'enterrement. Je me trouverai tout habillé pour le convoi de M. de Saint-Dutasse.

Muni d'un billet de bal, aussi acheté chez le fripier, il faisait, deux minutes après, son entrée à l'Opéra.

Au moment où il tendait son billet au contrôleur, celui-ci le prit d'une main distraite, car ses yeux étaient attachés sur un déguisé qui, à son tour, venait d'apparaître dans le vestibule, à vingt pas derrière notre héros.

En l'apercevant, le contrôleur se pencha vers un de ses deux collègues et lui dit, assez haut pour être entendu par Paul :

— Voici Toto l'Arsouille qui arrive.

A ce nom si remarquablement trivial, Avril se retourna aussitôt pour regarder celui qu'il désignait, et demeura surpris à la vue de l'homme qui s'avançait vers le contrôle.

Haut de près de six pieds, ce déguisé réalisait le plus complet spécimen de la beauté masculine. Sur un cou blanc et bien attaché, que son costume de chicard laissait à nu, se redressait fière une superbe tête à l'abondante chevelure noire et frisée; son vigoureux torse s'accusait sous la toile d'un bourgeron bleu dont les manches, retroussées jusqu'à l'épaule, découvraient deux bras bien modelés, à la peau de femme, mais qui, à un moment donné, devaient faire saillir des muscles d'acier. Une culotte de peau collante et de longues bottes à l'écuyère dessinaient toute l'irréprochable forme des jambes qui supportaient ce magnifique buste.

Certes, Paul Avril était un beau cavalier, mais son type, tout d'élégance, ne pouvait lutter avec celui de cet homme, superbe de visage, de formes, de vigueur et surtout d'une exhubérante vitalité, qui arrivait bruyant et gouailleur, bousculant tout sur son passage.

— Ah ça, Toto, aujourd'hui pas d'assommade comme la dernière fois, n'est-ce pas ? lui dit doucement le contrôleur en prenant son billet.

— Bah ! bah ! vous appelez assommade une mauvaise chiquenaude, répliqua en riant le chicard.

— Elles sont jolies vos chiquenaudes ! l'ouvreuse a ramassé les sept dents du monsieur qu'on avait emporté évanoui !

— Allons, c'est convenu, on sera sage comme dix

images, promit Toto l'Arsouille qui, après avoir franchi le contrôle, se trouva en face de Paul dont le regard l'examinait toujours. Cette attention lui déplut sans doute, car, avec le tutoiement d'usage et sur ce ton traînard et chanté qui est la note de ce que, au bal de l'Opéra, on appelle « l'engueulade », il s'écria :

— Qu'a-t-il donc à me regarder, ce coco-là ?... Dirait-on pas que je lui ai vendu son habit de revenant de la foire... Tu sais ? quand tu n'en voudras plus, garde-le-moi... j'en habillerai mon chien.

Après avoir un peu attendu la réplique de Paul, qui jugea bon d'être muet, Toto l'Arsouille s'élança sur l'escalier, en ajoutant :

— Paraît que monsieur a vendu sa langue pour payer son habit.

A son tour, le jeune homme monta les degrés qui conduisent au bal. Au premier palier se trouvait une glace qui lui renvoya son image.

— C'est pourtant vrai que je suis étrangement fagoté, se dit-il.

Le délabrement et la coupe surannée de son habit, qu'il n'avait pu reconnaître dans la demi-obscurité de la boutique du fripier, lui apparaissaient maintenant à la vive lueur des gerbes de gaz allumées de chaque côté de la glace.

— Ce Toto l'Arsouille avait raison. Je suis complétement ridicule. Il faut au plus vite cacher tout cet accoutrement sous un domino, pensa-t-il en se dirigeant vers l'endroit où se louent les costumes.

Après l'avoir aidé à endosser un domino, le costumier, avant qu'il en eût exprimé le désir, lui appliqua un masque sur la figure.

— Non, je n'en veux pas, on étouffe sous ce carton, dit Paul en portant la main au masque pour le retirer.

Mais tout à coup il changea d'avis :

— Oui, laissez, laissez, fit-il vivement.

Et, après avoir jeté à la hâte vingt francs au costumier, il s'élança sur les pas d'un homme qui venait de passer devant lui.

— Ah! chacun son tour, c'est moi qui te suis à cette heure, maître Bricard, murmurait le jeune homme, heureux maintenant d'être masqué.

Car c'était bien le valet Bricard, non plus en livrée, mais habillé de noir et frais ganté.

Au lieu de contempler les minois plus ou moins chiffonnés et d'écouter les propos grivois et salés qui s'échangeaient sur sa route, il fendait les groupes en homme pressé d'arriver au but. En atteignant le couloir des premières loges, il ralentit le pas, prit sur sa gauche et, le nez en l'air, lisant chaque numéro inscrit sur les portes, il finit par s'arrêter devant une loge. Après avoir d'abord regardé par le carreau du vasistas si la personne qu'il cherchait occupait bien cette loge, il ôta son chapeau et frappa respectueusement.

La porte s'ouvrit et avant qu'elle se fût refermée sur le valet, Paul eut le temps d'entendre une voix de femme qui disait sur un ton mêlé de surprise et d'inquiétude :

— C'est Bricard! Qu'est-il donc arrivé de si important pour te faire accourir à l'Opéra?

Aussitôt Avril fit un signe à l'ouvreuse et, en glissant deux louis dans sa main, il lui désigna la loge voisine.

— Ouvrez-moi cette porte, dit-il.

A ce prix-là, l'ouvreuse comprit immédiatement qu'il fallait opérer en silence, et ce fut sans que le plus léger bruit pût éveiller l'attention des occupants de l'autre loge qu'elle ouvrit à Paul et referma quand il fut entré.

Relevant son capuchon sur sa tête masquée pour rester méconnaissable à celui de ses voisins qui aurait l'idée de

se pencher en dehors pour regarder dans sa loge, il se tint immobile.

Si peu de temps qu'il eût perdu avant de se mettre aux écoutes, le dialogue était déjà entamé entre le laquais et la femme :

— Et tu es certain qu'il a vu cé misérable Saint-Dutasse? demandait celle-ci.

— Il est resté une grande heure chez le chevalier.

— Comment est-il?

— Un beau gars à l'air si déterminé que, comme le disait madame, j'ai tout de suite pensé à ne rien laisser au hasard. Aussi, quand il est sorti, je me suis élancé à sa poursuite.

— Dans quel but?

— D'abord pour apprendre où il allait, et puis dans l'espérance que je finirais bien par trouver quelque moyen de le tenir éloigné de la maison jusqu'à la mort de M. de Saint-Dutasse.

— Bonne idée! fit la dame.

— Oui, dit piteusement Bricard, mais toutes les bonnes idées ne réussissent pas, car la mienne a fait un fiasco complet. Je n'ai peut-être pas perdu vingt secondes et, pourtant, le gaillard avait si complétement disparu qu'il m'a été impossible de le rejoindre. Une demi-heure après, je suis revenu me mettre au guet sous une porte sombre qui fait face à la sienne.

— Tiens! il a dû trouver la place chaude, pensa gaiement Paul en apprenant que son ennemi avait précisément occupé le poste qu'il venait de quitter.

— Là, j'ai attendu son retour pendant deux heures. continua Bricard. J'étais bien décidé à lui chercher une querelle quelconque qui attirerait la police et nous ferait enfermer au poste.

— Alors, pourquoi donc as-tu abandonné ta faction?

— C'est parce que, pendant que je faisais le pied de grue, je me suis tout à coup rappelé que mon jeune homme, en partant, avait prévenu le concierge qu'il rentrerait fort tard dans la nuit. Alors je me suis dit que j'avais le temps de m'habiller pour venir ici prendre les ordres de madame.

La femme réfléchissait sans doute, car un court silence suivit les derniers mots du laquais.

— Madame veut-elle que je retourne à mon affût? demanda Bricard, cherchant à renouer l'entretien.

— Oui, mais pas seul, dit sèchement la maîtresse.

— Pourquoi pas seul?

— Parce que ton idée d'aller coucher de compagnie au poste est mauvaise. Demain, à neuf heures, on rendrait la liberté au jeune homme, et le danger serait toujours aussi menaçant pour nous.

— Alors que décide madame?

— Il faut enlever ce garçon au moment où il arrivera cette nuit devant sa porte et le faire disparaître...

— Pour toujours? demanda Bricard en baissant la voix.

— Oh! non, dit tranquillement la dame, tout au plus pour trois ou quatre jours.

— Ah! madame a tort... grand tort! appuya la voix du laquais avec un ton de respectueux reproche.

— Pourquoi?

— Mais parce que, quand on est en train, il vaut mieux faire d'une pierre deux coups.

— Bigre! pensa Paul, ce Bricard est plein de bonnes intentions pour moi!

Un nouveau silence prouva que la dame était en train de peser le conseil donné.

— Fais ce que tu voudras, prononça-t-elle d'une voix brève.

— Quelle raison cette femme a-t-elle de vouloir ma mort? se demanda Avril.

— Alors, reprit Bricard, madame avait raison en disant que je ne devais pas être seul. Le garçon est trop vigoureux pour moi. Il me faudrait un aide solide, bien décidé... et surtout fort discret, ce qui est difficile à trouver.

A ce moment un formidable hurra poussé par deux mille cris s'éleva dans la salle.

C'était la foule qui acclamait Toto l'Arsouille, promené sur les épaules de fanatiques admirateurs de sa danse pendant le dernier quadrille.

Quand le tumulte eut cessé, Paul entendit la voix de la maîtresse qui disait au laquais:

— Tu as bien vu l'homme qu'on portait en triomphe?

— Oui, ce superbe chicard.

— Descends lui dire que je veux lui parler.

Le bruit de la porte qui se refermait prouva à l'écouteur que Bricard obéissait. Une minute après, il le vit traverser la salle et aborder Toto, tout entouré d'un groupe de femmes. A une phrase que le domestique lui murmura à l'oreille, le beau déguisé suivit immédiatement son guide.

— Empressement d'amoureux, se dit Avril.

Bientôt le nouveau claquement de la porte lui apprit que le chicard venait de faire son entrée dans la loge voisine.

Au même instant, la porte de celle du jeune homme s'ouvrait silencieusement, et une femme, masquée et la tête enfouie sous des dentelles noires, apparaissait sur le seuil.

L'ouvreuse avait sans doute cru à un rendez-vous et, à

un signe de ce mystérieux domino, elle s'était hâtée d'ouvrir sans souffler mot sur le premier occupant. Au geste de surprise qu'elle fit en le voyant, Paul devina que l'inconnue s'attendait à trouver la place libre.

Comme si, elle aussi, avait intérêt à ce que rien ne révélât sa présence aux voisins, l'arrivante se hâta de porter un doigt à ses lèvres, en même temps que son autre main s'appuyait vite sur le bras du jeune homme pour lui interdire tout mouvement brusque.

— Je vous en supplie, monsieur, veuillez être assez bon pour me céder cette loge sans faire le plus petit bruit, souffla une voix douce et suppliante à l'oreille d'Avril.

Il aurait bien volontiers obéi à ce désir si, de l'autre côté de la loge occupée par ses ennemis, il avait aussi pu trouver une retraite pour écouter; mais cette loge, la dernière de la rangée, appuyait son second flanc sur le mur des avant-scènes et n'offrait, par conséquent, d'autre poste à un écouteur que celui dont Avril s'était emparé.

L'inconnue était toujours penchée vers le jeune homme pour attendre sa réponse. Sa tête, soigneusement cachée sous les dentelles et le masque, ne laissait rien découvrir qui pût trahir son âge. Mais la voix était si jeune; les yeux, à travers les trous du masque, brillaient d'un tel éclat; la main posée sur le bras d'Avril était si mignonne que celui-ci se sentit péniblement ému d'être contraint de répondre par un refus à la prière qui lui était adressée.

Il remua négativement la tête.

A ce signe, l'inconnue s'approcha si près de son visage qu'il put respirer le parfum de sa chevelure.

— Je vous jure, monsieur, que j'ai un immense intérêt à savoir ce qui va se dire à côté de nous, lui murmura-t-elle d'une voix qui, si basse qu'elle fût, tremblait d'une profonde angoisse.

— Et moi, madame, je vous affirme que votre intérêt

n'est pas plus grand que le mien, souffla Paul.

La suppliante se redressa subitement. A l'expression étonnée de ses yeux, il était bien évident qu'elle avait cru s'adresser à un simple spectateur, occupé à contempler le bal d'en haut, qui céderait facilement à sa première requête.

De son côté, Avril cherchait à découvrir quel était cet intérêt qu'elle avait évoqué.

— Ah! j'y suis, se dit-il, elle vient pour le chicard. C'est une jalouse qui épie son amant auprès d'une rivale.

Sa supposition fut quelque peu justifiée par cette question que la dame aux dentelles lui adressa :

— Vous connaissez l'homme qui vient d'entrer à côté?

— Je l'ai vu, il y a une heure, pour la première fois.

— Et la femme?

— Je n'ai encore entendu que sa voix.

— Alors vous restez par indiscrétion? demanda-t-elle d'un ton où la surprise se mêlait au dégoût.

— Oh! fit Paul, de l'indiscrétion! pas tout à fait. Ecoutez et vous jugerez si j'ai tort de rester ici.

Inutile de répéter que ces phrases avaient été échangées à voix basse.

La scène que nous détaillons ici par le menu n'avait pas duré le quart du temps qu'il nous a fallu pour l'écrire. Aussi quand, sans plus s'inquiéter de sa mystérieuse compagne, il tendit à nouveau l'oreille pour écouter, c'est à peine si quelques mots avaient été déjà échangés dans la loge voisine depuis l'entrée de Toto l'Arsouille.

Mais grand fut son désappointement lorsqu'il reconnut, dès la première phrase, que la conversation s'était engagée dans une langue qui lui était complétement inconnue.

— Diable! se dit-il, voilà qui me gêne pour savoir ce que cette bonne dame d'à côté complote à mon intention avec le chicard! Quel est le jargon qu'ils emploient?

Instinctivement, il se retourna vers son inconnue en s'attendant à la trouver partageant sa déconvenue. Bien au contraire, il la vit, le corps un peu penché, écoutant avec une profonde attention qui prouvait qu'elle comprenait cette langue.

Dans son impossibilité de rien comprendre, notre héros s'efforça de deviner la nature de l'entretien d'après l'attitude de sa voisine. Malheureusement, avec son large domino flottant, son masque et sa tête voilée, elle offrait peu de prise à l'examen du jeune homme.

Mais ce qu'elle ne pouvait cacher et ce dont Paul s'aperçut aussitôt, c'étaient ses deux petites mains, pressées l'une contre l'autre, dont les doigts s'agitaient tout nerveux.

— Ça va mal pour moi, pensa-t-il à la vue de ce tremblement qu'il attribua au sentiment d'horreur inspiré à l'inconnue par ce qu'elle entendait.

Peu à peu, Avril, sans plus faire attention au bruissement de paroles dont le sens lui échappait, finit par oublier que son sort se débattait, à deux mètres de lui. Sa pensée se concentra tout entière sur cette mystérieuse créature qu'il voyait, appuyée contre la cloison, écoutant toujours avec la plus profonde attention.

— Elle est jeune, je n'en puis douter; mais est-elle jolie? se demanda-t-il.

Tout à coup l'inconnue se retourna :

— Venez vite, dit-elle.

Bien que basse, sa voix trahissait un immense effroi, et la main qu'elle avait posée sur le bras de Paul était secouée par un convulsif tremblement.

— Pas de bruit, au nom du ciel ! pas de bruit, murmura-t-elle.

Le plus doucement possible, Avril fit jouer la serrure

de la porte. Ils étaient à peine sortis qu'elle entraîna le jeune homme en disant :

— Perdons-nous dans les groupes.

A leur dixième pas, ils étaient si bien confondus dans la foule du couloir qu'il eût été impossible de les désigner comme ayant occupé la loge.

— Maintenant gagnons la banquette qui se trouve en haut du grand escalier, conseilla la dame d'un ton un peu moins effrayé.

Il paraît que cette banquette était pour elle la limite où cessait le danger, car, en l'atteignant, elle s'y laissa tomber avec un soupir de profonde satisfaction.

Paul prit place à ses côtés. Tous deux masqués, ils occupaient là un véritable observatoire devant lequel passaient tous ceux qui quittaient le bal.

Une minute n'était pas écoulée depuis qu'ils étaient à ce poste que Toto l'Arsouille apparut, se faisant un passage au milieu du flot de monde qui le séparait de l'escalier de sortie. Au moment où le beau chicard passait devant la banquette, le domino se leva et, caché derrière les rangs de déguisés que le reflux avait amenés, il prononça vivement une courte phrase dans cette langue inconnue à Paul.

A ces paroles, Toto s'arêta net et son regard étonné se fixa sur le groupe d'où était partie la voix. Il sembla chercher sous la dentelle de quel masque se voilait la bouche qui avait parlé; puis, renonçant à deviner, il inclina doucement la tête et, dans la même langue, d'un ton ému, il répondit deux seuls mots. Après quoi, il s'éloigna sans se retourner.

Presque aussitôt, à vingt pas derrière le chicard, Avril aperçut Bricard qui arrivait à son tour. A grand renfort de coudes, il ouvrait dans la foule le passage à une dame qui le suivait.

De même taille que l'inconnue assise au côté du jeune homme, cette dame était pareillement couverte d'un domino, masquée et la tête entourée de dentelles. Si Paul, après les avoir quittées, les eût retrouvées ensemble, il n'aurait pu désigner celle des deux qui était son ennemie.

— Bast! se dit-il, qu'elle parte... son Bricard m'aidera toujours à la retrouver.

Maîtresse et laquais atteignirent aussi l'escalier et disparurent bientôt.

C'était le moment pour Avril de faire acte de reconnaissance. Aussi s'empara-t-il de la mignonne main qui ne tremblait plus et, tendrement, il la pressa, en disant :

— J'ai la conviction que vous venez de détourner de moi un immense danger. Merci, madame, d'avoir écouté en ma faveur la voix de votre bon cœur.

Le dernier mot n'était pas achevé que la dame fit entendre un frais et long éclat de rire.

— J'ai écouté mon cœur! moi? répondit-elle joyeusement, dites plutôt que j'ai écouté mon estomac.

A cette singulière chute d'une aventure si dramatiquement commencée, Paul ouvrit des yeux surpris.

— Quand vous me regarderez de façon aussi effarée, continua gaiement la dame, je ne vous en ai pas moins dit la vérité... et elle est prosaïque... je meurs de faim. Voyez en moi un ange libérateur si cela vous convient, mais un ange qui demande un perdreau truffé.

Avril ne pouvait croire à cette inattendue gaieté qui succédait sans transition à une profonde terreur.

— Eh bien, est-ce décidé? allons-nous souper? appuya la rieuse affamée.

— Soit! madame, allons souper. J'ai hâte de pouvoir enfin contempler les traits de celle qui, bien qu'elle s'en défende, vient de m'éviter un sérieux péril.

Dépouillé de son domino qu'il avait rendu au costu-

mier, le jeune homme, dix minutes après, amenait sa conquête dans un cabinet du café Anglais.

Après le départ du garçon, auquel il avait ordonné le menu du souper, quand Avril se retourna vers sa compagne, il la trouva toujours abritée sous son loup et ses dentelles.

— Ne verrai-je pas tomber ce masque? demanda-t-il d'un ton suppliant.

Au lieu de répondre à cette question, la dame se renversa sur le dossier de son fauteuil comme pour mieux regarder son cavalier debout devant elle.

— C'est bien vous, n'est-ce pas, qui demeurez rue de la Victoire? dit-elle brusquement.

A cette demande dont il devinait le sens caché, Paul répondit en souriant :

— Oui, madame, je suis bien l'homme en question.

— L'homme en question?... quel homme? fit-elle en jouant l'étonnement.

— Oh! vous me comprenez bien. Je suis l'homme dont on parlait chez nos voisins de loge. Après avoir entrepris la tâche de sauver celui qui était menacé, vous craignez maintenant de vous être trompée de personne. Aussi, comme la conversation surprise vous a appris qu'on allait tendre un guet-apens, rue de la Victoire, vous tenez à vérifier mon identité. Oui, madame, je suis bien celui dont on parlait à côté de nous.

— Vous savez donc le russe? s'écria la dame d'un ton effrayé.

— Ah! on parlait le russe! fit naïvement Paul.

Cet étonnement, qui prouvait l'ignorance du jeune homme, sembla rassurer l'inconnue. On eût dit qu'elle craignait qu'un autre qu'elle pût avoir connaissance de certains détails de cette conversation.

— Non, reprit Avril, je ne sais pas le russe, mais cette

langue m'était inutile, car l'entrevue de la dame et de ce Toto faisait suite à un entretien, — celui-là en bon français, — entre cette même dame et un laquais, troisième personnage qui n'a pas pris part au dialogue que vous avez écouté. Rappelez-vous-le, madame; quand vous m'avez supplié de vous céder la loge, je vous ai répondu que je n'avais pas un moins grand intérêt que vous à écouter. Avant l'arrivée du chicard, je savais qu'il était question de moi... Quel parti a-t-on pris plus tard? voilà ce que vous savez seule... et ce que vous pouvez dire.

Sans répondre à la question déguisée que cachaient ces mots, l'inconnue, qui semblait suivre une pensée intime, demanda d'un ton de doute :

— Et vous ne connaissez pas cette dame?

— Quand nous étions assis sur la banquette, je l'ai vue pour la première fois... si on peut appeler voir que de regarder un domino masqué qui passe.

— Alors que disait-elle donc? murmura l'inconnue qui demeura pensive.

L'entrée du garçon apportant le souper interrompit la rêverie de l'inconnue qui, secouant sa torpeur, s'écria avec un entrain affecté :

— A table!

Et, quittant le coin de la cheminée, elle vint se placer devant un couvert.

— Eh bien? allez-vous ainsi rester debout ? demanda-t-elle à Paul qui, au lieu de s'asseoir, restait tout penaud devant elle.

Avant que le jeune homme eût répondu, elle fit entendre un joyeux rire :

— Ah ! oui, je comprends, s'écria-t-elle. Vous espériez que, pour m'attabler, je quitterais masque et domino !

Avril fit un signe affirmatif.

— Alors il faut en prendre bravement votre parti,

monsieur le curieux. Je demande à rester pour vous un mystérieux personnage qui aura traversé votre vie. Allons! ne faites pas la moue. Supposez que je suis vieille et laide, cela vous rendra le sacrifice moins pénible.

— Oh ! vieille... je suis déjà certain du contraire. Vos yeux démentent votre dire.

— Eh bien, si vous y tenez, pensez que je suis un phénomène de beauté... mais, au moins, mangez..., ne fût-ce que pour ne pas me faire rougir de mon appétit.

Cela avait été débité du plus joyeux ton du monde, tout en découpant un blanc de volaille.

Mais ce n'était que l'effort d'une gaieté factice, car, au moment où elle approchait le premier morceau de ses lèvres, l'inconnue laissa tomber sa fourchette et, portant les deux mains à son front en se renversant sur le canapé, elle fondit en larmes et balbutia :

— Oh ! que je souffre !!

C'était la soudaine explosion d'un immense désespoir longtemps contenu. Depuis deux heures, l'âme de la pauvre femme devait avoir lutté contre cette horrible souffrance morale qui, maintenant, la renversait, à demi pâmée, dans les bras du jeune homme.

Sans autre motif que son empressement à la secourir, Paul voulut dénouer les cordons de ce masque qui devait l'étouffer. Mais, dans son douloureux spasme, elle eut conscience de cette action, et elle appuya convulsivement ses mains sur le loup :

— Oh! je vous en supplie! gémit-elle.

Dans cet appel, que faisait à sa loyauté cette femme qui n'avait plus la force de se défendre, il y avait une si touchante intonation de prière que Paul, vivement ému, se rejeta en arrière et, muet à ses côtés, la laissa pleurer silencieusement. Il devinait que de banales paroles seraient impuissantes à consoler cette douleur.

Quand, après bien des larmes versées, l'inconnue retrouva un peu de calme, elle tendit la main au jeune homme.

— Monsieur, dit-elle, merci pour la façon loyale dont vous avez tout à l'heure respecté mon secret. Voulez-vous me permettre d'implorer un second service?

— Parlez, madame.

— Jurez-moi, quand nous nous séparerons, que vous me laisserez partir avec la certitude de n'être pas suivie.

— Vous avez ma parole.

Une petite pression de la mignonne main qu'il avait gardée dans la sienne le récompensa immédiatement de son obéissance.

— Ainsi donc il faut vous oublier? dit-il tristement.

— Il vous faut tout oublier... tout, entendez-vous bien, jusqu'aux plus petits détails de l'aventure qui nous a réunis.

Pendant qu'elle parlait, le regard de la mystérieuse créature aperçut un petit filet de jour qui se glissait à travers les rideaux.

— Enfin! voici le jour, je puis partir, s'écria-t-elle d'une voix presque joyeuse.

— L'attendiez-vous donc avec tant d'impatience pour me quitter? dit Paul froissé par cette exclamation.

— Oui... et, je vous en prie, ne vous fâchez pas de ma franchise.

— Mais nous pouvions nous séparer il y a quelques heures. Si ce souper a prolongé notre réunion, c'est que vous-même l'avez demandé. Puisque le temps que nous venons de passer ensemble vous devait être aussi pénible, pourquoi avez-vous réclamé cet ennui?

Avant de répondre, le domino se leva et venant se placer devant Avril qui s'était adossé à la cheminée, il lui demanda lentement :

— Si vous ne vous étiez pas rendu à ce souper, où seriez-vous allé ?

— Mais tout droit chez moi où je dormirais à cette heure.

— Eh bien, c'est parce que j'ai voulu vous empêcher de retourner chez vous que j'ai demandé à souper.

Puis, montrant du doigt la pendule, elle ajouta d'une voix brève :

— Depuis deux heures vous devriez être mort. Maintenant il fait jour et l'embuscade est levée; vous pouvez rentrer chez vous.

Et, sur ces mots, elle tira le cordon de sonnette qui pendait à côté de la glace de la cheminée.

— Faites avancer une voiture, commanda-t-elle au garçon accouru à cet appel.

Emus l'un et l'autre, ces deux êtres, qui ne devaient plus se rencontrer, passèrent en silence les quelques minutes qui les séparaient du dernier adieu.

— La voiture est en bas, vint annoncer le garçon.

— J'ai votre parole de ne pas me suivre, dit simplement l'inconnue en tendant encore sa main au jeune homme qui y déposa un long baiser.

Après avoir donné à sa mystérieuse protectrice le temps de s'éloigner, Avril sortit à son tour du restaurant et se dirigea vers la rue de la Victoire.

— Puisqu'il n'y a plus de danger, allons faire un bon somme, se disait-il en arpentant la route.

Quand il atteignit sa maison, le portier Mathis balayait mélancoliquement la cour.

— Ah ! vous voilà donc de retour ! s'écria-t-il. En ne vous sachant pas rentré ce matin, j'ai cru que, vous aussi, vous étiez mort.

Paul comprit cette phrase.

— Ah! dit-il, vous avez donc quelqu'un de mort dans la maison?

— Oui, M. de Saint-Dutasse, ce matin à six heures. Son domestique espérait que ce serait pour ce soir... mais le malade s'est dépêché... On l'enterrera demain lundi.

— Il ne faut pas vous désoler ainsi, père Mathis, prononça le locataire, en affectant de ne pas connaître M. de Saint-Dutasse.

— Oh! celui-là était très-vieux et il avait fait son temps. Ce n'est pas pour lui que je me désole... c'est pour l'autre...

— Quel autre? fit le jeune homme surpris.

— Tenez, au fait, vous l'avez-vu. Vous rappelez-vous un gros homme bien portant qui se trouvait hier soir dans la loge quand vous êtes parti? mon pauvre Bricard, quoi?

— Oui, eh bien?

— On l'a ramassé ce matin devant notre porte.

— Mort! s'écria Avril qui se sentit frissonner à cette nouvelle.

— Oh! oui mort... bel et bien étranglé! Ah! celui qui a fait le coup avait une rude poigne! ses cinq doigts étaient marqués sur la peau.

— Est-ce que Bricard était domestique ici? demanda le jeune homme jouant l'indifférence.

— Non, il était en service chez de grands amis de ce pauvre M. de Saint-Dutasse, la famille de Jozères, des gens bien riches.

— Bon, je tiens déjà une de mes deux femmes de cette nuit, pensa Avril.

III

Si, plus curieux de détails, Avril avait voulu presser de questions le père Mathis, il aurait appris que, vers les cinq heures du matin, une ronde de police avait trouvé sur le trottoir le cadavre d'un homme. Ce corps, étendu devant la porte de la maison, avait donné à croire aux agents qu'il pouvait être celui d'un locataire que l'apoplexie avait foudroyé au moment où il atteignait son domicile. Autant qu'on pouvait en juger à l'incertaine lueur du gaz de la rue, la face rouge et convulsée du mort, qui n'avait aucune blessure, semblait justifier cette supposition d'un trépas subit par congestion. En conséquence, la police avait sonné à tour de bras afin d'éveiller le concierge pour qu'il vînt reconnaître si le défunt était un de ses locataires.

Ce carillon fit accourir le père Mathis qui, à première vue, s'écria :

— C'est ce pauvre Bricard!!

— Vous le connaissez?

— Parbleu! un de mes bons amis! Est-ce qu'il est bien malade?

— Oh! mieux que cela. Son affaire m'a l'air d'être

toisée. Après tout, on peut appeler un docteur, répondit le chef de ronde qui, après avoir donné l'ordre de porter le corps dans la loge, détacha un de ses hommes à la recherche d'un médecin du voisinage.

Le défunt fut étendu sur le lit du concierge en attendant la visite du docteur, dont la déclaration allait servir pour le procès-verbal du brigadier de police.

Averti qu'il s'agissait d'un cas d'apoplexie par l'agent qui était venu le requérir, le médecin, en arrivant, prit la lumière posée sur une table et la promena devant la face de Bricard.

— Oh! oh! dit-il, c'est mieux qu'une apoplexie... il y a crime... on l'a étranglé.

Et, abaissant la cravate déjà froissée du mort, il découvrit cinq profondes marques de doigts tracées sur le cou.

— Sacré chien! s'écria le brigadier émerveillé, le gredin qui a travaillé ainsi n'a pas besoin de casse-noisette! quel poignet!!

— L'assassin doit être de première force, ajouta le médecin. Quant à cet homme, mes soins sont inutiles, il est mort depuis plus d'une heure.

Sur cette déclaration, le docteur sortit.

— Alors, vieux, dit le brigadier en s'adressant à Mathis, indiquez-nous le logement de votre locataire, nous allons le monter chez lui.

— Mais il ne demeure pas ici... il y venait souvent, par exemple! D'abord par amitié pour moi; ensuite pour prendre des nouvelles de la santé d'un ami de ses patrons. Tenez, il était encore ici dans la soirée... Ah! quand il m'a quitté, je ne me doutais guère qu'il allait au trépas!

— Le fait est qu'il avait plutôt l'air d'aller à la noce, habit noir, gants blancs, tenue de bal, quoi! ajouta le policier en détaillant le costume du mort.

— C'est pourtant vrai qu'il est en tenue de bal... Eh bien, hier, à onze heures du soir, je puis vous garantir qu'il portait la livrée.

— Bon! je consignerai votre observation dans mon rapport. L'enquête cherchera le motif de ce changement de costume. Maintenant, mon vieux, il faut nous dire autre chose.

— Quoi donc?

— Si votre ami ne demeurait pas ici, vous devez savoir au moins quel était son domicile?

— Sans doute; il logeait chez son maître, M. de Jozères, rue Laffitte, 31.

Le brigadier se tourna vers un de ses agents :

— Tu entends, Casimir? Rends-toi à cette adresse pour prévenir que, si on veut réclamer le corps, on le trouvera à la Morgue où nous allons le transporter en voiture. Vous avez entendu, vous autres? enlevez-moi cela.

Subitement le chef se ravisa, et arrêtant ses hommes qui soulevaient Bricard :

— Minute! dit-il. Attendez que je fasse d'abord la visite des poches.

Le cadavre n'avait aucun papier qui pût le faire reconnaître. Dans son gilet, le fouilleur trouva une somme assez rondelette.

— Bah! fit-il surpris, on ne l'a donc pas tué pour le voler? Vingt-sept louis valent pourtant bien la peine d'être emportés.

— Le gueux n'aura eu peut-être que le temps de lui voler sa montre, dit le portier qui avait attentivement suivi l'inspection.

— Etes-vous bien sûr qu'il avait une montre?

— Si j'en suis sûr! je crois la voir encore avec je ne sais quoi qui était écrit en russe dans le boîtier... il y en avait au moins trois lignes. Bricard me les a montrées

cent fois en me disant : « Tu vois ceci? Ça représente une jolie somme. » Ce qui me faisait ouvrir de grands yeux, car la montre entière ne valait pas quatre-vingts francs.

— Et qu'est-ce que ça signifiait en russe?

— Ah ! par exemple, voilà ce qu'il n'a jamais voulu me dire.

— Alors faut croire, comme vous dites, que l'assassin n'aura eu que le temps de lui voler cette montre.

Tout en parlant, le brigadier avait continué sa visite.

— Tiens! fit-il, un casse-tête!

Après avoir posé sa trouvaille sur la table, il passa à une autre poche.

— Oh ! oh ! voici quelque chose de plus curieux! reprit-il en retirant un objet qu'il tendit, en riant, à ses hommes.

— Des menottes! s'écrièrent-ils.

— Euh ! euh ! grommela le policier soupçonneux, cet assommoir et ces menottes donnent à croire que le défunt s'était engagé dans une expédition qui a mal tourné pour lui! Enfin, il est mort... je n'ai plus rien à y voir... seulement je consignerai tout cela dans mon rapport.

Et, comme il avait fini ses recherches, le chef, après avoir crié : « Enlevez pour la Morgue ! » suivit ses hommes qui emportaient le corps.

A ce moment, l'aurore se levait.

Ce fut dix minutes après le départ de la police que le père Mathis vit passer Bourguignon qui, suivant son habitude, s'en allait au point du jour faire ses provisions. Cette fois la figure du vieux domestique était bouleversée par une sincère douleur.

— Comment va M. le chevalier? demanda le portier, qui, depuis deux mois, avait l'habitude de cette question matinale.

— M. de Saint-Dutasse est mort cette nuit, répondit

Bourguignon qui passa son chemin sans s'arrêter, car il avait hâte d'être bien vite revenu près du cadavre de son maître.

— Allons, bien! maugréa le concierge après cette réponse. Ah ! voici une journée qui commence gentiment ! déjà deux morts !! Il ne manque plus qu'on me rapporte aussi, les pieds en avant, mon jeune locataire, M. Avril, qui s'est permis de découcher.

Cette dernière crainte devait être de courte durée, car, une heure après, comme il balayait sa cour, le concierge vit arriver Paul.

Le jeune homme, on le sait, avait hâte de gagner son lit. Aussi, comme nous l'avons vu, si intéressante que fût pour lui cette nouvelle de l'assassinat de Bricard, il n'avait pas demandé des détails, d'abord parce que la prudence lui dictait d'afficher l'indifférence pour le sort de ce misérable qu'il était censé n'avoir vu qu'une fois; ensuite, parce que, après avoir appris du portier ce nom de Jozères que portaient les maîtres de Bricard, il croyait avoir ville gagnée. Que lui importait l'instrument brisé, maintenant que la main qui le faisait agir était connue.

Tout en escaladant les étages qui le séparaient de sa mansarde, il se disait :

— Mme de Jozères ! Tel est donc le nom de cette aimable dame qui avait lâché à mes trousses feu Bricard et le superbe Toto l'Arsouille? Ah ! ah ! il paraît que, dans cette embuscade dressée devant ma porte, le beau chicard s'est si fort ennuyé de m'attendre que, pour se distraire il aura étranglé son complice... Pouah !... un coquin de moins.

Arrivé à son galetas, Paul ne fut pas long à se coucher; or il dormit si bien et si longtemps qu'il ne s'éveilla qu'au contact d'une main qui le secouait, en même temps qu'une voix lui disait :

— Monsieur Avril, ne voulez-vous pas assister à l'enterrement de M. le chevalier de Saint-Dutasse? Voici l'heure qui approche.

— Comment! nous sommes à lundi!

— Il y a vingt-six heures que vous dormez, très-honoré monsieur. Aussi ai-je pris la liberté grande de venir vous éveiller, répondit le respectueux Bourguignon.

— Bien, mon brave ami, descends, je vais te rejoindre.

Un quart d'heure après, il entrait au troisième étage et s'arrêtait dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher.

— Oh! quelle montagne de cartes de visite! s'écria-t-il à la vue du monceau de cartons qui encombrait la table placée au milieu de la pièce.

— Ah! dame! monsieur Avril, j'étais seul pour pourvoir à tout : convoi, messe, terrain, tombe. Ma journée d'hier a été bien employée, je vous le jure. Pour adresser mes lettres de faire part, il m'a fallu consulter toutes les cartes des connaissances de mon pauvre maître.

— Mais il connaissait donc le monde entier?

— La vérité est qu'il était bien répandu... on se le disputait... on se l'arrachait... J'ai vu des gens s'inscrire quinze jours à l'avance pour l'avoir à dîner ou à déjeuner. Jadis l'engouement n'était pas si fort, mais dans les quinze dernières années, je puis vous certifier qu'il n'a pas pris un seul repas chez lui. Il faut dire aussi qu'il était si aimable, si gai...

— Et si gourmand, Bourguignon, ajoute si gourmand. Car c'est la vie d'un vrai gourmand que tu me dépeins.

— Oui, je l'avoue, M. le chevalier ne détestait pas les bons petits plats. Aussi c'était à qui, parmi ses hôtes, lui offrirait ceux de son choix.

Un souvenir vint à l'esprit d'Avril :

— Dis donc, il paraît qu'on ne les lui réussissait pas

toujours, les plats de son choix. Je me rappelle que, samedi soir, il a parlé de certains cardons à la moelle...

— Ah ! j'avais bien souvent répété à M. le chevalier : « Méfiez-vous ! ! » répondit le serviteur avec un gros soupir.

Paul le regarda avec étonnement.

— Comment ? méfiez-vous ! dit-il, tu conseillais à ton maître de se méfier de ses amis qui le traitaient?

— Mais je n'ai pas dit le moins du monde que ceux qui traitaient mon maître fussent ses amis, répliqua tranquillement Bourguignon.

— Prétends-tu qu'il ne mangeait que chez ses ennemis?

— Parfaitement ! monsieur, parfaitement ! M. le chevalier avait le faible... mais quel faible !... d'aimer les bons morceaux. Sa fortune n'était pas à la hauteur de sa gourmandise... et puis il lui semblait qu'un morceau... mangé chez lui et à ses frais... n'était pas aussi bon qu'à la table d'autrui. Donc, il demandait aux autres de satisfaire son péché mignon.

— C'est ce qu'on appelle généralement être un pique-assiette.

— Oui, vous dites juste, pique-assiette. Mon maître était un pique-assiette et il s'en faisait gloire. Or, il était parti de ce raisonnement : « Où mange-t-on mal ? C'est chez un ami qui ne croit pas devoir se gêner et vous flanque un pot-au-feu ou un gigot... qu'il accompagne de cette idiote phrase : « Est-ce qu'on fait des cérémonies entre vieux amis ? » Donc M. le chevalier en avait conclu qu'on n'est vraiment choyé, fêté et régalé que par ceux qui vous craignent.

— Et ce raisonnement lui a réussi ?

— Pendant quarante années.

— Et partout où il dînait, il était craint ?

— Exécré ! monsieur, exécré ! dit fièrement Bourgui-

gnon. Seulement il a voulu trop tendre la corde... un beau jour il a cessé d'être sur ses gardes... et il est arrivé qu'il est aujourd'hui, dans sa bière, exposé sous la porte cochère.

— Mais comment donc était-il parvenu à inspirer cette crainte ?

— Par ce moyen qui représente la seconde partie de son héritage.

— Ah çà, le chevalier entendait-il me léguer un moyen de me faire dîner en ville ? ricana Paul se croyant mystifié.

— Non, monsieur, dit gravement Bourguignon, car ce moyen auquel M. de Saint-Dutasse, peu ambitieux, ne demandait que la satisfaction de sa gourmandise, vous pouvez, vous, lui demander la fortune, les plaisirs, la vengeance... et même une famille.

— Est-ce vrai ? s'écria le jeune homme frémissant.

— Acceptez-vous la seconde partie de l'héritage de M. de Saint-Dutasse?

— Oui, oui, cent fois oui, répéta Paul tout blême.

— Alors veuillez signer d'abord cet acte de renonciation par lequel j'entre en possession des meubles et des rentes qui forment la première part de la succession.

Le jeune homme mit sa signature au bas du papier que lui présentait le vieillard.

— Maintenant, parle, quelle est cette seconde partie qui me revient ? s'écria-t-il impatient.

Bourguignon mit la main à sa poche et en tira un assez volumineux calepin qu'il tendit à Avril :

— Voilà votre héritage, dit-il.

— Qu'est cela ? fit Paul stupéfait.

— C'est le recueil de tous les secrets honteux surpris par le chevalier dans les familles où, pendant quarante années, il a piqué l'assiette.

Avant de l'ouvrir, le jeune homme regarda silencieusement ce legs qui devait lui rendre une famille et lui assurer toutes les jouissances de la vie. Il ne pouvait croire encore qu'un brillant avenir sortît pour lui de ce vieux mémento, relié en maroquin rouge, aux coins arrondis par l'usage.

Le domestique devina ce doute.

— Beaucoup de ceux inscrits sur ces feuillets sont morts, lui dit-il, mais les survivants sont assez nombreux pour que vous demandiez à leurs secrets de réaliser toutes vos espérances.

Paul plongea un regard curieux dans l'intérieur du livre formant environ deux cents feuillets, tous recouverts d'une écriture fine, serrée, et pleine d'abréviations et de chiffres qui en rendaient la lecture impossible à première vue.

— Oh ! ne craignez rien, dit le valet, j'ai une grande habitude de l'écriture de défunt mon pauvre maître. En très peu de temps, je saurai vous la rendre familière.

— Et tout ce grimoire, prétends-tu, est une suite d'histoires honteuses dont je puis tirer parti ? demanda Paul en faisant tourner les feuillets sous son pouce.

— Oui. Mais avant de mourir, M. de Saint-Dutasse m'a chargé de vous rappeler sa dernière volonté au sujet de ceux qui assisteront à sa messe d'enterrement. Pour ces personnes, vous oublierez les révélations qui les concernent.

— Mais alors ce legs va devenir à peu près nul, si j'en juge par les nombreuses lettres de faire-part que tu as envoyées. La foule sera considérable.

Bourguignon secoua la tête.

— J'en doute, fit-il, ceux qui viendront à l'église seront si rares que votre héritage se trouvera diminué de bien peu.

Paul consulta du regard la pendule.

— En effet, dit-il, voici bientôt onze heures et nous n'avons vu venir personne.

— Rien à dire encore, car les lettres précisent la réunion à l'église. C'est là que vous aurez à compter les assistants.

— Mais je ne les ai jamais vus ; comment pourrai-je savoir leurs noms ?

— Que monsieur soit bien tranquille, je serai là pour les lui dire.

— C'est vrai, Bourguignon, tu peux, seul, me guider dans cette lutte que je vais entreprendre.

— M. le chevalier ne me cachait rien.

— Ah ! tu vas bien me manquer quand tu m'auras quitté, prononça Paul avec regret.

Le vieux laquais le regarda tout étonné.

— Pourquoi quitterais-je monsieur ? demanda-t-il.

— Mais pour aller dans quelque coin manger bien tranquillement les rentes qui te reviennent.

— Ah ! quelle erreur ! monsieur, quelle erreur ! C'est justement parce que je suis rentier qu'il m'est enfin permis d'être domestique tout à mon aise ! Après quarante ans de service, je ne puis changer de vie à mon âge. Seulement, comme je n'ai plus besoin de gages, j'ai la liberté de me choisir un maître bien à mon goût.

— Et je suis à ton goût ?

— Complétement, monsieur, complétement. D'abord vous n'avez aucun mobilier, c'est donc une occasion pour moi de vous installer ici au milieu de ces meubles, devenus les miens, dont j'ai l'habitude depuis tant d'années... dans cet appartement où j'ai passé la moitié de mon existence et où je pourrai continuer mon petit train-train de vie.

— Pour le mobilier la chose est possible; mais pour

l'appartement, tu oublies que le propriétaire peut nous donner congé.

Bourguignon toucha du doigt le carnet rouge que Paul tenait à la main.

— Congé ! dit-il, je lui défie bien de nous donner congé. Encore un que M. de Saint-Dutasse menait à la baguette. Le chevalier est parti en devant vingt-trois ans de loyer. Aussi j'espère bien que le propriétaire ne changera rien à votre égard quand il vous saura héritier de mon maître.

— Ainsi donc tu veux rester à mon service?

— Je ne veux pas, honoré monsieur, je demande, je supplie très-humblement, s'écria le vieux serviteur avec transport.

Cette phrase fut suivie d'un coup de sonnette qui appelait Bourguignon à la porte d'entrée.

C'était le commissaire des morts qui se présentait pour annoncer que le corps, exposé sous la porte cochère, venait d'être mis sur le corbillard. L'heure était arrivée de se mettre en route pour l'église.

— Nous descendons, fit Avril.

Le commissaire s'inclina et partit en avant.

— Viens-tu, Bourguignon ?

— Je vous suis, monsieur, dit le vieillard qui, du bout des doigts, cueillit sur le coin d'un meuble quelque chose d'imperceptible.

— Qu'est-ce cela ? demanda Paul.

— C'est un cheveu fort court, garni à chaque extrémité d'une petite boulette de cire à frotter.

— Et que veux-tu en faire ?

— Une idée à moi. Vous allez voir, répondit le bonhomme en suivant son nouveau maître qui se dirigeait vers la porte de l'appartement.

Quand ils furent sortis sur le carré, Bourguignon donna deux tours de clef.

— Là, fit-il, maintenant regardez.

Et, aussi haut que ses bras purent atteindre, il colla une petite boulette sur la porte et l'autre sur le montant. Le cheveu formait ainsi une sorte de scellé, presque invisible, qui devait se détacher en ouvrant la porte.

— En revenant de la messe, nous verrons si cela est bien intact? dit le valet tranquillement.

— Est-ce que tu crois que ton cheveu empêchera un voleur d'ouvrir la porte? reprit moqueusement Paul qui l'avait regardé faire.

— Eh! eh! ricana Bourguignon, il y a voleur et voleur. Tous ne pensent pas à voler des pendules. Nous saurons ainsi s'il en est venu un pendant notre absence. Rappelez-vous donc, monsieur, cette recommandation du chevalier: « Soyez toujours sur vos gardes, » L'heure de la vigilance est venue pour vous.

— Diable! alors ne perdons pas mon talisman, pensa Avril en tâtant sa poche où se trouvait le calepin rouge.

A leur arrivée en bas, tous deux se mirent derrière le corbillard, qui se dirigea aussitôt vers l'église.

— Personne ne nous rejoint, dit, en route, le jeune homme à son compagnon.

— Les lettres convoquent le monde à l'église ; attendons que nous y soyons entrés, répondit le laquais.

Quand, à la suite du cercueil, ils pénétrèrent dans l'église, elle était complétement déserte.

— Eh bien? dit tout bas Bourguignon, vous voilà renseigné sur le nombre d'amis que comptait M. de Saint-Dutasse. Vous voyez que vous n'êtes pas fort engagé par votre parole de respecter ceux qui assisteront à la messe de mort.

Paul courba la tête. Malgré lui, il se sentait pris d'une pénible émotion en songeant qu'il avait accepté de continuer la tâche d'un homme qui, derrière lui, ne laissait ni

une amitié ni une reconnaissance qui vînt saluer son cercueil.

Le service avait été ordonné dans une chapelle latérale. Pendant la courte messe basse, que Bourguignon suivait avec recueillement, Avril ne songea qu'aux événements qui s'étaient succédé depuis quarante-huit heures.

Et pendant qu'il s'absorbait en ses réflexions, la messe continuait. Elle allait finir quand il fut rappelé à la situation par la main de Bourguignon qui se posait sur son bras.

— Monsieur, lui souffla le vieillard, veuillez vous retourner et regarder.

Pendant l'office, trois personnes étaient doucement venues se joindre à eux derrière le cercueil de M. Saint-Dutasse.

Un homme et deux femmes.

L'une, blonde et ravissante jeune fille de dix-huit ans, véritable tête de madone, priait les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

L'autre, splendide brune de vingt-cinq ans, tenait attachés sur son livre de messe ses yeux dont les longs cils laissaient filtrer de grosses larmes.

Entre ces deux genres de beautés, si complètes l'une et l'autre, on n'aurait pu se prononcer.

Quant à l'homme, de très-haute taille et fort élégamment vêtu, il se tenait debout, appuyé contre un pilier. Le visage caché dans sa main, il paraissait se recueillir.

— Quel est cet homme? pensa Paul.

Au même instant, l'inconnu laissa tomber la main qui lui voilait la face, et Avril, stupéfait, reconnut le visage de Toto l'Arsouille.

— Quelles sont ces personnes? demanda-t-il au plus vite à Bourguignon.

— Plus tard, monsieur, je vous le dirai plus tard, ré-

pondit le valet tout entier à ses dernières prières pour le repos de l'âme de son défunt maître.

Au moment de l'eau bénite, quand ces trois assistants vinrent asperger le cercueil, le domestique leur adressa une respectueuse salutation qu'on lui rendit par un petit salut familier et amical. Puis le trio s'éloigna lentement et quitta l'église.

— Maintenant en route pour le cimetière, dit Bourguignon.

Sans cet avertissement, le jeune homme serait resté cloué sur place. Car, à sa stupéfaction de se retrouver en présence de Toto l'Arsouille ainsi métamorphosé, était encore venue se joindre une autre cause d'étonnement. Quand il avait offert le goupillon à la dame brune et que celle-ci avait levé les yeux sur lui pour le remercier, il lui avait semblé qu'elle avait été subitement prise d'un trouble qu'elle avait su tout aussitôt dompter.

— Quelles sont ces personnes? répéta-t-il anxieusement au domestique dès qu'il se retrouva à son côté, marchant derrière le corbillard qui se dirigeait vers le cimetière.

— Je supplie monsieur de ne me laisser commencer mon service près de lui que quand j'en aurai tout à fait fini avec mon premier maître. Aussitôt rentrés à la maison, je serai tout à la disposition de monsieur.

Paul comprit qu'il n'ébranlerait pas la maniaque volonté du bonhomme et n'insista plus.

Deux heures après, ils étaient de retour à la rue de la Victoire.

En arrivant à la porte de l'appartement, le premier soin de Bourguignon fut de consulter le scellé qu'il avait posé au départ.

— Eh! eh! fit-il narquoisement, j'avais bien raison de croire que quelqu'un viendrait nous visiter pendant notre absence. Tenez, monsieur, voyez plutôt.

Et du doigt il désignait le cheveu qui, maintenant, ne tenait plus qu'à une seule boulette de cire. La porte, en s'ouvrant, avait détaché le mince scellé qui la réunissait au montant.

Mais le jeune homme, depuis deux heures, avait trop rongé son impatience pour ne pas la satisfaire avant de prêter attention à ce nouveau fait.

— Enfin, s'écria-t-il dès qu'ils furent entrés, consentiras-tu à me livrer ces noms que je te demande?

— Tout aux ordres de monsieur. La jeune fille se nomme Mlle Blanche d'Armangis.

Ce nom n'apprenait rien à l'héritier.

— Et l'homme?

— C'est M. le comte de Valnac.

— Hein ! fit Paul abasourdi.

— J'ai eu l'honneur de vous dire : M. le comte de Valnac.

Il n'était pas encore à bout de surprise, car il entendit Bourguignon ajouter :

— Quant à la belle dame brune, on l'appelle Mme de Jozères.

Ainsi que pour le nom de M. de Valnac, Avril crut avoir mal entendu.

— Mme de Jozères? répéta-t-il.

— Oui, monsieur, cette belle dame brune était Mme de Jozères, appuya le domestique.

— Quelle est cette femme? Je veux savoir sa vie, ses actes, son passé ! s'écria Paul d'une voix frémissante d'impatience.

— Vous avez certain livre rouge qui vous les fera connaître.

— C'est vrai!

Mais la main que le jeune homme portait précipitamment à la poche où se trouvait le calepin fut saisie doucement par le valet, qui lui dit d'une voix grave :

— Seulement, monsieur doit se rappeler qu'il a donné sa parole de respecter les personnes qui assisteraient à la messe de mort de M. de Saint-Dutasse.

Avril eut un tressaillement de rage.

— Ainsi donc, reprit-il, cette Mme de Jozères doit m'être sacrée ?

— Comme le comte de Valnac et Mlle Blanche d'Armangis, oui, monsieur. Mais ne craignez rien, vous aurez assez rude besogne avec les autres.

— Quels autres... où sont-ils ?

— Oh ! ils se feront bien vite connaître, car vous les verrez bientôt rôder autour de vous.

Et, avec un sourire, Bourguignon ajouta :

— Ils ont même déjà rôdé.

Cette phrase rappela au jeune homme l'incident de la porte.

— Ah ! oui, fit-il, j'y songe maintenant. Que t'a donc appris ce cheveu collé sur la porte ?

— Il m'a confirmé ce dont je me méfiais, c'est-à-dire que, pendant notre absence, quelqu'un viendrait ici faire une perquisition.

— Dans quel but ?

— Votre calepin, monsieur, ne contient qu'un simple récit. Il serait une arme parfaitement inoffensive, s'il n'était appuyé de certaines pièces justificatives...

— Et ces pièces sont ici ?

— Elles y étaient encore avant-hier. Vous voyez que j'ai eu l'idée heureuse en les déposant ailleurs, puisque, tantôt, quelqu'un s'est introduit ici pour les soustraire.

— Et qui soupçonnes-tu ?

— Oh ! je n'ai pas besoin de chercher celui qui est venu se casser le nez ; il prendra le soin de se trahir lui-même.

Comme Bourguignon achevait de parler, la sonnette de la porte d'entrée fit entendre son tintement.

— Tenez, dit le valet en riant, celui dont nous parlons est peut-être le même qui sonne en ce moment. Mon acte de prudence lui a donné l'éveil et il veut se rendre compte du danger qui le menace.

— Va ouvrir, commanda Paul impatient de se trouver en présence du visiteur.

Le vieillard sortit pour gagner la porte d'entrée où retentissait un second coup de sonnette.

Déjà entraîné par les mystérieux événements de cette succession qu'il avait acceptée, Avril s'interrogea pendant ce court instant qu'il fut seul.

— Saint-Dutasse avait raison, se dit-il. Dans cette lutte il me faut veiller sans cesse, me méfier toujours de l'apparence. Qui m'eût dit que la femme, à la splendide beauté, que j'ai vue si pieusement agenouillée, était cette Mme de Jozères qui me poursuit de sa haine? Aurais-je pu croire que ce beau gentilhomme, si fier d'allures, fût le trivial héros de bastringue qui assassine dans l'ombre? Et ces deux-là, je dois les épargner quand ils me menacent!! Où vais-je? ne serait-il pas prudent de reculer quand il en est encore temps?

Mais s'il renonçait, Paul songea qu'il lui faudrait se remettre la corde au cou et, si résolu qu'il était deux jours auparavant, il ne se sentait plus maintenant le même mépris de la mort.

— Pas de faiblesse, le sort en est jeté. Le danger arrive, attendons-le de pied ferme, murmura-t-il en voyant reparaître Bourguignon.

— Une visite pour monsieur, dit le laquais à mi-voix.

— Un ennemi, n'est-ce pas?

— Tout ce qu'il y a de plus ennemi.

— Son nom ?

— M. Perrier... notre propriétaire... celui qui fait crédit de vingt-trois années de loyer... Cette indulgence vous indique suffisamment à quel point il devait exécrer le chevalier. Sa haine est un des plus beaux lots de votre héritage.

Bourguignon avait débité tout cela en souriant.

— Je vais le rejoindre au salon, dit Paul en marchant vers la porte.

Mais il fut arrêté par le valet qui, secouant la tête, lui souffla vite :

— Oh ! pas au salon ! monsieur, pas au salon ! recevez-moi ce gaillard-là haut la main, sans cérémonie. A votre sans-gêne, il comprendra tout de suite que vous le tenez par la crête et cela vous évitera un tas de préambules inutiles.

— Tu crois que c'est lui qui est venu fouiller le logis pendant notre absence ?

— Parbleu !

Et le vieux domestique se dirigea vers le salon afin d'aller chercher le visiteur. Mais il revint précipitamment sur ses pas pour ajouter :

— Surtout, monsieur, restez là, assis, bien à votre aise, ne vous levez pas pour le recevoir... il n'y est pas accoutumé... Cela dérangerait les bonnes habitudes que lui avait données M. de Saint-Dutasse, qui lui parlait comme à un chien savant. Maintenez les distances, monsieur, maintenez les distances !... Un homme auquel on doit vingt-trois années de loyer n'est qu'un misérable.

— Bien, fit Paul qui, souriant à ces étranges recommandations, s'installa au coin de la cheminée de la chambre à coucher où se passait la scène.

Dix secondes après, il vit apparaître un homme de taille moyenne, un peu gros, dont le visage coloré annonçait le

tempérament sanguin. Front bas, nez court et écrasé, bouche large, gros favoris grisonnants, tout cela composait à M. Perrier une assez commune figure. Un certain air de bonhomie répandu sur cette face pouvait tromper celui qui n'aurait pas lu dans les yeux. Gris et durs, ces yeux, dont M. Perrier s'efforçait d'atténuer l'expression par un clignotement affecté des paupières, brillaient d'un éclat qui trahissait la colère et la cruauté.

C'était, paraît-il, pour le propriétaire, le quart d'heure de la colère, car, sans doute impatienté d'avoir attendu, il entra le front contracté, la tête relevée et murmurant assez haut pour être entendu :

— Enfin! ce n'est pas malheureux!

— Ah! monsieur Perrier, je crois? fit Avril d'un ton insolemment traînard.

A coup sûr le propriétaire avait voulu se présenter en maître, mais son aplomb parut s'affaisser à la réception qui lui était faite par ce jeune homme, de lui inconnu, qui, à demi couché sur son fauteuil, ne se remuait pas même pour lui faire le geste de prendre une chaise.

Il resta muet et vissé sur le parquet.

— Eh bien, cher monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? Dites vite, car j'aime peu les longs discours, continua Paul de sa plus impertinente voix.

Derrière M. Perrier se tenait Bourguignon tout heureux de voir son nouveau maître si bien profiter de ses leçons.

Le propriétaire sembla chercher à vaincre le premier mouvement de frayeur que lui avait inspiré cette réception. Il pensa qu'il avait peut-être tort de trembler trop vite et voulut faire preuve de fermeté :

— Je suis le propriétaire, dit-il d'un ton rauque, et j'ai besoin de cet appartement que M. de Saint-Dutasse...

— Mon pauvre oncle! interrompit Avril.

M. Perrier recula de trois pas en arrière et, tout effaré, s'écria :

— Votre oncle ! Le chevalier avait un neveu ?

— Comment! mon oncle ne vous a jamais soufflé mot de moi, Perrier? Ah ! c'est bien extraordinaire! car il ne cessait de me parler de vous... et avec détails... d'énormes détails. Perrier par-ci, Perrier par-là... il m'en a tant dit que, quand il est mort, il n'avait plus rien à m'apprendre.

L'empire que M. de Saint-Dutasse avait exercé sur son propriétaire devait s'appuyer sur un terrible secret, car, en entendant le prétendu neveu dire que le défunt avait tant causé sur son compte, il était devenu livide et tremblait sur ses jambes.

Il tenta d'amener à ses lèvres un sourire, que l'effroi transforma en une laide grimace, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre mielleuse, il balbutia :

— Mais cet excellent chevalier n'a pu vous parler de moi que comme d'un ami dévoué... toujours disposé à lui être agréable... et qui l'a prouvé.

— Ah! oui, fit négligemment Avril, vous voulez parler de ces vingt-trois années de loyer. Sachez, Perrier, que nous continuerons aux mêmes conditions?

Malgré l'horrible rage qui le torturait au cœur, le propriétaire grimaça un nouveau sourire et répondit avec empressement :

— Je serai heureux de payer ce tribut à une bien regrettée mémoire.

— Pourquoi à une mémoire? dit sèchement l'héritier, pourquoi pas à moi personnellement, puisque je vous ai dit que je remplace mon oncle en tout et pour tout?

Et, appuyant sur les mots, le jeune homme répéta :

— En tout et pour tout... comprenez-moi bien, Perrier.

Tout en riant d'un rire muet, Bourguignon, derrière le dos du propriétaire, ne cessait d'approuver de la tête.

A la dernière phrase du jeune homme, Perrier s'était involontairement courbé. Il se redressa tout confit d'une doucereuse politesse.

— Puisque vous remplacez votre oncle en tout et pour tout, je crois inutile de vous rappeler qu'il daignait venir souvent s'asseoir à ma modeste table de famille. Après la triste cérémonie de ce matin, la solitude est amère. Si vous permettiez à ma famille et à moi de tenter de vous distraire un peu ce soir de votre légitime douleur, je serais heureux de vous voir occuper cette place du pauvre défunt.

Avril interrogea Bourguignon du regard.

— Acceptez, fit le valet de la tête.

Cette courte et muette scène avait nécessité un silence que le propriétaire attribua à l'hésitation et, pour la vaincre, il ajouta :

— Vous trouverez chez moi d'autres sincères amis de votre oncle... M. et Mme de Jozères qui sont de mes convives.

Si Paul avait un peu hésité à tenter l'aventure, il fut promptement décidé par ce nom.

— Accepté, fit-il. Maintenant je ne vous retiens plus, mon cher.

A ce congé sec, le propriétaire s'inclina sans broncher et il ajouta ces derniers mots :

— Six heures, quai Voltaire, 26. J'ai hâte d'annoncer ce plaisir à Mme Perrier.

Et il se retira accompagné par le domestique qui, après avoir refermé la porte de l'appartement sur lui, revint à la hâte près de son jeune maître.

— Quel est cet homme? demanda vivement Paul.

— Un vrai monstre !

— Et que fait-il ?

— Il a été un médecin de grand talent. Maintenant il est fort riche et n'exerce plus... que de loin en loin.., quand sa sûreté l'exige.

— Qu'entends-tu par là?

— Dame ! dit le paisible Bourguignon, c'est chez lui qu'on apprête les cardons à la moelle.

L'héritier fit un bond de surprise.

— Et tu m'as engagé à accepter son dîner? s'écria-t-il.

— Oh ! tant qu'il n'aura pas bien vu clair dans votre jeu et qu'il ne sera pas positivement assuré qu'il est en votre main, vous n'avez rien à craindre de lui. Marchez sans hésitation. Seulement, quand vous serez dans la maison, il est une personne que je vous recommande de bien étudier.

— Comment la nommes-tu ?

— La Cardoze.

— Quelle est-elle ?

— C'est la bonne du ménage.

IV

Bien avant l'heure dite, Paul Avril se mettait en route pour le quai Voltaire, non sans avoir reçu les dernières recommandations du fidèle Bourguignon.

— Votre début est heureux, lui avait-il dit. Par Perrier et ceux qu'il reçoit dans son intimité, vous pouvez obtenir la réalisation de toutes vos espérances... sans avoir besoin de courir d'autres aventures.

— Bon ! je pars. Je vais aller en flânant, car j'ai encore du temps devant moi.

— Non, arrivez en avance, au contraire. En se présentant trop tôt, on surprend son monde, et l'improviste vous révèle quelquefois des détails bons à noter.

Là-dessus, l'héritier était parti, et vingt minutes plus tard il arrivait à l'adresse indiquée.

Dans une de ces maisons à vastes appartements comme il en existe encore sur le quai Voltaire, le ménage Perrier occupait un spacieux premier étage.

Un domestique en superbe livrée reçut le jeune homme et le conduisit au salon où un visiteur l'avait déjà précédé.

Ce premier arrivé, qui pouvait avoir la quarantaine, était un tout petit homme, rond comme une boule, bouffi, rose, frais, une sorte de poupard, cravaté de bleu tendre, dont la mise beaucoup trop jeune rendait encore plus grotesque le remarquable embonpoint.

En apercevant le valet qui introduisait Avril, le nabo obèse se leva vivement du fauteuil qu'il occupait au coin du feu et, d'une voix de crécelle, il demanda tout grincheux :

— Ah çà, mon garçon, tu as donc oublié de m'annoncer à tes maîtres? Voici vingt minutes que j'attends ici sans voir venir personne.

— Excusez-moi, monsieur Caduchet, mais M. Perrier est absent. Il était parti tantôt en disant qu'il dînerait en ville. Deux heures après, il est revenu subitement. Tout était changé. C'était lui, au contraire, qui offrait un grand dîner... un dîner impromptu. Après avoir donné

ses ordres, il est reparti pour inviter M. de Jozères en nous disant : « Si M. Caduchet se présente, priez-le de rester à dîner. »

Tout en écoutant, le petit gras avait placé sa main en conque à son oreille, ce qui indiquait chez lui que l'ouïe était quelque peu dure. Aussi pour se faire entendre le domestique avait été obligé d'élever le ton de cette confidence, dont Paul ne perdait pas un mot.

Tous ces détails révélés lui prouvaient que Perrier avait menti quand il lui avait parlé du dîner qu'il donnait le soir. Avant sa visite chez le jeune homme, il ne pensait nullement à recevoir. C'était donc en sentant un danger qu'il avait inventé ce moyen d'attirer Paul chez lui et qu'il s'était mis en quête d'alliés en courant inviter au plus vite les époux Jozères.

— Bourguignon était dans le vrai, se dit-il. En arrivant juste à l'heure, je perdais ce détail important. Il m'est prouvé que ce dîner improvisé est un appel aux armes poussé par Perrier surpris et tremblant.

Cependant le dialogue s'était poursuivi entre le domestique et le sourd Caduchet :

— Pourquoi n'as-tu pas annoncé à Mme Perrier que j'étais au salon ? Est-elle donc aussi sortie ?

— Vous savez bien que madame garde à peu près continuellement la chambre. C'est tout au plus si elle a la force de se traîner jusqu'à la salle à manger.

— C'est vrai. Pauvre dame ! prononça Caduchet dont la petite voix criarde parut s'attendrir.

Mais l'émotion fut de courte durée chez le gros bonhomme, qui, l'œil tout émerillonné et après avoir promené le bout de sa langue sur ses lèvres, demanda d'un ton plein de gourmande convoitise :

— Alors on va mettre les petits plats dans les grands ?

— Depuis deux heures, Mlle Cardoze est sur le dos de la cuisinière pour tout surveiller.

— Ah ! cette bonne Dodoze ! fit Caduchet enchanté, alors ce sera un vrai dîner sérieux. Et, avec les Jozères, qui encore ?

— Monsieur a fait porter un billet à Mme veuve Pillois. C'était sans doute une invitation.

A ce nom, le petit homme se redressa comme un coq et Paul, étonné, l'entendit murmurer d'une voix pleine de fatuité :

— Cette chère Mme Pillois !

— Diable ! pensa l'héritier, il m'a l'air d'être aux mieux avec la dame Pillois.

Un coup de sonnette à la porte d'entrée, qui annonçait un nouvel arrivant, rompit l'interrogatoire. Le domestique s'élança pour aller ouvrir et bientôt une dame apparut dans le salon.

Autant Caduchet était gras, autant cette dame apparaissait maigre et sèche dans sa disgracieuse et ridicule mise qui lui plaquait sur le corps. Sa jaune figure, aux yeux éraillés, était encadrée par deux touffes de cheveux dont le ton, par trop noir, accusait la teinture à haute dose. Malgré cet artifice pour cacher son âge, on pouvait hardiment donner la cinquantaine bien passée à cette longue perche, qui entra en faisant cliqueter les grappes d'une verroterie sonore, plantées dans ses cheveux et qui, à chaque mouvement, rendaient un son de chapeau chinois.

Un sourire, qui découvrit ses dents aiguës, crispa son visage à la vue de Caduchet. Bras tendus, bouche en cœur, l'obèse bonhomme, roulant à sa rencontre, s'était précipité sur une de ses mains décharnées et il allait y poser ses lèvres charnues, quand elle la retira bien vite en lui murmurant tout effarouchée :

— Y pensez-vous, Thomas? On nous regarde.

Le sourd n'entendit pas un mot, mais il comprit le geste qui lui désignait Avril et, immobilisé par la surprise, les lèvres plissées en baiser et la main en pigeon vole, il resta sur un pied arrêtant ses gros yeux ronds et hébétés sur le jeune homme qui avait assisté à son élan de galanterie.

Le fait était que Thomas Caduchet avait complétement oublié que le domestique qu'il venait d'interroger avait introduit un visiteur avant l'arrivée de la dame.

La situation du burlesque individu aurait pu se prolonger si l'entrée du maître de la maison n'était venue mettre fin à son embarras.

Soit qu'il eût raisonné sa peur depuis son entrevue avec Avril, soit qu'il se sentît plus maître sur son propre terrain, Perrier, ou, pour mieux le nommer, le docteur Perrier arrivait moins humble devant le jeune homme.

A la vue de ces trois personnes réunies en son salon, il s'avança vers elles, et, désignant de la main le gros homme et la maigre dame :

— Mme veuve Pillois, M. Caduchet, dit-il.

Puis, présentant le jeune homme à son tour :

— M. Paul Avril, le neveu de notre bien regretté chevalier.

En même temps qu'il prononçait ces mots, le docteur Perrier tournait vivement la tête vers la porte du salon où venait d'apparaître un nouveau personnage au-devant duquel il s'avança en s'écriant :

— Est-ce que vous venez seul?

Caduchet était également allé à la rencontre de l'arrivant pour lui tendre la main.

Paul, resté seul auprès de Mme Pillois, s'était mis à examiner ce survenant.

Tous ces mouvements s'étaient exécutés avec une telle

promptitude que trois secondes à peine s'étaient écoulées depuis que Perrier, en le présentant, avait prononcé le nom de Paul Avril. Un bruit subit et étrange fit que le jeune homme, dont les yeux s'étaient dirigés vers le dernier venu, ramena vivement son regard sur la veuve Pillois, avec laquelle il était demeuré à l'autre extrémité du salon.

Ce bruit, imitation du chapeau chinois, était causé par un épouvantable cliquetis des grappes de verroterie de la dame dont la tête était secouée par un convulsif tremblement. Ses yeux, aux paupières rougies, s'arrêtaient effarés sur l'héritier.

En se voyant observée, Mme Pillois sut, en clignant des paupières, éteindre son regard, mais elle ne put dompter le tremblement de tête qui continua son charivari.

— Est-ce mon nom qui a produit un pareil trouble? se demanda Avril.

Et s'adressant à la veuve :

— Vous paraissez souffrir, madame? dit-il.

Mme Pillois tenta d'esquisser un sourire et répondit en cherchant à affermir sa voix :

— Oh! ce n'est rien, monsieur, un simple spasme d'estomac. Quand je ne dîne pas à mon heure bien régulière, je deviens nerveuse.

Paul parut croire à cette explication.

Cependant le nouveau personnage avait descendu le salon vers Paul en répondant à Perrier :

— Non, docteur, je ne viens pas seul. Ma femme est allée embrasser Mme Perrier dans sa chambre, nous retrouverons ces dames à la salle à manger.

Celui qui parlait ainsi était un vieillard sévèrement habillé de noir et cravaté de blanc. Sa belle tête bien grave, couverte d'abondants cheveux blancs très-coquettement

arrangés, sa démarche calme, ses manières distinguées, tout trahissait en lui l'ancien magistrat.

— Une figure d'honnête homme, pensa Avril en le voyant arriver à lui.

Après avoir d'abord présenté Paul, le docteur, en désignant l'inconnu, ajouta :

— M. de Jozères, mon gendre.

Les deux présentés se saluèrent.

Mais, tout en s'inclinant, le jeune homme surpris se disait :

— Son gendre ! le gendre serait-il aussi coquin que le beau-père ?..Ce Jozères pourrait être le père de sa femme... une si jeune et jolie femme à pareil vieillard ! !

Les saluts s'achevaient quand l'organe désespéré de Caduchet se fit entendre :

— Ah çà, docteur, quand dînerons-nous enfin ?

Comme une réponse à cette question, la porte qui séparait le salon de la salle à manger s'ouvrit à deux battants et une voix annonça :

— Monsieur est servi.

— Bravo ! ma bonne Dodoze, cria joyeusement Caduchet qui, le bras arrondi, s'élança en galant chevalier vers Mme Pillois.

A ce nom de Dodoze, qui n'était qu'une amicale abréviation, Paul se dit :

— C'est la Cardoze que Bourguignon m'a tant recommandé d'étudier.

Et, après avoir cédé le pas à M. de Jozères qui le lui offrait, il passa la porte à côté de laquelle cette femme attendait pour en refermer les battants après l'entrée de tous les convives.

— Mazette ! pensa-t-il au premier coup d'œil, la Cardoze est une plantureuse donzelle qui, dans son temps, a dû trouver des amateurs.

Haute et solidement campée, taille fine sur des hanches rebondies, le corsage bien plein, la Cardoze, sous une forêt de cheveux noirs teintés de fils blancs, offrait une tête aux traits un peu forts, mais régulièrement beaux. Les lèvres rouges, les sourcils noirs, le teint mat, l'oreille fine et colorée par un sang encore plein de sensuelles ardeurs, telle était cette fille qui ne cachait pas son âge, car, à ceux qui lui donnaient trente ans au plus, elle avouait franchement ses quarante-deux années.

D'une excessive simplicité, son costume était savamment coupé pour faire valoir celle qui le portait. En sa jeunesse la Cardoze avait dû être une de ces magnifiques créatures auxquelles les hommes sacrifient leur fortune, leur vie et, qui pis est, leur honneur.

Une énergique volonté, sans scrupules comme sans terreurs, devait s'abriter sous le front large de cette femme qui, au moment où nous la présentons, s'appuyait sur le côté de la porte, dans une pose mollement lascive, en regardant défiler les convives.

Quand vint le tour de Paul, la nature sauvage de cette fille parut se réveiller. Son grand œil dur et menaçant plongea dans les yeux du jeune homme qui l'examinait au passage.

— Bourguignon avait raison. Méfions-nous! la Cardoze est une maîtresse femme, pensa l'héritier qui se sentit involontairement troublé.

Le docteur Perrier arrivant dernier à la suite de ses invités, la Cardoze ferma la porte derrière lui. Mais, dans ce mouvement qui la rapprocha de son maître, il y eut entre elle et le médecin un court et bas échange de paroles dont le chuchotement parvint à l'oreille attentive d'Avril qui se retourna aussitôt. En surprenant, attaché sur sa personne, le double regard haineux du maître et

de la servante, il comprit qu'il venait d'être question de lui.

— Il paraît que la Cardoze sait à quoi s'en tenir à mon sujet ; on m'a recommandé au prône, se dit-il.

Ainsi que l'avait annoncé M. de Jozères, sa femme et Mme Perrier les attendaient dans la salle à manger.

Appuyée d'une main sur le dossier d'un siége, se soutenant de l'autre sur le bras de sa fille, Mme Perrier semblait être épuisée par l'effort de se tenir debout pour recevoir ses convives.

— Asseyez-vous donc, chère amie, nous vous en prions tous. Je vais moi-même placer notre monde, proposa affectueusement Perrier.

L'épouse n'insista pas et se laissa tomber sur la chaise que lui avança promptement sa fille.

Rien de plus navrant que la vue de cette pauvre femme minée par une maladie de consomption qui paraissait approcher du terme fatal.

Amaigrie par la souffrance, animée d'un dernier souffle qu'on entendait siffler dans sa poitrine au moindre effort, elle devait avoir conscience de son état, et sur son visage blême se lisait la résignation. Bien qu'elle fût loin encore de cet âge où la vie est un fardeau, car elle n'avait dépassé la quarantaine que de deux ou trois années, on voyait que la malade attendait la mort comme une délivrance.

Mme Perrier avait dû être belle, mais de cette beauté sympathique et douce qui charme sans jamais provoquer des excès de passion brutale, tels que la Cardoze avait pu jadis en inspirer. De ses charmes passés, la mourante n'avait conservé qu'une abondante chevelure d'un blond doré et de grands yeux bleus où se lisait une extrême bonté.

En même temps qu'il examinait la maîtresse de la

maison, l'héritier n'avait pu faire autrement que de voir sa fille, Mme de Jozères, qui se tenait auprès d'elle.

— Ah ! mon ennemie ! se dit-il à la vue de celle que, depuis quarante-huit heures, le sort amenait pour la troisième fois devant lui.

Et le dégoût lui monta au cœur en songeant que sous ces traits charmants, sous ce modeste et doux maintien se cachait la femme qui, froidement, avait ordonné un meurtre à son laquais Bricard et à Toto l'Arsouille.

A l'entrée d'Avril, Mme de Jozères, comme le matin à l'église, avait tressailli, puis, pour cacher son trouble, elle s'était montrée plus empressée auprès de sa mère.

Fût-ce pour éviter une fatigue à la malade, fût-ce le résultat d'un oubli ou d'un parti pris, le docteur négligea de présenter le jeune homme à sa femme et s'occupa, ainsi qu'il l'avait dit, de placer ses convives.

De lui-même, le grave M. de Jozères, comme si cette place lui était habituelle, avait été se mettre à la droite de Mme Perrier.

Déjà le médecin indiquait la gauche de sa femme à Avril, quand Mme de Jozères, qui ne vit sans doute pas le geste, parut se disposer à s'y asseoir.

— Ah ! tu veux te mettre près de ta mère, Léontine... Reste, mon enfant, dit le docteur.

— Moi entre deux dames ! s'écria le sourd et gras Caduchet qui, entraînant la veuve Pillois toujours accrochée à son bras, s'installa d'autorité entre elle et Mme de Jozères.

Il semblait que le hasard eût bien servi Perrier, car, désignant à Paul la chaise voisine de M. de Jozères, il ajouta :

— Alors là, cher monsieur, entre mon gendre et moi.

Et, le dernier, il se plaça entre Avril et Mme Pillois.

— Diable ! je suis gardé à vue ! la manœuvre a été

adroitement conduite, pensa le jeune homme en se voyant ainsi casé entre les deux hommes.

Debout près d'un buffet sur lequel les plats arrivaient du dehors par un guichet, la Cardoze servait et découpait, commandant à deux grands laquais, vêtus de noir, qui circulaient autour de la table sous la surveillance de ce maître d'hôtel en jupons.

Le moment du potage eût été silencieux sans le claquement des verroteries de la veuve Pillois dont les coups de tête allaient leur train. Depuis qu'elle avait entendu prononcer le nom de Paul Avril, la sèche créature n'avait pu maîtriser sa musique de chapeau chinois.

A sa dernière cuillerée de potage humée, Paul vit un goulot de bouteille s'incliner sur un dês verres placés devant lui et la voix d'un laquais prononça ce seul mot :

— Madère.

— Madère, vrai « côté sud », garanti par acte de consulat. Votre pauvre oncle l'aimait beaucoup, appuya le docteur en tendant à son tour son verre au servant.

— C'était un fin connaisseur, votre digne oncle, ajouta M. de Jozères en inclinant vers le faux neveu sa vénérable tête blanche.

— Oui, il appréciait fort ma cave, continua Perrier.

— Et votre cave... et votre cuisine, car dans ces derniers temps il m'a beaucoup parlé de cardons à la moelle que, paraît-il, on accommode chez vous d'une façon toute particulière, dit l'héritier qui voulait ramener le médecin à une situation qu'il paraissait avoir oubliée.

Perrier reposa brusquement son verre sur la table sans souffler mot.

M. de Jozères parut ignorer le sens caché de la phrase, car il s'interrompit de siroter son madère à petits coups pour s'écrier naïvement :

— Le fait est que dans nul endroit je n'ai mangé d'aussi excellents cardons que chez vous, mon cher ami.

Paul avait parlé assez haut pour être entendu de l'extrémité de la salle. Quand il leva les yeux pour juger de l'effet de ses paroles sur les autres personnes, son regard rencontra celui de la Cardoze attaché sur lui.

— J'ai fait coup double, se dit-il, maître et servante sont touchés.

Mme de Jozères ne devait avoir rien compris, car, tout occupée de sa mère, elle lui prodiguait ses soins. Elle encourageait tout bas la malheureuse femme qui, après trois ou quatre gorgées de potage, s'était affaissée sur sa chaise et, les dents claquantes, se tenait repliée sur elle-même, épaules rentrées et bras en croix sur la poitrine comme si elle souffrait du froid.

— Il y a cruauté à forcer cette femme d'assister à notre repas, pensa Paul.

Et se tournant vers le docteur qui, maintenant, demeurait sombre à ses côtés, il lui demanda :

— Mme Perrier ne vous semble-t-elle pas trop souffrante pour rester plus longtemps avec nous ?

— Douce et chère âme ! c'est elle-même qui a exigé cette distraction à ses souffrances, répondit tout bas le docteur d'une voix douloureusement attendrie.

Puis élevant le ton :

— Léontine, dit-il à Mme de Jozères, si ta maman désire rentrer dans sa chambre, veux-tu être assez gentille pour lui faire société ? On te portera ton dîner.

A ces mots la malade sembla se ranimer et témoigna, pour s'éloigner, un empressement qui ne justifiait guère ce désir d'une distraction que lui avait prêté le docteur.

Tout de suite, Mme de Jozères s'était penchée pour soulever sa mère, mais elle pensa n'être pas assez forte et se tourna vers la Cardoze :

— Viens m'aider, dit-elle.

— Non, non, non, fit tout à coup d'une voix sifflante et saccadée Mme Perrier dont le visage exprimait un sentiment de profonde répulsion.

Et, se redressant d'un convulsif effort, elle s'attacha pantelante au cou de sa fille en balbutiant :

— Toi seule! par pitié, toi seule!

A l'appel de Mme de Jozères, la Cardoze avait fait trois pas qui la mettaient sur le passage des deux femmes. Au lieu de se reculer, elle resta sur place, muette, couvant d'un regard de fauve, jusqu'à sa sortie, la mourante qui s'éloignait au bras de sa fille. Puis, quand la porte se fut refermée, elle tourna son œil farouche sur Perrier et le regarda fixement comme si elle le rendait responsable de ce qui venait de se passer.

— Cette pauvre Cardoze aura commis la grosse faute de servir quelque tisane froide à Mme Perrier... de là, grande colère contre elle... Les malades sont quelquefois de vrais enfants injustes, murmura M. de Jozères pour donner le change à Paul qu'il avait vu suivre attentivement la scène.

Le docteur avait reçu sans broncher le regard de la Cardoze, puis, d'un clin d'œil, il lui avait désigné l'héritier. La violente créature comprit cet appel à la prudence et, domptant sa rage, elle revint au buffet et reprit son service.

— Est-ce que ces dames s'absentent pour aller faire un petit plat sucré? demanda Caduchet qui n'avait rien vu ni compris.

Après un court silence qui permit d'entendre le chapeau chinois de la tête toujours branlante de la veuve Pillois qui restait insensible aux petites mines du galant Thomas, Avril renoua la conversation tombée :

— Ne reverrons-nous pas Mme de Jozères?

— J'en doute, dit le mari, elle attendra sans doute que la crise de sa mère soit calmée.

— Je le regrette, j'aurais voulu la remercier.

— Pourquoi ?

— Pour avoir bien voulu assister ce matin à la messe d'enterrement de mon oncle.

— C'est vrai... et j'ai été désolé de ne pouvoir aussi l'accompagner, mais j'en ai été empêché par des démarches à propos d'un de mes domestiques qui, l'avant-dernière nuit, a été assassiné.

— Vraiment ! s'écria Perrier surpris.

— Oui, mon cher, vous vous souvenez de Bricard ? C'est ce pauvre diable. La police l'a relevé étranglé.

— Où donc ? interrogea le docteur.

— Précisément à la porte de votre propriété de la rue de la Victoire.

— Est-ce vrai ? fit le médecin en se tournant vers Avril qui, habitant la maison, pouvait confirmer le dire de de Jozères.

— Oui, le portier Mathis m'a parlé de ce crime.

— De sorte que ce matin, continua de Jozères, il m'a fallu aller reconnaître le défunt à la Morgue, puis de là me rendre chez le commissaire de police ; ensuite au parquet... qui m'a renvoyé à demain, entre parenthèse... Enfin ma matinée a été si bien prise que je n'ai pu assister à l'enterrement de ce cher de Saint-Dutasse.

Cependant Perrier avait cherché à se rappeler la figure du valet assassiné.

— Bricard, reprit-il, n'est-ce pas ce valet qui vous avait été adressé par Mme d'Armangis... un assez gros homme sanguin, à énormes favoris?

— Précisément. Ma femme aimait assez ce Bricard qu'elle trouvait empressé à son service. Quant à moi, j'avais moins à me louer de ce domestique qui était bien

le plus franc musard connu. Une course de dix minutes lui durait deux heures... et à tous moments il décampait pour aller flâner je ne sais où... sans doute chez les marchands de vins du quartier. Je ne le gardais que par égard pour Mme d'Armangis qui me l'avait recommandé. De plus il était têtu... oh! mais têtu comme un vrai Picard qu'il était.

Et, s'adressant à la sèche veuve, M. de Jozères ajouta :

— Oui, il était Picard... un de vos pays, Mme Pillois.

A cette phrase, la musique de la dame, qui n'avait pas cessé depuis le commencement du dîner, redoubla son tapage. Les verroteries sonnèrent bruyantes au convulsif tremblement de tête dont elle ponctua cette réponse balbutiée :

— Ah! le malheureux assassiné était d'Amiens?

— Amiens? fit naïvement M. de Jozères, je croyais vous avoir entendu dire que vous étiez de Beauvais.

— Non, non, d'Amiens, insista la veuve dont, involontairement, le regard rapide se tourna vers Paul.

— Décidément, je ne suis pas un étranger pour cette femme, pensa le jeune homme.

Et, pour vérifier ce soupçon, il se hâta de dire :

— Beauvais? mais, moi aussi, je suis presque un pays de la victime, car j'ai passé ma première enfance aux environs de Beauvais.

A ces mots, Mme Pillois fit entendre un violent coup de chapeau chinois, et la cuillerée de crème qu'elle allait porter à sa bouche se répandit sur le corsage de sa robe.

— O belle entre les belles! veuillez permettre! s'écria l'empressé Caduchet, témoin de cet accident.

Et, la serviette au poing, il s'élança pour essuyer la crème qui décorait la poitrine de la veuve. Mais, tout à coup, sa main retomba pudique comme si elle hésitait

« à fouler tant de charmes ». Il fallait que l'illusion fût bien forte chez le galant Thomas pour lui faire voir des formes arrondies là où s'étalait tout le plat d'une planche soigneusement rabotée.

— Les dieux mêmes n'oseraient se permettre une pareille licence !! soupira le chaste Caduchet en retombant sur sa chaise.

Malgré les sombres angoisses qui le torturaient, la grotesque pantomime du pudibond Thomas arracha un sourire à Perrier, qui murmura assez haut pour être entendu de Paul :

— Il voit toujours la veuve avec ses yeux de dix-huit ans!

— Bon à noter ! se dit encore le jeune homme qui, à mesure qu'elles se produisaient, casait toutes ses observations dans sa mémoire.

A ce moment la Cardoze, qui s'était absentée à l'apparition du dessert, faisait sa rentrée.

— Ces messieurs prendront-ils le café au salon ? demanda-t-elle d'une voix brève en s'approchant du docteur.

— Oui, fit Perrier.

Puis, levant les yeux vers cette femme qui, debout près de sa chaise, le dominait de sa haute taille :

— Oui, vilaine mauvaise tête ! ajouta-t-il à mi-voix sur un ton de fort amical reproche, en même temps qu'il lui adressait une sorte de sourire.

La Cardoze parut peu touchée par cette indulgente allusion du maître à une mystérieuse faute et s'éloigna, muette et sombre, pour aller ouvrir la porte du salon.

— L'orage gronde sur le docteur ; méfions-nous des éclaboussures, pensa Paul.

A l'exemple du maître de la maison, les convives se levèrent de table.

— Eh ! que vois-je ? vous vous envolez, douce colombe ? cria aussitôt la petite crécelle de Caduchet désespéré, qui aperçut la veuve Pillois se dirigeant vers les appartements intérieurs.

— Mme Pillois va rejoindre ces dames, lui répondit de Jozères dans l'oreille.

Malgré cette précaution, la phrase n'arriva pas bien distincte au sourd qui repartit :

— Les dames ? C'est un jeu trop absorbant après dîner. Nous sommes en nombre ce soir. Pourquoi ne ferions-nous pas un whist ? Cela nous changera de notre « mort » habituel.

Et l'amoureux Thomas, après un dernier et ardent regard à la veuve qui disparaissait, suivit les autres avec un vif empressement qui prouvait que, parmi ses défauts, il avait celui d'être joueur comme les cartes.

— Allons, Dodoze, sers-nous vite ton moka, il nous faut la table pour faire une partie, dit le gras bonhomme à la bonne qui, la cafetière au poing, se tenait près de la table de jeu sur laquelle elle avait placé son plateau à café.

Après avoir empli une tasse, la Cardoze vint droit à Avril. En même temps qu'elle la lui présentait, elle tendait de l'autre main le sucrier. Aucune de ces deux mains n'était agitée du plus petit tremblement et nul trouble ne se lisait dans ses yeux fixés sur l'héritier.

— Hum ! pensa Paul, l'apparence est rassurante, mais pourquoi commencer par moi ? Le café peut bien être inoffensif... Mais qui me dit que la tasse n'était pas à l'avance frottée de quelque malfaisante drogue.

Et, avec le plus de naturel possible, comme s'il attendait que le café, tout bouillant, se refroidit un peu, il posa la tasse sur le marbre de la cheminée près de laquelle il se tenait à côté du docteur.

Perrier comprit-il cette méfiance? Quand, à son tour, il eut reçu sa tasse de la Cardoze, il la tendit à Avril en disant :

— Cardoze a toujours la rage de me verser jusqu'aux bords quand moitié hauteur me suffit. Voulez-vous changer ma tasse pour la vôtre qui me paraît être moins pleine?

— Acceptez, monsieur Avril. Le café est délicieux ce soir, vous ne pouvez que gagner au change. Cardoze s'est vraiment surpassée aujourd'hui, dit M. de Jozères qui savourait son café en fin connaisseur.

C'était si simplement dit que Paul, convaincu, reprit sa tasse en répondant :

— Grand merci, mon hôte, mais je suis comme vous, peu m'est assez. A la quantité, je préfère la qualité.

— Mais quantité et qualité réunies sont encore de beaucoup préférables, appuya le gendre du médecin en riant.

Et, tout en tendant sa tasse à la Cardoze pour qu'elle la remplît à nouveau, le vieillard ajouta gaiement :

— Votre oncle aurait pu aussi vous prôner la maison de Perrier pour son excellent café... lui qui vous l'avait déjà vantée pour ses cardons à la moelle.

Paul tressauta de surprise à ces mots qui trahissaient une impudente bravade et regarda en face de M. de Jozères. Il y avait tant de bonhomie tranquille et de naïveté vraie sur ce visage à cheveux blancs que le jeune homme se sentit forcé de croire à l'innocence du gendre.

— Il ne se doute nullement des connaissances culinaires de son beau-père, pensa-t-il.

Quant à savoir ce que Perrier avait éprouvé aux paroles de M. de Jozères, Avril ne put s'en rendre compte par l'examen de sa physionomie, car, au moment même

où la phrase était dite, le docteur avait vivement ouvert la porte d'une pièce voisine, dans laquelle s'était fait entendre quelque bruit, et, du seuil, s'adressant à une personne qui s'y trouvait, il s'était écrié :

— Que cherchez-vous donc ainsi dans mon cabinet, Pierre ?

— Un encrier pour Mme de Jozères qui veut donner par écrit une adresse de fournisseur à Mme Pillois, dit la voix du domestique interpellé.

— Bien, prenez mon encrier, mais rapportez-le dès que ma fille aura fini, commanda le docteur.

— Monsieur ne m'autorise-t-il pas à le laisser? Mme de Jozères se plaint que, plume, papier et encre, on ne trouve jamais chez sa mère rien pour écrire, demanda encore la voix.

Au lieu de répondre du seuil de la porte comme il l'avait déjà fait, le docteur, à cette nouvelle demande, entra dans le cabinet dont il referma la porte sur lui.

Pendant ce court incident, M. de Jozères s'était approché d'Avril, et, pour ne pas laisser la conversation interrompue par cette histoire d'encrier, il demanda en réminiscence de ce qui avait été dit à table :

— Ainsi, monsieur Avril, vous habitez la maison devant laquelle on a ramassé Bricard?

— Oui, monsieur... la propriété de M. Perrier. Je vous représente ce soir un locataire hébergé par son propriétaire.

— Oh ! oh ! fit en riant M. de Jozères, le docteur n'est pas un de ces farouches propriétaires comme on en voit tant ! il patiente pour les termes... il est coulant pour les réparations.

— Hein ! de quoi parlez-vous? demanda Perrier, un peu pâle, en reparaissant dans le salon.

— Je dis que vous êtes la perle des propriétaires... coulant sur les réparations.

— Est-ce que vous en avez à me réclamer? dit aimablement Perrier en homme tout disposé à accorder.

— Grand merci! fit sèchement Avril. L'appartement de mon oncle est en parfait état. Une seule réparation est utile et je m'en charge.

— Mais pourquoi ne pas me la laisser faire? insista le docteur avec une pointe d'inquiétude.

— Non, j'ai mon serrurier, appuya Paul.

— Ah! un serrurier! répéta Perrier en hésitant.

— Oui, je veux changer la serrure de la porte d'entrée... pour empêcher les visiteurs de se promener chez moi en mon absence. Je ne sais qui possède une seconde clef, mais je suis certain que quelqu'un s'est introduit ce matin dans mon domicile pendant que je suivais l'enterrement.

— Est-ce possible? s'écria le médecin avec un étonnement qui sonna tellement faux que l'héritier sut aussitôt à quoi s'en tenir.

— Vous aurait-on volé? demanda M. de Jozères avec une voix qui, elle, vibrait d'un réel intérêt.

— Celui-là est sincère, pensa Paul.

Puis il répondit à haute voix :

— Non, car ce qu'on voulait me voler était mis en lieu sûr.

Sans doute pour se donner une contenance, le docteur avait été aider Caduchet qui, sa quatrième tasse de café doucement lampée, s'était mis à préparer la table de jeu pour la partie de whist.

Après avoir emporté son plateau et sa cafetière, la Cardoze reparut tenant deux de ces porte-bougies à abat-jour ovale, spécialement destinés aux tapis de jeux, qu'elle posa sur la table devant laquelle Caduchet s'était assis.

Tout en répondant à M. de Jozères, Paul guettait le docteur du coin de l'œil.

A ce moment, Perrier était un peu courbé vers la table, préparant les jetons. Quand la Cardoze posa les lumières, elle se pencha pour mettre la seconde à l'autre bout du tapis, et, dans ce mouvement, sa tête se croisa avec celle du médecin, au-dessus de Caduchet assis.

— Le maître vient de donner un ordre à la Cardoze, se dit aussitôt Avril qui observait.

L'oreille des sourds a quelquefois des caprices. Elle perçoit souvent au hasard un mot sans rien entendre de ceux qui l'accompagnent.

Tel fut le cas de Caduchet.

On avait parlé si près de lui qu'un mot était venu réveiller son tympan affaibli.

— Hein ! fit-il étonné ; l'encrier ! quel encrier ?

Les deux têtes s'étaient vite éloignées. Aussi le sourd, en ne voyant plus au-dessus de lui que la figure impassible de Perrier, se hâta d'ajouter :

— Ah ! pardon, cher ami ; je croyais que vous me parliez.

Puis, s'adressant à Paul et de Jozères restés près de la cheminée :

— Allons, messieurs, tirons les places et en avant le whist !

Le sort ayant mis ensemble Caduchet et le docteur, Paul s'assit en face de M. de Jozères.

La Cardoze sortit comme on jetait la première carte.

Pendant dix secondes, le silence des joueurs fut complet. Mais, à la sixième carte, tout en regardant son jeu, M. de Jozères, l'homme à la face d'honnête homme et aux cheveux blancs, sans avoir autrement l'air préoccupé que des cartes qu'il maniait, M. de Jozères, disons-nous, demanda à l'héritier, sans tourner la tête de son côté :

— Monsieur Avril, combien voulez-vous nous vendre les lettres et papiers qu'on n'a pu trouver chez vous?

L'étonnement fit faire à Paul un soubresaut qu'aperçut le sourd qui, déjà, avait remarqué le soubresaut des lèvres de de Jozères. Aussi posa-t-il ses cartes sur la table, en s'écriant tout grognon :

— Ah! si vous vous dites votre jeu... ce n'est pas la peine de jouer... Je ne suis pas de force contre des adversaires qui s'annoncent leurs atouts.

V

L'expropriation qui, pour l'élargissement de la chaussée, est venue, il y a une dizaine d'années, mordre sur tout le côté gauche de la rue de la Pépinière, a enlevé à cette voie sa tranquille physionomie. Soit en partie, soit en totalité, le pic des démolisseurs a renversé une longue file de ces petits hôtels qui bordaient le côté exproprié de leurs longs murs, percés de portes toujours closes.

Au nombre de ces constructions, aujourd'hui disparues, se trouvait, à l'époque de notre histoire, une superbe demeure, située entre cour et jardin, que les habitants du quartier désignaient sous le nom d'hôtel d'Armangis.

Bien que servie par un fort nombreux domestique, cette

famille ne se composait que de trois personnes : M. d'Armangis, sa femme et sa fille.

A en croire les cancans, M. d'Armangis, suivant l'expression populaire, était un vrai loup qui vivait presque toujours renfermé chez lui. C'était tout un événement dans le quartier quand on rencontrait dans la rue ce grand homme grisonnant, vêtu de noir, toujours triste et muet.

Mais si M. d'Armangis était un loup, sa femme, en revanche, était une enragée mondaine qui ne manquait pas une seule occasion de plaisir. Toutes les nuits, à l'heure la plus avancée, le silence de la rue était troublé par le retentissant: « Porte, s'il vous plaît! » de son cocher, qui la ramenait d'un bal ou d'une fête. Elle se rattrapait, disait-on, d'un premier mariage qui l'avait rendue fort malheureuse.

Quel âge avait Mme d'Armangis? Ceux qui ne lui connaissaient pas une fille de dix-huit ans ne lui auraient pas donné plus de la trentaine en la voyant passer, gracieusement couchée dans sa voiture, brillante de fraîcheur, de beauté et de suprême élégance. Des gens bien informés auraient tenté d'affirmer qu'elle dépassait fort la quarantaine qu'on aurait positivement refusé de les croire. Pouvait-on donner pareil âge à cette dame, si certaine de tout l'éclat de sa beauté, qu'elle avait les audaces de toilette d'une femme de vingt ans? Quand une toilette de bal découvrait ses bras, ses épaules et toutes les richesses de sa poitrine, elle pouvait impunément se mêler à ses plus jeunes rivales.

Peut-être sa beauté eût-elle subi un petit échec si on eût placé Mme d'Armangis à côté de sa fille, son vivant portrait. Alors, seulement, on aurait pu, en jugeant de ce que la mère avait été à dix-huit ans, se rendre compte du bien léger changement apporté par l'âge. Mais Mme d'Armangis n'avait pas à craindre cette comparaison, car,

pendant qu'elle allait triomphante dans le monde, sa fille Blanche, comme une perle enfouie, restait à l'hôtel sans jamais en sortir que pour se rendre le dimanche, sous la conduite d'une gouvernante, à la messe basse de la plus proche église.

Était-ce par jalousie de la beauté de Blanche que la mère ne rendait aucune de ces fêtes où elle était conviée? Pour s'exempter de réceptions dans lesquelles il lui aurait fallu produire sa fille, Mme d'Armangis se rejetait sur le caractère morose de son mari qui, disait-elle, avait une profonde aversion pour le monde et ses joies. Le fait était que jamais M. d'Armangis n'avait paru au côté de sa femme dans toutes ces réunions bruyantes. Elle y venait et en partait toujours seule... et la médisance la plus alerte n'avait pu la surprendre acceptant un bras protecteur.

Cette vie de plaisirs, en lui dévorant une partie de ses nuits, faisait que Mme d'Armangis ne se levait que fort tard. C'était seulement à deux heures de l'après-midi que, bien reposée, rafraîchie et parfumée par un bain, coiffée de « première », elle recevait ses visites en une de ces coûteuses toilettes de chambre qui sont tout un fouillis de dentelles et de rubans.

Cette habitude devait être connue d'un visiteur qui, au moment de notre récit, venait de s'arrêter dans la rue devant la porte de l'hôtel d'Armangis.

Avant de toucher au bouton de la sonnette, il consulta sa montre :

— Il n'est que midi. Elle ne doit pas encore être levée, murmura-t-il.

Il fit quelques pas pour s'éloigner, puis il revint en se disant :

— Elle sera peut-être déjà envolée quand je repasserai; mieux vaut la faire prévenir à son réveil que j'ai besoin de lui parler. Ainsi avertie, elle m'attendra.

Et le visiteur poussa la porte qui venait de s'ouvrir à son coup de sonnette.

Le concierge se tenait sur le seuil de sa loge tout prêt à recevoir l'arrivant.

— Quand il fera jour chez Mme d'Armangis voudrez-vous la prévenir que...

— Mais madame est levée, docteur, interrompit le concierge.

— A pareille heure?

— Oui, monsieur Perrier, il n'a fallu rien moins que la singulière visite qui lui était annoncée pour faire lever madame.

Le médecin fronça légèrement le sourcil.

— Et peut-on savoir quel est ce visiteur, mon garçon? dit-il avec une certaine hésitation.

— Oh ! un visiteur comme n'en reçoit pas souvent ici.... c'est un commissaire de police.

— Ah ! fit sèchement le questionneur dont le poing se contracta sur la pomme de sa canne.

— Ma foi ! oui, un commissaire. Il avait d'abord envoyé quelqu'un pour demander de sa part à quelle heure M. d'Armangis voudrait le recevoir.

— Ah ! répéta Perrier.

Mais il y avait comme un soupir de soulagement dans ce second ah ! On eût dit que la politesse du commissaire rassurait le docteur contre ce que la visite pouvait avoir de grave.

Le concierge continua :

— Monsieur venait de partir pour faire une de ces solitaires promenades de six ou sept heures qu'il exécute de temps en temps. Alors, vous comprenez... un commissaire, ça ne vient pas sans motif. A défaut de monsieur, on s'est donc décidé à réveiller madame qui a répondu bien tranquillement : « Dites que je recevrai M. le com-

missaire à midi », et aussitôt elle s'est fait habiller sans bougonner comme quand on entre trop tôt dans sa chambre.

— Midi ! fit Perrier, mais cette heure vient à peine de sonner.

— Aussi le commissaire ne fait-il que d'arriver. On l'a introduit au petit salon.

— Jusqu'à ce que madame puisse me recevoir, je vais voir Mlle Blanche.

— Vous la trouverez soignant ses camélias dans la serre.

Le médecin traversa la cour de l'hôtel en se répétant :

— Que veut ce commissaire?

Au moment où il atteignait la première marche du perron, plusieurs coups frappés à la glace d'une fenêtre du rez-de-chaussée lui firent tourner la tête.

C'était Mme d'Armangis qui, l'ayant vu arriver, lui faisait signe de venir la rejoindre.

— Elle est un peu pâlotte... m'appelle-t-elle à son aide? pensa-t-il en prenant la route du petit salon.

Au seuil de la porte il trouva la grande dame qui, l'attirant par la main, le fit entrer en disant :

— Tenez, monsieur le commissaire, voici le docteur Perrier, le père de Mme de Jozères, qui vous renseignera aussi.

— De quoi s'agit-il donc?

— De l'assassinat d'un nommé Bricard qui était au service de M. Jozères, répondit le magistrat. M. votre gendre a dû vous parler de ce crime qui, m'a-t-il dit, s'est précisément accompli devant une maison à vous appartenant.

— C'est vrai. On m'a appris ce crime hier soir. Mais il me serait impossible de vous donner le moindre rensei-

gnement sur ce malheureux auquel je n'ai prêté aucune attention alors qu'il était chez mon gendre.

— Oh ! docteur, vous n'arrivez que fort incidemment dans l'enquête... à propos d'un homme à votre service... du concierge de la rue de la Victoire.

— Ah ! le père Mathis ?

— Oui ! nous voulons savoir si cet homme n'a pas intérêt à égarer la justice par une fausse déposition qui la pousse sur une mauvaise piste. Or ce Mathis a prétendu que Bricard avait dû être dépouillé d'une montre qu'il portait habituellement. La victime avait sur elle une somme en or qui a été retrouvée dans sa poche. Nous nous serions peut-être arrêtés à cette hypothèse que l'assassin, par une cause quelconque, n'a eu que le temps de voler à moitié sa victime.

— C'est assez probable, dit Perrier qui, tout en écoutant, examinait Mme d'Armangis renversée sur sa chauffeuse, et jouant nonchalamment avec la cordelière de sa robe de chambre.

— Oui, c'est probable, continua le commissaire, mais nous devons tenir compte de tout. Votre concierge, en parlant de cette montre, a rapporté de Bricard un assez étrange propos. Plusieurs fois, prétend Mathis, le défunt, en lui montrant une inscription, en russe, gravée dans le boîtier, lui aurait dit : « Tu vois ceci ? Ça vaut une jolie somme. » Donc un intérêt quelconque s'attachait à cette montre. Etait-ce un secret important ? La preuve d'un fait ou inconnu ou recherché... d'un crime peut-être ? En un mot, cette montre a-t-elle été la seule cause de l'assassinat? Avons-nous à attribuer ce crime ou à un mystérieux motif ou à une intention de vol qui n'a pu être complétement exécuté? Voilà ce que nous devons rechercher.

— Et vers quelle supposition penchez-vous ? demanda le médecin.

— Autant que j'ai pu comprendre, je crois que M. le commissaire s'est décidé pour le motif mystérieux, dit gracieusement Mme d'Armangis.

— Je l'avoue, madame. Seulement la justice, avant de se lancer sur cette voie, a tenu à contrôler le dire de ce Mathis... votre concierge, docteur.

— Mathis est bavard et un peu ivrogne, mais je vous le garantis honnête homme, affirma Perrier.

— Donc, poursuivit le magistrat, nous avons voulu faire constater par d'autres que le portier l'existence de cette montre. Je me suis rendu ce matin chez M. de Jozères, le dernier maître servi par Bricard. Ni votre gendre, ni votre fille, docteur, n'avaient fait attention si leur domestique avait ou non une montre.

— Et, après cette visite chez mon gendre, vous avez eu l'idée de venir ici? interrogea le médecin.

— Non, l'idée n'est pas de moi. Je la dois à la déclaration de M. de Jozères que ce Bricard lui avait été recommandé par madame, au service de laquelle il était précédemment resté.

— C'est la vérité, avoua la jolie femme. Bricard nous a servis... plutôt mon mari que moi. Le caractère un peu triste de M. d'Armangis ne lui rendant pas la place agréable, il nous demanda son congé. Je crus bien faire en le recommandant à M. de Jozères.

— Aussi, madame, suis-je accouru ici avec d'autant plus d'empressement que j'étais persuadé de voir tomber tout le prétendu mystère d'inscription russe qui se réduirait à un simple cadeau fait par vous à ce serviteur dont l'inscription du boîtier constatait le zèle... le dévouement, que sais-je? N'est-ce pas, madame?

Mme d'Armangis regarda le magistrat avant de répondre.

— Et pourquoi supposer que nous ne sommes pas

étrangers à cette inscription ? demanda-t-elle en souriant.

— Mais, madame, n'êtes-vous pas Russe ?

— Mon premier mari était Russe... mais moi je suis Française pur sang.

— Alors la montre ne peut-elle être un don de votre premier mari à ce domestique ?

Mme d'Armangis fit entendre un petit rire, sans doute pour dissimuler le secret dépit d'être obligée de confesser son âge.

— Non pas, dit-elle, Bricard est entré à mon service il y a trois années à peine... et voici vingt-six ans que j'ai perdu M. le comte de Gabrinoff.

— Vingt-six ans ! votre premier mariage date de vingt-six ans ! s'écria le commissaire que la vue de l'éblouissante beauté de cette femme rendait incrédule.

Mme d'Armangis accueillit avec un salut de tête cet étonnement si flatteur et ajouta bravement :

— J'ai quarante-quatre ans, monsieur. Le dicton qui prétend qu'on ne doit avoir rien de caché pour son confesseur et son médecin aurait pu ajouter : ni pour son commissaire de police.

Puis d'un ton qui se fit plus grave :

— Oui, quarante-quatre ans, continua-t-elle, ni plus ni moins. La mort de M. de Gabrinoff a eu un trop fatal retentissement pour qu'il me soit permis de cacher une seule année.

Le commissaire comprit qu'il avait réveillé un triste souvenir, tout à fait étranger à la mission qui l'amenait. Il s'empressa donc de revenir au but de sa visite :

— Ainsi, madame, dit-il, vous ignorez la provenance de cette montre de Bricard ?

— Tout comme M. et Mme de Jozères, ses derniers maîtres, je n'ai pas remarqué si mon domestique en possédait une... A plus forte raison je ne saurais parler

de l'inscription du boitier. Peut-être était-elle simplement l'adresse, un peu trop longuement détaillée, du bijoutier russe qui a fabriqué l'objet. Faute de pouvoir en comprendre les mots, Bricard avait sans doute attribué à ces lignes un sens mystérieux.

Après cette explication entendue, le magistrat crut devoir adresser quelques excuses pour l'insistance qu'il avait montrée :

— Veuillez, madame, si j'ai pu être importun, n'en accuser que mon obéissance aux instructions que j'ai reçues. La police veut avoir le dernier mot sur ce crime qui l'intrigue fort à cause de la trouvaille faite dans les vêtements de la victime.

— Quelle trouvaille? interrogea la belle femme qui, maintenant debout devant la glace, redressait une boucle de sa chevelure.

— Quand on a ramassé Bricard, il était porteur d'un assommoir et d'une paire de menottes, ce qui donnerait à croire qu'il allait lui-même tenter quelque mauvais coup. Peut-être est-ce celui qu'il avait choisi pour victime qui a été son meurtrier?

A ce moment, le sable de la cour cria sous les roues d'un élégant coupé qui, sortant des communs, vint se ranger devant le perron de l'hôtel.

— Comment! déjà l'heure du bois? s'écria Mme d'Armangis en regardant la pendule du boudoir.

Le commissaire comprit l'adroit congé qui lui était donné. Aussi bien n'avait-il rien de plus à apprendre que les très vagues renseignements qu'il avait su obtenir. Il s'inclina donc en disant :

— Je ne veux pas vous priver de l'agréable promenade que vous promet ce beau soleil d'hiver dont nous jouissons aujourd'hui.

— Bonne chance dans vos recherches, monsieur! sou-

haita-t-elle de sa plus aimable voix en l'accompagnant de trois pas.

— Oh! j'atteindrai le coupable! dit le partant qui faisait son dernier salut.

Debout au milieu du boudoir, Mme d'Armangis, à travers la glace de la fenêtre, suivait des yeux le commissaire qui traversait la cour.

— Comment cet imbécile de Bricard s'est-il fait tuer? murmura-t-elle involontairement à mi-voix.

— Hein! fit le docteur qui, derrière elle, avait aussi regardé s'éloigner le magistrat.

Mme d'Armangis se retourna.

Au lieu du visage troublé qu'il s'attendait à voir, Perrier ne rencontra qu'un sourire sur les charmantes lèvres de Mme d'Armangis, qui répondit d'une voix enjouée :

— Vous allez rire de moi, mon ami. Eh bien, j'avoue que cet homme, avec son histoire de menottes et de casse-tête, m'a intéressée... moi que vous appelez la reine des indifférentes... ce qui est vrai, car l'indifférence conserve la beauté. Pour cette fois, je suis dans mon tort; cette trouvaille faite sur le cadavre m'intrigue; je suis certaine que j'en rêverai.

Avant que Perrier eût répondu un mot, et comme si elle avait déjà oublié ce sujet qu'elle prétendait l'avoir émue, Mme d'Armangis s'écria vivement :

— Mais, à propos, docteur, je ne sais pas encore quel bon vent vous a conduit chez moi?

Tout cela avait été si fiévreusement débité que le visiteur ne pouvait être dupe de cette comédie qui tendait à lui cacher une profonde inquiétude. Il feignit néanmoins d'être joué et répliqua:

— Je me présentais chez vous comme ambassadeur... comme messager.

— Ah! bon Dieu! de quel ton vous me dites cela! Et est-ce messager de paix ou de guerre? dit-elle joyeusement.

— Messager d'amour, appuya le médecin avec calme.

Mme d'Armangis partit d'un franc éclat de rire au nez du docteur.

— Comment? vous! Perrier, vous qui me connaissez, vous vous êtes chargé d'une pareille commission. Mais regardez donc dans la glace votre figure de Mercure galant. Vous avez presque l'air de vous prendre au sérieux dans cette tâche de me parler d'amour par procuration. Avez-vous bien du temps à perdre pour l'employer à une aussi inutile besogne?

Elle ne se trompait pas en parlant de l'air sérieux du docteur, car celui-ci reçut sans broncher toute cette tempête de gaieté.

Entre deux éclats de rire, Mme d'Armangis, qui s'était jetée sur un divan, continua d'un ton qui débordait d'hilarité moqueuse :

— Et, monsieur l'ambassadeur, peut-on savoir le nom du niais qui vous a chargé de me faire connaître son amour?

Le médecin remua la tête en riant à son tour.

— Mais, dit-il, chère madame, si vous aviez bien voulu ne pas m'interrompre dès le début, vous auriez reconnu qu'il n'est nullement question de vous.

En une seconde, Mme d'Armangis fut sur pied, sérieuse et inquiète.

— Et de qui donc s'agit-il? demanda t-elle d'une voix brève.

— Je viens vous demander la main de Mlle Blanche, votre fille, pour un jeune homme auquel de Jozères et moi nous intéressons vivement.

— Que votre protégé cherche ailleurs, dit-elle sèche-

ment. Le jour où je voudrai établir Blanche, je saurai bien lui trouver un parti dans mon monde, sans avoir besoin de...

Elle n'osa achever sa phrase. Le ton de morgue qui l'avait accentuée finit même par s'éteindre avant les derniers mots.

— Oh! oh! ricana le docteur, vous avez bien tort de vous arrêter. « Sans avoir besoin de vous adresser à moi. » N'est-ce pas cela que vous alliez dire?

Elle fit un brusque signe de tête.

L'ironique calme de Perrier lui faisait naître au cœur une sourde crainte qu'elle s'efforçait de maîtriser.

— Je comprends votre dédain, chère dame, continua ce dernier, vous avez cru que mon protégé était un pauvre hère. Rassurez-vous. Notre jeune homme nous intéresse tellement, de Jozères et moi, que le jour du mariage nous lui comptons une somme de cinq cent mille francs.

— Vous! s'écria Mme d'Armangis dont les yeux s'arrêtèrent étonnés sur le docteur.

— Oui, nous... le jeune homme nous inspire beaucoup de... sympathie.

Elle prit vivement Perrier par le bras, et, l'attirant à ses côtés sur le divan en même temps qu'elle s'y laissait tomber :

— Voyons, docteur, dit-elle d'une voix altérée, ne jouons pas sur les mots. Cette prétendue sympathie s'appelle de la crainte. Or, si vous tremblez, de Jozères et vous... je dois être aussi menacée.

Perrier inclina la tête.

Cette muette réponse fut comprise.

— Bien, fit-elle. Et d'où nous est venu le danger? Saint-Dutasse n'est-il pas mort?

— Mort et enterré. Seulement nous avons chanté vic-

toire trop tôt. Le chevalier s'est donné un héritier qui, aujourd'hui, nous arrive menaçant et avide.

— Et il aime Blanche?

— Il n'en a pas soufflé mot... pas plus que de vous, madame.

— Mais alors je n'ai rien à craindre, s'écria la belle coquette avec une soudaine joie.

— Euh! euh! ricana Perrier, votre tour n'est pas venu... voilà tout... mais il arrivera, soyez-en bien certaine. Il faut donc de vous-même prévenir le danger... d'autant plus qu'il me semble que...

A son tour, il hésita à finir.

— Achevez, fit-elle, que croyez-vous?

— Je ne sais trop pourquoi je m'imagine que l'affaire Bricard, si on la creusait à fond, doit compliquer votre situation. Comme vous le disiez tout à l'heure vous rêverez de cette paire de menottes et de ce casse-tête.

Mme d'Armangis éclata d'un rire qui sonna faux.

— Où donc, mon cher, allez-vous chercher pareilles sornettes?

— En ce cas, madame, vous écoutez ces sornettes bien sérieusement, car voici dix minutes que, sans vous en apercevoir, vous déchirez la superbe dentelle de vos manchettes, fit observer le docteur.

— Résumons-nous. Que veut cet homme? dit-elle d'un ton résolu en cessant de ruser.

— Il n'a pas encore précisé le chiffre de ses ambitions. A notre demande, il a seulement répondu qu'il voulait un brillant avenir assuré. De Jozères et moi nous lui donnons cinq cent mille francs pour ce qui nous concerne. Nous avons pensé que votre vif désir de ravoir certains papiers que vous connaissez vous ferait contribuer pour pareille somme à l'avenir de notre... protégé.

— Mais, vous le savez, je n'ai plus de fortune. Tout ici

appartient à mon mari. Je ne puis donc me procurer ce demi-million.

— Aussi avons-nous pensé à vous tirer d'affaire et nous en avons trouvé le moyen.

— Quel moyen? fit-elle, haletante d'angoisse.

— Mais je viens de vous le faire savoir, chère madame, dit tranquillement le docteur. Accordez-nous la main de Blanche, à laquelle son père, dit-on, doit donner un demi-million de dot.

En l'entendant revenir sur le mariage de sa fille, Mme d'Armangis ne retrouva plus cette hautaine insolence avec laquelle elle avait accueilli la première demande.

— Mais, dit-elle, en supposant que je consente à cette union que vous proposez si brusquement, qui nous dit que mon mari acceptera aussi facilement ce gendre qui lui tombe des nues.

— Oh! oh! vous savez le dicton : Ce que femme veut... Et puis, après tout, notre jeune homme peut entrer hardiment en ligne, il est jeune, joli garçon, distingué... Il a donc des chances de plaire.

— Il paraît que vous l'avez étudié de longue date.

— Pas le moins du monde. Je l'ai vu hier pour la première fois chez lui et, le soir, je l'ai reçu à dîner. Si peu de temps que comptent mes rapports avec cet héritier, ils m'ont suffi pour reconnaître en lui un gaillard audacieux... et impatient d'exploiter la succession du chevalier. Croyez-moi, madame, ne laissons pas les dents lui pousser trop longues, car il nous dévorerait.

— Mais le million, en comptant la dot, que vous offrez à son appétit me paraît être un joli morceau.

Perrier remua la tête d'un air de doute.

— Rien ne m'assure qu'il s'en contentera. C'est mon gendre et moi qui nous sommes arrêtés à ce chiffre sans le lui avoir encore proposé. A notre demande d'hier, je

vous le répète, notre ennemi nous a répondu avec le plus beau calme : « Je veux un brillant avenir assuré. Faites vos offres; je déciderai. » Reste à savoir si ce million est le taux auquel il estimera son avenir.

— Ainsi donc il se peut que la dot de Blanche ne suffise pas à acheter ma tranquillité, reprit Mme d'Armangis d'une voix qui tremblait de colère.

Le docteur haussa doucement les épaules et, regardant a belle femme en face, il lui dit d'un ton bref:

— Vous jugerez par vous-même des exigences que ce jeune homme est en droit d'avoir quand je vous aurai appris son nom. Il se nomme Paul Avril.

— Lui!! s'écria-t-elle en se levant épouvantée.

Mais ce mouvement de terreur l'avait amenée devant la glace du boudoir, qui lui renvoya sa charmante image.

En se voyant si belle, une subite pensée, qui monta au cerveau de Mme d'Armangis, éteignit tout à coup sa frayeur. Elle resta accoudée sur la tablette de la cheminée et, sans cesser de se regarder, elle demanda d'une voix un peu chantée:

— Et comment m'avez-vous dit qu'il était cet Avril?

— Un fort joli garçon.

— Mais alors il doit être accablé de bonnes fortunes... L'avez-vous entendu conter. Je vous demande cela en mère craintive. Quelle affreuse vie pour mon enfant si le malheur voulait quelle tombât sur un époux volage, dissipé... libertin! Bonne et naïve comme elle l'est, ma chère Blanche en mourrait de désespoir.

Tout en parlant ainsi, la voix de la grande dame était doucement émue.

— Au diable si je me serais douté que cette enragée coquette pût aimer sa fille! pensa Perrier.

Après un court silence, comme si elle avait eu besoin

de se remettre de son émotion, elle demanda d'un ton hésitant :

— Ainsi, docteur, vous m'assurez que M. Paul Avril n'a en ce moment aucune liaison ?

— Oh ! vous assurer, je ne le puis, car je n'ai pas encore eu le temps de m'informer de sa vie. Mais autant qu'il m'a semblé à première vue, je crois que ce garçon-là est libre comme l'air.

— Pourquoi ?

— Parce que, avant de jouer le jeu qu'il a commencé avec nous, on ne s'embarrasse pas d'une femme. Pour avoir la tête calme, il ne faut pas avoir le cœur pris. J'en jurerais presque, il n'a pas de maîtresse.

— Ah ! il n'a pas de maîtresse, dit lentement Mme d'Armangis qui, en se jetant un dernier regard dans la glace, revint prendre sur le divan sa place à côté du docteur.

— Oui, continua ce dernier, Paul Avril m'a tout l'air d'avoir un caractère bien trempé ; il n'aimera qu'à son heure et quand il croira n'avoir rien de mieux à faire.

— Mais ce n'est pas très-flatteur pour ma fille ce que vous annoncez là, dit-elle avec une petite moue.

— Vous tenez, avouez-vous, à ce que le mari de Blanche ne courre pas la prétantaine. Je vous rassure donc sur ce point. C'est à elle à se faire aimer. Elle est belle et jeune... qu'elle entreprenne cette tâche.

— Oh ! tâche ! quel mot ! on dirait que vous parlez d'un exploit impossible.

— Mais cela y ressemble assez, appuya Perrier.

— Vous croyez ? fit la belle femme dont un bien léger sourire souleva les lèvres.

— De moins ingénues que Blanche y perdraient peut-être leurs plus fines coquetteries.

— Vous croyez ? répéta-t-elle encore.

Et, se renversant sur les oreillers du divan dans une voluptueuse pose qui fit saillir toutes les richesses de son buste, elle se remit à faire tourner sa cordelière en ajoutant :

— Et où peut-on le rencontrer ce bel indifférent dont vous voulez faire mon gendre ?

Un soupçon traversa l'esprit de Perrier qui, à son tour, se redressa subitement sur pied.

— Ouais ! fit-il en fixant de ses yeux grands ouverts la magnifique créature si lascivement campée devant lui.

Ce qui n'était dans sa pensée qu'à l'état de soupçon devint aussitôt une certitude à la vue du nouveau sourire dont Mme d'Armangis accueillit son étonnement.

Pendant dix secondes, ils se regardèrent en silence, puis le docteur partit d'un bruyant éclat de rire.

— Ah ! fit-il, voilà un moyen auquel je n'avais pas pensé !

— Quel moyen ? répéta-t-elle en feignant de ne pas comprendre.

— Parbleu ! le moyen du dévouement maternel. Une mère qui se sacrifie pour sa fille ! mes compliments, chère dame. Ah ! vous avez trouvé là une très-économique manière de sauver les cinq cent mille francs de la dot... tout en retrouvant certains dangereux papiers qui vous inquiètent. Mes compliments, je vous le répète, mes sincères compliments.

La jolie femme resta impassible devant la bruyante plaisanterie de Perrier. Dès qu'il eut fini de parler, elle haussa les épaules.

— Niais ! dit-elle simplement.

— En quoi niais ? demanda le rieur, en éteignant aussitôt sa gaieté.

— C'est mon mari qui, sur sa fortune, compte cette

dot. Je n'ai donc nul intérêt à ce qu'elle soit payée ou non.

— Vous avez au moins celui de rentrer en possession de pièces compromettantes.

— Oui, là vous êtes dans le vrai... et vous auriez même pu ajouter que, par la même occasion, il me serait facile de retrouver aussi d'autres papiers que de Jozères et vous seriez satisfaits de ravoir.

— Fort satisfaits, je vous le jure.

— A tel point que votre gendre et vous, pour vous donner cette satisfaction, vous voulez l'acheter au prix de ces cinq cent mille francs que vous comptez offrir à cet Avril.

— Et nous serons heureux si le sacripant traite à un pareil bon marché, soupira le docteur.

A son tour, Mme d'Armangis fit entendre un franc éclat de rire.

— Acceptez-vous la gageure, mon cher Perrier? demanda-t-elle.

— Quelle gageure? fit le médecin étonné par cette question inattendue.

— Tout à l'heure n'avez-vous pas dit que votre Avril n'était pas homme à s'embarrasser d'une femme?

— Je le crois.

— Et vous avez ajouté qu'il n'aimerait qu'à son heure, quand il n'aurait rien de mieux à faire... et qu'on perdrait auprès de lui ses plus fines coquetteries... L'avez-vous dit?

— Oui, mot pour mot.

— Eh bien, je vous répète : Tenez-vous la gageure?

— Au moins faut-il la préciser.

— C'est trop juste. Donc, je vous gage que d'aujourd'hui en un mois votre insensible Paul Avril m'aura rendu

toutes ces paperasses qui, vous, de Jozères et moi, nous font trembler.

— Oh! mon éternelle reconnaissance vous sera acquise! s'écria le docteur transporté de joie par cet espoir de délivrance.

Mme d'Armangis, à ces mots, eut un nouvel accès de gaieté.

— Et que voulez-vous que je fasse de votre reconnaissance? reprit-elle de sa voix la plus moqueuse.

— Alors que souhaitez-vous donc?

— Mais tout bonnement, mon cher, ces cinq cent mille francs que vous avez d'avance sacrifiés à la recouvrance de vos lettres... Même résultat, même prix... et moi c'est « prix fixe »... tandis que votre jeune homme, comme vous l'avez dit, peut avoir les dents si longues qu'il ne se contente plus de pareille bouchée. Je vous le demande pour la troisième fois : Tenez-vous la gageure?

Perrier était un homme de prompte résolution. A son espérance de racheter ses lettres à Paul Avril venait encore se joindre la chance de les recouvrer par cette femme. Malgré le proverbe, il se décida aussitôt à courir deux lièvres à la fois.

— Je tiens la gageure! dit-il en déposant un baiser sur la main de fée que lui tendait la coquette.

Au même moment, une camériste, après avoir respectueusement frappé, passa sa tête par la porte entr'ouverte :

— John demande s'il faut dételer, dit-elle.

Mme d'Armangis avait complétement oublié sa voiture qui l'attendait devant le perron.

Elle se leva empressée.

— Vite, Lise, jetez-moi un manteau de fourrures pardessus ce peignoir. Je n'ai pas le temps de m'habiller si je veux profiter de cette heure de bon soleil d'hiver qui me reste.

Et pendant qu'on lui endossait le manteau apporté à la hâte elle se tourna vers son visiteur, encore sous le coup de ce qui venait de se passer :

— M'accompagnez-vous ?

— Je regrette d'être obligé de me priver de cet honneur.

— Mettez-moi au moins en voiture.

Le médecin lui offrit la main jusqu'au coupé, où elle monta en commandant :

— John, au bois ; pressez vos chevaux, nous sommes en retard.

Resté sur le perron, Perrier suivit du regard la voiture qui disparaissait dans la rue, et murmura en souriant :

— Fine mouche, cette femme ! notre ennemi n'a qu'à bien se tenir.

A trois cents mètres de l'hôtel, Mme d'Armangis avait tiré le cordon passé autour du poignet de son cocher.

Tout en maîtrisant ses chevaux, celui-ci se pencha vers la glace que sa maîtresse abattit aussitôt :

— Chez M. le comte de Valnac, dit elle.

VI

Tout s'était bien passé, la veille, comme le docteur l'avait conté à Mme d'Armangis.

Quand, en pleine partie de whist, M. de Jozères avait, à

brûle-pourpoint, demandé au jeune homme quel prix il exigeait des mystérieux papiers, Paul Avril avait prudemment répondu :

— Je veux m'assurer un brillant avenir. Faites des offres, je déciderai.

Quels étaient ces papiers? quelles lugubres histoires noircissaient le passé du docteur et de l'ancien magistrat, son gendre? De tout cela, Paul ne savait pas le premier mot. Aussi la proposition de M. de Jozères l'avait pris à l'improviste et, dans la crainte de demander trop ou pas assez d'un secret qu'il ignorait, il avait fait cette évasive réponse, afin de se laisser le temps de consulter Bourguignon.

Mais, si sourd qu'il fût, la présence de Caduchet avait empêché M. de Jozères de poursuivre plus à fond et il avait seulement ajouté :

— Avant quarante-huit heures, nous aurons l'honneur de vous revoir.

— Diable ! ce garçon veut nous tenir la dragée haute ! avait pensé Perrier, sans se douter que Paul n'avait répondu que par complète ignorance.

La promptitude avec laquelle ses adversaires venaient d'amener leur pavillon avait irrité l'avide convoitise d'Avril. Aussi avait-il hâte de revoir Bourguignon pour apprendre à quel taux il devait estimer ce secret qu'on lui voulait racheter. Dès la fin de la seconde partie, il posa les cartes en demandant à se retirer.

— Hein! quoi? on finit quand je perds mes quatre francs ! ne peut-on pas attendre le retour de ces dames? Je comptais offrir un bras protecteur à la charmante Mme Pillois, s'écria Caduchet en voyant les autres joueurs se lever.

De Jozères lui appliqua la bouche sur une des oreilles et cria :

— Ne vous inquiétez pas pour Mme Pillois, cher ami, elle sera ramenée en voiture par Mme de Jozères.

— Vous me conseillez de prendre l'air? fit le sourd qui n'avait entendu que la dernière syllabe. Ma foi! oui, le conseil est bon, le dîner m'a rendu lourd, je dois être rouge? un peu de marche me fera digérer. Je vais faire un petit bout de conduite à monsieur.

Et, sans plus songer à la veuve Pillois, le ventru suivit Avril dans sa retraite.

Pressé de revoir Bourguignon, le jeune homme, à peine dehors, avait accéléré le pas d'une façon désagréable pour Caduchet auquel son embonpoint rendait pénible une pareille vitesse. Aussi soufflait-il comme une vraie baleine en trottinant de ses courtes jambes à côté de son alerte compagnon de route.

Quand il avait vu l'héritier, en quittant le quai Voltaire, prendre un pont, il s'était écrié autant que le permettait son haleine sifflante :

— Ah! vous demeurez de ce côté de l'eau? Parfait! moi aussi. Et dans quel quartier?

— Rue de la Victoire.

— Près du Conservatoire, dites-vous? Sapristi! voilà un heureux hasard. J'habite dans la maison juste en face. Nous allons pouvoir faire route en devisant de choses et d'autres.

Mais, malgré son désir de deviser, Caduchet fut obligé de renoncer à suivre le pas d'Avril. Ses poumons et son obésité ne lui permettaient plus de soutenir une telle marche.

— Tout bien réfléchi, dit-il, je vous laisse poursuivre seul votre chemin. J'aime mieux m'en aller rêvant à mon idole... Cette belle lune de ce soir m'inspire... je ne veux pas me coucher sans que le divin Apollon m'ait soufflé quelques rimes en l'honneur de l'ange aimé.

Délivré du sourd, Paul eut bien vite gagné son domicile. Un bon feu l'attendait dans cette chambre de M. de Saint-Dutasse où il allait passer sa première nuit.

— Monsieur n'est pas superstitieux ? demanda Bourguignon en lui montrant, tout préparé, le lit sur lequel, le matin encore, était étendu le cadavre du chevalier.

— Ah ! je songe peu à me coucher... J'ai pour toute ma nuit à causer avec toi, mon brave ami, s'écria le jeune homme qui avait hâte d'interroger le vieux serviteur.

Le vieillard parut fort peu disposé à cette manière d'employer sa nuit ; car, tout en étouffant de discrets bâillements, il secoua la tête :

— Que monsieur veuille bien m'excuser, mais je ne vaux pas grand'chose passé minuit. Du temps de M. le chevalier, nous étions l'un et l'autre dans le lit à onze heures au plus tard. Aussi l'âge et l'habitude font que je dors tout debout quand je tente de veiller.

— J'ai pourtant bien besoin de renseignements, insista Paul.

— Six ou sept heures de nuit n'avanceront pas les affaires de monsieur, et demain, dès la pointe du jour, je serai à ses ordres, répondit le serviteur dont les yeux se fermaient de sommeil.

— Alors, bonsoir ! fit Avril qui céda en voyant qu'il ne pourrait rien tirer du bonhomme fatigué.

— Du reste, si monsieur est tant pressé, pourquoi ne consulte-t-il pas son livre ? ajouta Bourguignon en se retirant pour gagner sa chambre, située à l'autre bout de l'appartement.

Le pas du domestique retentissait encore que Paul, sur son dernier conseil, avait déjà tiré de sa poche le calepin rouge pour le feuilleter. Mais, après une minute d'efforts pour lire cette indéchiffrable écriture du chevalier, il referma le livre en se disant tout penaud :

— Ce serait du chinois que ça ne me paraîtrait pas plus incompréhensible.

Faute de mieux, il se résigna donc à se coucher. Alors, bien que d'autres faits eussent pu éveiller son souvenir, il songea tout d'abord à cette Mme de Jozères qui, deux fois dans la journée, à l'église et au dîner, lui était apparue sans qu'il eût entendu sa voix... cette voix qui, à l'Opéra, donnait ses ordres à Bricard. A l'église, elle était restée muette. Au dîner, elle n'avait que murmuré bien bas d'affectueuses paroles à sa mère. Puis, de Mme de Jozères, sa pensée se reporta sur la femme avec laquelle il avait soupé.

Et pendant qu'il se remémorait tous les détails de ces quelques heures passées avec son inconnue, le sommeil vint le surprendre comme il murmurait :

— J'ai eu beau jurer de ne pas me mettre à sa recherche, il faudra que je la retrouve.

Quand il se réveilla, il faisait grand jour et, près de son lit, se dressait une petite table sur laquelle l'attendait une fumante tasse de chocolat, accompagnée de tartines beurrées.

— J'ai pensé que monsieur ferait son premier déjeuner au lit, prononça la voix de Bourguignon, en ce moment courbé devant la cheminée dont il soufflait le feu.

— Ah ! tu vas donc pouvoir me répondre ! s'écria aussitôt le jeune homme.

— Que monsieur daigne me poser ses questions.

Mais, avant d'interroger, Avril crut devoir d'abord faire le récit de sa soirée, que le valet écouta avec la plus profonde attention tout en émettant de courtes réflexions.

Quand Paul parla du baiser posé par Caduchet sur la sèche main de la Pillois, Bourguignon se mit à rire.

— Oh ! cela date de loin, dit-il.

A la scène de terreur, mêlée d'aversion, témoignée par

Mme Perrier pour la Cardoze, le domestique murmura tristement :

— Pauvre femme !

Son sourire revint, mais sourire ironique, en écoutant la scène de l'encrier.

— Ah dame ! fit-il, le docteur est payé pour se méfier du moindre encrier.

Au récit de la partie de whist et de la proposition de M. de Jozères, Bourguignon approuva :

— Vous avez bien répondu. Laissez-les venir faire leurs offres, nous verrons.

— Ainsi, tu m'assures que le calepin rouge contient tous les secrets de ces personnages ? demanda fiévreusement Paul.

— Ils y sont écrits tout au long.

— Et tu peux me les lire ?

— Quand monsieur le désirera.

— Alors prends le livre sur la cheminée et lis bien vite. Je t'écoute.

— Par lequel dois-je commencer ?

— Par celui que tu voudras... puisque tous, à peu près, sont mes ennemis.

— Oh ! oh ! ricana le domestique, monsieur n'est pas au bout, il lui en arrivera d'autres qu'il n'a pas encore vus dans la maison Perrier. Vous avez attaché un grelot dont le bruit les fera accourir vers le point menacé.

A ces mots, Avril sentit un petit frisson de peur lui courir dans le dos.

— Mais, reprit-il, de tous ces adversaires que je vais attirer sur moi, quel est le plus à craindre ?

— Est-ce que monsieur tient beaucoup à le connaître ? demanda le vieillard avec une visible hésitation.

— Parbleu ! oui, j'y tiens.

— Alors, c'est la Cardoze.

— Elle !! Pourquoi ?

— Parce qu'elle a un véritable intérêt à votre mort, dit tranquillement Bourguignon.

Puis, après un court silence, il ajouta :

— Monsieur veut-il que je commence par l'histoire de la Cardoze ?

— Non, il faut procéder par ordre. La première personne qui m'ait intrigué à mon entrée dans la maison du docteur... c'est la veuve Pillois. Au trouble qu'elle a montré en m'entendant nommer, je suis sûr qu'elle a dû jouer un rôle dans mon passé.

— C'est possible, dit le bonhomme en reposant sur la cheminée le calepin qu'il tenait à la main.

— N'est-elle donc pas comprise dans tous ces récits? s'écria l'héritier en voyant ce geste.

— Si peu que M. de Saint-Dutasse a dédaigné d'en prendre note. Seulement je sais son histoire par cœur et je puis vous la conter. Ce sera ensuite à vous d'en tirer parti.

— Y a-t-il au moins parti à en tirer?

— Vous en jugerez.

— Va, je t'écoute, commanda Avril en s'accoudant sur ses oreillers.

— Voici donc l'histoire de Mme Pillois, ou, pour mieux dire, celle de ses amours avec Thomas Caduchet, commença Bourguignon.

— A propos, interrompit le jeune homme, ce Caduchet, lui aussi, est-il mon ennemi ?

— Pas le moins du monde. C'est un grotesque dont on s'amuse dans la société Perrier où il a été introduit par la veuve Pillois. Niais, vorace, joueur, curieux, brouillon... mais honnête homme, tel est Thomas Caduchet qui jouit d'une très-médiocre aisance, ce qui le rend intrépide quêteur de dîners en ville.

— Bon ! Maintenant entame ton récit.

— Il y a vingt-deux ans, vers 1823, M. de Jozères s'était tout à coup démis des fonctions de procureur du roi, qu'il exerçait en province, pour venir occuper un des plus hauts postes dans un de nos ministères. S'il n'était pas le ministre, il en était tout au moins le bras droit, car il exerçait au ministère un pouvoir sans bornes devant lequel tous les employés, petits et grands, s'inclinaient humblement. Ardent travailleur lui-même, M. de Jozères était un bourreau de besogne pour tout le personnel des bureaux qu'il surveillait avec une excessive sévérité. Les flâneurs et les incapables ne faisaient pas long feu avec lui. Après un unique avertissement donné et non écouté, la révocation les forçait de céder la place à de plus piocheurs. Mais, en même temps qu'il déployait cette excessive sévérité, M. de Jozères faisait preuve de la plus remarquable justice. Plus de faveur ni de passe-droit. L'avancement et les gratifications, dévolus au travail et à l'intelligence, allaient récompenser, si obscurément placés qu'ils fussent, les employés méritants. Tout en maudissant ce chef suprême qui les accablait de travail, les bureaux reconnaissaient loyalement son impartialité.

Aussi l'étonnement fut-il énorme dans tout le ministère quand un fait inattendu vint ébranler cette réputation de M. de Jozères.

Parmi les employés qui végétaient dans les postes subalternes se trouvait un nommé Jules Pillois, jovial et insouciant quadragénaire, enragé de célibat, un peu godailleur et fort inexact à son bureau, où il faisait le moins de travail possible. Il avait déjà reçu l'alarmant et unique avertissement qui, pour quiconque persistait, était promptement suivi de la révocation.

Ce fut en reparaissant au ministère après une fugue de

trois jours que Pillois trouva l'ordre de comparaître devant M. de Jozères.

— Il va attraper son sac! se dirent aussitôt ses camarades de bureau.

On s'attendait à le voir, au retour, faire un paquet de ses menus ustensiles de travail, prendre son chapeau et adresser ses adieux.

Au bout d'une heure, Pillois reparut et, comme si rien ne s'était passé, il se posa devant sa place et se mit au travail avec un zèle qu'on ne lui avait jamais connu.

— Ah çà, le grand maître ne t'a donc pas remercié? se hasarda enfin à lui demander son voisin de pupitre.

— M. de Jozères voulait simplement me féliciter sur la beauté de mon écriture et la netteté de mes expéditions. Aussi m'a-t-il promis de s'intéresser à moi, répondit Pillois sérieusement.

Une semaine après, il émargeait une importante gratification. Quinze jours plus tard, il passait à l'avancement dans une autre division. Enfin le mois était à peine écoulé que Pillois, l'enragé célibataire, annonçait à ses camarades stupéfaits qu'il allait se marier et que M. de Jozères voulait bien être son premier témoin.

A ce point de son récit, Bourguignon s'arrêta pour aider à la toilette de Paul qui venait de sortir du lit.

— Non, ne te dérange pas, dit le maître, j'ai l'habitude de m'habiller seul. Continue ton histoire et veuille m'apprendre ce qui s'était passé dans cette entrevue entre le chef et son subordonné.

— Rien que de fort simple. Pillois l'a souvent conté à ses intimes. Quand l'employé négligent avait comparu devant son chef, celui-ci l'avait reçu d'un front sévère.

— Vous savez sans doute, monsieur, que vous avez encouru la révocation? Avez-vous quelque chose à dire pour

excuser cette dernière absence de trois jours que vous venez de faire? demanda-t-il.

L'inculpé fut naïvement sincère :

— Je me suis laissé entraîner par des amis à Fontainebleau et, à rire et à festoyer, j'ai complétement oublié le ministère.

M de Jozères fit une grimace de dégoût.

— Ainsi donc, reprit-il, au lieu de résister à de dangereuses camaraderies, vous avez mieux aimé risquer de perdre votre place... c'est-à-dire le pain de votre femme et de vos enfants.

— Oh! je n'ai guère à m'inquiéter du pain de ma femme et de mes enfants... je suis garçon.

— Garcon? alors vous êtes un peu moins coupable, dit le chef qui parut s'adoucir à cette circonstance atténuante.

— Oui, célibataire, tout ce qu'il y a de plus célibataire, appuya Pillois. Je n'ai jamais voulu me marier.

— Je n'en doute pas, car, beau garçon comme vous l'êtes, vous auriez pu facilement choisir.

Encore frais et très robuste, l'employé n'était ni bien ni mal. Si peu justifiée que fût l'épithète de beau garçon qui lui était adressée, elle caressa sa vanité et lui fit répondre d'un petit ton fat :

— C'est vrai! j'ai trouvé vingt femmes... mais sans le sou. A quoi bon marier misère et Cie? On ne peut guère vivre à deux avec les mensuels 133 francs 33 centimes de ma place.

— Mais avec une écriture superbe comme la vôtre, on est en droit d'espérer l'avancement. Et il arrive d'autant plus rapide qu'on déploie plus d'ardeur quand on sait travailler pour faire la vie douce à une personne aimée. Vous seriez marié, monsieur Pillois, que je serais certain, intelligent comme vous l'êtes, de vous voir chef de bureau avant deux années accomplies. C'est incroyable ce qu'un

mari possède de forces vives que n'a pas le célibataire. Oui, si vous aviez été marié, il est certain que j'aurais aujourd'hui à vous récompenser de votre zèle au lieu d'être réduit à la triste nécessité de punir votre négligence par un retrait d'emploi.

— Alors, que ne suis-je marié!!! soupira sincèrement l'autre dont la place était l'unique ressource.

— Si, au moins, vous me promettiez de l'être avant peu!!! Dans ce cas, je ferais taire ma sévérité... tant je suis persuadé que l'influence d'une femme vous transformerait en un des plus remarquables employés du ministère.

Pillois n'était pas un aigle, mais il n'était pas non plus un complet imbécile. Il comprit que ce n'était pas sans but que son chef lui tenait un langage tellement en dehors de ses habitudes vis-à-vis de ses subordonnés. Aussi s'empressa-t-il de répondre gracieusement :

— Vous me désigneriez une femme, monsieur, que je l'épouserais les yeux fermés, tant j'aurais à cœur de vouloir me rendre digne de l'intérêt que vous semblez me porter.

M. de Jozères regarda le plafond en homme qui cherche une idée ou un souvenir.

— Une femme? dit-il; voyons donc si, parmi mes connaissances, je n'ai pas celle qui... ma foi! je ne vois personne... ah! si, si, je sais quelqu'un... oui, mais ce n'est plus une jeune fille. Est-ce que vous accepteriez, monsieur Pillois, une personne qui touche à la trentaine... ou la dépasse, je ne sais pas bien au juste?

— Je vous répète que j'épouserais les yeux fermés.

— Oui, elle doit avoir dépassé la trentaine... vous en comptez quarante... union des mieux assorties sous le rapport de l'âge... cette personne m'est un peu parente.

— Ce doit être une ancienne maîtresse ou quelque

laideron de sa famille dont il veut se débarrasser sur mon dos, pensa Pillois.

— Oh! reprit M. de Jozères, parente éloignée... fort éloignée... mais je n'en reconnais pas moins à quoi cette parenté m'oblige. Il serait de mon devoir de protéger... de pousser... d'assurer le sort de celui qu'un mariage ferait ainsi entrer dans ma famille... De plus, je crois que ladite personne possède une somme de quarante mille francs.

Pillois, vrai bohème besoigneux, dont les appointements étaient régulièrement mangés avant d'être touchés, avait, dans ses rêves les plus ambitieux d'employé, osé espérer un avenir de trois cents francs par mois. Aux paroles de de Jozères, qui lui ouvraient un horizon beaucoup plus vaste, le cœur lui palpitait de joie, et il se disait :

— Après tout, si laide que soit ma femme, je ne la verrai pas pendant que je serai à mon bureau. Ce sera toujours cela de gagné.

Le chef, du coin de l'œil, guettait ses dernières hésitations.

— Et vous croyez, monsieur, que la douce influence et les bons conseils d'une femme me rendraient capable de devenir chef de bureau? demanda insidieusement Pillois qui, avant de tendre le cou au nœud conjugal, désirait bien faire ses conditions.

— Oui, chef de bureau... peut-être même chef de division, appuya M. de Jozères.

— Ah! qu'il me tarde alors d'être marié! s'écria le célibataire en levant les yeux au ciel avec une visible impatience.

— Venez dîner chez moi mardi. Peut-être me sera-t-il permis de vous présenter la personne en question. Inutile de vous commander la discrétion envers vos collègues de

bureau, n'est-ce pas? ajouta le chef en le congédiant.

Le mardi convenu, Pillois se trouva en présence de celle qui devait être sa femme. Pendant trois jours il s'était forgé une telle idée de sa laideur phénoménale que la demi-réalisation de cette crainte fit qu'elle lui plut.

— Elle n'est pas positivement belle à faire retourner les chiens dans la rue, mais, auprès de ce que je me l'étais figurée, elle est des plus passables.

Bref, il épousa.

De Jozères tint parole. En deux ans, à la grandissime jalousie de ses collègues, Pillois arrivait à une place de douze mille francs et l'ancien apôtre du célibat était transformé en mari modèle... et des mieux obéissants.

Car Mme Pillois avait fini par prendre sur lui une autorité indiscutable. C'était elle qui tenait les cordons de la bourse, administrait, comptait, réglait, en un mot, menait tout à la baguette... et quelle baguette!!! Peu à peu le mari avait fini par accepter cette tyrannie... sauf sur un point. Mais comme il n'osait hautement protester, il s'ingéniait en ruses pour s'y soustraire adroitement.

Ce fut ce point noir dans le ménage qui causa la mort de Pillois, le bonheur de Caduchet et les remords de la veuve.

En entendant cette phrase, Avril coupa la parole à Bourguignon pour demander :

— Et quel était ce point noir ?

Le vieux domestique répondit de sa voix la plus sérieuse :

— Pillois éprouvait un insurmontable dégoût pour le pot-au-feu.

— Es-tu fou de m'inventer de pareilles bourdes ? s'écria le maître en regardant son valet impassible.

— Je prie monsieur de croire que je n'invente rien. Que

de plus petites causes ont souvent amené de plus grands effets. Je le répète, ce fut le pot-au-feu qui perdit le ménage Pillois.

— Alors poursuis ton histoire, j'ai hâte de connaître l'influence qu'un pot-au-feu peut exercer sur des destinées conjugales.

Bourguignon reprit la parole :

— Il n'était pas bien gourmand, le pauvre époux, aussi se contentait-il de la cuisine que son économe moitié lui servait. Rata, ratatouille, fricot réchauffé pour la quatrième fois, il avalait tout intrépidement, mais le courage lui manquait au pot-au-feu. La soupe passait encore, surtout quand la sévère Mme Pillois ajoutait en lui présentant une assiette pleine :

— Quand on a l'estomac délabré par les excès d'une jeunesse de polichinelle, la soupe grasse est un véritable bienfait.

Le malheureux avalait donc ledit bienfait sans sourciller... comme une expiation. Mais quand arrivait le tour du bouilli, son élan de courage se glaçait à la vue de cette viande desséchée et sans saveur. Pour ce moment-là, Mme Pillois avait une autre phrase :

— C'est beaucoup plus sain que les montagnes de truffes qui vous ont jadis incendié le corps.

Pillois ne desserrait pas les dents pour protester... ni pour manger le bœuf. Sa résistance était passive. Il aurait pu répondre que ces montagnes de truffes ne s'étaient jamais dressées dans sa vie de célibataire, dont les plus folles ripailles, pour cause de finances, n'avaient abordé que le lapin sauté ou la matelote. Il préférait se taire et, dans le digne silence du martyre, il restait résigné devant le morceau de viande intact sur son assiette. Il ne donnait plus signe de vie qu'à l'apparition de la salade qui suivait invariablement ce plat exécré.

N'osant pas tenter l'énorme insurrection d'aller dîner au restaurant, Pillois avait donc pris en haine le terrible mercredi, jour du pot-au-feu.

Lui, qui saluait d'une malédiction chaque retour du fatal jour, se réveilla pourtant un mercredi matin joyeux et souriant en vrai sournois. C'est que, s'étant endormi la veille avec cette affreuse pensée que le pot-au-feu l'attendait le lendemain, un songe, un doux songe lui avait inspiré le moyen de se soustraire au supplice :

— Si le mercredi, s'était-il dit, j'amenais tout à coup un ami, ma femme, ainsi prise à l'improviste, serait obligée d'ajouter à son menu un plat de renfort sur lequel je tomberais à belles dents.

Le soir même il revint accompagné d'un camarade du ministère.

Madame fut presque gracieuse pour ce convive qui lui arrivait sans avoir crié gare. Elle mit en réserve toute sa mauvaise humeur pour Pillois qu'elle finit par traquer dans un coin en lui soufflant d'une voix rageuse :

— Vous aviez bien besoin de m'amener quelqu'un quand nous n'avons que la soupe, le bœuf et une salade !!

— Bast! fit courageusement le mari, envoyez vite chercher un supplément dans le voisinage.

— Pensez-vous donc que j'aie attendu votre conseil pour commander un vol-au-vent? grinça l'aigre épouse, furieuse de voir sa victime oser avancer quelque chose qui ressemblât à un conseil.

Il est inutile de vous dire la furibonde scène qui fondit sur sa tête après le départ de l'invité maudit. Que lui importait l'orage ? N'avait-il pas trouvé le moyen de se soustraire au pot-au-feu.

Cinq ou six mercredis de suite il revint de son bureau avec un nouveau camarade.

Mais la révolte ne pouvait toujours durer. En femme

adroite, Mme Pillois comprit qu'elle aurait bon marché de son mari dès qu'elle serait parvenue à détacher de lui tous ces alliés qui faisaient sa force. Elle s'attaqua donc aux innocents invités. Pour eux elle se montra si complétement grinchue ; elle répéta si souvent que sa maison n'était pas l'auberge des meurt-de-faim; elle compta devant eux ses couverts d'argent avec tant d'affection méfiante; bref, elle fut si extraordinairement désagréable que l'infortuné mari ne trouva bientôt plus, parmi ses collègues, un être assez courageux pour accepter son invitation. Il lui fallut, le mercredi suivant, se retrouver seul devant le pot-au-feu que n'accompagnait plus le vol-au-vent, ou le jambonneau, ou l'omelette au lard, ni aucun de ces plats improvisés dont on avait fortifié les derniers menus.

Mme Pillois eut le triomphe assez modeste, sauf pourtant une phrase :

— Enfin ! nous allons pouvoir nous reposer de ces orgies de Balthazard, dit-elle en servant une tranche de bouilli au vaincu.

Mais la semaine suivante, Pillois prit une éclatante revanche. Il avait fini par mettre la main sur un invité qui l'avait naïvement suivi dans le traquenard.

C'était un tout jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, fils d'un ami de province, dont Pillois avait été le correspondant au collége. Sorti de classes depuis deux mois à peine, ce garçon était entré chez un commissionnaire en marchandises pour y étudier le commerce.

Pillois présenta donc le nouveau convive à sa femme qui croyait s'être à jamais débarrassée de l'impôt du vol-au-vent.

— Ma chère amie, je vous amène M. Thomas Caduchet, ce jeune homme dont je vous ai dit avoir été le correspondant au collége.

Thomas Caduchet, aujourd'hui ridicule à quarante ans passés, était, quand il n'en avait que dix-huit, un grassouillet imberbe, frais comme une rose, aux bonnes joues rougeaudes, tout appétissant à l'œil par son bel air de santé vigoureuse. Avec un gamin de cet âge, Mme Pillois n'avait pas à se gêner. Elle s'empressa de répondre à la présentation par cette phrase :

— Mon mari, monsieur, a bien mal choisi son jour en vous invitant aujourd'hui que nous n'avons que le pot-au-feu.

— Je l'adore ! madame, je l'adore ! balbutia le timide Thomas.

— Toi ! je ne te ramènerai plus ici ! pensa Pillois, fort penaud d'être ainsi pincé dans son propre piége.

Chaque femme est belle pour un tout jeune homme. Malgré sa timidité, Caduchet admira la chevelure noire de Mme Pillois, et, l'illusion aidant, il trouva de la beauté sur le long visage et de la distinction dans la taille roide de la mégère. Pour lui, qui ne connaissait encore de la vie que les bancs du collége et le bureau de son patron, le commissionnaire, son arrivée chez Mme Pillois était un début dans la société. Faute de comparaison, elle lui apparaissait donc première comme dame du monde... et femme mariée... ces deux titres qui parent la future idole que, dans ses espérances d'amour, convoite tout adolescent qui a lu *Faublas*.

Pendant le dîner, auquel on n'ajouta pas même un radis, Caduchet fut si franc dans son admiration, il se montra si ingénument naïf, il découvrit une si candide ignorance que la sévère Mme Pillois sentit involontairement lui monter au cerveau une enivrante envie de fruit vert. Dans la vie de la femme la plus honnête, il est une heure pendant laquelle le diable la tient au moins par un cheveu. Cette heure sonna sans doute pour Mme Pillois à la vue de ce

fleuri jouvenceau, et son cœur caressa le doux désir de guider un début.

Trois jours après ce dîner, Pillois tomba de son haut en entendant sa femme lui dire :

— A propos... et ce jeune homme... ce M. Caduchet ?... Est-ce que vous croyez que vos devoirs de correspondant sont terminés envers lui ? Il est bien jeune pour être ainsi laissé libre... il peut se perdre.

— Bast ! fit insoucieusement Pillois, plein de mépris pour l'être qui aimait le pot-au-feu.

— Vous devriez lui ouvrir votre maison... cela lui éviterait peut-être ces mauvaises fréquentations qui corrompent un enfant abandonné à lui-même.

Puis elle ajouta en souriant :

— Il est vrai que, la fois qu'il est venu, notre dîner n'avait rien de bien séduisant. Invitez-le donc pour le samedi, jour de gigot.

Pillois prit la balle au bond et secoua négativement la tête en s'écriant :

— Impossible !

— Pourquoi ?

— Son commissionnaire ne le laisse jamais sortir que le mercredi.

— Alors invitez-le pour mercredi prochain.

— Mais vous venez d'avouer tout à l'heure que, mercredi dernier, notre dîner n'avait rien de bien séduisant.

— Une fois ne sera pas coutume, dit Mme Pillois avec un sourire dans lequel son époux entrevit le mets de supplément réservé au futur convive.

Au jour dit, Caduchet vint et le dîner fut corsé de deux plats sur lesquels le mari fit rage.

— Monsieur Thomas, votre couvert sera mis le lundi et le mercredi, déclara gracieusement la dame au jeune homme quand il prit congé d'elle.

Quinze jours après; Pillois, tout sérieux, vint dire à sa femme :

— Vous aviez raison, chère amie, ce jeune homme peut se perdre dans son isolement; il faudrait lui ouvrir carrément notre maison. Il va s'abîmer l'estomac dans de mauvaises gargotes... quand, ici, il trouverait ensemble et vos sages conseils et un excellent régime alimentaire.

Pour la première fois depuis qu'ils étaient mariés, la femme se rangea de l'avis de son époux.

Caduchet devint le pensionnaire du ménage et chaque jour amena une série nouvelle de bons petits fricots dont se gavait Pillois.

A quel moment Caduchet avait-il avoué à madame qu'il ne possédait pas pour le pot-au-feu ce fanatisme qu'il avait feint le premier jour? Ce moment serait difficile à préciser. Mais le fait était que le bœuf bouilli, après une courte apparition sur la table, s'en retournait intact se faire manger par les domestiques. Et il fallait voir la joie du bienheureux Pillois qui ne cessait de répéter :

— Avec ma triomphante idée d'amener un convive le mercredi, j'ai fini par faire céder ma femme.

A ce succulent régime il engraissait à vue d'œil dans le plus complet bonheur. Car il faut ajouter que le caractère quinteux de Mme Pillois avait, tout comme la cuisine, subi une notable amélioration. Elle jadis si despote, était maintenant confite en prévenances et en concessions pour son mari. Enfin elle était devenue si aimable, si douce, que l'époux avait fini par s'enhardir un beau jour à lui dire, en montrant un pantalon que le tailleur venait de rélargir :

— Hein! vous qui souteniez que le bouilli est bon pour la santé... voyez donc comme je profite depuis que je suis parvenu à vous convaincre.

— C'est vrai! avoua Mme Pillois souriant.

— Et vous-même, continua le mari triomphant, vous ne

vous en rendez pas compte, mais votre caractère, jadis surexcité par cette nourriture funeste, est devenu de la plus charmante aménité.

Hélas ! le bonheur ici-bas n'est pas durable !!!.. Un soir, Caduchet ne parut pas à la table des époux !... ni le lendemain !... ni les jours suivants !... Au bout d'un mois, Thomas n'était pas encore de retour !!!

Il n'est si tendre pigeon qui ne finisse par quitter le nid pour secouer un peu ses ailes... et l'exemple du pigeon avait tenté Caduchet.

Pendant que le réfractaire essayait ainsi au loin son vol, un fin repas l'attendait inutilement tous les soirs au bercail. Par chaque jour de retard, Mme Pillois, à cette exquise pitance, ajoutait encore soit un hors-d'œuvre, soit une truffe ou une friandise, comme si elle craignait, à mesure que l'absence se prolongeait, que l'enfant prodigue lui revînt plus maigre et plus affamé. La table surchargée avait l'air de réclamer six ou sept convives.

Jadis si militairement exacte, à six heures sur le point, madame patientait, résignée maintenant, jusqu'à des huit, neuf et même dix heures du soir, sans que cette attente lui réveillât en rien l'appétit, car de ce dîner copieux elle touchait à peine quelques bribes. Sa plus grande consommation consistait en soupirs étouffés et en regards mourants adressés au couvert de l'absent.

Inutile de dire qu'il n'en était pas de même de Pillois. La dent aiguisée par le retard, il se jetait goulûment sur cette nourriture amoncelée, et, pendant la rêverie de sa femme, il travaillait si bravement que la table était nette quand madame n'en était encore qu'à son centième soupir. Il fallait alors le voir l'oreille rouge, le cou gonflé, la respiration courte, se renverser sur son fauteuil et savourer cette douce torpeur du boa qui digère, au lieu d'aller demander à quelque longue promenade une facile diges-

tion. A ce jeu-là, le sang s'alourdissait en affluant au cerveau ; mais Pillois n'avait d'autre souci que de voir se prolonger une si bonne existence de chanoine empâté.

Tous les matins, à son départ pour le ministère, l'époux recevait de sa femme cette invariable commission :

— En revenant de votre bureau, poussez donc jusqu'à la maison de M. Caduchet pour savoir enfin s'il pense à nous.

Mais le soir, il rapportait aussi cette invariable réponse :

— Beaucoup d'ouvrage, la commission marche ferme en ce moment. Thomas a dit qu'on l'attende d'un moment à l'autre. A sa première heure, il accourt ici plus vite qu'un cerf.

Et Pillois dévorait, comme la veille, l'appétissant et copieux dîner que madame avait encore préparé dans l'espérance qu'il lui ramènerait le soir son fugitif.

A part les soupirs, Mme Pillois était fière et calme dans son abandon. C'était à peine si, de loin en loin, l'état de son cœur se révélait par une phrase dans le genre de celle-ci :

— Pourquoi n'aimerait-on plus à feuilleter quelquefois le livre dans lequel on a appris à lire?

Et elle soupirait plus fort.

Et Pillois s'empiffrait toujours.

C'est ainsi que s'écoula le mois qui suivit la disparition de Caduchet. Autant le mari avait tiré lard de cet événement, autant l'épouse s'était amaigrie de désastreuse façon, car, à son régime de soupirs, elle avait joint encore l'insomnie.

Enfin, une belle nuit, sur les deux heures, un coup sourd vint faire doucement battre le cœur de Mme Pillois. C'était comme le bruit de la porte cochère qui retombe. Elle attendit émue... mais vainement.

Ce ne fut que le lendemain qu'elle se rendit compte de son erreur.

Le bruit sourd avait été produit par Pillois qui, dans la chambre voisine, était tombé sur le parquet, foudroyé par l'apoplexie. Un médecin, aussitôt appelé, ne put que constater la mort qui remontait à plusieurs heures.

— Le défunt aimait trop à bien vivre, dit-il en se retirant.

Le pauvre Pillois avait succombé à l'excès de cette bonne nourriture... préparée pour un autre. Ce qui prouve une fois de plus que le châtiment, ici-bas, n'atteint pas toujours les vrais coupables.

Le récit de Bourguignon fut à ce moment coupé par cette question de Paul Avril :

— Là, vrai? est-ce que Pillois est mort sans s'être jamais douté de rien?

— Attendez la fin, monsieur, répliqua Bourguignon avec un sourire.

— Continue donc.

— Dire que Pillois sut d'abord à quoi s'en tenir, ce serait beaucoup s'avancer. Mais on peut affirmer qu'il connut la vérité à dater de l'absence de Caduchet... et ce qui suit va le prouver.

Devenue libre par le veuvage, Mme Pillois, après un bien strict temps accordé à la première douleur, se mit elle-même à la recherche du volage. Elle s'en alla tout droit chez le commissionnaire en marchandises s'informer de son employé Caduchet.

Celui-ci la regarda avec surprise :

— Comment! vous ne savez pas ce que Thomas est devenu? dit-il.

— Pas le moins du monde!

— Mais pourtant je l'ai appris à votre pauvre mari

quand, un mois avant sa mort, il est venu ici me réclamer Caduchet.

— Pillois ne m'en a pas soufflé mot.

— Eh bien, j'ai envoyé Thomas s'établir mon correspondant aux Indes.

— Ah! le pauvre enfant! il a dû beaucoup pleurer d'être ainsi forcé de s'expatrier, s'écria la veuve qui reçut bravement le coup.

— Mais non, fit le patron, il a pris fort joyeusement la chose. Je dirai même qu'il a témoigné beaucoup d'empressement.

— Mais il est bien jeune pour une pareille mission.

— N'en croyez rien. Vous ne sauriez vous imaginer combien ce garçon, d'abord un vrai balourd, s'était promptement déniaisé en l'espace de six mois.

Mme Pillois s'en retourna chez elle blessée au cœur. Le doute ne lui était plus permis, elle avait eu affaire à un ingrat. Elle s'ensevelit dans son isolement de veuve, et, avec les années, devint la jaune, sèche et raide femme que vous avez vue hier. Chose étrange, elle en voulut moins à Caduchet de son abandon qu'à Pillois de lui avoir caché, pendant un mois, le départ de Thomas.

Vous voyez que Pillois était un philosophe qui prenait les choses par leur bon côté. En lui faisant croire au retour de Caduchet, il avait tiré de l'avarice de sa femme tous ces bons repas qui devaient avoir pour lui un si fatal dénoûment.

Quinze années plus tard, Caduchet revint en France tel que vous le connaissez aujourd'hui, obèse, grotesque et sourd. Son commerce, là-bas, n'avait pas prospéré, mais il avait su se retirer à temps pour sauver le très-modeste patrimoine qui le fait vivre à cette heure. Sa surdité, résultat de plusieurs fièvres chaudes gagnées sous l'ardent climat des Indes, le rend impropre à tout... même à nuire.

Il a renoué avec la veuve qui a fait admettre son ex-protégé dans la maison du docteur où il retrouve quelques-uns de ces bons dîners que lui offrait jadis la table de sa sensible Dulcinée.

Aux deux mille francs de rente que lui donne son petit capital, Mme Pillois joint encore, comme veuve d'employé, un secours annuel du ministère que lui a fait obtenir M. de Jozères quand il était encore en place.

Et voilà, monsieur Avril, l'histoire du mariage et des amours de Françoise Bédache, veuve Pillois.

Aux derniers mots du vieux domestique, Paul bondit de surprise.

— Bédache! tu as bien dit : Bédache? s'écria-t-il.

— C'est son nom de famille.

— Et de quel pays est-elle?

— Des environs de Beauvais... attendez donc que je me rappelle le nom de son village...

— Bresles... c'est Bresles, n'est-ce pas? demanda le jeune homme tout haletant.

— Oui, Bresles. Elle avait encore là, je crois bien, un frère qui faisait valoir une petite ferme.

— Mais ce Bédache est mon père nourricier... celui qui m'a élevé jusqu'à ma neuvième année... celui enfin qui n'existait plus quand, à ma sortie de pension, j'accourus à Bresles pour l'interroger.

Bourguignon avait assisté impassible à l'émotion soudaine du jeune homme.

— Quelle conclusion monsieur veut-il donc tirer de tout cela? demanda-t-il.

— Mais celle que c'est la Pillois qui a dû me confier à son frère. Son effroi d'hier l'a trahie. Elle connaît ma famille. Par elle je saurai qui je suis. Il faudra bien qu'elle m'apprenne pour le compte de qui elle agissait.

Le valet secoua la tête.

— Euh! euh! fit-il d'un ton de doute, qui nous prouve qu'elle n'agissait pas pour son compte?

Cette simple réflexion arrêta net l'élan d'Avril. Ses orgueilleuses espérances éprouvaient, dès le début, une amère déception.

— Quoi! dit-il en blêmissant, je serais le fils de la Pillois?

— Et de M. Thomas Caduchet. Qu'y voyez-vous d'impossible? appuya le vieillard.

C'était tomber de haut. Après avoir rêvé de nobles et riches parents, n'arriver qu'à de petits rentiers grotesques, le coup était rude à recevoir pour le pauvre garçon.

— M'as-tu bien tout dit? demanda-t-il d'un ton bref.

— Tout ce que je savais, oui, j'ai tout dit.

A cette réponse, Paul vint silencieusement se poser devant une glace et, sur son visage reflété, il chercha à retrouver quelques-uns des traits de ces deux ridicules êtres qu'il avait vus la veille.

— Non, non, ce n'est pas possible! s'écria-t-il enfin.

— Mais, au lieu de se faire de la bile, pourquoi monsieur n'emploie-t-il pas le moyen le plus simple pour découvrir la vérité? avança le valet.

— Quel moyen?

— Allez-vous-en tout droit interroger la veuve. Elle n'est pas bien hardie, la bonne dame. Mise au pied du mur, elle se troublera et vous apprendrez vite à quoi vous en tenir. Seulement je ne sais où elle demeure. Mais, chez le docteur, vous aurez son adresse.

— Parbleu! fit l'héritier en prenant son chapeau, je crois qu'il est plus habile d'aller la demander à Caduchet lui-même.

— Tout comme celle de Mme Pillois, j'ignore l'adresse de M. Caduchet.

— Je la connais, moi. Hier, pendant le peu de conduite qu'il m'a faite en sortant de chez Perrier, je me souviens qu'après lui avoir dit que je demeurais rue de la Victoire, le sourd a compris Conservatoire et m'a déclaré qu'il demeurait juste en face.

— Il est donc facile à trouver.

— Aussi je cours chez lui, ajouta Paul qui partit en toute hâte.

Dix minutes après, sa maison trouvée, le jeune homme escaladait les cinq étages qui conduisaient au modeste logement du très humble rentier Caduchet. Il tira le cordon de sonnette et, aussitôt, le bruit d'une énorme cloche d'alarme se fit entendre. Une église de campagne se serait contentée d'un pareil bourdon.

— Diable ! pensa-t-il en riant, mon sourd est homme de précaution ; il a mis une sonnette au ton de ses oreilles. Après un tel bruit, il n'y a plus de supérieur que le coup de canon.

Il paraît que, si fort qu'il fût, ce bruit n'était encore que bien juste suffisant, car Paul entendit, de l'autre côté de la porte, la voix de Thomas qui marmottait :

— On dirait qu'on a sonné. Eh ! c'est ma foi vrai... voici le battant qui remue encore.

— Je vais me casser la voix à me faire comprendre d'un pareil pot, se dit le visiteur.

A ce moment la porte s'ouvrit et il se trouva en face de Caduchet.

Le sourd ruisselait de sueur et, dans une main, il tenait un de ces énormes poids en fonte de fer avec lesquels les hercules forains font leurs exercices.

VII

Rien de plus risible que l'aspect du gras bonhomme rouge comme un coquelicot. La sueur du front et des joues lui amenait au bout du nez un petit ruisseau dont il arrosait le plancher.

A première vue, il reconnut Paul :

— Eh ! c'est mon jeune homme d'hier soir ! s'écria-t-il. Pourquoi avez-vous hésité à sonner franchement ? c'eût été mon heure de poésie, je ne vous aurais pas entendu. Quand je gravis le Parnasse, les vains bruits de la terre meurent à mes pieds. Mais vous me surprenez au moment de mes exercices hygiéniques, c'est autre chose. Entrez donc, cher monsieur.

Et, après avoir crié ces mots qui durent descendre jusqu'à la loge du concierge, Caduchet précéda l'héritier dans une première pièce, au modeste mobilier, servant à la fois de salon et de salle à manger, chauffée par un poêle en faïence.

Après avoir présenté une chaise à l'arrivant, Thomas, de l'autre main qu'il avait libre, prit sur le buffet un second poids, tout pareil à celui qu'il tenait déjà, et l'enleva à bras tendu en disant à Avril :

— Vous permettez que je continue ? il ne faut pas que je me refroidisse. Il s'en manque encore de dix bonnes minutes

pour atteindre l'heure prescrite par le médecin. Mais cela ne m'empêchera pas d'être tout oreilles à ce que vous avez à me communiquer.

Et, ses deux lourds poids aux mains, il se mit à tendre, raccourcir, élever les bras en même temps qu'il se démenait sur ses petites jambes, soit à rompre ou à se fendre, soit à se baisser sur ses talons ou à se redresser sur les jarrets, toujours soufflant comme un phoque.

Tout en se trémoussant de si rude manière, le sourd reprit la parole :

— Pardonnez-moi, cher monsieur, mais sans l'exercice et la transpiration, la graisse m'envahirait. Tout me profite à moi. Que je prenne du ricin... vous savez pourquoi ?... va te lanlaire ! ça me réussit dans le sens opposé ; ça me fait un repas !!! j'avalerais mes pincettes qu'elles m'engraisseraient aussi. Donc l'exercice, c'est ma santé. Ah ! la génération actuelle a grand tort de dédaigner l'exercice ! Aussi elle s'étiole et dégénère, ses organes s'affaiblissent. J'en ai eu la preuve quand je suis revenu en France après quinze années d'absence. J'ai été douloureusement surpris en constatant combien le timbre de la voix avait baissé dans notre pays.

En entendant Caduchet mettre sa surdité sur le compte de l'affaiblissement vocal en France, Avril ne put retenir un sourire que vit le poussah.

— Ah ! vous riez, dit-il. Comme tous les jeunes gens d'aujourd'hui, vous vous croyez tiré d'affaire quand vous avez appris à donner un coup d'épée. Est-ce que, pour une occasion d'administrer un coup d'épée, la vie ne vous en fournit pas cinquante d'envoyer un coup de poing... tenez, comme celui-ci... v'lan !

Et l'ex-amant de la Pillois détacha en avant son poing, surchargé de l'énorme poids de fonte.

— Tudieu ! le bonhomme possède un vigoureux biceps !

pensa Paul en remarquant avec quelle aisance le sourd maniait la lourde masse.

A ce moment un carillon, placé dans un angle de la pièce, sonna deux heures en même temps qu'une musique entonnait l'air de *Femme sensible* sur un ton tellement aigu que l'oreille de Caduchet s'éveilla.

— Ah ! deux heures ! dit-il, c'est la fin de la séance hygiénique. Pendant que vous écouterez cette ravissante musique, je vous demande la permission d'aller passer des vêtements plus secs.

Sur un signe d'acquiescement de son visiteur, il disparut dans la pièce voisine, sa chambre à coucher, qui, avec la salle à manger et une toute petite cuisine, complétait son logement.

Durant les cinq minutes que le vieux garçon fut absent, Paul l'entendit fureter dans la chambre et, suivant l'habitude des sourds, parler tout haut, quand il ne croyait que mentalement réfléchir.

— Où est-elle ? Pourquoi disparaître comme une ombre ? O les femmes, plus trompeuses que l'onde ! a dit le poëte. Je ne m'attendais guère à cette douloureuse surprise.

— De qui parle-t il ? se demanda le jeune homme en prêtant plus d'attention au monologue.

Mais la pensée de Thomas avait pris une autre volée, car il s'écria aussitôt :

— Bon ! plus que deux chemises ! la blanchisseuse m'a encore manqué de parole. Il faudra que je passe chez elle si je ne veux pas me trouver pris à court demain pour le dîner chez les d'Armangis.

Avril releva vivement la tête.

— Où donc ai-je entendu déjà prononcer ce nom ? pensa-t-il.

Et, aussitôt, il se rappela que c'était ainsi que Bourguignon avait nommé la ravissante jeune fille blonde qui, avec

Mme de Jozères, assistait à la messe mortuaire du chevalier.

— Ah! murmura-t-il, le bonhomme va chez les d'Armangis. Il paraît que son couvert est mis partout.

Bientôt rentra Caduchet vêtu d'une de ces criardes et risibles toilettes qui lui étaient familières.

— Maintenant que je suis un peu plus présentable, dit-il, je puis vous prier de me faire savoir à quel motif je dois votre agréable présence.

— Je venais vous demander l'adresse de Mme veuve Pillois.

Mais, en toilette comme en négligé, Thomas n'en avait pas l'oreille moins dure. Son tympan ne recueillit que la dernière consonnance et, suivant sa coutume, il interpréta le sens à sa façon.

— Il fait froid, dites-vous? Parbleu! je m'en suis aperçu à ma promenade du matin... car je suis déjà sorti. Mais votre remarque sur la température ne m'a pas encore appris la cause de votre visite.

Avril comprit qu'il fallait forcer le ton.

— Où demeure Mme Pillois? cria-t-il.

Cette fois, il y eut progrès incontestable chez Caduchet qui répéta :

— Où demeure mon marchand de bois?

Le jeune homme fut pris d'impatience et, réunissant en cornet ses deux mains qu'il appliqua sur l'oreille du personnage, il hurla en désespéré :

— Pillois, Pillois, Pillois.

— Oui, oui, Pillois, j'entends bien... je ne suis pas sourd... c'est vous qui me paraissez avoir la malheureuse habitude de mâcher un peu les mots.

— Ouf! fit Paul essoufflé, il a enfin compris! en voilà un avec lequel il doit être pénible de parler affaires!!

La figure de Thomas était devenue rayonnante au nom

de Mme Pillois. Il se jeta sur la main d'Avril qu'il pressa affectueusement en demandant d'une voix émue :

— Venez-vous donc me donner de ses nouvelles, cher monsieur? Ah! cent fois merci!

— Mais non, au contraire, c'est moi qui vous réclame son adresse.

— Oui, oui, j'entends bien, vous arrivez pour me parler d'elle. Ah! la divine et suave créature! elle a pensé à moi et elle s'est dit : « Mon tendre ami doit être inquiet. » Oh! oui, je vous en réponds, j'ai été inquiet quand j'ai passé ce matin chez son concierge et qu'il m'a répondu ce que vous savez.

— Que diable me conte-t-il là? se dit Paul qui voulut l'interrompre.

Mais Thomas était lancé.

— Non, laissez-moi parler. Je vous ai écouté assez patiemment tout à l'heure quand vous mâchiez vos phrases. Chacun son tour. Je veux que vous disiez à cette mignonne méchante, qui vous envoie, tout le mal qu'elle m'a fait avec son innocente plaisanterie.

— Quelle plaisanterie? demanda l'héritier qui perdait pied dans ce dialogue.

— Je vous dis : Plaisanterie... et non point : Pâtisserie... vous êtes donc sourd? oui, plaisanterie. Comment? hier soir, chez le docteur, je la vois sombre, nerveuse... un noir souci flétrissait les lis et les roses de son visage. Privé du bonheur de la reconduire par Mme de Jozères qui lui offrait sa voiture, je rentre chez moi où l'inquiétude me fait passer une fiévreuse nuit d'insomnie. Ce matin, au premier chant du coq, je cours chez le concierge du cher ange, et que m'apprend cet homme... je n'ai pas besoin de vous le dire... puisque vous le savez aussi bien que moi...

— Quoi? quoi? quoi? beugla Paul.

Quand la voix arrivait à un pareil diapason, Thomas pouvait entendre.

— Comment? quoi?... feignez donc de l'ignorer... ne savez-vous pas que Mme Pillois a disparu?

— Disparu! fit Avril stupéfait.

— Oui, ce matin, dès l'aube, elle a quitté son domicile sans dire où elle allait. Elle a laissé une lettre à son concierge avec ordre de la porter le plus tôt possible chez Mme de Jozères. J'ai couru bien vite chez cette dame pour connaître le contenu de la missive. C'était une prière de vendre son mobilier au profit des pauvres.

Paul n'écoutait plus le sourd. Frémissant de rage, il se demandait quelle manœuvre maudite avait si subitement rompu dans sa main ce premier fil découvert qui le devait conduire à retrouver sa famille.

Il n'avait plus rien à faire chez Caduchet, dont le cocasse désespoir lui était indifférent. Il prit donc son chapeau et se dirigea vers la porte.

En le voyant partir, l'amant désolé courut après lui et, d'une voix plaintive :

— Eh bien, jeune étourdi, vous décampez ainsi sans songer à me transmettre la commission que l'adorable dame Pillois vous a donnée pour moi!

— Mais, affreux pot, c'est au contraire moi qui venais pour vous prier de me faire trouver avec elle.

— Ah! bon! j'entends. Quai de la Tournelle. Tiens, c'est là qu'elle s'est réfugiée?

A cette dernière épreuve, le jeune homme, qui ne se souciait plus de recommencer le dialogue aux hurlements, ouvrit la porte et s'élança par l'escalier. L'obésité de Thomas ne lui permettait pas de le poursuivre. Aussi se pencha-t-il sur la rampe en criant à pleins poumons :

— Quai de la Tournelle, très-bien! mais vous ne m'avez pas dit le numéro? De grâce! le numéro?

Quand, de retour au logis, Avril conta au vieux domestique le départ de la veuve, Bourguignon branla la tête :

— Dame, dit-il, la guerre est déclarée, vos ennemis prennent leurs précautions.

— Mais qui donc a eu intérêt à faire disparaître Mme Pillois! s'enquit le maître troublé par ce premier obstacle qui se dressait sur sa route.

— Oh! oh! fit le placide domestique. Monsieur va un peu trop vite. On n'a pas fait disparaître la veuve; elle est volontairement partie... seulement cette fuite a dû lui être conseillée par quelqu'un.

— Par qui?

— Ah! voilà ce qu'il nous faut découvrir adroitement... plus adroitement que vous n'avez procédé ce matin... surtout moins à la légère.

— Que veux-tu dire? demanda le jeune homme étonné du reproche que contenaient ces paroles.

— Que monsieur veuille bien me permettre de lui dire qu'il ne réfléchit pas assez. Ainsi, ce matin, monsieur a bondi au mot de Bédache qui est le nom de famille de la veuve, et tout de suite il est tombé en arrêt devant ce nom. Quand je lui ai commencé le récit Pillois, je l'ai prévenu qu'il y avait parti à en tirer. Or, au lieu de creuser à fond les événements de cette histoire, monsieur n'en a déduit que cette burlesque conclusion qu'il était fils de cette femme.

— Ainsi la Pillois n'est pas ma mère?

— Pas plus que Caduchet n'est votre père; non, cent fois non.

— Tu en as la preuve?

— Pas la moindre. Mais, pour en être certain, il suffit de réfléchir un peu plus que vous ne l'avez fait ce matin. Où donc Caduchet et la Pillois, qui ne possèdent que bien juste de quoi ne pas mourir de faim, auraient-ils pris ces

cinq cents francs de pension qui, chaque mois et pendant plusieurs années, vous sont arrivés par la poste?

— C'est juste, dit Avril convaincu.

— Donc c'est une autre main qui vous les envoyait... et, peut-être, est-ce aussi cette même main qui a écarté la veuve de votre route. Voulez-vous que nous cherchions ensemble quelle est cette main?

— Oui, cherchons.

— Ce que la Pillois peut avoir été avant son mariage, voilà ce que nous ignorons. Mais, dans mon récit, il est un point qui aurait dû vous arrêter. Pourquoi de Jozères était-il si empressé à procurer un mari à cette vieille fille? Quel service passé récompensait-il en la mariant à Pillois, auquel il créait ensuite une fort jolie position? Ne lui payait-il pas plutôt l'aide qu'elle avait pu lui prêter dans quelque mystérieuse affaire?... tenez, monsieur, il y a gros à parier que c'est elle qui vous avait mis, tout jeune, entre les mains de son frère, le fermier de Bresles. Reste à savoir si elle n'agissait pas pour le compte de M. de Jozères. Voilà ce que les faits semblent donner à croire.

Avril dressa vivement la tête à cette supposition.

— Non, non, fit Bourguignon, ne dites rien... gardez-vous de prendre encore une fausse piste comme ce matin. Dans ce moment, je n'affirme rien; j'étudie simplement le passé en cherchant à en extraire ce qui peut nous instruire.

— Alors tu pencherais à soupçonner l'ancien magistrat d'avoir conseillé la fuite à Mme Pillois pour faire disparaître un témoin du passé?

— Peut-être.

— Je vais le savoir, déclara Paul en se préparant à sortir encore.

Mais, avant d'arriver à la porte, il trouva le valet qui s'était hâté de lui barrer le passage:

— Monsieur veut-il me permettre de lui donner un bon... très-bon conseil? dit-il gravement.

— Parle.

— Eh bien! je conseille à monsieur de remonter là-haut dans son grenier et de se remettre la corde au cou. Mettons que rien ne se soit passé... et bon voyage.

— Ah ça, voyons, mon brave, que signifie cette funèbre plaisanterie?

— Elle signifie que monsieur n'est pas de force pour la lutte entreprise. En fin de compte, il se fera rouler et il lui faudra retourner à sa corde... mieux vaut donc que ce soit tout de suite.

— Que me reproches-tu?

— Le manque de patience et de ruse. Si je ne vous avais pas arrêté, vous alliez chez M. de Jozères?

— Oui, tout droit.

Le bonhomme reprit doucement le chapeau des mains de son maître, en disant:

— Avant de commettre une pareille imprudence, monsieur veut-il que nous raisonnions d'abord?

— Soit! raisonnons, maître Bourguignon, dit Paul d'un ton qui trahissait un peu de révolte contre cet empire que le serviteur prenait sur lui.

Le vieillard parut ne pas deviner cette mauvaise humeur et continua:

— Monsieur a-t-il très mûrement étudié sa position? Il tient des coquins par leurs secrets en échange desquels il leur demande la fortune. Le marché est clair, net, bien posé. Or, qu'avez-vous qui vous appuie? La peur que vous inspirez à ces gens. Montrez-leur que, eux aussi, ils vous tiennent par un fil quelconque, et ils cesseront de vous redouter... et alors, comme je vous le disais, ils vous rouleront.

— Oh! je ne tomberai pas sans me venger.

Bourguignon fit une légère moue.

— Eh! eh! ajouta-t-il, belles paroles que tout cela. Quelle vengeance pouvez-vous en tirer? Les livrer à la justice? Soit! Mais quand la justice les aura punis, en serez-vous plus avancé? Vous vous trouverez Gros-Jean comme devant et toujours aussi pauvre que Job. La succession du chevalier sera restée stérile entre vos mains. Exploitez-la, croyez-moi; tirez-en jusqu'au dernier sou qu'elle pourra produire... mais ne parlez pas de justice, c'est de l'enfantillage.

— Ainsi, je dois les attendre?

— Oui, laissez-les venir, vous n'en serez que plus fort. Et, jusqu'à ce qu'ils se soient décidés à faire des offres, prenez du bon temps. Montrez-vous au grand jour, partout où va la foule... mais méfiez-vous, et, par cela même qu'on vous laissera plus tranquille, dites-vous bien qu'on vous prépare quelque vilain traquenard.

— Allons, je suivrai ton conseil; j'attendrai.

— Parfait!

— Maintenant, me rends-tu ma liberté?

— Oh! de grand cœur! Monsieur me pardonnera la licence que j'ai prise tout à l'heure de lui barrer la route; mais là, vrai! il allait faire une bêtise.

— Et je le reconnais, mon vieil ami, répliqua Paul en frappant affectueusement sur l'épaule de son serviteur avant de partir.

Bourguignon écouta retentir le pas du jeune homme qui s'éloignait et murmura:

— Trop de feu! trop d'audace!... et pas assez de prudence... ils n'en feront qu'une bouchée, si je ne veille sur lui.

De même que l'élève qui est parvenu à se débarrasser de son maître, Avril s'enfuyait joyeux, en se disant:

— Un peu trop sermonneur, le bon vieux!... et pas mal

poltron aussi ! ce trembleur voit du danger partout. A l'entendre, il semblerait que je marche perpétuellement sur des chausse-trapes.

Comme il allait atteindre les dernières marches, un monsieur se préparait à monter l'escalier. Dans cet arrivant, il reconnut de Jozères.

— Ah! monsieur Avril, j'allais chez vous! fit l'ex-magistrat, après le salut échangé.

— Vous plaît-il que nous remontions? proposa l'héritier.

— Nullement; je n'avais que deux mots à vous dire... ou, plutôt, qu'une offre à vous faire. C'est aujourd'hui le jour de loge aux Italiens de Mme de Jozères. Vous serait-il agréable d'y accepter une place? Le docteur doit être des nôtres.

La voix de la méfiance murmura au jeune homme de ne donner qu'une réponse vague et de n'aller au théâtre qu'après avoir consulté Bourguignon. Mais, nous l'avons dit déjà, l'esprit de révolte s'était éveillé en lui. Tout en reconnaissant qu'il dépendait du vieux domestique, il pensait à se soustraire, pour les détails, à cette tutelle qui froissait sa fierté. Aussi, sans se demander s'il agissait bien, il s'empressa de répondre :

— Veuillez remercier Mme de Jozères de sa charmante proposition que j'accepte.

— Faites mieux, venez la remercier vous-même en acceptant aussi notre dîner. Nous ne sommes qu'en famille, proposa tout souriant de Jozères.

Cette fois Paul fut prudent.

— Impossible, dit-il. J'ai déjà, malheureusement, accepté une autre invitation.

— Alors je me résigne à remettre à un autre jour le plaisir de vous recevoir, répliqua l'ex-magistrat en tirant son carnet.

Sur le dos d'une carte, il traça un chiffre au crayon.

— Crainte d'oubli de votre part, voici le numéro de la loge, ajouta-t-il en lui tendant la carte.

Durant la seconde que ce dernier avait écrit, Avril s'était dit en l'examinant :

— Oui, ce doit être lui qui a fait fuir Mme Pillois.

— Vous sortiez, reprit M. de Jozères. J'ai là ma voiture; voulez-vous que je vous mette sur votre route?

— Oh ! je partais sans autre but que de marcher au hasard pour me mettre en appétit.

— Alors laissez-moi vous conduire jusqu'à l'entrée des Champs-Élysées, la promenade vous y sera plus agréable, insista poliment le gendre de Perrier.

— Avec plaisir ! fit Paul qui, sans projet arrêté, accepta cette façon de passer son temps.

Dans la rue, piaffaient les deux magnifiques chevaux d'une élégante voiture dans laquelle il prit place. Au train dont partit l'attelage, quelques minutes devaient suffire pour atteindre l'endroit désigné.

Sans doute que M. de Jozères pensa qu'il avait peu de temps à perdre, car, au troisième tour de roue, il se pencha vers Avril, et, avec ce calme qui avait tant surpris le jeune homme la première fois, il prononça :

— M. Perrier et moi, nous nous sommes sérieusement occupés de votre avenir, cher monsieur. Nous croyons pouvoir bientôt réaliser toutes vos espérances.

— Je le souhaite... dans l'intérêt de tout le monde, appuya carrément l'héritier enchanté de faite sentir l'éperon au coquin à si vénérable tête.

L'ex-magistrat demeura impassible à cette menace, et poursuivit :

— Je vous dirais ce que nous avons résolu, si je ne tenais à laisser au docteur le plaisir de vous l'annoncer lui-même. J'invoque votre patience jusqu'à ce moment.

— Vous avez demandé quarante-huit heures. Tant que le délai ne sera pas expiré, je n'agirai pas.

— Dites-vous vrai? demanda vivement M. de Jozères en le regardant dans les yeux.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, répliqua Paul étonné de l'émotion de son ennemi.

— Alors pourquoi, avec de si bienveillantes dispositions, avez-vous donc commencé l'attaque?

— Moi! fit l'héritier.

— Oui, en nous retirant tout à coup Mme Pillois, devenue introuvable?

— Moi! répéta le jeune homme.

Mais si Avril était surpris par cette accusation s'adressant à lui, il lisait en même temps sur les traits de M. de Jozères la plus profonde stupéfaction d'apprendre qu'il était étranger à cette disparition.

— J'en accusais le docteur et vous, s'écria Paul.

— Perrier et moi nous avons cru que le coup venait de vous, repartit M. de Jozères avec un accent de sincère franchise.

Le calme de l'ex-magistrat était entamé. Son teint avait pâli, sa main tremblait et, perdant son sang-froid habituel, Avril l'écouta qui murmurait :

— Bricard... la Pillois... quel est donc celui qui, pour la deuxième fois, nous frappe ainsi dans l'ombre?

La voiture, à ce moment, s'arrêtait au bas d'un des deux groupes des chevaux de Marly qui décorent l'entrée des Champs-Elysées. Le valet de pied, assis à côté du cocher, sauta vivement à terre et vint ouvrir la portière près de laquelle il se tint immobile. Devant ce témoin, dont la présence brisait l'entretien, M. de Jozères sut maîtriser le trouble qui l'agitait et, raffermissant sa voix, il salua le jeune homme de cet adieu :

— Bonne promenade, cher monsieur, et à ce soir, aux Italiens.

— A ce soir, répéta l'invité en posant pied à terre.

Il se mettait en marche quand il entendit le maître dire au valet de pied qui attendait ses ordres :

— Quai Voltaire, chez le docteur. Que Louis presse ses chevaux.

— Oh ! oh ! pensa Paul, il a hâte de retrouver son compère pour s'expliquer sur cette fuite de la Pillois qu'il m'attribuait.

Cette réflexion le fit tomber dans une profonde rêverie. A l'émotion qu'avait manifestée M. de Jozères, il était évident pour lui que gendre et beau-père n'avaient pas participé à la disparition de la veuve. Mme Pillois était-elle partie d'elle-même? Non. Car, vieillie dans ses habitudes casanières, elle n'aurait pu rompre, en quelques heures, avec sa vie habituelle. Il fallait donc qu'une influence étrangère la poussât, au besoin même la contraignît à cette nécessité. Et dans quel but cet inconnu, qui intervenait mystérieusement, agissait-il? Etait-ce contre lui pour l'empêcher de retrouver sa famille? Etait-ce contre de Jozères et Perrier?

— C'est ce que saurait découvrir Bourguignon, murmura-t-il.

Tout à coup le rire lui arriva en songeant à son domestique :

— Non, continua-t-il, le vieux n'est pas si malin qu'il se dit. Ne m'affirmait-il pas, il y a une heure, que c'était de Jozères qui devait avoir fait le coup de la Pillois? Et l'effroi de celui-ci m'a prouvé qu'il n'est pour rien dans ce tour d'escamotage qu'il me mettait sur le dos et qui le terrifie maintenant qu'il m'en sait innocent... Décidément non, maître Bourguignon, malgré ses airs de prophète, n'est pas un devin. Qu'il me conte le passé, soit !... mais, pour le

présent, j'y verrai toujours aussi clair que lui. Tout aussi bien que je ne lui ai pas encore soufflé mot de mon aventure du bal de l'Opéra, je ne lui dirai rien de cette soirée aux Italiens.

Et, sur cette décision prise, Avril, qui avait marché à l'aventure, secoua sa préoccupation morale pour ne s'occuper que de la foule qu'avait attirée sur la promenade cette belle journée d'hiver.

Des deux larges allées qui montent de la place de la Concorde au rond-point, la voiture de M. de Jozères l'avait déposé sur celle de gauche, la moins fréquentée des promeneurs.

— Passons de l'autre côté, se dit-il.

A l'endroit où il mit le pied sur la chaussée pour la traverser, un coupé de maître stationnait le long de la bordure en granit, dans la direction du rond-point. En sens inverse de cette voiture, un cavalier avait arrêté son cheval et, un peu penché vers la portière, il causait avec la personne qui en occupait l'intérieur.

Au moment où Paul passait derrière le coupé, une voix de femme, voix doucement mélodieuse, disait :

— Il faut espérer qu'à ma prochaine visite je serai assez heureuse pour te trouver chez toi.

— Tu me vois désolé de ma mauvaise chance, répondit le cavalier.

— Viendras-tu aux Italiens ce soir?

— Je n'ose le promettre.

— Ah! alors, au prochain revoir, ajouta la dame dont le ton s'accentua affectueusement.

Avril s'était subitement arrêté derrière la voiture aux premiers mots qui avaient frappé son oreille.

— Où donc ai-je entendu cette voix? se demanda-t-il.

Et, pour que ses yeux aidassent à sa mémoire, il re-

monta sur la contre-allée afin de venir plonger, par l'autre portière, un regard dans le coupé.

Malheureusement il avait perdu à écouter un temps précieux, car, au même instant, sans doute sur un signal donné par la dame après son adieu au cavalier, la voiture partit à fond de train avant qu'il eût satifait sa curiosité.

Mais, en quittant la place, le coupé avait démasqué le cavalier qu'il cachait et Paul, dans cet homme, reconnut le Toto l'Arsouille que Bourguignon lui avait dit s'appeler le comte de Valnac.

Certes, de ces deux noms, celui qu'il pouvait revendiquer à cette heure, c'était le dernier. Dans cet élégant cavalier, à la mise d'un goût exquis, au fier maintien, il eût été impossible de rien trouver qui rappelât le trivial et grossier personnage qu'on acclamait au bal.

Sans s'être aperçu qu'il était observé, le comte enleva son cheval qui prit le galop.

— Beau cavalier! pensa Paul qui, tout en le suivant des yeux, traversait la chaussée pour venir, sur l'autre allée, se joindre au flot des promeneurs.

Pas plus sur ce côté que sur l'autre, il ne put se livrer à la bonne jouissance de la flânerie, car, à son dixième pas, la pensée qui se logea dans son cerveau lui fit tout oublier.

— Où donc ai-je entendu cette voix de femme? ne cessait-il de se dire en fouillant sa mémoire.

Le public qui l'entourait dut le croire fou en le voyant s'arrêter tout à coup, se frapper violemment le front et s'écrier :

— J'y suis! j'ai trouvé!

Oui, il avait enfin trouvé, grâce à la rencontre de Toto l'Arsouille. Son souvenir l'avait ramené à cette première fois qu'il avait vu le chicard... à la loge... à la dame

masquée qui lui avait parlé en russe. Alors cette voix, avec toutes ses intonations, avait vibré à son oreille et il s'était rappelé.

— J'y suis, se répéta-t-il, c'est la femme qui a commandé ma mort à Bricard et à Toto.

Aussitôt, dans son cerveau, se mit à tinter aussi une seconde voix, avec d'autres tons, également harmonieuse et suave.

Paul s'arrêta ébahi.

De ces deux voix, laquelle appartenait à son ennemie? quelle était celle de la femme du souper? Elles lui arrivaient maintenant bien distinctes à la mémoire et, par un étrange phénomène, il ne pouvait préciser à laquelle des deux femmes l'une ou l'autre voix était propre.

— Elles seraient là, me parlant, que je ne saurais désigner, au son de la voix, celle que j'ai conduite au restaurant.

Mais il se reprit immédiatement, car un incident du passé lui revint à l'esprit.

— Oui, oui, je reconnaîtrais celle du souper si, encore une fois, elle me faisait entendre cette touchante prière : « *Oh! je vous en supplie!* » qui m'a si profondément remué l'âme quand j'ai voulu enlever son masque. Oui, à cet accent si doux et enivrant, je saurais dire : C'est elle!

Tout à ses méditations, Avril, sans s'en apercevoir, s'était remis sur le chemin du boulevard.

— La femme qui causait tout à l'heure avec ce Valnac est-elle Mme de Jozères?... elle qui se trouvait dans un coupé de maître quand je venais de quitter la voiture de son mari? La fortune du ménage lui permet-elle deux voitures? Je le saurai ce soir aux Italiens, où elle doit me recevoir dans sa loge.

Puis, tout pensif, il se demanda :

— Etait-ce l'autre?... celle du souper?

Il eut un mouvement joyeux.

— Mais, s'écria-t-il, je puis la retrouver... la reconnaître. Ne lui ai-je pas entendu dire à ce Valnac qu'elle irait aussi aux Italiens... Elle sera ce soir dans la salle, je...

Avril s'interrompit pour lancer encore un bruyant éclat de rire :

— Je deviens stupide, en vérité. Qui me dira que c'est elle puisque je n'ai jamais vu son visage!

Cent mètres plus loin, il avait retrouvé toute sa hardiesse insouciante.

— A quoi bon me casser la tête? On dit que les événements mènent l'homme... Eh bien, qu'ils me conduisent! Au petit bonheur!!

A l'heure voulue, il quitta le cabaret en vogue où il avait finement dîné et, après quelques tours de boulevard, il prit la route du Théâtre Italien. Malgré lui, ses préoccupations le ressaisirent comme il montait l'escalier qui conduit aux loges et il murmura :

— Depuis l'Opéra où elle donnait ses ordres à Bricard, Mme de Jozères, à la messe et au dîner du docteur, est restée muette pour moi. Espérons que ce soir il me sera donné d'entendre sa voix.

La toile venait de se lever au moment où il se présentait devant la loge désignée dont l'ouvreuse se hâta de lui ouvrir la porte.

Le premier coup d'œil d'Avril lui apporta un désappointement. Le docteur et de Jozères occupaient seuls la loge. Ce dernier, se levant à son arrivée, insista pour lui céder sa place tout en disant :

— Mme de Jozères vous supplie, par ma voix, d'excuser son absence. Elle a été forcément retenue par une douloureuse migraine qui l'a surprise au retour du bois.

— Ah! vous avez conduit Mme de Jozères au bois? demanda Paul mis en éveil par ce détail.

— Non, diverses courses ont occupé ma journée. Elle est sortie seule.

— Je regrette alors d'avoir pu la priver pendant dix minutes de sa voiture dans laquelle vous m'avez fait monter tantôt.

— Oh! ne craignez rien, ma femme a aussi son coupé, répliqua l'ex-magistrat.

Ce renseignement était tout ce que le jeune homme voulait savoir.

— C'était donc elle qui causait, en le tutoyant, avec le comte de Valnac, pensa-t-il.

Et son regard se promena dans toute la salle pour s'assurer si, bien qu'il eût dit non, le comte n'était pas présent à la représentation.

Il ne croyait nullement à la migraine de Mme de Jozères et s'apercevait un peu tard que le médecin et son gendre l'avaient adroitement attiré à un rendez-vous pour y décider de la paix ou de la guerre. La preuve lui en fut aussitôt donnée par le docteur qui, profitant d'un quatuor à grand fracas d'orchestre, dont le bruit ne permettait pas à ses paroles de dépasser la loge, se pencha vers lui en disant :

— Voulez-vous que nous parlions un peu de nos affaires?

— Je vous écoute.

— Vous nous avez demandé d'assurer votre avenir. Donc nous avons pensé qu'une des premières conditions pour réaliser votre désir était d'abord de vous faire faire un beau mariage.

— Bien raisonné, mais...

— Oh! nous avons prévenu tous vos mais. La personne apporte une dot de cinq cent mille francs.

L'énonciation de la somme fit avidement tressaillir notre héros.

— De plus, continua Perrier, elle est jeune, fort belle, de haute famille.

— Et vous la nommez?

— Mlle Blanche d'Armangis.

A ce nom qui lui rappelait la gracieuse enfant qu'il avait vue à l'église, Paul contint un mouvement d'indicible étonnement. Affectant la plus profonde indifférence, il répliqua d'une voix moqueuse :

— Belle femme et grosse dot, c'est déjà fort bien... mais... vous voyez que vous n'avez pas prévu tous les mais... et ma dot, à moi ?

Les deux complices échangèrent un triste regard. Il leur fallait s'exécuter.

— Oh! dit le docteur avec un sourire contraint, mon gendre et moi nous y avons pensé et nous avons résolu de vous offrir une somme de....

Mais comme il allait apprendre le chiffre, Avril tourna la tête pour se rendre compte d'un émoi qui courut tout à coup dans la salle, en même temps qu'un murmure d'admiration se faisait entendre.

Tout les regards convergeaient sur une loge dans laquelle venait d'apparaître une femme d'une éclatante beauté.

— Ah ! voici Mme d'Armangis qui arrive, annonça M. de Jozères.

VIII

Si ce titre de dame n'avait été donné à celle qui lui apparaissait, Paul, tant la ressemblance était grande, aurait cru revoir la jeune fille qu'il avait entrevue à l'église. Non plus la jeune fille aux pudiques et modestes charmes, mais transformée en une beauté splendidement épanouie, consciente de son irréprochable perfection et sachant en faire valoir tout l'éclat.

Mme d'Armangis était coiffée des énormes nattes de sa riche chevelure blonde qui se relevaient sur le haut du cou dont elles laissaient voir tout le gracieux contour. Ses magnifiques épaules et sa poitrine à demi nue émergeaient, éblouissantes de blancheur, d'un corsage en crêpe noir, recouvert de dentelles, coupé de bandes de velours brodées de grègues d'or. Quand, autour d'elle, toutes les femmes étincelaient de diamants, elle portait, aux oreilles, au cou et aux bras, une de ces parures artistiques ciselées par Castellani, le grand artiste romain qui commençait alors sa réputation; bijoux qui ne pesaient peut-être pas ensemble dix louis d'or, mais dont l'art faisait monter le prix à plusieurs milliers d'écus.

Aussitôt assise dans sa loge, où elle était seule, elle passa en revue des yeux toute la salle, répondant aux saluts

de ses amis par une petite inclinaison du bouquet de lilas blanc qu'elle tenait à la main. Quand son regard vint s'arrêter sur la loge de Perrier et de son gendre qui saluèrent, elle aperçut les yeux ardents d'Avril fixés sur elle. Sans paraître avoir rien vu, elle continua son inspection des loges, puis elle se tourna vers le scène, et, avec la plus profonde attention, elle écouta la musique.

Seulement, dans la pose un peu renversée qu'elle avait prise sur son fauteuil, pose trouvée du premier coup comme si elle n'avait pas été étudiée, il y avait une sorte de grâce voluptueuse qui ne pouvait échapper à l'héritier auquel Mme d'Armangis se montrait de trois quarts.

Muet à côté du jeune homme, le docteur avait sournoisement guetté du coin de l'œil l'effet produit sur son voisin par l'apparition de la superbe coquette. Au feu qui brillait dans les yeux de Paul rivés sur elle, Perrier eut un léger sourire.

— Eh ! eh ! se dit-il, ce garçon, si peu maniable pour nous, s'adoucirait-il avec elle ? Bast ! pourvu que je retrouve mes lettres... tout chemin mène à Rome.

Au contact de la main du médecin qui se posait sur son bras, Avril secoua l'étrange fascination qui lui avait fait oublier la situation présente.

— Voici votre future belle-mère, souffla le docteur en lui désignant du regard Mme d'Armangis toujours attentive à la scène.

Ce mot sonna mal à son oreille.

— Oh ! ma belle-mère ! fit-il, c'est un titre bien respectable pour une aussi jeune femme. Que Mme d'Armangis ait épousé un frère de Mlle Blanche, je l'admets. Dites-moi qu'elle est sa belle-sœur, oui, c'est possible ; mais qu'elle soit sa mère, je le nie.

— Diable ! se dit Perrier, il mord vite à la grappe.

Et il répliqua :

— Je conviens que Mme d'Armangis jouit d'une perpétuelle jeunesse, mais vous serez bien obligé de me croire quand la parfaite ressemblance de sa fille avec elle vous aura prouvé mon dire.

— C'est vrai, pensa aussitôt Paul auquel revint le souvenir de la jeune fille de l'église.

Que ce fût par le mariage de la fille ou par la galanterie de la mère qu'il fût délivré, le docteur ne voyait que le but à atteindre. La chance lui paraissant tourner vers la mère, il se mit à appuyer de ce côté :

— Oui, reprit-il, Mme d'Armangis a su conserver une bien remarquable beauté. C'est un fait qui n'est pas rare chez les personnes qui possèdent sa nature.

— Quelle nature ?

— Une tranquillité d'âme que rien ne saurait émouvoir. L'absence d'émotions ou de chagrins est pour beaucoup dans sa persistante jeunesse.

— Mais il est une expression pour qualifier ces sortes de natures. On les appelle, je crois, des femmes sans cœur.

Le médecin prit un petit air effaré:

— Oh! oh! cher monsieur, que me faites-vous dire de Mme d'Armangis ! Je ne prétends pas soutenir qu'elle manque de cœur, mais je puis affirmer que personne encore n'a su le faire battre.

— Ah ! vraiment? fit Paul qui, involontairement, sentait sa curiosité s'intéresser à ces détails.

— Non, personne, répéta le docteur. Aussi, entre intimes, bien en confidence, Mme d'Armangis rit quelquefois de n'avoir pas encore rencontré son vainqueur.

— En rit-elle bien franchement, croyez-vous ? appuya le jeune homme.

— Eh ! sait-on ce qui se passe dans le cœur des femmes? Qui nous assure que, chez cette créature indifférente, il n'existe pas un immense désir de connaître tous les orages

d'une passion vraie? Seulement c'est le vainqueur qui n'arrive pas... l'homme qui ne suivrait point le banal sentier de la galanterie... l'homme hardi... qui oserait... que sais-je? moi! L'imagination de cette femme doit avoir caressé une chimère dont la réalisation la trouverait vaincue. On en a vu accepter des monstres après avoir refusé des beaux garçons comme vous... Expliquez cela, si vous pouvez?

— Ah! Mme d'Armangis n'a pas encore trouvé son vainqueur? répéta Paul dont le regard alla se poser encore sur celle dont il parlait.

Le docteur éprouva un doux frémissement de satisfaction.

— Toi, mon garçon, pensa-t-il, maintenant que j'ai amorcé ta vanité, je puis te servir à la belle qui se chargera de te retourner sur le gril.

Raide et grave, M. de Jozères avait paru complétement absorbé par la scène. A ce moment, il se pencha vers Perrier pour lui dire :

— Le rideau va tomber, ne vous paraît-il pas convenable, pendant l'entr'acte, que nous demandions à Mme d'Armangis la permission de lui présenter notre protégé?

— Ah! me présenter? fit Avril qui sentit le sang lui monter brûlant au cerveau à la pensée qu'il allait se trouver en présence de cette femme.

— Mais, oui, vous présenter, reprit le docteur. Ne faut-il pas toujours en arriver là? Après tout l'éloge que nous lui avons fait de vous, Mme d'Armangis a bien voulu s'intéresser au futur que nous lui offrions pour sa fille... mais il est nécessaire qu'elle vous connaisse afin de pouvoir, à son tour, plaider votre cause près de son mari.

— M. d'Armangis ne sait donc encore rien de votre proposition?

— Oh ! lui, c'est un détail, dit Perrier, votre affaire principale est d'abord de plaire à sa femme.

Et, se reprenant, il appuya avec un gros rire :

— Quand je vous dis de plaire... à titre de gendre, bien entendu... car, autrement, vous y perdriez tout votre latin.

Le rideau tombait comme le médecin donnait ce dernier coup d'éperon à l'amour-propre de l'héritier.

M. de Jozères se leva aussitôt.

— Je vais tenter l'aventure, déclara-t-il.

— Bien, allez, nous attendons votre retour avec impatience, riposta Perrier qui demeura près de Paul.

Dix secondes après, ils virent de Jozères se présenter dans la loge de la belle blonde.

— Ah ! que ce mariage s'accomplisse et, vous pouvez en juger par la mère, vous aurez une bien jolie femme. Blanche est une séduisante créature... On l'épouserait même sans dot, avait continué le médecin après le départ de l'ex-magistrat.

Son dernier mot fut malheureux, car Avril l'interrompit vivement :

— A propos de dot, docteur, dit-il, vous m'avez appris que la dot de Mlle Blanche était de cinq cent mille francs, mais vous avez oublié de m'apprendre à quel taux, vous et votre gendre, vous aviez chiffré la mienne ?

— Aïe ! pensa Perrier, ce garçon, que je croyais tout énamouré, me paraît avoir une rude suite dans les idées.

Et, tout haut, en souriant, il ajouta :

— C'est pourtant vrai ! Nous ne vous avons pas appris que notre intention était de faire la somme ronde en vous complétant le million.

Avant que le jeune homme pût répondre, de Jozères reparut en disant :

— Venez, messieurs, Mme d'Armangis vous attend. .

Dans le couloir, où Paul marchait à son côté, l'ex-magistrat poursuivit gaiement :

— Je vous préviens, cher monsieur, que, dès que nous vous aurons présenté, nous serons obligés de vous abandonner momentanément, attendu que cette dame désire vous tenir un peu à confesse pour vous faire mille questions de mère craintive... et un peu sévère, je vous en avertis. Ainsi donc, posez au petit saint dix minutes durant, et nous accourons alors vous délivrer.

Et, comme on était arrivé devant la loge, M. de Jozères la main sur le bouton de la porte, ajouta, toujours gai :

— Attention ! Vous allez être prisonnier.

Précédant l'héritier dans la loge, il se retourna aussitôt vers lui pour le montrer à Mme d'Armangis.

— M. Paul Avril, notre cher protégé que je recommande, madame, à toute votre indulgence, annonça-t-il.

La coquette répondit par une gracieuse inclinaison de tête que Paul lui rendit par un profond salut.

Comme le jeune homme se redressait, de Jozères quittait la loge en disant :

— Je laisse monsieur au confessionnal.

Et il referma la porte sur le couple.

— Ouf ! fit-il en se retrouvant avec le docteur resté dans le couloir, maintenant allons faire un tour de foyer pendant qu'elle jette son grappin.

— Euh ! euh ! répliqua le complice en remuant la tête, j'ai idée que ce garçon trébuchera peut-être, mais qu'il ne tombera pas.

— Alors nous en serons quittes pour lui donner cette somme que Mme d'Armangis veut gagner. Avoir deux cordes à son arc n'a jamais nui. Que notre belle Dalila échoue dans sa tentative de désarmer ce Samson amoureux et nous aurons encore la combinaison du mariage de

Blanche pour lui racheter nos secrets. Lui avez-vous offert la somme en question ?

— Au moment où vous êtes venu le chercher pour la présentation, vous avez empêché sa réponse.

— Oh ! il acceptera ! fit de Jozères d'un ton rassuré.

Perrier devait être dans un de ses jours de méfiance, car il secoua encore la tête.

— Tenez, dit-il, nous ferions mieux de doubler, tripler même la somme et d'en finir, tout de suite et nous-mêmes, sans attendre ce mois que Mme d'Armangis nous a demandé. Qu'elle séduise pour son compte... pour le secret qui la menace... et qu'elle y mette le temps qu'elle voudra. Mais nous, croyez-moi, mon ami, traitons vite avec le jeune homme et soyons sauvés avant que nous ayons sur le dos l'inconnu qui rôde autour de nous, encore plus menaçant que cet Avril, et qui nous a porté ce mystérieux coup de la Pillois disparue. Quelqu'un a mis la main dans notre jeu, j'en suis certain.

— Quelque complice de ce jeune homme sans doute.

— Non, cet inconnu travaille pour lui. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Aussi, je vous le répète, doublons et triplons la somme pour éteindre notre secret dans les mains d'Avril. Ceci fait, nous braverons impunément le second et mystérieux ennemi.

Des deux coquins, M. de Jozères était l'avare. Cette proposition de tripler la somme le prenait à l'improviste et il ne pouvait y consentir sans en avoir longtemps pesé le pour et le contre.

— Bast ! reprit-il, vous vous alarmez trop vite, nous nous en tirerons à meilleur marché et à notre aise... il n'y a pas péril en la demeure.

— Puissiez-vous dire vrai ! Après tout nous avons encore cette soirée pour traiter avec le jeune homme.

— Et comme l'entr'acte va finir, allons le tirer des

griffes dans lesquelles nous l'avons jeté, ajouta en riant l'ex-magistrat.

Ils quittèrent le foyer et reprirent le chemin de la loge qu'ils se firent ouvrir.

Une surprise les y attendait.

La belle femme était seule !

— Et Avril ? demanda vivement le docteur stupéfait.

— Ne vous a-t-il pas rejoints ? répondit Madame d'Armangis avec une émotion qui n'était nullement jouée.

— Mais qu'est-il donc arrivé, madame?

— A ma dixième parole, il s'est brusquement levé et, après m'avoir regardée d'une étrange façon, il s'est enfui sans prononcer un mot.

Les deux hommes échangèrent un regard alarmé.

— Oui, continua leur blonde alliée, il s'est enfui comme un vrai fou, sans une explication, sans une excuse. Ce n'est pas, bien sûrement, ce que je lui ai dit qui a pu l'effaroucher à tel point, car je n'ai pas même eu le temps d'achever la phrase banale dont je l'accueillais. J'ai pensé qu'il allait vous retrouver et que, par vous, j'aurais le mot de l'énigme.

— Il n'a pas paru au foyer, dit Perrier en jetant les yeux sur sa propre loge pour s'assurer si le jeune homme n'y était pas rentré.

Mais la loge était vide.

Les premiers accords de l'orchestre leur annonçant le prochain lever du rideau, l'ex-magistrat et le docteur regagnèrent leurs places.

— Qu'est-il devenu ? demanda de Jozères, chemin faisant.

— Il rôde sans doute par les couloirs et nous allons le voir revenir.

— Mauvais début pour Mme d'Armangis, n'est-ce pas?

— Raison de plus pour nous tirer nous-mêmes des mains d'Avril, appuya Perrier.

L'acte était en grande partie joué et les deux complices, fort inquiétés par cette disparition inexplicable, n'espéraient plus revoir Paul quand celui-ci reparut dans la loge.

Son absence avait duré une demi-heure.

Il était fort pâle, un peu essoufflé et en proie à une fébrile agitation que tout l'effort de sa volonté ne parvint pas à dissimuler au méfiant coup d'œil du docteur.

— D'où vient-il? pensa ce dernier en constatant la pâleur du jeune homme.

— Ah! cher monsieur, dit de Jozères empressé, vous nous trouvez sérieusement alarmés. Mme d'Armangis, en nous faisant part de la précipitation avec laquelle vous l'aviez quittée, avait peur qu'un mal subit ne fût venu tout à coup vous surprendre... et elle nous avait fait partager sa crainte.

— C'est la vérité, avoua Paul.

Le médecin lui prit le poignet.

— En effet, dit-il, votre pouls est agité, vous êtes malade.

— Oh! c'est-à-dire, je l'étais. J'ai été un peu respirer l'air, et me voilà tout à fait remis d'une sotte défaillance dont je vous dirais la cause, si vous me promettiez de ne pas me trouver trop ridicule.

— Oh! pouvez-vous le craindre! s'écria de Jozères curieux.

— Eh bien, vous le voyez d'ici, Mme d'Armangis tient à la main un bouquet de lilas blanc et...

— Et le parfum de cette fleur vous fait mal? interrompit Perrier.

— Précisément. J'ai toujours cherché à combattre l'effet produit sur moi par cette odeur, mais, malgré ma vo-

lonté, quand je la respire, je me sens défaillir. J'ai compris que j'allais me trouver mal et je me suis échappé à la hâte sans même prendre le temps de m'excuser.

— C'est peut-être vrai, pensa le docteur qui, par état, connaissait les insurmontables répulsions que certaines organisations éprouvent pour telle ou telle senteur.

Après cette explication naïvement donnée, Paul s'empressa d'ajouter :

— Je compte, messieurs, sur votre complaisance pour obtenir de Mme d'Armangis le pardon de mon involontaire impolitesse.

— Oh ! vous m'avez l'air d'être tout pardonné, si j'en crois le petit signe qu'on vient de me faire pour m'appeler à fournir une explication, dit M. de Jozères dont le regard était arrêté sur la grande dame.

En voyant reparaître Avril, Mme d'Armangis s'était sentie prise d'une irrésistible curiosité et, sans attendre le prochain entr'acte, elle avait adressé à l'ex-magistrat ce signal d'appel dont il venait de parler.

— Allez calmer l'inquiétude de notre amie au sujet de monsieur, conseilla le docteur à son gendre.

Sur cette invitation, de Jozères sortit doucement de la loge pour reparaître bientôt dans celle de Mme d'Armangis que Paul vit s'empresser de questionner l'arrivant.

Après avoir écouté quelques paroles qui devaient avoir trait à son bouquet, elle tourna vers Avril son visage attristé, comme pour s'excuser d'avoir été involontairement la cause de son malaise, puis, sur un ordre d'elle, de Jozères entr'ouvrit la porte pour appeler l'ouvreuse à laquelle la jolie femme tendit son bouquet.

— Eh ! eh ! cher monsieur, on vous fait des concessions, dit Perrier qui avait suivi la scène. Donner son bouquet à

l'ouvreuse, c'est fort clairement indiquer que vous pouvez revenir.

Mais Paul n'entendit rien. Son œil ardent et joyeux s'attachait sur Mme d'Armangis pour laquelle il semblait avoir tout oublié.

— Décidément, pensa le docteur, il a dit la vérité à propos du bouquet, c'est bien le parfum qui l'avait fait fuir. Au regard dont il couve la belle, il est évident qu'elle n'a été pour rien dans sa retraite.

A ce moment, son visiteur, après quelques autres phrases échangées, quittait Mme d'Armangis.

— Voici mon gendre qui revient pour vous sommer d'avoir encore à comparaître, ainsi que disent messieurs les huissiers, ricana Perrier.

Avril se retourna vers la porte plein de la vive impatience de voir reparaître le magistrat et d'apprendre ce qui s'était passé.

Mais la porte de la loge resta close.

— Ah ça, qu'est-il donc aussi devenu? se dit le docteur étonné de ce retard.

— M. de Jozères est-il parti? demanda Paul, après une nerveuse attente de quelques minutes.

— Il aura rencontré dans le couloir quelqu'un qui le retient à causer, répliqua Perrier au hasard.

L'acte finissait quand le gendre reparut :

— Devinez ce qui arrive? débuta-t-il.

— Dites-nous-le, ce sera plus vite deviné, riposta le docteur.

— Il arrive que Mme d'Armangis s'ennuie à cette pièce et qu'elle ne tient pas à voir les autres actes. Comme elle veut occuper le reste de sa soirée et que je lui ai dit que Mme de Jozères était un peu souffrante, elle m'a demandé de lui offrir une tasse de thé à la maison afin de rendre visite à ma femme.

Avril s'était levé et, tout en proie à un étrange trouble, il écoutait cette explication.

— Elle se rend chez vous, dit-il d'une voix sèche.

Perrier, en voyant cette émotion, se l'expliqua par la crainte qu'avait le jeune homme que la soirée fût brusquement finie pour lui. Aussi se hâta-t-il de dire :

— Bien entendu, monsieur Avril, que vous êtes de cette petite fête. Il est donc inutile de vous tourmenter ainsi.

— Ah ! merci ! je vous avoue que j'ai eu un moment la peur de n'être pas des vôtres, reprit Paul en affectant d'éprouver une subite satisfaction.

Mais, si sa bouche souriait, son front, toujours sombre, prouvait que cette prétendue crainte alléguée par lui n'était nullement le motif de son émoi.

— Alors, continua de Jozères, je suis descendu bien vite sous le péristyle du théâtre à la recherche de mon valet de pied pour l'envoyer prévenir Mme de Jozères de notre arrivée.

Si les deux hommes n'avaient été occupés en ce moment à endosser leurs pardessus, ils auraient sans doute surpris le tressaillement qui venait de secouer Avril au nom de Mme de Jozères.

— Vite, vite, ne laissons pas Mme d'Armangis s'impatienter trop longtemps, conseilla le docteur.

Ils rejoignirent la jolie femme qui, tout emmitouflée dans le satin et le duvet de cygne d'une sortie de bal, les attendait debout au seuil de sa loge.

A la vue de Paul, elle trouva un de ses plus enivrants sourires.

— Allons, monsieur l'ennemi des lilas, offrez-moi votre bras, prononça-t-elle d'une voix qui retentit mélodieuse à l'oreille de l'héritier.

En même temps sa petite main se posa légère sur le bras d'Avril qui frissonna au contact.

Sa voiture et celle du magistrat les attendaient rangées devant la porte du théâtre.

— Messieurs, partez ensemble. Moi, j'enlève mon cavalier, dit-elle au docteur et à son gendre.

Et, après être montée en voiture en découvrant aux regards de Paul un charmant bas de jambe, elle lui fit place à ses côtés.

Du Théâtre-Italien à la rue Laffitte où demeurait de Jozères, les ardents chevaux firent peu durer le trajet, et pourtant, si court qu'il eût été, il suffit pour changer la physionomie de Mme d'Armangis.

Si ravissamment aimable au départ du théâtre, elle était pâle et inquiète quand elle pénétra dans le salon, brillamment éclairé pour la recevoir.

— Que s'est-il donc passé? se demanda de Jozères qui s'aperçut de ce changement.

Et du visage altéré de la femme son regard se reporta sur celui du jeune homme qu'il vit, plein d'extase, contemplant la grande dame.

— Elle troublée, lui calme... que signifie? se dit-il encore après ce double examen.

Quand le docteur était entré dans le salon, il s'était écrié :

— Où donc est Mme de Jozères?

— Madame, un peu souffrante de la migraine, s'est retirée dans sa chambre, répondit un valet.

— Ta, ta, ta, fit-il, je la connais, la migraine de madame ma fille. Elle n'est pas si forte qu'elle l'empêche de se montrer au moins un instant à ceux qui lui rendent visite. Attendez-moi; je vais vous ramener cette maîtresse douillette.

Et il partit à la recherche de sa fille.

Pour se donner une contenance, Paul s'était assis devant un guéridon tout couvert de revues et d'albums de gravures.

Debout devant la glace de la cheminée, Mme d'Armangis retouchait sa coiffure un peu dérangée par le capuchon de sa sortie de bal.

De Jozères s'approcha d'elle :

— Le poisson m'a l'air de vouloir mordre à l'hameçon, lui souffla-t-il.

Au lieu de répondre à cette phrase, la belle blonde ne dit que ces deux mots :

— J'ai peur!

Et un frisson courut sur ses splendides épaules nues.

— C'est vrai, vous me paraissez agitée... que s'est-il passé en voiture?

— Rien. Il s'est à peine échangé trois phrases entre nous.

— Sur quel sujet?

— Sur le dernier bal de l'Opéra.

— Et c'est cela qui vous a tant effrayée? murmura de Jozères en la regardant avec surprise.

Elle fit oui de la tête.

— Etiez-vous seulement à ce bal?

A cette autre interrogation, elle prononça encore :

— J'ai peur !

— Peur... vous! allons donc ! Vous qui joueriez vingt fois plus fort que ce garçon, vous avez peur devant cet homme qui, quand vous le voudrez, vous aimera comme un vrai naïf !

A peine avait-il prononcé ces mots que Mme d'Armangis parut subitement effarée par un fait nouveau. Son œil s'arrêta fixe sur la glace qui lui renvoyait l'image d'Avril toujours assis devant le guéridon et ne paraissant pas, par discrétion, faire attention aux

deux causeurs qui, debout devant la cheminée, lui tournaient le dos.

— Tenez, souffla-t-elle, puisque vous le croyez si naïf, voyez-le dans cette glace et vous changerez d'avis.

De Jozères regarda.

— Eh bien, fit-il, il feuillette un album. Est-ce donc là le dernier mot de la rouerie?

— Oui, mais, près de lui, à vingt pouces de son visage, remarquez-vous aussi ce vase de Saxe? Dites-moi donc ce qu'il contient?

— Un bouquet de lilas blanc! murmura le magistrat en tressaillant.

— Comment donc se fait-il, poursuivit-elle, que ce jeune homme, qui prétendait s'être pâmé à deux mètres loin de mon bouquet, ne s'aperçoive pas maintenant de ces fleurs qui lui effleurent le visage? Donc, il nous a menti au théâtre. Pourquoi s'est-il absenté? Qu'a-t-il fait durant son absence? Dans quel but est-il revenu? Maintenant le trouvez-vous toujours aussi naïf?

Cette découverte avait atterré de Jozères, qui se pencha encore vers la glace. Dans ce mouvement, sa main posa sur le marbre de la cheminée, et, sous ses doigts, il sentit un petit corps dur.

C'était, à demi roulé, plié, cassé, un morceau de mince carton dans lequel il reconnut une carte de visite.

— C'est une des miennes, se dit-il étonné à la fois de la trouver à cette place et en pareil état.

Et comme il la retournait, il lut, tracés au crayon, ces mots : *Loge nº 16*.

C'était la carte que le matin, dans l'escalier d'Avril, il lui avait donnée en l'invitant à profiter de la loge, dont il venait, crainte d'oubli, d'écrire le numéro.

Il blémit à son aspect.

— Comment cette carte est-elle rentrée ici? se de-

manda-t-il; cet homme s'est donc échappé du théâtre pour accourir chez moi?

Mme d'Armangis, ayant quitté le devant de la cheminée au moment où de Jozères trouvait la carte, n'avait pu s'apercevoir du trouble subit qui s'était emparé de ce dernier. Elle vint s'asseoir sur une large causeuse à l'autre extrémité du salon, et là, maitrisant l'instinctive peur que lui inspirait l'héritier, elle demanda d'une voix rieuse :

— Êtes-vous donc tant amateur de gravures qu'elles vous absorbent à ce point, monsieur Avril?

A cette phrase qui l'appelait, Paul ferma l'album et quitta le guéridon sans même voir la malencontreuse touffe de lilas qui l'avait trahi.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il en s'approchant, mais je regardais ces gravures... faute de mieux.

Et, en prononçant ce « faute de mieux », le jeune homme, debout à côté de la grande dame assise, attachait sur ses épaules nues des yeux qui avaient tout l'air de se rattraper des gravures.

— Oh! oh! je vais vous renvoyer à votre album? fit-elle pudiquement, comme embarrassée par la hardiesse du regard.

Puis, en souriant, elle lui montra une sorte de pouff un peu bas, placé devant elle.

— Tenez, asseyez-vous là et causons... de niveau.

Il ne perdit rien au change en obéissant à cet ordre, car Mme d'Armangis, s'appuyant les bras sur les genoux, se pencha vers lui, et, oubliant sans doute que, dans cette nouvelle pose, elle offrait à la vue de Paul ce qu'il contemplait toute à l'heure d'en haut, elle lui souffla bien bas :

— Maintenant, expliquez-moi donc ces enigmatiques phrases sur le bal de l'Opéra que vous m'avez dites en voiture il y a quelques minutes.



— Oh ! vous m'avez compris.

— J'ai compris que vous prétendiez m'avoir vue au bal de l'Opéra.

— Niez-vous y avoir assisté?

— Non, mais j'y suis bien peu restée. A deux heures du matin j'étais de retour chez moi, répliqua Mme d'Armangis avec une émotion dans la parole qu'elle ne pouvait dompter.

— Tenez, votre voix tremble; voilà ce que c'est que de vouloir faire un bien innocent mensonge quand on n'en a pas l'habitude.

— Vous ne croyez pas que j'étais rentrée à deux heures du matin?

— Non, et vous en savez le motif.

— Dites-le donc.

— Mais parce que, ma belle menteuse, il était jour quand nous avons fini de souper.

— J'ai soupé avec vous, moi !! fit-elle brusquement.

Paul, dans cette réponse, devina le trouble de la femme qui se voit reconnue. Il lui prit une main dans les siennes et doucement la pressa en disant de sa plus tendre voix :

— Pourquoi pareille peur? ce secret ne doit-il pas mourir entre nous? J'avais juré de ne pas vous suivre et j'ai tenu ma parole. C'est à un hasard béni que je dois de vous avoir retrouvée.

Ces phrases avaient été échangées à voix basse pour qu'elles ne pussent être entendues par l'ex-magistrat, toujours debout et adossé à la cheminée. Cette crainte était bien inutile, car de Jozères, sombre et pensif, était absorbé par la préoccupation qui lui torturait le cerveau.

— Oui, se disait-il, Avril est venu ici pendant la courte absence du théâtre qu'il a faite ! Est-ce sur moi que tombera

l'orage ? Il a dû voir, interroger ma femme... la menacer peut-être! Il faut que j'aille la questionner.

Mais au lieu de se rendre près de son épouse, le mari était resté cloué en place par cette autre pensée :

— Aimerait-il Mme de Jozères?

Et, en rusé matois, il pensait que sa femme innocente serait la première à lui conter ce qui avait eu lieu, tandis que, coupable, elle se trahirait par son silence.

— Si Léontine ne me dit rien, c'est qu'ils s'entendent, se répétait-il.

Les réflexions du mari soupçonneux et l'entretien de Paul et de Mme d'Armangis, au point où nous l'avons laissé, furent brusquement interrompus par le docteur qui, ayant sa fille à son bras, apparut dans le salon en criant d'une voix joyeuse :

— La voici! je vous amène la malade... non sans peine, je vous jure.

Soit qu'elle fût réellement souffrante, soit que le peignoir sombre qu'elle portait ne fût pas favorable à son teint, Mme de Jozères était pâle.

— J'ai obtenu de cette vilaine entêtée, qui se cramponnait à son fauteuil, qu'elle viendrait nous souhaiter le bonsoir et nous verser notre première tasse de thé, ajouta le père.

Mme d'Armangis s'était levée pour courir au-devant de l arrivante et l'embrasser en lui disant :

— Allons, pauvre amie, obéissez vite à ce tyran paternel afin de reconquérir votre liberté.

Au coup de sonnette donné aussitôt par l'ex-magistrat apparut un laquais portant un plateau à thé qu'il déposa sur un coin du guéridon.

Mme de Jozères prenait la théière pour verser quand son père, tout étonné, lui demanda :

— Ta migraine te rend donc aveugle, ma chérie? Com-

ment! tu ne vois pas M. Avril avec lequel tu as eu le plaisir de dîner chez moi?

Sans dire un mot, elle se tourna lentement vers le jeune homme et lui adressa un si glacial salut que le docteur, stupéfait, crut devoir présenter une excuse à Avril près duquel il se trouvait.

— Son indisposition doit être sincère, j'ai eu tort de n'y pas croire. Il faut qu'elle souffre beaucoup pour être ainsi distraite.

Paul se contenta de s'incliner.

De Jozères avait suivi des yeux la scène du salut.

— Oh! se dit-il tout rassuré, quel mépris pour cet homme! Il s'est sans doute passé une scène dont elle doit avoir hâte de me faire le récit.

Et, dans son impatience, le mari s'approcha de sa femme qui emplissait les tasses :

— La soirée a dû être bien longue pour vous, ainsi laissée seule, chère amie? lui dit-il à voix couverte.

— C'est vrai, fit-elle.

— Et il ne vous est arrivé aucune visite?

Mme de Jozères ne leva pas sa tête penchée sur le plateau et elle répondit d'une voix calme :

— Aucune.

L'époux resta impassible à ce mensonge, mais une froide colère lui monta au cerveau.

— Ils sont d'accord, se dit-il.

Perrier prit la première tasse versée, qu'il alla offrir à Mme d'Armangis retournée sur sa causeuse. Comme il revenait vers le guéridon, il s'écria tout à coup :

— Ah! que vois-je?

Et arrachant la touffe de lilas du vase de Saxe, il la jeta dans le feu.

Mme de Jozères eut un regard étonné qui demandait

compte à son père du motif qui lui faisait ainsi saccager ses fleurs.

Le docteur éclata de rire.

— Oui, mignonne, tu dois me croire fou, mais figure-toi que ce grand et solide garçon que tu vois là se trouve mal à l'odeur du lilas. S'il s'était approché du guéridon, crac! il se serait pâmé!

A la vue de ces fleurs près desquelles il s'était imprudemment tenu sans se plaindre, Avril comprit sa bévue. Un tout petit rire moqueur qui se fit entendre derrière son dos lui prouva que Mme d'Armangis s'était aperçue de son oubli.

— Aïe! je suis pincé! De Jozères a-t-il fait aussi la même remarque? se demanda-t-il.

Au même moment, le gendre, continuant l'explication commencée par son beau-père, ajouta :

— Oui, ma chère amie, un bouquet de lilas que tenait Mme d'Armangis a causé un tel malaise à M. Avril que, pendant une demi-heure, nous n'avons su ce qu'il était devenu. Il avait été respirer le grand air.

— C'est le meilleur remède en pareil cas, dit tranquillement Mme de Jozères que son mari observait.

Et elle se mit à emplir les tasses à nouveau. Mais si sa voix était calme, sa main tremblait à tel point que son père s'écria tout alarmé :

— Tu as la fièvre, mon enfant. Pardonne-moi ma cruauté d'avoir insisté pour te faire venir ici. Va te reposer. Nous t'excusons tous de ne pas rester plus longtemps.

— Oh! merci! murmura Léontine qui, après un salut adressé à la ronde, se dirigea vers la sortie.

Près de la porte se tenait Avril, un peu éloigné des autres assistants. Au passage de Mme de Jozères, il s'inclina.

— Lâche!!! dit-elle d'un ton qui ne put être entendu que de lui.

Le mari n'avait pas saisi le mot, mais il vit le brusque mouvement fait par Paul en recevant l'insulte.

— Elle lui a parlé, pensa-t-il.

Mme de Jozères sortait à peine que Mme d'Armangis s'écriait en regardant la pendule :

— Ah! grands dieux! déjà minuit? Moi qui oubliais que j'ai une soirée qui m'attend à ma sortie des Italiens. On m'a justement fait bien promettre d'y paraître.

Et, tout en parlant, elle s'était levée pour partir.

— Je vais vous mettre en voiture, dit Perrier en lui posant sur les épaules sa sortie bal qu'elle avait, en entrant, jetée sur un siége.

— Me mettre en voiture? ne pensez-vous plus que j'ai ce soir un cavalier? répondit-elle en souriant à Avril.

Ce dernier prit son chapeau avec empressement et, après les adieux faits, suivit la belle blonde.

Quand il l'eut aidée à monter en voiture, il se tint à la portière :

— Quand dois-je vous revoir? demanda-t-il d'une voix suppliante.

— Bientôt, croyez-le bien... ne fût-ce que pour avoir des détails sur ce fameux souper que vous prétendez avoir fait avec moi, après le bal.

— Vous ne voulez donc pas avouer? Vous savez pourtant que je dis la vérité... Faut-il que je vous le prouve?

— Oui, mais plus tard, car, à vous écouter portière ouverte, j'attraperais un gros rhume qui reculerait le moment de vous revoir.

— Et quand viendra ce moment?

— Demain! dit-elle en lui tendant une main sur laquelle il déposa un baiser.

Resté seul, le jeune homme reprit lentement le chemin de sa demeure en songeant à sa soirée.

— L'autre m'a appelé lâche ! murmura-t-il avec un frémissement de colère.

En arrivant, il trouva Bourguignon qui l'attendait.

— Monsieur est-il content? demanda le vieux serviteur.

— Oui, j'ai bien dîné, puis j'ai baguenaudé sur les boulevards et j'ai fini par retourner fumer quelques cigares dans un cabaret à la mode, répondit Avril qui s'était promis d'être discret envers son domestique.

— Alors, monsieur a fumé de bien bon tabac, car son odeur embaume les vêtements, réplique le vieillard en flairant l'habit, ôté par Paul, à l'endroit de la manche sur lequel Mme d'Armangis avait posé son bras.

IX

L'héritier dormit comme une souche.

Il était plus de midi quand il fut éveillé par un vacarme, dont il ne put se rendre compte, car il cessa aussitôt, et le jeune homme n'entendit plus que le bruit de la porte d'entrée qui se refermait.

Quand Bourguignon se glissa dans la chambre, avec le

plateau du déjeuner à la main, il trouva son maître assis sur son séant et l'oreille encore aux écoutes. A cette vue le bonhomme sourit en disant :

— Si je me suis permis d'entrer ainsi chez monsieur, c'est que j'étais bien sûr que son sommeil n'avait pu résister à un pareil tintamarre.

— C'est vrai. Quelle était donc la cause de ce fracas qui m'a réveillé en sursaut?

— La visite de certain sourd de notre connaissance auquel j'ai eu toutes les peines du monde à faire entendre que vous n'étiez pas visible. J'avais beau m'époumoner, il prétendait que je lui mâchais mes mots.

— Ah! le gros Caduchet?

— Précisément.

— Et que voulait-il?

— Vous avertir qu'il a reçu ce matin un petit billet de Mme d'Armangis par lequel, en lui rappelant qu'il est attendu ce soir à dîner, elle le prie de venir vous prendre pour vous conduire chez elle. En donnant cette commission à M. Caduchet, elle s'excuse sur son ignorance de votre adresse qu'elle a oublié de vous demander hier soir.

— Ah! très-bien! fit sèchement Avril dépité de voir le hasard mettre Bourguignon sur la voie de ce qu'il avait voulu lui cacher la veille.

Ce ton échappa au valet qui, en rangeant à droite et à gauche par la chambre continua gaiement :

— Si monsieur avait été réveillé par la visite de M. Caduchet une heure plus tôt, les oreilles lui auraient fièrement tinté.

— Bah! on parlait de moi quelque part? dit Paul qui comprit cette allusion à une croyance populaire.

— Oui, et pas bien loin d'ici.

— Où donc ça?

— En bas, dans la loge du concierge où le proprié-

taire, M. Perrier, avait envoyé la Cardoze pour recevoir de Mathis l'argent de ses termes.

— Et la Cardoze s'est occupée de moi?

— Elle n'a même causé que de vous, à ce que m'a déclaré le portier quand je suis descendu pour les provisions... un tas de questions sur vous, vos habitudes... vos vices même. Il paraît que, avant de venir ici, elle avait d'abord passé chez Mme de Jozères pour s'informer, de la part de son père, si cette dame allait mieux.

Et, tout en furetant dans les coins de la pièce, Bourguignon ajouta d'un air placide :

— Je suis heureux de pouvoir annoncer à monsieur que cette dame est tout à fait remise de l'affreuse migraine dont elle souffrait hier soir quand il est allé prendre le thé chez elle.

A cette nouvelle déconvenue qui lui montrait le domestique encore informé de ce qu'il n'avait pas voulu lui avouer, Avril partit d'un franc éclat de rire.

— Ma foi! s'écria-t-il, j'imagine qu'il est vingt fois plus simple de tout te conter.

Le vieux serviteur s'arrêta dans ses allées et venues et, se tournant vers le jeune homme, il lui dit d'une voix grave :

— Oui, dans l'intérêt de monsieur... dans son véritable intérêt.

— Allons! quitte ta mine sombre, mon brave. N'aie donc pas toujours l'air de croire que je danse sur un volcan.

Bourguignon le regarda fixement.

— Alors pourquoi la Cardoze vient-elle rôder par ici? demanda-t-il.

— Mais simplement pour toucher les termes de son maître, comme tu l'as dit. Tu vois bien, poltron, qu'il

n'est pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures.

Le vieillard secoua la tête d'un air de doute.

— Tiens, pour te convaincre, j'aurai plus court de tout te dire. Tu verras que la Cardoze n'est pour rien dans mon récit.

Et, là-dessus, Paul entama l'histoire de sa nuit à l'Opéra, de son aventure avec les deux femmes et du souper qui s'en était suivi.

D'abord profondément attentif, Bourguignon avait tout écouté sans interrompre. Mais, sur la fin du récit, il joignit brusquement les mains et, les yeux pleins de la plus douloureuse surprise, il s'écria d'une voix brisée par une poignante émotion :

— Ainsi, c'est Mme de Jozères que vous accusez d'avoir ordonné votre mort à Bricard et à Toto l'Arsouille?

— Oui, ce Toto, prétendu comte de Valnac, qui a tué son complice... le diable sait seul pourquoi!

— C'est faux! c'est faux! Prenez garde, jeune homme, vous êtes sur une pente fatale!

Blessé par le ton du valet, Avril se révolta franchement contre une tutelle qui lui pesait.

— Ah ça, prétends-tu donc y voir mieux que moi qui suis un acteur en cette aventure? Garde tes avis et tes conseils pour quand je te les demanderai. Il semble, depuis trois jours, que tu aies incarné en toi tout le bon sens en ne me laissant que la stupidité. Oui, entends-tu, oui, j'ai été sauvé par Mme d'Armangis.

— Voulez-vous savoir le passé de cette dame? demanda gravement Bourguignon, qui n'avait pas bronché à la violente sortie de Paul.

— Non, fit sèchement l'héritier, dis-moi plutôt l'histoire de Mme de Jozères.

Le bonhomme remua négativement la tête.

— Tu refuses?

— La volonté dernière du chevalier a été qu'on respectât le secret de ceux qui assisteraient à sa messe de mort. Le passé de Mme de Jozères ne vous appartient donc pas.

Et le serviteur ajouta en appuyant :

— Mais celui de Mme d'Armangis est à vous.

Cette résistance exaspéra Paul :

— Assez, vieux fou! fit-il d'une voix brève. Cesse de me parler de l'une quand j'accuse l'autre. Je te dis que cette de Jozères a lancé les deux hommes après moi. Bricard n'était-il pas à son service quand il est mort?

— Oui.

— Tu es forcé de l'avouer, tu le vois. Ne défends donc pas cette femme, c'est inutile. Son effroi et sa pâleur l'accusaient trop quand elle m'a vu apparaître chez elle pour lui apprendre que je connaissais l'infâme guet-apens qu'elle et ses complices ont voulu me tendre.

— Vous avez fait cela?

— Oui, je me suis procuré ce plaisir hier soir pendant que le mari s'inquiétait de ne pas me retrouver dans la loge de Mme d'Armangis à laquelle il m'avait présenté. Veux-tu le récit de ma petite expédition?

Bourguignon lança un regard triste au jeune homme toujours gouailleur.

— Je vous écoute, dit-il.

— De Jozères, après m'avoir présenté à la belle Mme d'Armangis, venait de quitter la loge...

Le domestique l'interrompit :

— D'abord, pourquoi vous conduisait-il à cette dame? Vous ignoriez alors qu'elle fût une de vos deux femmes de l'Opéra. Donc, quel motif aviez-vous de lui être présenté?

— Tiens! je m'aperçois que j'ai oublié de te dire que le docteur et son gendre m'ont fait au théâtre leurs

fameuses propositions... ils m'offrent un demi-million.

Bourguignon fit la moue.

— La dixième partie de ce qu'ils comptent voler! dit-il, les coquins ne sont pas généreux. Avez-vous accepté un si mince lopin?

A cette phrase la curiosité d'Avril s'éveilla.

— Ils veulent voler cinq millions! s'écria-t-il.

— Oh! fit le valet, j'ai eu tort de dire qu'ils veulent voler, car la somme est si près de leurs mains qu'on peut la considérer comme déjà volée.

— Volée... mais à qui?

A son tour, Bourguignon se mit à rire et répondit :

— Parbleu! à vous.

L'héritier se leva d'un bond de son siége et balbutia, étranglé par la surprise :

— À moi, dis-tu? à moi?

Le vieillard regarda un moment le jeune homme tout pantelant d'une cupide joie, puis, froid et ironique, il continua :

— Oui, à vous, sot et niais que vous êtes... sot qui voulez agir à votre guise... niais qui vous imaginez qu'en vous mettant à même de retrouver ce qui vous appartient, il ne vous sera rien demandé en échange. Tout à l'heure vous vous êtes révolté. Avant de le faire, vous auriez dû vous demander d'abord ce que vous pouvez. Rien. Ce livre qui contient les secrets, vous ne savez pas seulement le déchiffrer. Vous y parviendriez même, que tant de révélations seraient inutiles pour vous qui n'avez aucune pièce à l'appui. Seul je sais où elles sont. Que vous les vendiez, il vous les faudra livrer. Où les prendrez-vous?

Dompté par cette parole qui vibrait menaçante, Avril écoutait celui qui venait de se redresser en maître.

Bourguignon poursuivit avec un méprisant dédain :

— Vous n'êtes en mes mains qu'un pion que je saurai faire mouvoir à ma guise. Obéissez! Des misérables ont tué mon maître, je veux le venger. Quand ils seront punis, leur dépouille m'importe peu... Vous la ramasserez pour votre peine. Tant que j'ai espéré en votre bon sens et en votre reconnaissance de pendu sauvé, je vous ai laissé agir et vous n'avez fait que sottises. Je vous ai dit : « Méfiez-vous! Derrière Perrier et son gendre, vous arriveront d'autres ennemis inconnus. » Et vous vous êtes bêtement laissé pousser par le docteur vers cette Mme d'Armangis, sans vous demander si là ne vous attendait pas un des dangers que je vous signalais.

— En ce cas, je m'exposerais à un bien agréable péril, car il s'agissait de mon mariage avec Mlle Blanche, interrompit Avril voulant protester.

Le valet haussa dédaigneusement les épaules.

— Vous, l'époux de Blanche! fit-il, la pauvre enfant mérite mieux. Je vous défends ce mariage.

A ce ton de commandement, un éclair de rage brilla dans l'œil de l'héritier.

— Tu me défends!

— Je vous défends, articula lentement le domestique, à ce prix seul je vous ferai maître des millions.

Ce mot fut magique.

— J'obéirai, dit humblement le maître devenu esclave.

Cette soumission subite fit venir un triste sourire aux lèvres du vieillard qui murmura :

— Il ne songe plus qu'aux millions! il a même oublié qu'il peut me redemander sa mère!

Puis, à haute voix, il reprit :

— Maintenant, dans tous ses détails, contez-moi cette visite que vous avez rendue à Mme de Jozères après vous

être échappé du théâtre... Et fasse le ciel que vous n'ayez pas été la cause de quelque malheur épouvantable!

Le jeune homme allait commencer son récit quand la sonnette de la porte d'entrée fit entendre un étourdissant vacarme.

Le serviteur courut ouvrir.

Avril n'eut pas besoin d'attendre sa rentrée pour savoir quel était ce visiteur, car le retentissant organe de Caduchet prononça ces paroles :

— Je viens le chercher pour le conduire chez Mme d'Armangis

— Je vais prévenir monsieur, veuillez attendre en ce salon, répondit Bourguignon.

— Hein? vous me dites de passer dans sa chambre à coucher... soit! j'y consens, beugla le sourd, qui apparut sur le seuil de la pièce.

A la vue de Paul en négligé, il s'écria :

— Comment! pas encore habillé, cher monsieur? Allons, faites vite pendant que je composerai quelques vers à une ingrate envolée... à une belle oublieuse!

Et, tirant un carnet de sa poche, Thomas se mit à griffonner sur le coin d'un meuble.

— Faut-il que je me rende à ce dîner? souffla le maître au domestique.

— Oui, à la condition que vous ne me cacherez rien au retour.

Puis, avec un peu d'humeur, le vieillard maugréa :

— La présence de cet importun va m'empêcher de savoir tout de suite votre aventure chez Mme de Jozères.

Avril se mit à rire.

— Oh! qu'à cela ne tienne, on peut causer devant lui sans danger. Il entendrait le canon qu'il répondrait : Dieu vous bénisse!

Et, tout en s'habillant, il entama son récit à mi-voix.

— Après m'avoir présenté à Mme d'Armangis, de Jozères, je te l'ai dit, venait à peine de quitter la loge que, de sa main qui tenait une gerbe de lilas, elle m'indiqua gracieusement un fauteuil sur lequel je me plaçai.

— Maintenant, répondez-moi bien franchement, monsieur mon futur gendre, me dit-elle toute souriante.

Elle n'avait pas encore achevé que je m'étais brusquement relevé au son de cette voix qui frappait mon oreille. C'était celle d'une des deux femmes de l'Opéra.

— Laquelle? demanda Bourguignon.

— Ah! oui, laquelle? C'était ce qu'il m'était impossible de préciser. Ces deux voix, je les avais bien dans l'oreille, mais quelle était celle de la maîtresse de Bricard ou celle de la dame du souper, voilà ce que ma mémoire refusait de me désigner. Sauf une seule phrase bien douce, bien émue, un *« Ah! je vous en supplie »* qui m'aurait sûrement fait reconnaître ma soupeuse, je ne pouvais me prononcer entre ces deux voix. Dans mon premier moment de surprise, je crus reconnaître dans l'intonation de Mme d'Armangis la voix de celle qui, à l'Opéra, commandait ma mort et, instinctivement, je me reculai d'elle et je m'enfuis effaré. Quand je retrouvai le sang-froid, mes pas m'avaient amené sous le péristyle du théâtre. Alors je me raisonnai. A défaut de la voix, n'avais-je pas d'autres indices pour arriver à la vérité, et l'un d'eux ne m'avait-il pas déjà dénoncé Mme de Jozères comme étant la femme ennemie?

— Bricard à son service... c'était là ce premier indice, n'est-ce pas? interrompit Bourguignon avec une dédaigneuse intonation.

— Précisément. J'étais donc planté au milieu du péristyle me demandant s'il fallait retourner près de Mme d'Armangis pour la mieux étudier et parvenir enfin à la découverte de la vérité. Tout à coup une idée folle

me traversa le cerveau. De Jozères m'avait annoncé que sa femme était restée seule au logis pendant qu'il était aux Italiens. Si je me présentais subitement à elle, je pouvais espérer la voir se trahir dans un premier moment de trouble.

Paul s'arrêta pour sourire.

— Ah ! je le jure, continua-t-il, je ne m'attendais pas à une aussi complète réussite. Le matin, son mari m'avait remis sa carte. J'en donnai l'adresse à un cocher qui stationnait devant le théâtre, et cinq minutes après je descendais rue Laffitte, devant la porte de de Jozères.

A ce moment, le récit fut brisé par un hurlement de joie poussé par Caduchet qui, brandissant le carnet sur lequel il avait griffonné les inspirations de sa muse, se jeta entre Paul et Bourguignon.

— Superbe ! cria-t-il, j'ai mon premier couplet... ça tient le milieu entre M. de Boufflers et Lamartine... sur l'air de *Bouton de rose*... Tenez, écoutez.

Et, la bouche en cœur, tournant des yeux langoureux, le sourd se mit à chanter d'une voix qui rappelait un essieu de charrette mal graissé :

> Reviens, Françoise !
> A toi mon cœur, ma foi, mon bras.
> A Moscou, Pékin ou Pontoise,
> Peux-tu vivre sans ton Thomas ?
> Reviens, Françoise !

Son dernier miaulement fini, Caduchet se hâta d'ajouter :

— Hein ! est-ce assez mignon? Pas de compliments, je vous en prie, ça me couperait la verve. Ne vous impatientez pas; je vais vous faire les autres couplets... surtout ne vous impatientez pas !

Retournant vite s'accouder sur le meuble, Thomas, la

tête entre ses mains, se replongea dans sa méditation poétique, sans plus s'inquiéter de ce qui se passait à côté de lui.

Cet incident burlesque n'avait pu dérider Bourguignon que l'histoire d'Avril semblait avoir mis dans une douloureuse anxiété.

— Continuez, dit-il en tendant une cravate au jeune homme qui, tout en parlant, achevait de s'habiller.

— A mon coup de sonnette, très-léger coup pour ne pas donner l'éveil à celle que je voulais surprendre, une femme de chambre vint m'ouvrir. Je me donnai comme arrivant des Italiens, envoyé par l'époux pour une communication fort importante à sa femme. Et, à l'appui de mon dire, je présentai la carte du mari comme une sorte de passeport qu'il m'avait remis. Avec une certaine hésitation, elle m'introduisit au salon pour y attendre sa maîtresse qu'elle allait prévenir. Elle ne vit pas qu'au lieu de rester au salon, j'avais marché sur ses pas, et elle se préparait à heurter à une porte, quand, l'écartant de mon passage, je ne lui laissai pas le temps d'y frapper et j'ouvris brusquement.

Dans le sévère regard que lui adressa Bourguignon à cet endroit de son aventure, le conteur devina un muet reproche.

— Oui, dit-il, j'ai agi en véritable goujat, mais j'ai pour excuse que je voulais surprendre cette femme.

Et Paul, après une seconde d'un silence pendant lequel la resplendissante image de la belle blonde dut apparaître à son souvenir, ajouta d'une voix frémissante de désirs :

— J'eus ainsi la preuve que c'était Mme d'Armangis qui m'avait sauvé.

Bourguignon haussa légèrement les épaules à cette conclusion et demanda :

— Que fit Mme de Jozères à votre vue?

Cette fois encore la parole fut coupée à Paul par l'organe criard de Caduchet qui, les deux mains crochées dans sa chevelure et les yeux au plafond, s'écria :

— Ne vous impatientez pas... je tiens mon second couplet... il ne me manque plus que la rime à « enthousiasmassiez. »

Puis il se remit à son travail en murmurant : cuirassier... plumassier... matelassier... désoriginalisassiez... Ah! cette rime-là est riche.

Sur un signe du vieillard, Avril continua :

— A mon entrée, Mme de Jozères se leva convulsive et blême. Elle vint à moi et, me posant la main sur la bouche en même temps que sa tête se tournait effrayée vers la porte par laquelle j'étais entré, elle me souffla avec un accent brisé par la terreur qui lui faisait aussi claquer les dents :

— Ne me trahissez pas, je vous en supplie, ne me trahissez pas!

Ses yeux, agrandis par la peur, qui restaient fixés sur la porte, me firent comprendre quelle craignait que je ne fusse pas venu seul et que, derrière moi, se trouvât quelqu'un... son mari sans doute... qui pût entendre mes paroles.

J'écartai sa main moite qui tremblait sur mes lèvres.

Elle vit que j'allais parler.

— Pas un mot! de grâce, pas un mot! balbutia-t-elle d'une voix éteinte.

Cette femme, à laquelle je ne crois pas avoir jamais fait aucun mal, avait voulu me faire lâchement assassiner. Son effroi à ma vue venait de la trahir. Je ne pouvais donc avoir aucune pitié pour une telle misérable. Ma vengeance, après tout, était bien innocente, puisqu'elle consistait à lui prouver qu'elle ne m'était plus inconnue.

Aussi, malgré ses supplications, j'élevai le ton pour crier en riant :

— Quand, au sortir d'un bal de l'Opéra, un homme a été sur le point d'être assassiné, je trouve assez naturel qu'il choisisse ce sujet de conversation avec celle qui lui avait préparé cette agréable surprise.

Voilà seulement tout ce qu'il me fut possible de lui dire.

— Pourquoi? demanda vivement Bourguignon.

— Mais parce que notre entretien se borna à cette unique phrase dont Mme de Jozères n'entendit pas même les trois premiers mots. Au seul son de ma voix, elle s'affaissa évanouie à mes pieds en murmurant ce mot :

— Lâche!!!

Je partis en prévenant la camériste que sa maîtresse avait besoin de ses soins. Deux heures après, ramené par de Jozères, je revins prendre le thé avec Perrier et Mme d'Armangis.

En prononçant ces mots, Avril, sa toilette terminée, mettait son chapeau sur sa tête.

Le nez en l'air, à la poursuite de sa rime, Caduchet le vit se coiffer.

— Ah! vous avez fini? fit-il. Ce n'est pas comme moi... je ne puis arriver à bout de mon second couplet. Pourvu qu'il y ait des truffes à ce dîner de Mme d'Armangis! Je n'ai pas plutôt une douzaine de truffes dans l'estomac que les rimes m'inondent le cerveau.

Tout en parlant, le sourd fermait son calepin couvert de ratures et se préparait au départ.

— A ce soir, je te conterai tout, souffla Paul en prenant congé du vieillard.

— Serez-vous plus sage cette fois? dit le bonhomme en branlant la tête d'un air de doute. Encore aujourd'hui je vous laisse libre, demain il faudra faire ma volonté.

La leçon était trop récente pour que le jeune homme voulût protester. Il se contenta de répondre :

— Attends-moi de bonne heure.

Et il suivit Caduchet pendant que le domestique murmurait tristement :

— Après une pareille scène chez Mme de Jozères, je ne m'étonne plus que la Cardoze soit venue rôder par ici ce matin.

Malgré sa promesse de rentrer de bonne heure, Avril n'avait pas encore reparu le lendemain. Bourguignon l'attendit deux jours sans le voir revenir, sans recevoir un mot qui lui expliquât cette absence.

— Me l'ont-ils tué? se dit-il.

Il alla tout droit chez Caduchet. En homme de précaution, il s'était muni d'une ardoise sur laquelle il écrivit :

— Qu'est devenu mon maître?

C'était un moyen trouvé pour ne pas s'époumoner avec le sourd. Caduchet lui donna une autre signification.

— Tiens, fit-il, vous êtes donc devenu muet, mon pauvre homme! Muet ou sourd, je ne vois pas de plus terribles infirmités. L'une d'elles viendrait à m'atteindre que je me ferais aussitôt sauter la cervelle.

Puis, après avoir lu la question écrite, il répondit:

— Mais il a dû rentrer au bercail, votre maître. L'autre soir, nous sommes sortis ensemble de chez Mme d'Armangis et nous avons été flâner un peu sur les boulevards pour digérer, lui fumant un cigare, moi interrogeant Apollon. A l'entrée du faubourg Montmartre, il m'a quitté pour gagner la rue de la Victoire.

— Quelle heure était-il? écrivit encore Bourguignon.

— Onze heures environ.

— Était-il un peu lancé? traça le vieillard.

— Froid comme un marbre, il n'avait pour ainsi dire bu que de l'eau rougie.

Il n'y avait pas à se tromper sur le ton de sincérité de Caduchet. Le domestique borna donc là son enquête et s'en alla, reconduit jusqu'à la porte par le sourd qui lui cria d'une voix pleine de compassion :

— Adieu, pauvre muet!

Arrivé dans la rue, Bourguignon regagna lentement son domicile en se répétant :

— S'ils ne l'ont pas tué, que peuvent-ils avoir fait de ce jeune homme?

Enfin il parut prendre un parti.

— Décidément, il faut que je mette la main à la pâte, se dit-il.

X

Pour l'intelligence des faits qui précèdent et de ceux qui suivront, nous prions le lecteur de remonter avec nous de plus de vingt-six années en arrière, c'est-à-dire en l'année 1818. Nous allons ouvrir pour lui un chapitre de ce calepin rouge de M. de Saint-Dutasse que n'avait pu déchiffrer Paul Avril.

A ce point où la grande route de Mézières à Sedan passe entre les villages de Vrigne et Bosséval, elle est coupée par celle qui joint Donchery aux bois de la

Falizette, de Condé et autres forêts qui bordent la frontière du département des Ardennes.

C'est au carrefour formé par la rencontre de ces deux routes que, par une chaude après-midi du mois de juin de l'année 1818, se pressait une foule compacte de curieux, accourus des villages environnants.

Tous ces paysans, le regard tourné vers la partie de la route qui arrivait de Sedan, interrogeaient anxieusement le lointain comme si, à ce point de l'horizon, devait se produire un spectacle attendu.

Malgré l'irritation de l'impatience qui aurait pu la rendre bruyante, cette foule était silencieuse et émue. Ce qui la faisait ainsi grave était la vue du sinistre instrument qui se dressait au milieu du carrefour.

Une guillotine!!!

Vingt gendarmes, refoulant les curieux du poitrail de leurs chevaux, maintenaient l'espace libre autour de l'échafaud qui attendait le patient. Un homme allait y monter pour subir l'arrêt qui le condamnait à mort : arrêt qui, en même temps, avait décidé que la terrible expiation aurait lieu sur la scène même du crime.

Si ce rond-point n'était pas précisément l'endroit du meurtre, il s'en fallait tout au plus d'une centaine de pas.

Clos d'un mur sur l'une et l'autre route, un immense parc venait finir en angle au carrefour sur lequel il avait sortie par une grille. A travers les barreaux, on pouvait apercevoir, à courte distance dans le parc, une maisonnette de garde.

C'était là qu'un meurtre s'était passé.

Sous les fenêtres de cette habitation, on avait ramassé un matin le cadavre du comte de Gabrinoff, le maître du superbe domaine, assassiné par son garde-chasse, le nommé Jacques Cardoze.

Mais avant d'aller plus loin, il nous faut conter les faits qui avaient amené la sanglante expiation.

Russe de naissance, M. de Gabrinoff avait réalisé l'immense fortune qu'il possédait en son pays pour venir se fixer en France. Au bel hôtel qu'il s'était d'abord acheté à Paris, il avait ensuite voulu ajouter un vaste domaine, dans un pays bien giboyeux, qui lui permît de contenter ses goûts de chasse. Il chargea donc son notaire de lui trouver cette acquisition.

Le notaire fit coup double, car il lui découvrit à la fois une magnifique propriété et une fille à épouser.

Dans les Ardennes, pays de chasse par excellence, un domaine était mis en vente par suite du décès de son propriétaire, M. de Valnac, qui venait de mourir des suites d'un refroidissement gagné à la chasse.

L'histoire de ce Valnac était celle d'un bon nombre de gentilshommes de l'époque. Parti pour l'émigration en 1789, il avait obtenu de rentrer en France à l'époque du Consulat. De toute son ancienne fortune, confisquée et vendue par la République, il n'avait plus retrouvé que son château, qu'il s'était fait rendre sans nuls efforts. C'était encore une belle bague au doigt, mais à la condition de réaliser ce bien dont le coûteux entretien n'était plus à portée de sa bourse plate. Le comte recula devant cette idée de vendre le château de ses pères et voulut demander à un mariage les moyens de le conserver. Malheureusement le comte avait le cœur chaud, ce qui lui fit commettre une bêtise. Après s'être mis en quête d'une grosse dot, il s'éprit follement d'un gracieux minois sans aucune fortune. Ce mariage ne changea donc rien à sa position et, le produit du domaine continuant à ne pas couvrir les frais de son entretien, M. de Valnac fit entrer dans son existence ce ver rongeur qu'on appelle l'hypothèque.

Au bout d'un an, la comtesse accoucha d'une fille, au

grand désespoir de son époux qui aurait voulu qu'un garçon continuât son nom. Cet ardent désir fut bien longtemps à être exaucé, car ce ne fut que quatorze années plus tard que madame de Valnac donna le jour à un fils dont la naissance coûta la vie à la mère qui mourut, trois jours après, d'une péritonite.

Le comte, dont la situation financière n'avait fait que toujours empirer, se trouva donc veuf avec deux enfants, entre lesquels existait une notable différence d'âge, car le fils n'était qu'un bambin quand sa sœur allait être bientôt bonne à marier.

Deux ans plus tard, comme nous l'avons dit, un refroidissement emporta M. de Valnac, qui, pourtant avant de mourir, eut le temps de prendre quelques dispositions dernières. Il laissa la tutelle de ses enfants à un de ses amis, plus jeune que lui d'une dizaine d'années, exerçant la charge de procureur du roi, et nommé M. de Jozères.

Outre le devoir de veiller sur les deux orphelins, M. de Jozères avait à liquider la succession obérée. Il mit donc le domaine en vente au nom des enfants mineurs.

Sur cette propriété se trouvait un garde-chasse du nom de Jacques Cardoze, dernier survivant d'une race de serviteurs qui, depuis plus d'un siècle, et de père en fils, avaient vécu dans la maison de Valnac.

Disons quelques mots du passé de ce serviteur.

En 1789, quand le comte avait émigré, Jacques Cardoze était un garçon de vingt-deux ans. Avec son père, qui vivait encore, il était resté sur le domaine. Ces deux hommes avaient donné à si plein collier dans le mouvement révolutionnaire qu'ils avaient inspiré une profonde terreur à tous les habitants du pays. Aussi, quand les campagnards, mordant peu à peu du soc de leur charrue sur les terres de la noblesse en fuite, s'étaient tout doucettement partagé les biens restés sans maîtres, pas un

d'eux n'avait osé toucher à la plus petite parcelle du domaine des Valnac, tant ils étaient persuadés que les terribles Cardoze, père et fils, s'étaient adjugé sans façon la terre de leurs anciens maîtres. On leur trouvait l'appétit robuste, mais on se gardait bien de le dire tout haut. Seulement la haine qu'ils s'étaient attirée se doubla encore de l'envie qu'ils inspirèrent.

La surprise fut énorme quand, après les mauvais jours passés, on vit M. de Valnac rentrer au château de ses ancêtres, sans que Jacques Cardoze, qui avait perdu son père, témoignât autre chose que sa sincère joie du retour de son seigneur. On comprit alors que le père et le fils n'avaient joué qu'une comédie pour préserver le patrimoine des Valnac.

En cherchant bien dans le passé révolutionnaire de Jacques Cardoze, on aurait trouvé que tout son rôle de croquemitaine républicain s'était réduit à des menaces terribles, à des discours furibonds et à des bonnets rouges, mais, en réalité, qu'il n'avait pas même écrasé une mouche. On aurait pu se dire cela, mais on ne s'en donna pas la peine. Il avait fait peur... c'était son grand crime, et il suffit à ceux qu'il avait mystifiés pour vouloir se venger d'avoir tremblé devant lui. Pour justifier leur ancien effroi, ils inventèrent d'absurdes et mensongères atrocités commises jadis par Cardoze, qui, peu à peu, passa dans le pays pour avoir, au temps de la Terreur, bu le sang à plein verre et récolté des boisseaux de têtes coupées.

Le temps aurait sans doute fait justice de toutes ces idiotes calomnies si Jacques, au lieu de laisser s'assoupir les rancunes, n'avait involontairement pris à tâche de les entretenir vivaces.

Après le retour de M. de Valnac, alors que le garde-chasse avait vu le domaine s'amoindrir par l'indifférence du maître, il s'était dit que la ruine viendrait assez vite,

sans qu'il fût besoin que d'autres y contribuassent. Aussi, braconniers et voleurs de bois vert n'eurent-ils pas de plus alerte et de moins indulgent pourchasseur que lui. Bien des menaces de mort lui furent adressées, dont il se moqua, car pas un n'eût osé les exécuter, tant l'homme était énergique, brave et robuste.

Malgré la conscience d'avoir loyalement fait son devoir qui aurait dû le soutenir, Cardoze finit par se lasser de cette haine persistante qui grinçait autour de lui, il devint sombre et son caractère s'aigrit, surtout quand, après la mort de sa femme, il vit les enfants du pays, excités par les parents, rendre victime de leurs persécutions la petite fille qui le consolait de son veuvage.

Il vécut donc seul, tout entier à sa fille qui grandit dans l'isolement, en vraie sauvage... mais aussi en bien jolie sauvage, car il était difficile de trouver plus magnifique créature que cette fille de seize ans, âge qu'elle avait atteint quand M. de Valnac mourut.

Grande, vigoureuse, d'une richesse de formes à faire damner les vieillards, elle tenait de son père l'audace et l'énergie. Sous ce beau visage calme, sous cette allure tranquille que lui avait donnée la solitude de sa jeunesse, dormait une lave qui se soulèverait à la première secousse. En regardant ses grands yeux noirs et profonds, on devinait qu'à l'heure voulue ils s'allumeraient tout ardents de passion ou de fureur.

Du même âge que Mlle Berthe de Valnac, la Cardoze, comme on l'appelait dans le pays, offrait avec sa jeune maîtresse le plus complet contraste. L'une était la force et la forme dans tout ce que la plastique peut exiger de plus parfait. L'autre était la beauté et la grâce rêvées du poëte. Celle-ci faisait battre le cœur; celle-là incendiait les sens.

Si triste que fût sa vie, Jacques Cardoze se trouvait

encore heureux. L'amour de sa fille et le dévouement qu'il portait à son maître suffisaient à remplir son existence.

La mort de M. de Valnac vint tout changer.

Quand Jacques vit le domaine mis en vente, le coup lui fut rude. Il avait espéré que M. de Jozères, le tuteur, parviendrait, avec quelques sacrifices, à conserver la terre aux derniers des Valnac. De Jozères lui avait bien promis de l'imposer comme garde-chasse au futur acheteur, mais qu'importait à Cardoze la place sous un autre maître. Enfin la nouvelle lui arriva que le domaine était vendu et que, pendant les pourparlers de cette vente, l'acquéreur, ayant vu Mlle Berthe de Valnac, en était tombé amoureux et qu'il allait l'épouser.

Pour bien comprendre l'effet produit sur Jacques Cardoze par cette nouvelle, il faut se reporter à l'époque de notre histoire, c'est-à-dire en 1818, alors que la haine patriotique était restée vibrante dans certaines provinces contre l'invasion étrangère qui venait à peine d'évacuer la France.

Quand on apprit au garde-chasse que son futur maître s'appelait le comte de Gabrinoff :

— Un Russe !! dit-il en blêmissant.

Cette exclamation s'adressait à la nationalité et nullement à la personne même de M. de Gabrinoff; mais elle eut le malheur d'avoir été prononcée devant témoins. La haine générale qui entourait Jacques s'empara donc bien vite du propos pour le dénaturer et l'amplifier méchamment. De bouche en bouche, les deux mots dits par le garde-chasse devinrent bientôt toute une série de menaçantes invectives qui lui furent attribuées.

Ces malveillantes rumeurs parvinrent à l'oreille du procureur du roi, M. de Jozères. Comme magistrat et

comme tuteur des enfants de Valnac, il s'émut doublement de ces propos et fit appeler le garde-chasse.

Nouvellement nommé par la Restauration, qui l'avait envoyé au fond de la province, M. de Jozères était, à cette époque, à peine quadragénaire. D'une famille ruinée par la Révolution, le magistrat était un homme bien élevé, aux belles et hautes manières, d'une irréprochable politesse, mais froid, raide et sévère. Nul ne se serait douté que sous cette couche de glace couvait un double et ardent désir : celui de refaire sa fortune disparue et d'être appelé enfin à venir prendre place dans la magistrature de Paris. Pour atteindre ce dernier but, M. de Jozères espérait en une action d'éclat, en un service rendu à la dynastie établie ou bien en quelque retentissant procès qui, le signalant à une haute sollicitude, l'arracherait à cette province où il végétait. Quant à la fortune qu'il voulait refaire, trop habile pour agir à l'aventure, il guettait une de ces mystérieuses et, disons le mot, véreuses occasions qui enrichissent les hommes d'un seul coup. Car sous ses allures d'intègre probité se cachait un être avide et corrompu qui, à l'audace de profiter du cas attendu, joignait toute la prudence voulue pour s'être d'abord assuré la plus complète impunité.

Quand M. de Valnac l'avait nommé son exécuteur testamentaire et le protecteur de ses enfants, de Jozères avait tout de suite étudié bien à fond l'héritage pour voir s'il valait la peine de l'accaparer en épousant la fille.

— Rien à faire ! avait-il pensé en constatant les nombreuses dettes qui absorbaient la presque totalité de la succession.

Lors des pourparlers, en sa qualité de tuteur, avec le comte de Gabrinoff pour l'acquisition de la terre de Valnac, le magistrat avait eu bien vite jaugé le caractère du

richissime Russe. Toujours en quête de l'occasion de faire fortune, il s'était dit :

— Qui sait? peut-être y a-t-il quelque chose à tirer de cet homme. Il est fat, vaniteux, débauché... autant d'atouts dans mon jeu, si je sais m'en servir. Il me faut lui attacher au pied un boulet qui l'empêche de s'envoler loin de moi.

Et, dans la pensée de M. de Jozères, Mlle de Valnac, avec sa splendide beauté, fut le boulet qui devait fixer sur place M. de Gabrinoff.

Du côté du millionnaire russe, qu'il avait jugé brutalement passionné, de Jozères n'eut aucune crainte d'insuccès. Les irrésistibles charmes de Berthe devaient, à première vue, éveiller cette ardente nature.

Quant à Mlle de Valnac, le procureur du roi se sentait moins certain de triompher. Dans cette magnifique et gracieuse créature, le ciel avait placé une âme sèche et froide. A seize ans qu'elle avait, elle ignorait les confiants et naïfs épanouissements de son âge. Sous ce front si blanc et si jeune s'abritait, précocement mûrie, la raison d'une femme de quarante ans... et surtout d'une femme hardie, tenace et férocement orgueilleuse de sa race et de son nom.

Et, pourtant, cette nature de marbre s'amollissait jusqu'à la plus délicate tendresse en faveur de son jeune frère, bambin de cinq ans. La mère la plus aimante n'aurait pu inventer toutes les perpétuelles attentions dont Berthe entourait cet enfant. A toute heure elle était soumise à ses caprices et, sans cesse bonne et souriante, elle souscrivait à chacun de ses désirs à peine formulés. Bien souvent, alors qu'elle surveillait les jeux du petit Francis qui se roulait insouciant devant elle, les yeux de la jeune fille se mouillaient d'une larme brûlante, en même temps qu'elle murmurait à mi-voix :

— Le dernier des Valnac !

Et dans son accent vibrait la rage sourde de son indicible fierté, qui se révoltait contre l'avenir de pauvreté réservé au dernier porteur du nom de ses ancêtres.

Partout et dans tout, la pensée de Francis dominait en l'esprit de Berthe. Quand, après l'inventaire et l'examen le plus approfondi de la situation, M. de Jozères avait rendu compte à sa pupille de l'état de la succession, la jeune fille avait attentivement écouté même les plus minimes détails.

— Tout liquidé, avait dit le tuteur, il vous restera une somme de cent dix mille francs à vous partager avec votre frère.

— En un mot, la misère, répondit Berthe avec un amer sourire.

— Oh ! ma chère enfant, quand on possède votre beauté, la misère n'est pas à craindre Tous les richards du département vont accourir pour mettre leur fortune à vos pieds.

— Et mon frère? dit-elle d'une voix brève.

— Dame ! avec ses pauvres deux mille cinq cents livres de rente, votre frère est appelé à faire piètre figure dans un pays où ses pères ont tenu le haut bout du pavé.

En voyant Mlle de Valnac pâlir à cette réponse, le tuteur se hâta d'ajouter :

— Bast ! quand le moment sera venu, nous verrons à trouver pour Francis la fille de quelque gros commerçant dont la dot redorera son blason.

— Une mésalliance !!! s'écria Berthe qui se redressa indignée.

A cet éclat de fierté, M. de Jozères se contenta de répondre en souriant :

— Mais, ma chère demoiselle, à moins que vous ne lui donniez vous-même cette fortune, je ne vois pas de meil-

leur moyen que la mésalliance pour tirer votre frère de la pauvreté qui l'attend.

A quelques jours de cette conversation, le procureur du roi avait reçu cette visite du comte de Gabrinoff qui, envoyé par le notaire de Paris, venait traiter des derniers détails au sujet de son achat de la terre de Valnac. C'était dans cette visite où, nous l'avons dit, il avait pesé ce que valait le Russe, que la pensée était venue à l'esprit de de Jozères de lui attacher au pied ce boulet qu'il appelait Berthe de Valnac. Aussi, comme le comte était tout naturellement arrivé à parler des derniers possesseurs de la propriété qu'il acquérait, le procureur du roi s'était hâté de dire :

— Bien que la présence de mes pupilles ne soit nullement utile à la validité de notre contrat, je solliciterai de vous la permission de les faire assister à la conclusion définitive de l'affaire.

Le Russe s'était empressé d'acquiescer à cette demande, s'attendant à se trouver en présence de deux enfants. Mais, le lendemain, la vue de Mlle de Valnac opéra l'effet sur lequel avait compté de Jozères. Fasciné par cette merveilleuse beauté, M. de Gabrinoff resta, pour ainsi dire, en extase durant cette entrevue que le procureur du roi eut l'habileté d'abréger.

De son côté, Berthe, fière et muette, s'était contentée de jeter un regard sur celui qui allait posséder le bien des Valnac, mais rien dans son impassible visage n'avait pu trahir l'impression qu'avait fait naître en elle l'aspect du comte. Son tuteur, qui l'examinait attentivement, crut pourtant remarquer que Mlle de Valnac, à un moment, avait plus nerveusement serré dans ses bras son jeune frère qui se tenait près d'elle.

Deux jours après, M. de Jozères venait trouver la jeune fille :

— Vous souvient-il, mon enfant, que je vous ai dit que la misère n'était pas à craindre quand on était belle comme vous? demanda-t-il.

— Parfaitement, mon cher tuteur, répondit Berthe, qui, du premier coup, devina vers quel but tendait le procureur du roi.

— Eh bien, ma prédiction n'a pas été longue à se réaliser, car je suis déjà chargé de vous offrir des millions à remuer à la pelle.

— Et de qui êtes-vous ainsi l'ambassadeur?

— De M. de Gabrinoff, que vous avez vu hier chez moi.

— Ah! fit froidement la jeune fille.

— De cette manière vous régnerez toujours en maîtresse dans ce château qu'il vous fallait bientôt quitter.

Berthe le regarda sans répondre.

— De plus, insista le tuteur, l'avenir de votre frère est assuré, car nul doute que le comte, avec ses millions, ne pense à lui faire la vie large.

— Oui, une aumône, prononça Mlle de Valnac avec un sombre sourire.

— Une aumône! y pensez-vous? Un frère reçoit-il une aumône de sa sœur? car n'est-ce pas vous qui donnerez, puisque l'immense fortune du comte devient la vôtre, si vous l'acceptez pour époux.

Berthe secoua ironiquement la tête.

— Ne croyez-vous pas à la parole du comte? demanda le magistrat.

— Je ne doute nullement des bonnes intentions de M. de Gabrinoff, mais, vous le savez, entre promettre et tenir, il existe un abîme.

— Mais cette promesse vous sera confirmée par un bon contrat en due forme bien inattaquable.

— Ah! répéta encore Mlle de Valnac qui se mit à réfléchir.

M. de Jozères examinait tout surpris cette jeune fille de seize ans, âge où les questions d'intérêt sont choses inconnues, qui discutait froidement sous quelles garanties elle vendrait sa main.

— A quel chiffre évaluez-vous la fortune de celui qui vous envoie? reprit-elle en relevant la tête.

— Dix millions à peu près.

— Et à combien estimez-vous le bien que, jadis, les de Valnac ont possédé dans ce pays?

— Pierre-Rémy de Valnac, votre grand père, avait, dit-on, ses trois millions, répliqua le procureur, se demandant à quoi visaient toutes ces questions.

— Eh bien, mon cher tuteur, à M. de Gabrinoff comme à tous ceux qui se présenteront pour vous demander ma main, je vous prie de répondre qu'il me répugne, étant sans fortune, de me marier sans garder mon indépendance. Je ne veux pas être soumise à la cassette d'un mari.

— Alors cette indépendance que vous souhaitez, il faut qu'un mari vous la crée en vous reconnaissant une dot?

— Vous avez deviné.

— Et à quel taux chiffrez-vous cette dot?

La jeune fille répondit lentement :

— Aux trois millions que possédait jadis Pierre-Rémy de Valnac, mon grand-père.

— Diable! la donzelle sait compter! pensa le magistrat en se retirant.

Trois jours après, quand M. de Jozères revint, il trouva Berthe occupée à démêler la chevelure de Francis, que l'enfant avait, en jouant, transformée en un vrai buisson.

— Monsieur de Gabrinoff est heureux d'accepter vos conditions, lui dit-il.

La jeune fille regarda silencieuse son petit frère qui se tenait devant elle, puis, prenant cette mignonne tête en ses

mains, elle déposa un long baiser sur le front et, d'une voix calme, elle répondit :

— Alors, j'épouserai le comte de Gabrinoff.

Il y avait si peu d'émotion visible dans cette réponse, qui paraissait être le simple acquiescement à un marché, et la personne de M. de Gabrinoff semblait peser d'un si léger poids sur la décision de Mlle de Valnac que le procureur du roi, profondément surpris par une aussi complète indifférence, se fit cette réflexion :

— Diable ! notre Russe aura rudement à faire avant d'amener sa femme à se jeter à l'eau par amour pour lui !

Puis, à haute voix, il demanda :

— Ainsi, ma chère pupille, vous m'autorisez à vous présenter le comte de Gabrinoff?

— Sans aucun doute.

— Demain, n'est-ce pas ?

— Demain, soit ! fit Berthe avec aussi peu d'émoi que s'il eût été question de lui amener un nouveau domestique.

Le lendemain donc, M. de Jozères présentait officiellement le Russe millionnaire.

Blond, grand, élancé de taille, Gabrinoff aurait été remarquablement beau si la plus mince expression eût animé son impassible visage aux yeux d'un gris clair et sans aucun rayonnement. Son parler lent, son regard sans chaleur, sa face morne donnaient froid à qui l'approchait. Nous ne dirons pas pourtant qu'on aurait pu se croire devant un masque de marbre, car, à la racine du nez, un pli profondément creusé dans un front bas, indice de brutales passions, trahissait qu'à certaines heures une terrible colère devait contracter ce visage ordinairement immobile. A part ce glacial aspect, le comte de Gabrinoff, distingué de manières, élégant d'allures et

d'une politesse achevée, était grand seigneur dans la plus complète acception du mot.

Quant au moral, le Russe millionnaire avait déjà demandé à sa fortune toutes les jouissances qu'elle pouvait lui procurer, et il en avait abusé jusqu'au dégoût. Il avait fallu l'éclatante beauté de Berthe pour réveiller cette nature blasée et corrompue. Aussi, le comte s'était ardemment rattaché à cette sensation nouvelle, et il arrivait décidé à tous les sacrifices pour posséder celle qui avait fait battre son cœur, rassasié par de faciles et trop nombreux succès. Si exagérée qu'elle fût, la demande de Berthe l'avait donc trouvé fort peu récalcitrant et, vaniteux à l'excès, comme l'avait jugé de Jozères, il répondit à ce dernier quand il lui transmit les prétentions de la jeune fille :

— En vérité, Mlle de Valnac est trop modeste avec ses trois millions de dot reconnue ; j'en aurais volontiers payé un pour chaque doigt de cette petite main qu'elle m'accorde à si bon compte.

A l'heure où le procureur amena M. de Gabrinoff, la sœur était en train de donner à Francis sa leçon de lecture dans un bosquet auquel on parvenait par une longue allée. En voyant au loin poindre les deux hommes qui s'avançaient, Berthe, à travers les feuillages, avait examiné silencieusement le comte qui s'approchait :

— Les Valnac revivront riches, murmura-t-elle.

Les visiteurs n'étaient plus qu'à quelques pas, quand elle se leva, tenant son frère par la main. Elle attendit, calme et fière, radieuse de beauté.

Après la présentation faite par le magistrat et avant que le comte eût prononcé son premier mot, la jeune fille poussa doucement devant Gabrinoff l'enfant qui, un peu effarouché, se pressait contre elle.

— Le comte de Valnac, dit-elle en désignant Francis au Russe.

Gabrinoff ne pouvait prendre au sérieux cette présentation d'un bambin de cinq ans. Il abaissa son regard atone sur lui et prononça de sa voix lente :

— Charmant garçon.

— J'ai l'honneur de vous présenter le comte de Valnac, répéta-t-elle d'un ton plus sec.

Le Russe ne voulut-il pas comprendre ou crut-il que la jeune fille appelait, dès le début, sa sollicitude sur cet enfant que la pauvreté attendait dans l'avenir? Au lieu de saluer Francis, il lui posa familièrement une main amicale sur la tête en répondant à la sœur :

— Nous serons deux à l'aimer, mademoiselle.

Le comte ne put juger de l'effet de sa phrase sur Mlle de Valnac, car après avoir brusquement tiré son frère comme pour le soustraire à cette main placée sur lui, elle s'était aussitôt penchée sur son front pour y déposer un baiser en disant d'une voix un peu brève :

— Va jouer, mon bon Francis.

L'enfant ne se le fit pas répéter et disparut à toutes jambes derrière les massifs du parc.

— Le comte vient de débuter par une maladresse; il n'a pas compris l'immense orgueil de race de cette femme, pensa M. de Jozères en la voyant, après le baiser à son frère, se redresser encore pâle.

La fin de cette première entrevue répondit au début. Ce fut de la part de Gabrinoff toute une série de maladresses et de coups d'épingle qui irritèrent l'orgueilleuse susceptibilité de Berthe. Il pesa lourdement du poids de tous ses millions, appela plusieurs fois Francis « l'enfant », appuya sur son achat de la terre des Valnac et s'étendit sur ses projets d'améliorations qui rendraient méconnaissable la propriété que la jeune fille, depuis ses plus jeunes

ans, aimait telle qu'elle était. Plusieurs fois de Jozères tenta de tendre la perche au comte, qui continua quand même et fut vantard, fat et cruellement sot. En voyant les deux grands yeux de Berthe, silencieuse, fixés sur lui, il crut à une sorte d'admiration pour sa personne, et cette bonne opinion de lui-même ne fit que croître quand, à sa demande de fixer le jour de leur union, il entendit Mlle de Valnac lui répondre d'une voix émue :

— Demain, si c'était possible.

Aussi était-il franchement heureux lorsque, après avoir salué sa future, il s'éloigna au bras de de Jozères. En même temps que l'amour lui remuait le cœur, la fatuité lui chatouillait doucement le cerveau.

— Eh bien, mon cher magistrat, disait-il, vous le voyez, cette charmante personne, que vous me représentiez si farouche, s'est enfin laissé attendrir, dit-il d'une voix moqueuse.

Avant de répondre, de Jozères le regarda surpris :

— Est-ce que l'imbécile vaniteux a déjà oublié à quel prix Berthe s'attendrit? se demanda-t-il.

Puis, tout haut:

— Alors vous vous croyez aimé?

— Oh ! aimé... à première vue, ce serait trop présomptueux de ma part, mais je crois pouvoir affirmer n'avoir pas déplu.

— Sur quoi appuyez-vous cette opinion?

— Mais sur l'empressement même, témoigné par Mlle de Valnac, à hâter un mariage qui fera deux heureux.

— Deux? répéta ironiquement le procureur.

— Mais croyez, cher, que cette union comble aussi mon vœu le plus ardent, répliqua Gabrinoff.

A cette lourde fatuité lui prouvant qu'il n'avait pas été compris, de Jozères appuya sur la corde en ajoutant avec un sourire :

— Alors, mes compliments pour votre triomphe, car vous êtes aimé par la plus jolie fille du pays.

Comme il achevait de parler, les deux hommes atteignaient l'extrémité d'un des ombreux sentiers du parc qui débouchaient sur l'allée principale.

— Oh! oui, ravissamment belle, divi..., commença le comte en entrant dans cette allée.

Mais il s'interrompit subitement.

Tête nue, portant au bras droit un panier dont le poids faisait voluptueusement saillir sa hanche gauche, venait à sa rencontre une superbe créature, au corsage rebondi, à l'abondante chevelure encadrant une magnifique tête.

— Oh ! celle-là aussi est bien belle! murmura Gabrinoff qui s'arrêta sur place.

De Jozères avait reconnu l'arrivante.

— Ah! c'est toi, Nicole; où vas-tu donc, ma jolie fille? demanda-t-il familièrement.

— Je porte au château la chasse de mon père.

— Il se porte bien, Cardoze?

— Oui, monsieur le magistrat.

— Est-il toujours mauvaise tête?

— Est-ce qu'il faut croire les méchantes et stupides langues du pays, dit-elle d'un ton triste, en haussant les épaules.

— Bah! bah! il n'y a pas de fumée sans feu... après tout, c'est de l'histoire ancienne, ajouta en riant M. de Jozères.

Puis, en voyant Nicole regarder curieusement l'étranger qui se tenait immobile à quelques pas d'elle en la dévorant des yeux, il lui souffla :

— C'est le comte russe qui vient d'acheter le château et qui doit prochainement épouser Mlle Berthe.

Sa confidence faite, le procureur ajouta en lui caressant amicalement le menton :

— Allons, ma gentille, je te laisse continuer ta route. Sois toujours bien sage, mon enfant.

En passant devant le Russe, la fille de Jacques Cardoze, de ses deux grands yeux de velours, jeta sur lui un long regard étonné, mais, en même temps, si chaudement voluptueux qu'il fit tressaillir le blasé millionnaire.

Quand, au bout de quelques pas, M. de Jozères, ayant continué sa marche, vit que le comte n'était plus à son côté, il se retourna et aperçut Gabrinoff qui, resté en place à l'entrée du sentier qu'avait pris Nicole, suivait du regard la jeune fille s'éloignant sous la feuillée.

— Diable! se dit le procureur, le Russe pense-t-il déjà à chasser deux lièvres à la fois? Ça promet pour l'avenir!

Après avoir vu la Cardoze disparaître, le comte vint lentement rejoindre le magistrat qui l'attendait.

— Est-ce que cette Nicole habite aux environs de la propriété? demanda-t-il.

— Mieux que cela. Elle demeure sur la propriété même. C'est la fille de votre garde-chasse dont nous allons trouver le pavillon en sortant du parc par la grille du carrefour.

— Ah! fit le millionnaire d'un ton qui sonna joyeux.

— A ce propos, je vous recommande Cardoze; c'est le dernier d'une race de serviteurs qui, de père en fils, ont fidèlement servi les Valnac depuis deux cents ans.

— Mon intention est de garder à mon service tous ceux qui vivent sur le domaine, dit vivement le comte.

Comme il achevait ces mots, M. de Jozères étendit la main vers une blanche maisonnette qui apparaissait à gauche :

— Tenez, fit-il, voici la demeure de Jacques.

— Je le verrai à mon retour de Paris, répondit M. de Gabrinoff.

Car il avait été convenu que le comte irait à Paris pour

régler toutes ses affaires et qu'il en reviendrait, au bout d'une quinzaine, ramenant avec lui son notaire qui aurait rédigé le fameux contrat par lequel M. de Gabrinoff reconnaissait avoir reçu de Mlle Berthe de Valnac une dot de trois millions.

Le soir même, le Russe montait en chaise de poste.

Ce fut le lendemain que les deux mots, bien peu coupables, dits par Jacques sur M. de Gabrinoff, arrivèrent, envenimés et grossis par la haine publique, aux oreilles du procureur du roi, qui apprit que Cardoze « se répandait en menaces de mort contre le nouveau maître de la terre des Valnac et qu'il avait parlé d'incendier le château plutôt que d'y laisser entrer un Russe maudit. » On voit que la médisance avait donné un rude corps au maigre propos du garde-chasse.

— Ce sauvage-là est capable de tout gâter ! pensa M. de Jozères effrayé.

Ainsi que nous l'avons dit, le magistrat se hâta donc d'envoyer à Jacques Cardoze l'ordre d'avoir à comparaître devant lui.

VI

Tel que nous l'avons dépeint, avec ses dehors d'honnête homme, mais, au fond, très-décidé à saisir adroitement

au passage toute occasion de s'enrichir, pourquoi M. de Jozères s'effrayait-il à la pensée que les menaces de Jacques Cardoze pouvaient être un empêchement au mariage de sa pupille avec le Russe? C'est que, par une sorte d'intuition d'adroit coquin, par une sombre prescience de l'avenir, il avait flairé que cette occasion, tant guettée, de faire fortune lui viendrait par Berthe ou par Gabrinoff. Cet étranger millionnaire lui semblait être un gibier duquel sans qu'il pût préciser quand ni comment, il finirait par avoir poil ou plume. Aussi, faire manquer ce mariage, c'était détruire un avenir qui devait le rendre riche; en un mot, c'était lui nuire. Voilà donc pourquoi le procureur s'irritait contre Jacques Cardoze, ce premier nuage noir qu'il voyait poindre dans le ciel bleu de cet avenir.

Pour le garde-chasse, M. de Jozères était uniquement un fidèle commensal du château de Valnac. Il n'avait, pour ainsi dire, jamais vu en lui le magistrat qui demande et obtient des têtes pour le bourreau. A ses yeux, nous le répétons, le procureur du roi n'était qu'un ancien intime ami de « feu son bon maître. »

Ignorant quelle terrible transformation avaient subie ses paroles, ce fut donc sans aucun émoi qu'il lut l'ordre de comparaître devant le magistrat. N'en comprenant pas la portée, il l'expliqua à sa façon.

— M. de Jozères donne sans doute un grand dîner et il veut me demander de lui tirer un lièvre ou un faisan, se dit-il.

Donc le lendemain il gagna la ville et, bien familièrement, comme vingt fois déjà il l'avait fait, il arriva chez le procureur avec ses grandes guêtres, son carnier et son fusil.

Il entra donc joyeux dans le cabinet et frappa sur son carnier tout gonflé en s'écriant :

— Si j'ai bien deviné, monsieur de Jozères, je crois que je vous apporte votre affaire... un lièvre qui pèse ses huit livres.

Sa gaîté s'éteignit aussitôt devant l'air glacial du magistrat, qui lui dit de sa voix la plus grave :

— Asseyez-vous et répondez.

M. de Jozères, que nous avons montré, au début de notre histoire, avec une tête vénérable, dont la physionomie était adoucie par une belle chevelure blanche, possédait à cette époque un visage plus accentué auquel des cheveux et, surtout, de gros sourcils très-noirs donnaient un cachet de dure sévérité.

Etonné par cette réception, Jacques se mit sur le siége indiqué, serrant de ses deux mains le canon de son fusil placé entre ses jambes.

— Connaissez-vous M. de Gabrinoff? débuta M. de Jozères les yeux fixés sur lui.

A cette question, il vit les mains du garde-chasse étreindre plus nerveusement son arme. Jacques, pourtant, répondit d'un ton calme :

—. Je connais seulement son nom que j'ai appris par ma fille qui m'a dit le tenir de vous-même... quand vous l'avez rencontrée dans le parc.

— Alors Nicole a dû vous apprendre en même temps que je lui ai dit aussi que M. de Gabrinoff, qui a acheté le château, épousera, dans peu, Mlle Berthe.

— C'est donc bien vrai! s'écria Cardoze incapable de se contenir.

Puis, avec un commencement de colère :

— Ainsi c'est vrai, reprit-il, ce pauvre château des seigneurs de Valnac appartient maintenant à un Cosaque... et Mlle Berthe va échanger le nom de mes maîtres pour celui d'un ennemi de la France. Oh! je ne serai pas témoin de pareils malheurs, je m'enfuirai au loin... je quit-

terai cette terre où mes pères dorment leur dernier sommeil à côté des seigneurs qu'ils ont si longtemps servis.

— Oui, partez. Cela vaudra mieux que d'exécuter vos terribles menaces, appuya le magistrat.

Le garde tourna vers M. de Jozères ses yeux étonnés où brillaient des larmes.

— Mes menaces? dit-il d'une voix sincèrement surprise.

— Niez-vous avoir menacé d'incendier le château?

— Moi? fit l'innocent.

— Niez-vous aussi avoir annoncé que vous descendriez le Russe maudit comme un simple lapin? Je cite textuellement vos paroles.

— J'ai annoncé cela, moi?

— Devant témoins qui l'attesteront.

Nous l'avons dit, pour Jacques M. de Jozères n'était pas procureur du roi. Irrité par ces sottes accusations, il eut le tort de s'écrier :

— Oh! monsieur de Jozères, vous êtes par trop godiche d'avoir cru de pareilles infamies!

— Vous oubliez que vous êtes devant un magistrat... que je vous interroge au nom de la justice, prononça sèchement le procureur du roi.

L'exaspération gagnait Cardoze, qui, frappant le parquet de la crosse de son fusil, riposta sur un ton qui se fit de plus en plus violent :

— Ah! vous êtes la justice! Eh bien, soyez donc une bonne fois juste pour moi, car je finirai par devenir fou... J'ai assez de cette existence de paria... Ils sont un tas de misérables, ne valant pas un clou de mes bottes, qui me traitent en loup galeux! Trop lâches pour venir m'attaquer en face, il n'est piéges, mensonges, turpitudes qu'ils n'inventent contre moi! Ce que j'ai enduré, je ne me le rappelle plus, tant ils m'en ont fait à moi et aux miens...

Ma pauvre femme est morte de chagrin... Quand Nicole était petite, ils lâchaient leurs enfants comme une meute sur la pauvrette... Que leur ai-je donc fait à tous ces gredins contre lesquels je me débats sans pouvoir arriver à en atteindre un seul?

— Ce que vous leur avez fait? Vous oubliez le passé, répliqua le magistrat.

Cardoze éclata d'un rire amer.

— Le passé, dit-il. Comment, vous aussi, monsieur de Jozères, vous parlez du passé. Mais fouillez-le donc, mon passé. Ai-je volé un sou à personne? Alors qu'on abattait les têtes comme des pommes, quel est celui qui peut dire que je lui ai même fait une simple égratignure? Ai-je causé une minute seulement de peine à quelqu'un? Non, j'ai toujours été un franc garçon, pas méchant, qui ne demandait qu'à rire. Et on est toujours à me parler du passé! Mon grand crime dans le temps est d'avoir hurlé avec les loups... Eh bien, quoi?... il s'agissait, pour mon père et pour moi, de sauver le château des Valnac de la main de tous ces sacripants qui voulaient alors le mettre en friche... eux, qui m'accusent aujourd'hui. Et nous avons réussi. Oui, j'ai hurlé... mais pas mordu. Et tous ceux que la peur faisait jadis coucher à plat ventre aboient maintenant après moi.

Il y avait un tel accent de sincérité dans toute cette défense que M. de Jozères allait se laisser attendrir quand Jacques, dans son emportement d'honnête homme indigné, prononça un mot qui perdit tout :

— Oui, oui, reprit-il, dans mon seul petit doigt, voyez-vous, je vaux mieux que les cent vauriens que vous avez eu la niaiserie de croire.

A ce mot de niaiserie, le magistrat se redressa froissé.

— Bref! dit-il d'un ton sec, nie -vous formellement les propos qu'on vous prête?

— Pour l'incendie et l'assassinat, oui, je nie... j'avoue qu'en apprenant la nouvelle, j'ai témoigné mon mécontentement. Mais vous répéter ce que j'ai dit sur M. de Gabrinoff, ce me serait impossible, car je n'ai plus souvenance des termes exacts.

Sous cette loyale franchise du garde, qui ne se rappelait vraiment pas, M. de Jozères vit une réticence.

— Enfin, aux termes près, vous avouez avoir menacé le comte de Gabrinoff?

— Menacé, non pas... je l'ai maudit tout au plus.

Et, encore maladroitement, le pauvre homme eut l'imprudence d'ajouter :

— Il ne faut pas torturer mes paroles pour leur faire dire ce que je n'ai pas dit.

Blessé par cette phrase, le procureur du roi prononça avec aigreur :

— Quoi que vous prétendiez, il y a encore ceux qui ont entendu.

Quand il croyait avoir gagné sa cause, Jacques, en voyant que le magistrat s'était fait une conviction, se laissa aller à un éclat de furieux désespoir.

— La fatalité me poursuit! gronda-t-il. Ainsi vous, monsieur de Jozères, vous un homme intelligent, vous faites bande avec mes ennemis! Oh! oui, je quitterai le pays, mais que le bon Dieu veille bien sur moi jusqu'à ce jour-là, car je serais capable de tuer deux ou trois de ces misérables qui m'ont tant fait souffrir.

Et, ce disant, les doigts raidis de Cardoze semblèrent vouloir s'incruster dans le canon du fusil qu'ils pressaient.

— Vos fureurs donnent amplement raison à ceux qui vous représentent comme une nature violente, articula sèchement M. de Jozères impitoyable.

A ces mots, le garde, par un de ces terribles efforts de

volonté qui brisent un homme, retrouva subitement son calme ; puis, pâle, tremblant sur ses jambes comme s'il était ivre, il se leva, et, après un long regard sur le magistrat injuste, il dit lentement :

— Je m'en irai du château ce soir; car, je le sens, je m'exposerais à un épouvantable malheur.

— A votre guise. Mais si vous restez et qu'il arrive quoi que ce soit à M. de Gabrinoff, je saurai qui en rendre responsable. Vos malveillantes intentions contre cet étranger me sont maintenant prouvées et je dois remercier la rumeur populaire qui vous avait signalé comme un être dangereux, ajouta le procureur, impassible devant cette immense douleur qu'il supposait être feinte.

Encore une fois, le malheureux retrouva le rire ironique de la désolation.

— Oh ! oh ! fit-il, votre comte de Gabrinoff vivra longtemps, je vous le jure, s'il n'a que moi pour ennemi, car, dans deux heures, j'aurai dit adieu à ce pays où l'on rend si bien justice aux honnêtes gens.

Sur ce dernier mot, M. de Jozères, après avoir haussé les épaules, lui montra la porte.

— Sortez ! ordonna-t-il.

Tout chancelant, à moitié fou de douleur, Cardoze quitta le cabinet. Brisé, souffrant de tous les membres, incapable d'aller plus loin, il se laissa lourdement tomber sur un des deux bancs de pierre qui ornaient extérieurement la demeure de M. de Jozères.

Depuis cinq minutes il était là, affaissé, dans une complète prostration, quand une mélodieuse voix, un peu émue pourtant, lui demanda :

— Est-ce que tu es malade, mon bon Jacques?

Au son de cette voix bien connue qui le galvanisa, le garde-chasse releva la tête et vit, penché vers lui, le charmant visage de Mlle de Valnac.

Elle venait de descendre d'une carriole basse, sorte de voiture particulière au pays, attelée de deux vigoureux petits chevaux ardennais, que conduisait un tout jeune domestique, à la mine sournoisement futée.

— J'ai d'abord cru que tu dormais, reprit la jeune fille, mais ta pâleur m'a vite prouvé que tu devais être souffrant.

— Mademoiselle a raison, je ne me sens pas très solide sur mes jambes, balbutia Cardoze.

— Eh bien, monte sur le siége à côté de Bricard et attends-moi. Je viens en ville pour faire à mon tuteur une très-courte visite. Dans cinq minutes je serai de retour et je te ramènerai au château.

Puis, sans demander de réponse, elle entra chez M. de Jozères.

En fille avisée, elle venait chez son tuteur pour y prendre connaissance de l'article du contrat lui constituant une dot de trois millions. Pour plus de sûreté, elle avait voulu que cette clause fût rédigée par M. de Jozères, puis envoyée, à Paris, au notaire de M. de Gabrinoff qui serait tenu de l'insérer au contrat sans y changer une virgule. Pendant ces cinq minutes, elle lut et relut la phrase, en éplucha et discuta les mots, prévoyant des chicanes, supposant des cas de nullité, se précautionnant contre l'avenir. Bref, elle défendit ses intérêts avec une telle âpreté et un si complet aplomb que le tuteur, effrayé par un pareil sang-froid chez une enfant de seize ans, se fit cette réflexion :

— Le pauvre Gabrinoff va tomber dans de fières mains !

En la reconduisant, M. de Jozères lui conta la scène qui s'était passée entre lui et Cardoze.

— C'est un bien dévoué serviteur, appuya Berthe, défendant Jacques.

— Soit ! mais c'est aussi un gars dangereux, insista le magistrat qui persistait dans son erreur.

Quand elle sortit de la maison de son tuteur, elle vit le garde-chasse installé sur le siége de la voiture, à côté du jeune cocher.

— Bricard, presse tes chevaux, commanda-t-elle.

Une heure après la voiture s'arrêtait devant le château et Mlle de Valnac sautait à terre en disant :

— Jacques, suis-moi.

Au lieu de pénétrer dans le vestibule, elle se dirigea vers une pelouse dont l'étendue permettait à ceux qui s'y promenaient de n'être surpris par aucun indiscret écouteur.

— M. de Jozères m'a appris que tu dois quitter le pays? débuta-t-elle brusquement.

— Oui, mademoiselle. Ce soir, je serai déjà bien loin.

— Je te défends de t'éloigner, prononça-t-elle d'une voix brève.

C'était la première fois que le fidèle serviteur allait désobéir. Aussi, ne se sentant pas le courage de parler, il secoua négativement la tête.

— As-tu donc peur aujourd'hui des miaulements de ces couards ennemis dont tu t'es moqué si longtemps?

— Certes non, fit dédaigneusement Cardoze.

— Alors pourquoi fuir? car ton départ est une véritable fuite. Quel est donc l'imaginaire danger qui t'effraie ?

— Vous le dire, mademoiselle, me serait impossible, car je ne le connais pas moi-même. Mais, il y a une heure, quand M. de Jozères m'a si durement traité, je ne sais quel subit pressentiment m'est venu qu'un malheur plane sur nous et que j'en serai la première victime.

— Voici donc la première fois qu'un Cardoze aura

séparé son sort de celui des Valnac, articula lentement Berthe.

— Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie pour vous, mademoiselle. Si je pars, c'est que je crois détourner ainsi la catastrophe inconnue qui menace cette demeure.

La jeune fille fit entendre un petit rire moqueur:

— Une catastrophe, dis-tu? Avoue que tu choisis bien mal ton moment pour parler de malheur quand je suis à la veille de me marier. Est-ce donc que tu redoutes ce mariage destiné à relever la maison des Valnac qui allait s'éteindre dans la misère?

Cardoze, à cette question, garda le silence.

— Ah! voilà ce qui t'afflige, poursuivit Berthe. Dans quinze jours, Mlle de Valnac s'appellera Mme de Gabrinoff, du nom de celui qui, ses écus en main, s'est rendu possesseur de ce château. Après avoir pris la demeure, il s'empare aussi de la fille de ton maître, n'est-ce pas? De là est venue ta haine contre cet homme?

Le garde, sombre et muet, fit un signe affirmatif de tête.

— Ton dévouement, mon bon Jacques, t'a empêché de réfléchir. Dis-toi que si j'ai l'air de faire si bon marché du titre des Valnac, c'est justement parce que je pense à celui qui doit le perpétuer, car je ne veux pas que le nom de mes pères végète dans la ruine et l'oubli.

Puis, avec un cruel sourire:

— Oui, continua-t-elle, cet homme avec ses millions est venu s'abattre sur la terre de mes ancêtres et, je le jure, sa fortune s'y enterrera tout entière au profit de celui auquel il l'a prise. Ma jeunesse, ma beauté, mon bonheur, je lui ai tout vendu, et bien sot il est s'il croit n'avoir à les payer qu'une fois.

— Et, par la ruine de ce Russe, Francis de Valnac se

relèvera riche, heureux et honoré, s'écria Cardoze, gagné par l'enthousiasme.

— Aussi, reprit la jeune fille, ce sacrifice que je fais à l'honneur du nom me met en droit d'exiger également l'aide du dernier descendant de cette longue race de fidèles serviteurs qui, depuis deux siècles, ont côtoyé les Valnac dans la vie. Est-ce à l'heure de l'infortune ou du péril que doit cesser un dévouement de si longue date?

— Je resterai, prononça Jacques résolu.

Berthe tendit sa petite main au garde-chasse qui y déposa un respectueux baiser.

— Ainsi donc, plus de vilain pressentiment, dit-elle.

Cardoze sourit tristement.

— Je m'efforcerai d'oublier, fit-il, c'est tout ce que je puis promettre.

— Il est bien convenu que tu mépriseras les hargneuses criailleries des gens du village?

— Je ferai le sourd.

Berthe hésita un peu avant de continuer.

— Et que tu montreras bon visage à mon mari... M. de Gabrinoff? demanda-t-elle d'une voix lente qui semblait prier.

Le garde fit attendre sa réponse.

— J'y tâcherai, dit-il enfin en pâlissant.

Sans avoir l'air de s'apercevoir de ce trouble, Mlle de Valnac continua :

— Ta maisonnette est si loin, là-bas, au fond du parc, qu'il est peu probable que M. le comte t'y fasse de fréquentes visites.

— Le fait est que s'il ne vient pas m'aguicher par trop dans le commencement, je finirai peut-être par m'habituer à l'idée que le château lui appartient.

— Allons, va, mon fidèle ami et, à l'avenir, plus de papillons noirs, ajouta Berthe en le congédiant.

Pendant que son serviteur s'éloignait, la jeune fille le suivit du regard.

— Moi aussi j'ai des pressentiments, murmura-t-elle. Et, pensive, elle regagna le château à pas lents.

Dix jours après, M. de Gabrinoff arrivait, ramenant avec lui le notaire de Paris, porteur du contrat.

Le mariage avait été fixé à une semaine de date. Cinq jours avant sa célébration, Francis tomba malade. Si peu grave que fût cette indisposition, Berthe, qui s'en alarma, parlait déjà de reculer la cérémonie, quand M. de Jozères se hâta de dire :

— Faites donc appeler un jeune médecin qui vient de s'établir à Donchéry; on en dit beaucoup de bien. Par lui nous saurons si cette maladie vaut la peine qu'on décide un ajournement.

— Comment appelez-vous votre protégé?

— Oh! mon protégé? Je ne l'ai jamais vu. J'en parle seulement pour l'avoir entendu beaucoup citer. Il paraît qu'il a débuté par des cures merveilleuses. On le nomme Perrier.

Une heure plus tard, le docteur Perrier, accouru au plus vite, tranquillisait Berthe en lui promettant de remettre sur pied son petit malade dans les vingt-quatre heures.

Le mariage resta donc arrêté au jour convenu.

La veille de la célébration, et une heure avant la signature du contrat, le comte de Gabrinoff attira sa future à l'écart :

— Mademoiselle, lui dit-il, voulez-vous me permettre de vous faire un étrange cadeau?

Et dans sa main, qui s'ouvrit, Mlle de Valnac aperçut une montre.

Ce n'était pas un de ces bijoux mignons, finement cise-

lés, où les perles et les diamants s'enchâssent dans l'émail ; tel, en un mot, que le comportait l'éblouissant écrin rapporté de Paris, pour sa fiancée, par M. de Gabrinoff. C'était, au contraire, une très-vulgaire et vieille pièce, grossièrement travaillée, au massif boîtier en platine, qui accusait une fabrique étrangère du dernier ordre.

Par contre, une magnifique chaîne, long défilé d'émeraudes, pendait à cette montre.

— Si laid que soit ce bijou, je vous demande de le porter, continua le comte. J'ai pour lui un superstitieux respect. Mon aïeule et ma mère, qui l'ont successivement possédé, ont vécu heureuses et honorées.

Ce disant, le comte avait poussé le boîtier de la montre et, après avoir indiqué du doigt quatre courtes lignes, en langue russe, gravées à l'intérieur, il poursuivit :

— J'étais si certain d'avance de votre consentement, que je me suis permis de lui donner une date.

Et il traduisit l'inscription :

« LE 4 AOUT 1817, JOUR DE LEUR MARIAGE, IWAN DE GABRINOFF A DONNÉ A SON ÉPOUSE BERTHE DE VALNAC CETTE RELIQUE DE DEUX VERTUEUSES FEMMES. »

Pour toute réponse, Berthe, baissant la tête, tendit son cou charmant auquel le comte passa la chaîne.

XII

Le lendemain le mariage fut célébré à la chapelle du château, après les formalités civiles accomplies dans le grand salon où le maire du village avait apporté le registre de l'état civil.

M. de Jozères et un autre magistrat étaient les témoins de la mariée orpheline.

Ceux de M. de Gabrinoff n'étaient arrivés que du matin même, venant de Paris en chaise de poste à quatre chevaux. Le premier était un grand seigneur russe, froid et guindé, faisant vilaine mine à son compatriote dont il désapprouvait le mariage.

Le second était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, coquet, attifé, souriant, mis avec une suprême élégance de bon goût, ayant les allures et toutes les prétentions d'un homme à bonnes fortunes, bien que l'âge eût déjà quelque peu fatigué un visage qui, jadis, avait dû être celui d'un fort joli garçon.

Au maire qui lui demandait ses noms et qualités, ce personnage déclara se nommer Louis-Réné de Croisvelt, chevalier de Saint-Dutasse, sous-lieutenant dans la compagnie de Noailles de la maison militaire du Roi.

Dès qu'il avait vu Berthe, le chevalier de Saint-Dutasse

s'était tourné ravi vers de Gabrinoff et, cueillant un baiser sur le bout de ses doigts, il lui avait dit :

— Charmante, en vérité! mes compliments, très-cher comte. Pour une aussi gracieuse personne, je comprends maintenant que vous ayez renoncé à notre joyeuse vie parisienne.

Car c'était au milieu de la folle existence qu'il avait menée à Paris que le millionnaire de Gabrinoff avait rencontré M. de Saint-Dutasse.

Après avoir promptement gaspillé un assez important patrimoine, le chevalier s'était trouvé réduit à sa simple paie de sous-lieutenant. C'était encore loin d'être la misère, car le grade de sous-lieutenant de la maison militaire du Roi équivalant à celui de lieutenant-colonel dans l'armée, ses appointements permettaient à Saint-Dutasse de vivre tranquille et sans dettes. Mais cette existence terre à terre n'était pas le fait du chevalier auquel le ciel avait départi la triple qualité de joueur, de gourmand et de débauché.

Pour continuer cette vie de folles orgies et d'amoureuses escapades, que ne lui permettaient plus ses finances, le chevalier avait trouvé l'ingénieux moyen de toujours se faire le satellite de quelque richissime viveur qui l'associait à tous ses plaisirs. De Saint-Dutasse remboursait en gaieté, en petits services et, au besoin, en coups d'épée, ainsi qu'il l'avait fait pour Gabrinoff, en tuant sur le pré un monsieur qui, devant lui, s'était permis de plaisanter sur le compte du Russe.

C'était, en somme, un gai convive à avoir à sa table, un bout-en-train à posséder dans une partie, et, par-dessus tout, quand on abordait le côté sérieux, un homme d'excellent conseil. De sorte qu'on oubliait facilement qu'il ne payait pas son écot, pour ne voir en lui que le compagnon aimable, l'homme de bonne compagnie et

même l'ami sur lequel on savait d'avance pouvoir compter. Aussi, partout, les portes avaient fini par s'ouvrir béantes pour Saint-Dutasse qui, où qu'il se présentât, était certain de se voir fêté, bourré, abreuvé et accaparé avec le plus cordial empressement.

Le rôle de pique-assiette était devenu pour lui une véritable profession qu'il exerçait avec un rare talent. Il choyait les nouveaux amphitryons, sans oublier les anciens, tout en songeant à se préparer de futures hospitalités. Eût-il la féroce envie d'aller s'asseoir à telle table, il s'arrangeait si bien que l'hôte de cette maison désirée venait de lui-même le prendre par la main et lui faire pour ainsi dire violence. Bref, quand Saint-Dutasse arrivait frapper à une porte, il avait presque l'air de rendre service à ceux qui la lui ouvraient.

Au milieu de cette heureuse vie à bon marché, qui alimentait ses vices et ses péchés mignons, le chevalier avait l'adresse rare d'éviter une grosse faute, que commettent les vulgaires parasites, celle d'emprunter de l'argent à ceux qui l'hébergeaient.

Dans sa profession de pique-assiette émérite, il était tenu d'avoir ce génie qui, du premier coup d'œil, fait voir le fort et le faible de la place où l'on entre pour la première fois; qui vous évite ces redoutables imprudences par lesquelles, en flattant l'un, on blesse l'autre et qui vous créent deux ennemis pour un seul ami qu'elles vous donnent. Or, ce génie, qui peut s'appeler « l'art de contenter tout le monde, » de Saint-Dutasse le possédait au suprême degré. Son début dans la maison de Gabrinoff marié fut un coup de maître.

Renseigné sur les détails de cette union par l'autre témoin, le grand seigneur russe avec lequel il était venu de Paris, le chevalier s'était dit que la jeune fille, qui se faisait reconnaître des millions en dot, promettait d'être

une maîtresse femme avec laquelle il fallait se mettre au mieux.

Fût-ce un trait d'esprit de la part de Saint-Dutasse? Fût-ce simplement le hasard qui le poussa? Nous ne saurions rien préciser, mais le fait est que, du premier coup, le pique-assiette sut se créer une amie de Berthe quand, après la messe, on arriva dans la salle à manger où, comme témoin du mari, une place d'honneur lui était due à table.

— Chevalier, asseyez-vous ici, à gauche de la comtesse, lui indiqua de Gabrinoff.

A ce moment de Saint-Dutasse aperçut Francis qui se tenait dans un coin de la salle où l'oubliait le comte. Il courut à l'enfant qu'il amena par la main en disant :

— Permettez, cher ami, que je donne à madame un voisin moins vieux.

Et, asseyant le bambin près de Berthe, il se plaça à la suite, entre Francis et le docteur Perrier.

— Voilà un finaud à surveiller, pensa M. de Jozères qui avait tout observé.

Mais le procureur, pas plus qu'aucun des assistants, n'avait surpris la lueur de colère dont s'était éclairé l'œil de la comtesse quand de Gabrinoff avait souri un peu dédaigneusement de l'action du chevalier. En une seconde, Berthe sut dominer sa fureur et, soutenue par son énergique volonté, elle se fit aimable et souriante pendant les deux mortelles heures que dura ce dîner. Son supplice fut enfin terminé par cette proposition que fit M. de Gabrinoff à ses convives :

— Si nous allions vider la corbeille?

Car nous avons oublié de dire que, pendant ce repas des maîtres dans le château, une table avait été dressée sur la pelouse autour de laquelle s'étaient assis les fer-

miers, les employés, les domestiques, en un mot, tout le personnel du domaine.

C'était à cette catégorie de dîneurs que M. de Gabrinoff avait résolu de distribuer, à titre de souvenir du jour de mariage, les nombreux et menus cadeaux entassés dans une corbeille qui attendait, sur un guéridon voisin, l'heure de la distribution.

Au-dessus de cet amas de lots divers se trouvait, bien visible pour tout le monde, un magnifique couteau de chasse.

La poignée en vieil argent ciselé, représentait une chasse dont les évolutions contournaient une double coquille sous laquelle s'abritait la main pour manier une lame, non pas étroite et longue comme on les fait aujourd'hui, mais large, courte et épaisse. Cette arme, qui reposait en son fourreau de cuir fauve, était plutôt une sorte d'énorme poignard qu'un couteau de chasse et elle accusait si visiblement sa provenance étrangère que M. de Jozères, au milieu du groupe qui s'était formé autour de la corbeille, demanda au comte :

— C'est un coutelas russe, n'est-ce pas ?

— Oui. Nous nous en servons pour la chasse à l'ours. Et quand l'occasion arrive d'en faire usage, il faut un remarquable sang-froid, car c'est le moment où l'animal, se dressant devant vous, cherche à vous étouffer dans ses pattes.

— Jolie minute ! fit de Saint-Dutasse.

—Quelle horrible blessure doit résulter d'une pareille arme ! dit Perrier.

— Le cas échéant, ce serait de l'ouvrage pour vous, docteur, ajouta M. de Jozères en riant.

— Euh ! euh ! je crois que je n'aurais plus qu'à plaindre le client que me procurerait cette lame, répondit le docteur sur le même ton.

— Allons vider la corbeille ! s'écria tout le chœur des invités.

Le comte de Gabrinoff avait fait les choses en grand seigneur généreux, et, sur la pelouse où dînaient les gens de service, comme on avait conté merveilles du contenu de la fameuse corbeille, la distribution était attendue avec une véritable impatience.

Aussi la satisfaction fut-elle franche quand, sur le perron du château, on vit apparaître M. de Gabrinoff que suivait son monde.

Suivant l'usage, les deux époux auraient dû, l'un au bras de l'autre, faire le tour de la table des domestiques. Mais, avant de quitter la salle à manger, un incident s'était produit qui avait forcé le comte de marcher seul.

Alors que, le bras arrondi, le mari s'était avancé vers la comtesse, celle-ci, en lui montrant Francis, qu'elle tenait par la main, avait répondu sèchement :

— Vous le voyez, j'ai déjà mon cavalier.

Le comte se savait, à propos de l'enfant, coupable d'une première faute ; il crut se faire pardonner son tort en cédant au caprice de sa femme, et il marcha en avant sans mot dire.

— J'ai eu bon nez ! pensa de Saint-Dutasse qui avait vu cette courte scène.

En s'éloignant, avec son frère, du chevalier, Mme de Gabrinoff avait gracieusement salué le pique-assiette qui, habile en tout, s'était écrié d'un ton désolé :

— Comment, madame, vous m'enlevez déjà le jeune comte de Valnac ! A peine ai-je eu le temps d'apprécier tout ce que ce délicieux enfant promet pour l'avenir ! ! !

Si grossière que fût cette flatterie à propos d'un bambin, elle touchait trop bien la corde sensible de Berthe pour que sa reconnaissance se fît attendre.

— Mais, chevalier, dit-elle en souriant, il semble, à vous

entendre, que vous deviez nous quitter tout à l'heure.

— Peu s'en faut, madame, car le trop court congé que j'ai obtenu m'oblige à repartir demain au point du jour.

— Alors je ne vous croirai pas de mes amis, monsieur de Saint-Dutasse, si, pour l'automne prochain, vous ne trouvez pas le moyen de venir ici, pendant un grand mois, chasser avec M. de Gabrinoff.

— Cette invitation m'est trop agréable, comtesse, pour que je ne fasse pas l'impossible afin d'en profiter, répondit le parasite en exécutant son humble salut.

Et, tout heureux d'être ce qu'il appelait « ancré dans la maison », il suivit Mme de Gabrinoff pour assister à la distribution de la corbeille.

Dans l'espèce de cortége que les invités faisaient au comte qui se dirigeait vers la pelouse, le hasard mit de Saint-Dutasse près du docteur Perrier.

A cette époque Perrier était un jeune homme de vingt-sept ans dont, jusqu'à ce jour, la vie avait été pénible et laborieuse. Fils de bien petits commerçants de Mézières qui s'étaient tués de travail pour le faire instruire, il était demeuré orphelin à vingt ans. N'ayant recueilli de ses parents qu'une modeste succession de 6,000 francs, il s'était sévèrement assigné 800 francs à manger par année et s'était rendu à Paris où, vivant d'eau claire et de pain sec, il avait étudié la médecine en infatigable travailleur, sans jamais prendre un repos, ni goûter à un plaisir.

— Mes écus ne me permettent pas de flâner, se disait-il. Avant que j'arrive à la fin du fond du sac, il me faut avoir grimpé sur ma bête.

Cette tenace volonté et ce travail opiniâtre avaient fait de Perrier un véritable puits de science. Au lieu de rester à Paris, où la clientèle, si savant qu'il était, aurait été trop lente à venir, il avait regagné ses Ardennes et, entre

Sedan et Mézières, il était venu s'établir à Donchéry, petit village privé de médecin.

Depuis trois mois, le débutant avait fait des cures vraiment remarquables dont il avait été beaucoup parlé dans les localités voisines, mais qui lui avaient rapporté peu. En regardant son mince pécule qui touchait à une prochaine fin, il se répétait chaque jour :

— A mon dernier écu, il faut que je sois lancé.

Aussi l'espoir lui était-il arrivé en se voyant accepté pour médecin par M. de Gabrinoff, un des plus grands propriétaires du pays.

— J'ai enfin le pied dans l'étrier! s'était-il joyeusement écrié le jour où il avait été appelé près du jeune Francis, malade.

Tel était Perrier qui, tout à l'étude, était arrivé à l'âge de vingt-sept ans sans avoir encore eu maille à partir avec les brûlantes passions de la jeunesse. Tout sommeillait en lui et la première occasion devait décider de son avenir.

A côté de Saint-Dutasse, il suivait donc Mme de Gabrinoff, devant laquelle la corbeille était portée par deux invités.

Le comte avait commencé la distribution.

Après quelques mots adressés à chacun des donataires, il choisissait à son gré un cadeau qu'il offrait à celui ou celle dont c'était le tour, puis il passait au suivant.

Derrière le comte se tenait Berthe, muette et en apparence, très-calme, mais dont les lèvres se contractaient légèrement toutes les fois qu'un des anciens domestiques de la maison, pour témoigner sa reconnaissance après le don reçu, criait à tue-tête :

— Vive M. le comte !

A mesure que la corbeille se vidait, de Gabrinoff avan-

çait peu à peu et l'escorte de ses invités le suivait lentement.

— Tudieu ! s'écria tout à coup de Saint-Dutasse dont les yeux s'écarquillèrent.

Perrier voulut se rendre compte de ce qui avait pu motiver l'exclamation de son voisin, mais le comte s'interposait entre lui et la cause de l'étonnement du chevalier. Il vit seulement que la tournée touchait à sa fin.

La curiosité du docteur ne resta pas longtemps inassouvie, car de Saint-Dutasse, toujours en extase, ajouta bientôt à mi-voix :

— D'où diable sort cette splendide créature ?

Au même instant de Gabrinoff continuait de s'avancer et Perrier, dans son point de vue dégagé, vit apparaître Nicole Cardoze.

— Oh ! oui... une splendide créature ! se dit-il émerveillé.

Et, en même temps que son regard ardent dévorait la fille du garde-chasse, un frémissement étrange, qu'il n'avait jamais ressenti, lui courut sur tout le corps.

Cependant le Russe s'était approché de la superbe brune qui, dans ses plus beaux atours, se tenait devant lui, la tête fière, l'examinant de son grand œil plein d'éclairs. Une seconde durant le regard de Gabrinoff plongea dans celui de Nicole et, muets tous deux, ils restèrent en présence.

Enfin le comte lui tendit une croix d'or en disant de sa voix lente qui ne décelait aucun trouble :

— Tenez, ma charmante, sur cette croix, vous prierez pour notre bonheur à tous.

Et, s'écartant de deux pas, il marcha vers Jacques Cardoze qui, pâle et la lèvre frémissante, adossé contre un arbre voisin, le regarda venir.

M. de Jozères, quand le comte était revenu de Paris,

lui avait-il dit ce qui s'était passé avec Jacques? De Gabrinoff avait-il appris autrement les propos qu'on prêtait au garde-chasse? Ou bien, là, tout de suite, à la vue de l'homme, avait-il deviné qu'il se trouvait en présence d'un ennemi? Nous ne saurions rien affirmer. Mais, outre qu'il était sérieusement brave, il était trop grand seigneur pour s'inquiéter d'une haine partant de si bas.

Ce fut donc d'un ton légèrement moqueur qu'il aborda le serviteur.

— Vous êtes le garde-chasse Cardoze, n'est-ce pas? celui qui, m'a-t-on dit, est si bon tireur qu'il peut abattre tout gibier qu'il vise?

Il avait fallu l'ordre formel de Berthe pour que le père de Nicole eût consenti à se trouver si vite en présence du Russe. Il s'était juré de rester impassible devant lui et de se montrer sourd à l'insignifiante phrase qui lui serait dite. Mais les quelques mots du comte, qui semblaient ne contenir qu'un compliment sur son adresse, étaient prononcés d'une façon telle que Jacques crut y découvrir un sens caché. Il releva vivement la tête et regarda le comte en face.

Mais, derrière M. de Gabrinoff, il vit apparaître le visage de la mariée dont les regards lui commandaient la prudence. Aussitôt il répondit d'une voix qu'il fit calme :

— C'est la vérité, monsieur le comte, je suis bon tireur. Les loups de la contrée en savent quelque chose.

— Dans mon pays, continua le Russe, nous estimons peu ces triomphes à distance. Au lieu de nous mettre à l'affût, nous marchons, le couteau au poing, droit à notre ennemi... et nous le choisissons de taille à combattre... alors c'est une vraie lutte. Essayez donc de ce genre de chasse, Cardoze.

Ce conseil inattendu avait changé l'humeur du garde qui, moqueusement à son tour, repartit :

— Alors Monsieur me conseille de chasser le lapin au couteau?

— Oh! non, la grosse bête... l'animal dangereux... celui qui se défend. Pour le cas où vous auriez l'occasion de tâter de la chasse au couteau, je veux vous donner l'outil nécessaire, mon brave garçon.

Et le comte se retourna pour prendre dans la corbeille le couteau de chasse dont nous avons parlé. Mais avant qu'il eut posé la main sur l'arme, la comtesse s'était aperçue d'un détail qui avait échappé à l'examen général des convives.

Sur l'une et l'autre coquille de la poignée était gravé l'écusson des Gabrinoff.

Offrir ce cadeau à Jacques, c'était vouloir lui faire porter le chiffre, pour ainsi dire la livrée de ce maître qu'il ne reconnaissait pas. Berthe comprit aussitôt que le garde, à la seule vue de l'écusson, allait jeter dédaigneusement l'arme au pied du comte. Pour éviter, en présence de si nombreux témoins, une pareille scène, elle s'empara vivement du couteau de chasse et, le plaçant entre les petites mains de son frère, elle lui dit :

— Va porter toi-même ce cadeau à ton ami Cardoze.

De Gabrinoff, sans rien comprendre au motif qui faisait agir sa femme, laissa l'enfant exécuter la commission. A l'aspect de l'écusson, le serviteur, comme l'avait prévu la comtesse, recula d'un pas. Mais, devant Francis, le dernier des Valnac, son jeune et véritable maître, qui lui tendait l'arme, il se courba obéissant et prit le couteau.

Pendant le pêle-mêle des assistants qui suivit la distribution, Mme de Gabrinoff se rapprochant de Jacques, toujours à l'écart, lui souffla en souriant :

— Merci, Cardoze. Si ce couteau te répugne par trop, rends-le-moi quand tu voudras... et, comme je ne veux pas que tu sois frustré de ton présent de mariage, je te

l'échangerai contre quelques jolies fanfreluches pour Nicole.

Le lendemain tout le pays parlait du superbe coutelas que le comte avait donné à son garde-chasse.

Le lendemain aussi, le chevalier de Saint-Dutasse, dans la chaise de poste qui l'entraînait vers Paris, se disait gaîment :

— Oui, je reviendrai passer un mois au château, on peut y couler les heures douces... bon vin... bonne table... et cette charmante Nicole.

A la même heure, le docteur Perrier, qui avait regagné son village de Donchéry, se répétait de dix en dix minutes :

— Nicole Cardoze... quelle jolie fille !!!

XIII

Trois mois s'étaient écoulés depuis le mariage de Mlle Berthe de Valnac. Novembre était commencé et l'hiver, si précoce dans les Ardennes, avait fait déjà sentir ses rigueurs.

Il était sept heures du soir. Dans le coin écarté du parc

où elle s'élevait, la maison du garde Cardoze, maintenant sortie de son nid de verdure disparue, apparaissait comme un blanc fantôme au milieu de la demi-ombre d'une nuit assez claire.

Dans la grande et unique pièce qui formait le rez-de-chaussée et servait de cuisine et de salle à manger tout à la fois, deux personnes, l'une assise, l'autre debout, se tenaient sous le manteau de la haute et large cheminée. Le clair feu de bois de hêtre qui flambait joyeusement dans l'âtre suffisait amplement pour éclairer la salle où nulle autre lumière n'était allumée.

A deux pas du foyer se dressait une table servie au milieu de laquelle une soupière couverte semblait attendre un convive en retard.

A ce moment la grosse horloge, placée dans un coin de la salle, fit entendre son ronflement et sonna la demie de sept heures.

— Ainsi donc, mademoiselle Nicole, M. le comte de Gabrinoff veut chasser demain? demanda notre second personnage qui, renversé sur sa chaise, présentait à la chaude flamme du foyer la semelle de ses longues bottes molles, garnies de gros éperons en cuivre.

— Oui, docteur Perrier. A la nuit tombante, mon père en a été prévenu par Bricard.

— Bricard? où prenez-vous Bricard? répéta le médecin, cherchant à se rappeler, dans le personnel du château, celui qui portait ce nom.

— Oh! fit la Cardoze avec mépris, c'est un ancien palefrenier, espèce de chien couchant, dont raffole aujourd'hui le comte parce que le mauvais drôle a baragouiné devant lui cinq ou six phrases russes apprises des deux grands escogriffes que M. de Gabrinoff nous a amenés ici en se mariant.

Après ce renseignement donné sur le favori du comte, Nicole avait consulté l'horloge :

— Bientôt huit heures, et mon père ne rentre pas... je vais remettre notre soupe au chaud.

Et, ce disant, elle reprit sur la table la soupière qu'elle posa dans un coin du foyer.

— Il est donc allé bien loin, ce brave Cardoze? continua Perrier, dont l'œil avait suivi tous les gracieux mouvements de la jolie fille.

— Il a dû remonter entre les bois de la Falizette et de Condé pour prévenir les gens de M. d'Armangis, dont l'équipage de chasse se joindra demain à celui de M. de Gabrinoff... on chassera sur les deux terres.

— Il est bien riche, n'est-ce pas, ce M. d'Armangis?

— Sa terre vaut deux fois celle-ci.

— Et il est vieux?

— Oh! non, un grand bel homme de trente ans. On dit qu'il a fait ses farces à Paris et qu'il est venu ici pour tâter de l'économie. Le fait est qu'il vivait d'abord sans voir personne de ses voisins et qu'il avait repoussé toutes les avances de M. de Gabrinoff.

— Il paraît qu'il a pourtant fini par s'amadouer?

— Oui, à la suite d'une visite que lui a faite le comte pour lui présenter sa femme, M d'Armangis est devenu l'inséparable de notre maître. Ils ne se quittent plus. Tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, ce sont de perpétuelles réunions où l'on convoque les gros bonnets du pays.

— Alors, cette fois, c'est le tour de M. de Gabrinoff?

— Oui, il lui est arrivé hier de Paris plusieurs amis. C'est pour eux que la chasse a été ordonnée.

— Ah! des amis. Et vous ne les connaissez pas, Nicole?

— Non, sauf un seul qui est venu ce matin rôder par

ici. Mon père était en tournée, c'est moi qui l'ai reçu. Il s'est assis là où vous êtes, docteur.

Et, avec un petit sourire, Nicole ajouta :

— Il est galant, le Parisien ! En voilà un qui ne laisse pas longtemps pendre au bout de sa langue ce qu'il a envie de dire.

Cette phrase était-elle prononcée à l'intention de Perrier? Il faut le croire, car, en l'entendant, celui-ci devint rouge jusqu'aux oreilles. Il se leva brusquement de sa chaise et se dressa devant Nicole. Mais, au moment de parler, il resta bouche béante, sans pouvoir trouver un mot. Ce grand garçon, qui était arrivé jusqu'à l'âge de vingt-sept ans sans avoir jamais pensé aux femmes, ne savait comment s'y prendre pour avouer qu'il était amoureux fou. Cent fois il s'était juré de parler, mais quand l'œil de cette énivrante créature s'arrêtait sur lui, il demeurait interdit.

Parmi les pensées qui couvaient dans l'imagination ardente de la Cardoze, le docteur tenait pourtant une place... peu flatteuse à la vérité; car, dès qu'elle avait découvert l'amour de Perrier, la fille du garde, après avoir examiné cet homme, plutôt laid que beau et sans un sou, avait murmuré cette phrase triviale :

— Une poire pour la soif!

Dès qu'il pouvait disposer d'une heure, le médecin mettait l'éperon dans le ventre du bidet sur lequel il faisait ses visites et accourait à cette grille du carrefour, située à plus d'une demi-lieue du château, mais que cent mètres à peine séparaient de la maison du garde.

Nicole avait tendu la perche à son amoureux timide en se disant souffrante de violentes migraines, ce qui, bien que Perrier vînt à peu près toujours en l'absence de Jacques, lui avait donné droit de visite les deux ou trois fois qu'il s'était rencontré avec le père.

Et puis, si le soupirant était timide avec son idole, il retrouvait toute son adresse et sa présence d'esprit avec Jacques, dont il avait découvert le profond dévouement pour Mme de Gabrinoff. Aussi, quand il avait été surpris par Cardoze, il s'était toujours fait accompagner par lui, au départ, jusqu'à la grille où son cheval l'attendait et, chemin faisant, il lui avait dit :

— Vous savez que votre fille est une malade imaginaire... elle n'a rien ou presque rien... Si je suis venu, c'est un peu pour flatter sa manie et beaucoup par amitié pour vous, car je suis chargé par Mme de Gabrinoff de vous dire qu'elle pense toujours à son fidèle serviteur.

A ces mots, Jacques devenait joyeux. Depuis trois longs mois que, vivant à l'autre bout de la propriété, il ne s'était pas approché du château pour ne point rencontrer Gabrinoff, le dévoué garde-chasse n'avait vu sa maîtresse qu'une fois. C'était quand, un soir et en l'absence de Nicole, elle était venue apporter à Cardoze, pour sa fille, ce cadeau promis en échange du couteau de chasse qu'elle avait emporté en disant :

— Dès que j'en trouverai l'occasion, je ferai gratter les armoiries qui t'irritent et je te rendrai cette arme dont je ne saurais que faire.

Aussi comprend-on quel baume lui versait l'adroi Perrier quand il affirmait à Cardoze que Mme de Gabrinoff l'avait chargé d'être l'interprète de son affectueux souvenir.

— Quant à votre fille, je vous le répète, elle n'a rien ou presque rien, répétait invariablement le médecin en remontant à cheval.

— Venez tout de même, car Nicole me ferait une vie de possédée en croyant que c'est moi qui vous ai interdit de nouvelles visites, disait naïvement Jacques en pressant la main du docteur.

Mais, nous l'avons vu, si roué qu'il était avec le père, Perrier perdait la tête devant la fille. En entendant Nicole parler de « ce galant Parisien qui ne laissait pas pendre à sa langue ce qu'il avait à dire, » le timide amoureux avait tressauté nerveusement.

— Est-ce que la jalousie va enfin le dégeler? se demanda la jeune fille en le regardant se relever tout rouge.

Ce ne fut qu'au prix d'un prodigieux effort qu'il parvint à prononcer :

— Et quel est ce Parisien, invité de M. de Gabrinoff, qui, dites-vous, est venu rôder ici ce matin?

— C'est ce monsieur poli et galant, toujours gai, encore assez beau garçon et surtout si élégant, qui servait de témoin à M. de Gabrinoff quand il s'est marié.

— Ah! oui, un seigneur russe?

— Non, l'autre... celui qui est lieutenant dans.., dans... les drôles de corps, je crois... Ah! non, dans les corps de garde.

— N'est-ce pas plutôt dans les gardes du corps?

— Oui, précisément, c'est cela même... il m'a aussi appris son nom... le chevalier de Saint-Dutasse.

— Et, arrivé d'hier, il rôdait déjà ici ce matin? gronda Perrier sombre.

— Il ne rôdait pas. Il s'était égaré, disait-il, dans sa matinale promenade. Je lui ai indiqué son chemin pour regagner le château et, dans sa reconnaissance, il m'a demandé de revenir me remercier de ce service.

Si, en appuyant sur tous ces détails, l'intention de Nicole avait été de faire se déclarer son jaloux et trop discret amoureux, elle n'atteignit pas le but visé, car le médecin serra les poings, mais resta muet sur sa chaise, l'œil fixé sur le feu de la cheminée. Furieuse d'avoir échoué, la fille de Jacques s'assit de l'autre côté du foyer et demeura immobile.

Le silence qui s'établit n'était interrompu que par le tic tac de l'horloge. Tout à coup, à ce bruit s'en mêla un autre, d'abord vague, qui fit tendre l'oreille à Perrier.

— Voici votre père qui arrive, dit-il.

A son tour Nicole écouta.

Le bruit s'était fait plus distinct. C'était ce craquement sonore que, sous le pied qui les chasse, font les feuilles mortes, recroquevillées par le froid. Celui qui s'approchait était encore loin, mais, dans la nuit calme, son pas s'accusait pressé.

— Mon père accourt à la hâte, c'est la faim qui le talonne, dit la Cardoze en s'empressant de remettre sur la table la soupière tenue au chaud dans un coin de l'âtre.

— Faut-il aller ouvrir? demanda le jeune homme en quittant son siége.

— Non, il a sa clef. Aidez-moi plutôt... tenez, coupez le pain.

Les pas longèrent enfin la maison. Puis ils résonnèrent sur les quatre marches qui faisaient perron à la porte d'entrée.

Mais nul grincement d'une clef, glissée dans la serrure, ne se fit entendre.

De l'autre côté de la porte, l'arrivant se tenait silencieux comme s'il épiait quelque mouvement à l'intérieur ou s'il cherchait à voir par une fissure de la porte.

Alors trois petits coups furent frappés.

— C'est votre de Saint-Dutasse qui s'est encore égaré, souffla hargneusement le docteur.

Les coups se répétèrent, mais plus forts; puis une voix, un peu impérieuse, prononça ces mots :

— Nicole, ouvre-moi, tu es seule, je le sais..... ton père n'est pas là..... ouvre-moi.

Cette voix était celle de M. de Gabrinoff.

En reconnaissant quel était le visiteur, les deux jeunes

gens étaient restés immobiles de surprise, retenant leur haleine, n'osant faire un geste, les yeux rivés sur cette porte qui les séparait du comte.

Mais la sensation produite n'était pas la même chez chacun d'eux; car si Perrier, qui se tenait de deux pas en avant, se fût retourné, il aurait pu surprendre l'étrange regard que sa bien-aimée avait jeté sur lui quand M. de Gabrinoff s'était fait entendre.

Pendant que cette voix avait rallumé au cœur du médecin la sourde jalousie que le nom de M. de Saint-Dutasse y avait déjà soulevée, il semblait au contraire que Nicole, comme si elle voyait enfin arriver une occasion longtemps attendue, maudissait le témoin importun qui, par sa présence, l'empêchait d'en profiter. Tel était le sentiment qui paraissait luire dans ce regard qu'elle dirigea sur Perrier.

En ne recevant pas de réponse, l'impatience avait gagné le comte; car, cette fois, frappant du poing, il cria d'une voix brève :

— Ouvre donc, petite sotte!... j'ai à te parler.

A cette nouvelle injonction, Nicole, sur la pointe du pied, fit bien doucement les deux pas qui la séparaient de son soupirant et lui souffla :

— Si vous sortiez sans bruit par une fenêtre de l'autre façade?

— Voulez-vous donc lui ouvrir? demanda le docteur abasourdi par cette proposition.

— Puis-je faire autrement? Il annonce avoir à me parler. A coup sûr, ce sont des ordres qu'il veut me charger de transmettre à mon père pour la chasse de demain.

— En ne répondant pas, vous aurez toujours l'excuse de dire plus tard que vous dormiez et que vous n'avez pas entendu.

Au même instant, un furieux roulement de coups de poings ébranla la porte.

— Pensez-vous que je puisse soutenir n'avoir pas été réveillée par un pareil vacarme? répliqua la jeune fille.

— Ah çà, jeune folle! vas-tu donc me laisser ainsi me morfondre devant cette porte? cria encore le Russe d'un ton impérieux et irrité.

Et le poing recommença son jeu.

Si jaloux qu'il fût, Perrier reconnut qu'il devait se résigner à laisser entrer le comte.

— Oui, vous avez raison, Nicole, il faut ouvrir, dit-il à l'oreille de la jeune fille.

— Alors passez par la fenêtre.

Le docteur consentait bien à laisser entrer M. de Gabrinoff, mais il n'avait pas songé à lui céder complétement la place.

— Passer par la fenêtre! répéta-t-il surpris.

— Dame! que penserait-il de moi, si, après avoir tant pesté devant la porte, il me trouvait enfermée avec vous?

— Je dirais que j'attendais votre père, répliqua l'amoureux qui ne voulait pas se rendre.

— Alors j'aurais dû ouvrir tout de suite... il est maintenant trop tard pour donner pareille raison.

La rusée coquette comprit qu'elle n'avait pas le temps de convaincre celui qui faisait si dure résistance. Aussi elle se décida vite à employer les grands et irrésistibles moyens. Elle feignit d'essuyer de la main deux larmes absentes de ses yeux et elle balbutia d'une voix brisée par de gros sanglots :

— Ah! monsieur Perrier, vous jouez bien cruellement avec la réputation d'une pauvre fille!

Le docteur ne put résister à ce ton désolé.

— Ne pleurez pas, ma jolie petite Nicole.., je ferai tout

ce que vous me commanderez, dit-il, sincèrement attendri.

— Alors, sortez par la fenêtre.

— Impossible à présent. N'entendez-vous pas le comte? il fait le tour de la maison.

En effet, M. de Gabrinoff, en ce moment, allait de fenêtre en fenêtre, cherchant partout une fente de volet pour plonger son regard dans l'intérieur de la salle.

Comme nous l'avons dit, aucune lumière n'avait été allumée dans la pièce que la flambée de hêtre suffisait à éclairer. Mais, peu à peu, les jeunes gens avaient laissé tomber le feu, qui s'était converti en un brasier dont la lueur rouge n'atteignait pas les profondeurs de la salle.

— Le voici qui revient à la porte, dit Nicole écoutant le pas du Russe qui retentissait bien sonore sur la bordure de dalles entourant le pied de la maison.

Et comme elle se retournait vers Perrier pour lui enjoindre la fuite par une de ces fenêtres que ne surveillait plus le comte, elle ne retrouva pas le docteur à ses côtés. Sa voix, qui partait d'un point obscur de la salle, lui murmurait dans l'ombre :

— Il y aurait trop de danger à sortir maintenant. Je vais attendre dans la chambre de votre père où il y a peu de probabilités que le comte vienne mettre le nez.

Et la voix, qui montait en s'affaiblissant, prouva que Perrier escaladait sans bruit l'escalier placé dans un angle de la pièce et conduisant à l'étage supérieur.

La Cardoze n'eut pas le temps de répondre, car M. de Gabrinoff recommença aussitôt son tapage.

— Enfin! soupira la belle fille en se voyant délivrée du médecin.

Et dans ce soupir il y avait un accent de véritable joie comme si Nicole avait hâte de se trouver en présence du Russe.

Mais avant d'ouvrir, elle se dit qu'elle allait prétendre avoir été réveillée dans son premier sommeil et que, pour une personne qui sort du lit en sursaut, sa toilette était par trop correcte... Aussi porta-t-elle la main à son corsage...

La pudeur l'arrêta un moment.

— Bast !!! dit-elle avec un sourire.

Et, de ses dix doigts agiles, elle fit sauter les boutons de ce corsage sous lequel une fine toile recouvrait seule de fermes et modelés contours.

M. de Gabrinoff, les deux poings levés, allait les faire retomber sur la porte quand il la vit s'ouvrir doucement devant lui, en même temps qu'une charmante voix lui demandait :

— Petit père, tu avais donc oublié ta clef ?

Sans répondre, le comte entra et, repoussant la porte, il s'y adossa. Dans cette demi-obscurité, teintée de lueurs rouges, il voyait la jeune fille se dirigeant vers la cheminée pour y allumer une chandelle et il l'entendait lui dire d'un accent calme :

— Est-ce que tu as frappé longtemps ? Tu sais, mon premier sommeil est si profond... Enfin te voici de retour... Ton souper t'attendait au chaud.

Au moment où M. de Gabrinoff entrait en bas, le docteur Perrier, parvenu à l'étage supérieur, s'était trouvé sur un petit palier dans la plus complète obscurité.

— Voyons, se disait-il, que je me rappelle bien. Quand Jacques m'a fait visiter sa maisonnette, il me semble que sa chambre était là, sur la droite.

Et sa main, qui tâtait dans l'ombre, ayant rencontré un bouton de serrure, il ajouta :

— Oui, j'avais raison, voici la chambre du brave homme.

Puis, il poussa la porte et, sans y voir, il entra. A son

troisième pas, il heurta du genou une chaise sur laquelle il s'assit en murmurant :

— Attendons.

En bas, la scène avait continué.

Quittant la porte, M. de Gabrinoff s'était doucement avancé vers la cheminée et quand, sa chandelle étant allumée, Nicole se retourna pour la poser sur la table du souper, elle se trouva face à face avec le Russe. La Cardoze était une comédienne de première force, car son visage exprima le plus naturel effroi et sa bouche frémissante prononça d'une voix brisée par la peur :

— Ah ! ce n'est pas mon père !!!

Ses yeux atones fixés sur les trésors que lui dévoilait le débraillé de la toilette de Nicole qu'il avait saisie par les deux poignets, le comte lui dit en ricanant :

— Ah ça, ma mignonne, le sommeil te fait donc sourde? Dors-tu en vraie souche? Pour alléger ton sommeil n'as-tu pas de ces rêves où une magnifique créature, comme tu l'es, voit les bijoux, les toilettes, la richesse mis à ses pieds par un discret soupirant ? N'as-tu jamais eu de ces rêves-là, jolie Nicole ?

Et le comte, attirant la jeune fille à lui, se pencha sur cette gorge qui palpitait si près de ses lèvres. La Cardoze pour échapper au baiser, cambra brusquement sa flexible taille autour de laquelle vint s'enrouler le bras du Russe qui continua :

— N'as-tu donc jamais rien envié ? ne t'es-tu jamais dit que, belle à faire damner les saints, ta vie ne peut se passer dans une aussi infime situation... que tu as droit à une existence toute de luxe, d'hommages et de plaisirs ? Si tu le veux, ma fille, tes rêves deviendront demain une réalité.

De la main que Gabrinoff lui laissait libre, Nicole, effarée, palpitante, brisée, cherchait à repousser le comte,

en répétant d'une voix que la pudeur semblait éteindre :

— Pitié ! monsieur. Pitié !!

Et, tout en s'efforçant de donner à son accent les plus suppliantes intonations, elle se disait :

— Pourvu que Perrier n'entende rien.

Comme de Gabrinoff, enivré par cette irrésistible sirène qui se tordait voluptueusement en son étreinte, voulait coller sa bouche ardente sur ces grands yeux dont l'éclat incendiait ses sens, elle renversa si brusquement la tête que sa longue chevelure, se dénouant, s'épandit en flots épais sur ses épaules.

— Réponds, Nicole... Bijoux, luxe, splendeurs, plaisirs, veux-tu tout cela ?... je te les offre, bégaya fiévreusement le comte, que la luxure faisait frissonner.

Mais, avant que la jeune fille eût parlé, une main puissante s'abattait sur l'épaule du Russe. A cet insolent contact, le comte se retourna menaçant et la colère au front.

Derrière lui se dressait, blême et muet, l'autre main tendue vers la porte, le garde-chasse qui venait d'entrer sans être entendu.

De Gabrinoff comprit aussitôt le danger. Au premier mot qu'il prononcerait, cet homme, qui maîtrisait son immense colère, allait le tuer sans pitié. Etouffant de rage d'être obligé d'obéir, il gagna la porte, suivi par Jacques, qui n'avait pas tourné les yeux vers sa fille, gisant à terre évanouie.

Du haut des marches qui montaient à la porte, le père, quand il vit le comte à dix pas, lui dit d'une voix qui vibrait d'une implacable résolution :

— Je vous ai fait grâce aujourd'hui, monsieur. Mais rappelez-vous bien qu'à la seconde fois, je vous abattrai comme un chien enragé.

Au moment même où Jacques prononçait ces mots, un groupe tournait l'angle de la maison. Il était composé

de Mme de Gabrinoff, de MM. d'Armangis, de Saint-Dutasse, de Jozères et de deux riches habitants du pays.

Tous avaient entendu la menace faite par Cardoze à M. de Gabrinoff.

XIV

Quel était le motif qui, à pareille heure et dans l'obscurité, conduisant la société du château vers la maison du garde, l'avait amenée si juste à point pour entendre la menace adressée par Jacques Cardoze au comte de Gabrinoff? — C'est ce que nous allons expliquer en remontant un peu dans notre récit.

Si grande que fût la passion qui avait d'abord aveuglé le Russe et l'avait si facilement fait consentir aux conditions posées par Berthe, elle n'avait pu s'illusionner bien longtemps. L'énorme fatuité du comte qui, un instant, lui avait persuadé qu'il était aimé, avait dû bien vite baisser pavillon devant la froideur de Mme de Gabrinoff. Aux plus vifs élans de son mari, elle restait de glace et quand, furieux d'une aussi complète indifférence, l'époux s'était un jour emporté jusqu'à lui demander :

— Mais alors, madame, pourquoi donc avez-vous accepté mon nom ?

— Pour vous vendre le mien, avait-elle répondu tranquillement.

— Et je l'ai payé assez cher, ce fameux nom des Valnac! s'était-il écrié imprudemment, froissé par la blessante réponse de sa femme.

Tel avait été le premier nuage noir qui s'était élevé sur l'horizon conjugal, après six semaines de mariage.

Peut-être Berthe aurait-elle vite oublié la phrase qu'elle s'avouait avoir provoquée et se serait-elle rapprochée de cet homme coupable, après tout, du seul tort de trop l'aimer, si une autre scène n'était venue bientôt soulever dans le cœur de la comtesse une mortelle haine contre son mari.

Dès les premiers jours, elle s'était créé un mode d'existence à part qui la préservait de la trop fréquente présence de M. de Gabrinoff. Après avoir, pour ainsi dire, forcé toutes les portes derrière lesquelles s'abritait sa femme, quand le comte finissait par arriver jusqu'à elle, il trouvait perpétuellement entre Berthe et lui le jeune Francis que sa sœur retenait à ses côtés. Il avait donc fini par cordialement exécrer l'enfant que, sans cesse, il rencontrait devant lui.

Chez le Russe, nous l'avons dit, tout était surface. Sous le seigneur bien élevé, élégant et poli, couvait une nature grossièrement passionnée, un caractère altier aux terribles colères. A un moment donné l'homme du monde se transformait subitement en un être brutal que ne maîtrisait plus l'éducation première.

Une fois qu'il avait pu pénétrer jusqu'au petit boudoir où Berthe se réfugiait dans l'après-midi, il la trouva étendue sur un divan.

L'enfant jouait sur le tapis.

Enveloppée d'un ravissant peignoir, Mme de Gabrinoff était si lascivement belle dans la voluptueuse pose qu'elle avait prise sur les coussins que le comte, saisi d'un de ces luxurieux transports qui envahissent parfois le cerveau et font l'homme fou de désirs, le comte, disons-nous, bondit vers le divan pour enlacer dans ses bras cette femme qui était sienne.

En une seconde, elle fut sur pied, pâle, frémissante de colère, et, sans mot dire, elle lui montra l'enfant que le comte n'avait pas vu en entrant.

— Faites-le sortir, murmura de Gabrinoff dont la voix vibrait ardente.

A cet ordre, elle redressa fièrement la tête.

— Il restera, dit-elle d'un ton sec.

Le comte se retourna vers le bambin et cria :

— Francis, va-t'en !

Il y avait dans ces mots un tel accent de colère que l'innocent effrayé demeura immobile sur place, et regardant sa sœur de ses yeux effarés :

— Reste, mon chéri, appuya vivement Berthe qui, malgré la rage la mordant au cœur, adressa un sourire à son frère.

Devant cette double résistance, la fureur emporta le Russe qui s'élança sur l'enfant :

— Sortiras-tu, morveux maudit ! s'écria-t-il.

Puis ouvrant la porte d'une main, il saisit de l'autre le frère par l'épaule et, avec une terrible force que doublait la furie, il le lança dehors. Mais il n'avait pas calculé son mouvement. Francis alla heurter du front le montant de la porte et, renvoyé par un épouvantable choc, il rebondit dans la chambre chancelant et aveuglé par le sang.

Un cri unique, cri rauque, bref, terrible, cri de la tigresse défendant ses petits, fut poussé par la comtesse qui, se précipitant sur Francis, l'emporta à l'autre extré-

mité du boudoir. Debout, adossée dans un coin, les deux bras repliés sur l'enfant qui, terrifié, cachait sa face ensanglantée dans les jupes, Berthe se tint là, muette, les dents serrées, frissonnante de tout le corps, mais prête à défendre son frère contre une nouvelle agression. Sa chevelure, dénouée dans l'élan, entourait sa figure pâle dont les yeux, qui s'étaient subitement cerclés de noir, étincelaient de cette haine fatale qui ne s'éteint que par la mort de celui qui a eu l'imprudence de l'allumer.

Sa propre brutalité avait rendu le sang-froid à M. de Gabrinoff. Lorsque, revenant à lui, il aperçut cette femme sombre, blême, échevelée, frémissante de l'immense indignation qui lui coupait la parole, il contempla un moment ce nouveau genre de beauté sinistre qui s'offrait à lui.

— Oh! oh! fit-il, savez-vous, madame, que si vos yeux étaient deux pistolets chargés, j'aurais grand'peur d'être tué.

Il attendit que Berthe parlât, mais elle continua, sans mot dire, de le fixer de son regard brillant de férocité.

Alors il sourit et d'un ton moqueur :

— Allons, ajouta-t-il, je suis heureux de voir, ma chère amie, que toutes les émotions ne vous trouvent pas de glace.

Et, tout en se dandinant, il gagna la porte du boudoir. Quand, sur le seuil, M. de Gabrinoff retourna la tête, il retrouva ce menaçant regard de sa femme qui le suivait en sa retraite... Malgré lui, il frissonna.

— Bast! dans vingt-quatre heures elle n'y pensera plus, pensa-t-il pour se rassurer.

Le comte parut avoir deviné juste, car le lendemain, au déjeuner, Berthe avait retrouvé son calme. Elle répondit à tout ce qu'il plut à son mari de lui dire et ne parla nullement de la scène de la veille. Pendant quinze

jours, le Russe vécut anxieux, mais il finit par se tranquilliser si complétement sur les suites de sa faute qu'il fut le premier à la rappeler. Dès les premiers mots sa femme l'arrêta d'un geste de main :

— Que ceci, Iwan, vous apprenne à commander à vos colères, dit-elle doucement.

C'était la première fois que Berthe l'appelait par ce nom de baptême.

— Je suis donc pardonné? s'écria-t-il joyeux.

Pour réponse, elle lui tendit sa petite main.

— Oh ! comme vos mignons doigts sont glacés ! laissez-moi les réchauffer, dit le comte qui les couvrit de baisers sans s'apercevoir que cette main frissonnait sous ses lèvres.

Sauf la froideur qu'elle opposait aux élans de passion de son époux, la comtesse se fit douce, prévenante, aimable. Pour tout le monde, domestiques compris, c'était un heureux ménage et M. de Jozères lui-même s'y trompa.

— Le Russe s'en tire bien, se disait-il après chacune des nombreuses visites qu'il faisait aux époux.

Pour complaire à son mari, Berthe lui avait demandé de lui apprendre le russe. A ces leçons, auxquelles assistait Francis, elle fit, ainsi que l'enfant, de rapides progrès.

— A quoi bon vous donner pareille peine? demanda le procureur un jour qu'il les surprit en pleine leçon.

— Je veux que mon cher Iwan me fasse visiter son pays, dit-elle en riant.

— Décidément elle est folle du bellâtre, pensa le magistrat.

Il eut bientôt la plus complète preuve de la condescendance avec laquelle l'épouse se pliait à tous les désirs de son mari. Le comte, on s'en souvient, avait acheté la propriété de Valnac pour satisfaire ses goûts de chasseur.

Un soir qu'on causait des chasses qui allaient s'ouvrir, de Gabrinoff dit en riant :

— Pour compagnon je suis menacé de n'avoir que le chevalier de Saint-Dutasse qui, le jour du mariage, a été invité par la comtesse. Or, comme il me souvient, la seule fois que j'ai jadis chassé avec ce cher chevalier, qu'il a tué sept chiens et un bœuf, je me crois bien excusable de chercher à lui adjoindre d'autres disciples de saint Hubert.

Le procureur cita une dizaine de noms des plus intrépides chasseurs du pays, puis il ajouta :

— Il est quelqu'un avec lequel vous devriez bien vous lier, car ses terres, réunies aux vôtres, vous offriraient la plus belle chasse du département.

— Bah ! qui donc ?

— Celui dont la propriété vous borne du côté de la Falizette.

— Ah ! oui, un M. d'Armangis.

— Précisément. Voici un mois qu'il est installé chez lui.

— Je le sais, dit le comte. Comme nouveau venu dans le pays, me trouvant tenu à des devoirs de politesse envers mes voisins, j'ai envoyé plusieurs fois ma carte à M. d'Armangis. Il m'a régulièrement renvoyé la sienne, mais nos relations de voisinage en sont restées là. Probablement que j'ai affaire à un vieux podagre qui vit en ours.

— Lui vieux? Détrompez-vous... M. d'Armangis a tout au plus trente ans.

— Et quel homme est-ce ?

— Véritable homme du monde : aimable, élégant, spirituel, musicien...

— Oh ! oh ! un vrai phénix, n'est-ce pas ? reprit M. de Gabrinoff. Alors, pourquoi donc a-t-il repoussé mes avances ?

— Il est arrivé un peu effrayé par les médecins, qui

l'ont envoyé ici se mettre au vert... il ne demande peut-être pas mieux qu'on lui force la main... allez le voir.

Mme de Gabrinoff, penchée sur sa tapisserie, avait écouté tout ce que M. de Jozères venait d'avancer sur M. d'Armangis. Elle releva la tête en disant :

— Oui, allez le voir... le conseil de mon tuteur est bon... vous vous assurerez au moins, à défaut du propriétaire, le droit de chasse sur ses terres.

— C'est tentant, fit de Gabrinoff.

Puis, se reprenant, il se tourna vers Berthe:

— Oui, mais je ne saurais comment l'amadouer... à moins que vous ne me veniez en aide, ma chère amie, ajouta-t-il en riant.

Cachée derrière son métier à tapisserie, la comtesse répondit de sa voix calme :

— Quand il vous plaira, je serai à votre disposition.

— Eh bien, disons demain.

Et le lendemain, une voiture, conduite par Bricard, emportait les époux vers le château de M. d'Armangis.

On mit une heure à franchir la distance qui séparait les deux domaines.

Levé de bon matin et fatigué par une longue tournée faite à cheval chez ses fermiers, M. de Gabrinoff, cédant à la lourdeur d'un temps orageux, s'était assoupi dans son coin de voiture. Pendant toute la route, Berthe, renversée dans l'autre angle, demeura immobile, les yeux fixés sur le Russe endormi. Quand il se croyait depuis longtemps pardonné, le comte aurait pu difficilement s'expliquer, s'il l'avait surpris, le regard de froide haine dont sa femme le couvait en son sommeil.

Il ne se réveilla qu'au moment où la voiture entrait dans la vaste cour qui précédait le château d'Armangis, au grand fracas du fouet de Bricard, qui claquait à tour de bras pour attirer quelque serviteur du logis.

Les deux époux étaient à peine assis dans le salon que M. d'Armangis, prévenu de leur visite, se présentait devant eux.

C'était un homme mince, de taille moyenne, au pied et à la main d'une finesse extrême, qui, dans toute sa personne, portait ce haut cachet de suprême distinction qui est l'apanage de quelques rares élus. Sa tête fine, spirituelle, un peu indolente — tête à la Van Dick par excellence — s'encadrait d'une chevelure noire qui faisait ressortir son teint mat. Deux yeux noirs très tendres, une bouche aux dents superbes, un nez bien dessiné complétaient l'ensemble du visage de cet homme de trente ans. A voir M. d'Armangis, on n'aurait osé l'accuser de fatuité si l'envie lui avait pris de réciter un fort long chapelet d'amoureuses conquêtes.

Tant il est vrai pourtant qu'il n'est ici-bas créature parfaite, un sévère observateur aurait pu facilement trouver en M. d'Armangis le défaut de la cuirasse. Cet homme riche, insouciant, heureux, ne pouvait avoir trempé son caractère à ces mille combats de la vie qui vous créent une volonté énergique et vous font opiniâtre dans la résistance. En un mot, c'était une nature faible et douce, véritable cire molle qui devait se laisser pétrir par la main qui saurait s'en emparer.

Quant à ces excès de la vie parisienne qui, disait-on, l'avaient envoyé chercher un peu de repos en province, il n'y avait absolument rien de vrai. Ce bruit de santé délabrée, c'était lui-même qui l'avait fait courir pour se soustraire à l'importunité de voisins qui l'auraient entraîné dans toutes les jouissances de la matérielle et plantureuse vie de province dont s'effrayait ce Parisien délicat, un peu blasé et fine fourchette.

En recevant les successives cartes par lesquelles M. de

Gabrinoff avait tenté d'entrer en relation, M. d'Armangis s'était dit :

— Des dîners de quatre heures de durée, avec vingt plats de grosses viandes, le tout suivi d'un boston ou d'un nain jaune... grand merci !

Et il s'était contenté de répondre carte pour carte, sans prendre aucunes informations sur ce voisin si persistant à vouloir nouer connaissance. Aussi quand son domestique était venu lui annoncer la visite qui le réclamait au salon, le jeune homme avait murmuré :

— Diable !... c'est de l'entêtement !... voilà qu'on me relance à domicile... comment me débarrasser de ces crampons ?

Sa surprise fut donc grande à la vue de M. de Gabrinoff. C'était là un homme de son monde, de ses goûts et de ses allures. Mais si agréable que fût cette impression, nous ne dirons pas qu'elle put se comparer à celle que ressentit M. d'Armangis quand le comte, qui avait marché à sa rencontre, démasquant Berthe qu'il cachait aux yeux du jeune homme, lui présenta Mme de Gabrinoff. A la vue de cette perle de beauté enfouie au fond de la province, qui se révélait à lui, le viveur parisien s'arrêta stupéfait, sans même achever le salut commencé. Cette scène de muette extase n'eut que la durée de l'éclair, car la comtesse, comme si elle eût voulu ne pas laisser à son époux le temps de rien voir, se hâta de dire :

— Nous venons bien indiscrètement, monsieur, vous demander un service.

L'œil toujours fixé sur Berthe, s'enivrant au son de cette mélodieuse voix, fasciné par le charmant sourire qui accompagnait la phrase, M. d'Armangis s'inclina en signe qu'il attendait qu'on lui fît connaître le service en question.

— Mon mari est un Nemrod de première force, conti-

nua gaiement la comtesse. Comme il exprimait dernièrement la crainte de se trouver un peu à l'étroit sur nos terres, M. de Jozères, un de nos amis, lui a fait espérer...

— ... Que je prierais M. de Gabrinoff de mettre le pied sur les miennes, n'est-ce pas? interrompit M. d'Armangis.

— C'est parfaitement cela, dit le Russe.

— Eh bien, M. de Jozères a eu raison, appuya le jeune homme en se tournant vers le mari.

— Vous consentez? fit le comte joyeux.

— Avec d'autant plus d'empressement que j'ai à me faire pardonner le tort d'avoir si longtemps tardé à répondre à vos avances de bon voisinage.

— M. de Jozères vous avait excusé en nous donnant à entendre que l'état de votre santé vous commande le repos, reprit Mme de Gabrinoff.

— C'est vrai, madame, j'ai une terrible maladie, répliqua d'Armangis en riant.

— Vous en parlez bien gaiement, fit Berthe.

— Et vous l'appelez? demanda le comte.

— L'horreur des gens importuns et ennuyeux.

— Alors vous nous dites de nous en aller? riposta la comtesse avec une adorable petite moue.

— Oh! madame, pouvez-vous le croire!!!

Et comme dans l'élan qui avait accompagné cette phrase, d'Armangis, ayant dépassé le Russe, se trouvait bien en face de Berthe, il reçut en pleine vue le long et doux regard dont elle accompagna cette réponse :

— Je plaisantais, monsieur.

De Gabrinoff s'était rapproché en disant :

— Chasser sur vos terres, c'est déjà bien ; mais mieux serait encore si vous me promettiez que nous chasserons ensemble... puisque votre maladie nous fait l'honneur d'être guérie pour nous.

Puis, se reprenant :

— Et d'abord, êtes-vous chasseur? car de Jozères nous a laissés dans le doute à cet égard.

— J'ai, je crois, une des plus belles meutes du département.

De Gabrinoff éclata de rire.

— Bravo! fit-il. Au moins de Saint-Dutasse ne tuera pas que mes seuls chiens.

— Le chevalier de Saint-Dutasse, le sous-lieutenant aux gardes du corps? l'attendez-vous?

— Oui. Est-il aussi de vos amis?

— Des meilleurs. De Saint-Dutasse est un gai et brave compagnon avec lequel j'ai passé de joyeuses heures, répondit d'Armangis tout heureux de retrouver l'élément parisien au fond des Ardennes.

— Et avec lequel vous en passerez encore, ajouta gaiement M. de Gabrinoff, car il va venir passer un mois au château, et j'espère que cet ami commun vous sera un motif de plus pour apprendre à présent le chemin de ma demeure.

— Sans doute, fit d'Armangis hésitant.

— Oh! pas de demi-réponse, s'écria le Russe; je vous avertis que je ne sors pas d'ici sans avoir obtenu un engagement bien formel. Ainsi donc, exécutez-vous?

Quand les deux hommes avaient parlé chasse, Mme de Gabrinoff s'était mise à examiner un à un les tableaux appendus aux panneaux du salon. A ce moment, elle se trouvait à l'extrémité de la pièce, derrière son mari. En entendant le jeune homme hésiter à accepter l'invitation du comte, elle tourna lentement la tête sur son épaule et, sans faire un signe, elle lança à M. d'Armangis un regard semblable à celui qui l'avait déjà si profondément remué.

— J'accepte, dit-il vivement.

Un quart d'heure après, les deux époux, remontés en voiture, reprenaient la route de leur château.

— Que pensez-vous de notre voisin? demanda le comte.

— Il est bien insignifiant, fit Berthe avec une profonde indifférence.

XV

M. d'Armangis ne fut pas long à tenir sa promesse de rendre bientôt leur visite aux époux, car, le lendemain même, il descendait de cheval devant le perron de M. de Gabrinoff.

Avertie par le piaffement de la superbe bête que montait le jeune homme, la comtesse le vit, à travers le léger rideau de son boudoir, entrer au château.

— Déjà! se dit-elle en souriant.

Et, tout en réparant du doigt, devant une glace, quelques boucles rebelles de sa coiffure, elle attendit sans aucune impatience qu'un laquais vînt la prévenir de son arrivée.

Vingt secondes après, quand elle apparut au salon,

M. de Gabrinoff était en train de pousser de hauts cris d'étonnement.

Après un cérémonieux salut échangé entre le visiteur et la comtesse, qui interrompit la conversation des deux hommes, le mari, empressé de revenir à son sujet, prit sa femme à partie en s'écriant :

— Savez-vous, ma chère amie, l'inattendue nouvelle que me donne notre voisin? Il m'apprend qu'il n'est nullement chasseur !!!

Berthe, malgré elle, tourna un regard moqueur sur le Parisien, mais ne prononça pas un mot. Dans ce coup d'œil, M. d'Armangis vit sans doute un encouragement à persister dans son mensonge, car il répliqua :

— C'est l'exacte vérité, je ne chasse pas.

— Mais vous m'avez dit hier que vous possédiez une des plus belles meutes du département. Alors pourquoi l'avez-vous?

— Comme j'ai aussi un billard dont je ne sais pas jouer... pour mes amis. Et vous voyez que je suis dans le vrai, puisque cela me procure le plaisir de mettre cette meute à votre disposition.

— Comment? là, vrai? vous n'êtes pas chasseur, répéta de Gabrinoff désolé.

— Nullement.

— Pas même de la force de Saint-Dutasse qui tue un bœuf quand il tire un faisan?

— Moi, je tuerais Saint-Dutasse lui-même.

— Diable! Mais alors, nous voilà privés de votre aimable compagnie pendant que nous courrons les champs.

— La privation sera égale pour moi.

— Vous allez vous trouver bien seul, bien isolé, appuya le comte.

Berthe fit entendre un petit rire.

— Pardon, dit-elle, mais je vous ferai remarquer, Iwan, que vous n'êtes pas fort aimable.

— Pour qui?

— Mais pour moi. Vous êtes là, depuis cinq minutes, à vous apitoyer sur l'isolement de Monsieur et vous oubliez que la même solitude m'attend aussi pendant que vous battrez la plaine.

Et, s'adressant à M. d'Armangis :

— J'ai bien envie de vous proposer d'unir nos deux sorts, ajouta-t-elle.

Dites audacieusement, les plus impudentes choses ont la chance de passer. Aussi, après un nouveau rire, Berthe continua :

— Puisque M. de Gabrinoff chasse sur vos terres, braconnez sur les siennes.

Puis, comprenant que la corde était trop tendue, elle s'empressa de se reprendre :

— ... Ou plutôt, essayez de braconner, car je dois vous avertir que la terre est bien gardée.

Outre que le Russe croyait à la froideur de sa femme, dont il ne faisait pas remonter la cause à lui-même, puisque la comtesse, depuis la fameuse scène, lui était perpétuellement bonne et dévouée, M. de Gabrinoff, en entendant la dernière phrase, sentit s'évanouir la fort mince jalousie à laquelle son énorme fatuité avait permis de percer.

Après avoir été extrême en l'un et l'autre sens, Berthe égalisa les plateaux entre les deux hommes en ajoutant, redevenue sérieuse :

— Toute folie cessant, je prie M. d'Armangis, quand mon mari m'abandonnera pour ses sangliers et ses lièvres, de se souvenir, puisqu'il aime la musique, que je serai heureuse de le recevoir à certaines heures. Cela lui permettra de faire plus intime connaissance avec M. de

Jozères, mon ex-tuteur, qui, à ces heures-là, veut bien oublier qu'il est magistrat pour ne rester qu'un musicien de première force.

En même temps qu'il était une froide douche sur l'ardente joie du jeune homme, le nom de M. de Jozères se présentait comme une garantie de sécurité pour le comte, qui s'écria aussitôt :

— Au fait, pourquoi pas? Pendant que je ferai des coups doubles, vous exécuterez des trios... Et au sixième chien qu'il m'aura tué, je vous abandonnerai Saint-Dutasse pour des quatuors. Allons, est-ce dit, monsieur d'Armangis ? acceptez-vous la proposition de la comtesse?

Comme la veille, un long regard de Berthe dicta sa réponse au jeune homme hésitant.

Pendant les quelques jours qui précédèrent l'ouverture de la chasse, M. de Gabrinoff fut fort affairé en ses préparatifs et laissa les trois musiciens à eux-mêmes, car la présentation de M. de Jozères avait été faite dès le lendemain.

En trouvant ce nouvel hôte installé au logis, le magistrat avait murmuré :

— Les maris sont tous les mêmes!

Mais, après avoir, durant trois jours, épié les deux jeunes gens, il fut obligé de se dire :

— Décidément le Russe a de la chance! D'Armangis est amoureux fou et la comtesse se moque de lui.

Une après-midi que le trio était réuni, de Gabrinoff entra au salon en annonçant :

— J'ai reçu une lettre du chevalier de Saint-Dutasse. Il m'apprend qu'il a obtenu un congé d'un mois.

— Alors il va suivre sa lettre? demanda gaiement Berthe qui se souvenait de la conduite du pique-assiette, au repas de noce, à l'égard de Francis.

— Oui, dans quatre jours il sera ici, répondit le comte.

Mais, chère amie, n'avez-vous pas, avec le chevalier, encore invité quelqu'un dont vous ayez oublié de me parler? Dans sa lettre, de Saint-Dutasse m'écrit : « Nous arriverons. » Par conséquent, ils sont deux.

— Ne vous inquiétez pas, dit en souriant d'Armangis, je devine quel doit être l'autre. Dans tous ses déplacements de plus de cinq jours, Saint-Dutasse se fait toujours suivre par son domestique, le fidèle Bourguignon.

Quand il habitait Paris, M. de Gabrinoff avait trop souvent hébergé le chevalier pour n'avoir pas eu l'occasion de connaître le serviteur du garde du corps.

— Parbleu! oui, fit-il en riant aussi, vous avez raison, cher voisin. Ce doit être Bourguignon. J'avais oublié cette perle, ce phénix des valets qui, devenu l'ombre de son maître, le suit, toujours attentif, dévoué et sans cesse disposé à obéir aux plus étranges caprices de l'imagination du chevalier.

En achevant sa phrase, le comte s'était levé et avait marché vers une fenêtre ouverte qui donnait sur la cour.

— Es-tu prêt? pouvons-nous partir ? cria-t-il à quelqu'un du dehors.

— Quand M. le comte voudra, répondit la voix éloignée de Bricard.

Cette réponse obtenue, le Russe se retourna en demandant :

— Monsieur de Jozères, je descends à la ville, voulez-vous profiter de ma voiture?

A cette proposition qui, acceptée par lui, aurait pour résultat de laisser le jeune homme seul avec la comtesse, le magistrat ne put retenir un moqueur sourire.

En même temps le mari tendait la main à M. d'Armangis, en lui disant :

— Tenez fidèle compagnie à ma femme, mon cher

voisin, et, je vous en supplie, ne désertez pas votre poste avant mon retour.

— On n'est pas plus idiot! pensa M. de Jozères qui, après avoir laissé le couple seul, marchait avec M. de Gabrinoff vers la voiture.

— Une grave affaire vous appelle donc en ville? dit-il au comte dès qu'on fut en route.

— Non, je vais compléter mon approvisionnement de poudre et de plomb.

— Ah! c'est pour de la poudre que...

Un éclat de rire du Russe interrompit le magistrat.

— Oui, fit-il, je devine et j'achève votre pensée... que je laisse Mme de Gabrinoff avec M. d'Armangis, alliez-vous dire?

Et, se renversant sur le dossier de la voiture, l'époux ajouta :

— Que voulez-vous, monsieur de Jozères? il faut bien en passer un peu aux caprices d'une femme.

A cette énorme répartie, le procureur regarda de ses yeux les plus étonnés cet homme qui n'avait pourtant pas l'air d'être un mari complaisant.

— Hein! je vous étonne, n'est-ce pas? En deux mots, vous allez me comprendre. Figurez-vous que la comtesse fait à M. d'Armangis l'honneur d'être jalouse de lui.

Quand on lui annonçait qu'il allait comprendre, M. de Jozères s'enfonçait dans la plus profonde stupéfaction.

— Ah! la comtesse est jalouse de ce jeune homme, répéta-t-il tout interloqué.

— Oui, elle s'est montée contre ce brave voisin qui s'introduisait dans notre existence à deux si calme, si heureuse. A quelques phrases aigres-douces qui m'ont été lancées depuis trois jours par ma femme, je me suis aperçu qu'elle s'est imaginé que M. d'Armangis allait me détourner d'elle, m'entraîner à mal, m'induire en ten-

tation, bref, me prêter le canif avec lequel je déchiquetterais notre contrat de mariage.

— Ah! oui, oui, maintenant j'y suis, je comprends le genre de jalousie de Mme de Gabrinoff, s'écria M. de Jozères qui avait attentivement écouté cette tirade débitée par le Russe.

— En un mot, la comtesse craint que ce jeune homme ne m'attire en son château qu'elle croit, dans sa jalousie, peuplé de jolies filles, amenées de la capitale par M. d'Armangis pour égayer sa solitude et avec lesquelles il voudrait me faire nouer connaissance.

— Il est à gifler, pensa le magistrat en voyant l'épaisse fatuité avec laquelle se rengorgeait le mari.

— Aussi, continua le comte, pour rassurer les craintes de ma femme, ai-je trouvé l'adroit moyen, chaque fois que je m'absente, de lui laisser notre voisin... sous sa surveillance. Comme cela, elle a la preuve qu'il ne m'écarte pas de mes devoirs.

— Ne vaudrait-il pas mieux que M. d'Armangis restât chez lui? avança M. de Jozères qui s'amusait maintenant de cette bêtise conjugale.

— Que dites-vous là? rester chez lui! Mais, à ma plus petite disparition, la comtesse croirait que je suis allé le rejoindre. Non, tout est mieux ainsi. Elle garde le voisin à vue. C'est pour cela que vous m'avez entendu tout à l'heure prier M. d'Armangis d'attendre mon retour. S'il quittait la place avant que j'aie reparu, Berthe s'imaginerait qu'il a couru après moi. Hein! il est ingénieux, mon moyen de calmer la jalousie de ma femme?

— Excessivement ingénieux, appuya M. de Jozères.

Et il se dit en même temps :

— Surtout si c'est sa femme qui l'a trouvé pour demeurer seule avec l'autre.

Quand M. de Gabrinoff l'eut déposé devant sa porte, le

magistrat suivit des yeux la voiture qui s'éloignait et murmura :

— L'eau se trouble là-bas, je crois bien que je pourrai, avant peu, y jeter le filet.

Le procureur du roi, on s'en souvient, avait l'idée fixe que le Russe devait contribuer à sa fortune.

A son retour de Sedan, le comte retrouva M. d'Armangis qui l'attendait pour prendre congé et remonter en selle.

— Notre voisin m'a paru nous quitter un peu triste, dit M. de Gabrinoff quand le bruit du galop du cheval se fut éteint au loin.

— Dites plutôt : ennuyé, répondit la comtesse.

— Oh ! chère amie, vous plaidez contre vous, répliqua galamment le mari.

— Pas du tout ; seulement je n'ai pas le don de rappeler à M. d'Armangis les trop joyeuses compagnies auxquelles il est habitué, ajouta sèchement Berthe.

— Décidément elle prend le pauvre voisin pour le dernier des mauvais sujets ! pensa gaiement le Russe.

A ce moment, Mme de Gabrinoff poussait un gros soupir, en maugréant :

— Vous aviez bien besoin, Iwan, d'être aussi enragé chasseur... M. d'Armangis serait resté chez lui, et nous aurions continué à vivre dans notre heureuse solitude.

— Désirez-vous que j'aille demain à sa demeure pour le prévenir que vous êtes un peu souffrante et que vous ne pouvez le recevoir ?

— Vous !... chez lui !... Non ! s'écria-t-elle avec un visible effroi.

— Ma jalouse s'imagine toujours que le château du voisin est bondé de femmes, se dit de Gabrinoff.

Le lendemain, M. d'Armangis revint à la même heure. Pendant qu'il feuilletait une partition, Berthe souffla vite à son mari :

— Allez, comte, vous êtes libre.

— Elle a juré de ne pas me laisser un seul instant avec lui, pensa l'époux, qui s'empressa de céder la place.

Le jour suivant s'écoula de même.

Seulement cette fois, après le départ du jeune homme, ce fut la comtesse qui prit l'avance :

— Vous aviez raison, Iwan, notre voisin s'ennuie fort en ma compagnie, dit-elle.

— Le fait est qu'il devient de plus en plus mélancolique, appuya le Russe.

Puis, en riant :

— Bast ! fit-il, Saint-Dutasse, qui arrive demain, aura peut-être le don de l'égayer.

En effet, le lendemain, comme nos trois personnages, auxquels venait de se joindre M. de Jozères, étaient réunis au salon, le pavé de la cour résonna bruyamment sous les roues d'une chaise de poste qui vint se ranger devant le perron.

— Voici le chevalier ! cria-t-on en chœur.

Et chacun s'élança à la rencontre de l'arrivant.

La chaise n'était pas encore arrêtée que du siége de derrière s'était élancé un homme qui, après avoir ouvert la portière, tendit respectueusement une épaule sur laquelle s'appuya la main du chevalier qui descendait de voiture.

— Et voilà Bourguignon, ajouta M. d'Armangis qui reconnut le domestique.

Frais, rose, tiré à quatre épingles, le cheveu correct, de Saint-Dutasse apparut souriant à ses hôtes. Son premier devoir fut de s'incliner sur la main de Berthe dont il baisa longuement les doigts roses en disant :

— Vous le voyez, madame, je réponds à votre gracieuse invitation.

— Combien de temps allons-nous vous posséder, chevalier? Quelle est la longueur de votre congé? demanda de Gabrinoff en échangeant une cordiale poignée de main.

— Je n'ai pas de congé, répondit-il en riant.

— Est-ce possible?

— Oui, on m'en refusait un, alors j'ai donné ma démission, prononça tranquillement le garde du corps.

Et il s'inclina devant Berthe, en ajoutant de son plus galant ton :

— N'avais-je pas promis à madame la comtesse de venir quand même?

Puis, comme s'il trouvait tout simple d'avoir sacrifié sa position pour ne pas manquer de parole à une dame, de Saint-Dutasse pirouetta gaiement sur son talon, et vint serrer la main que M. de Jozères lui offrait à son tour.

Ce fut alors qu'il aperçut M. d'Armangis se tenant derrière le magistrat.

— Ah ! cher monsieur, s'écria-t-il, ma bonne étoile ne m'avait pas fait espérer une si heureuse rencontre.

Et, à deux mains cette fois, il pressa celle du jeune homme qu'il se rappelait posséder un chef de cuisine de premier ordre.

Bien que nous nous proposions de revenir sur le véritable motif de la démission du chevalier, nous le laisserons jouir de l'accueil empressé que devait obtenir celui qui avait fait preuve de pareille galanterie.

Quand, le bras s'arrondissant sous la main de Berthe qui s'y posait, de Saint-Dutasse la ramena au salon, suivie par les trois hommes, il lui demanda avec l'accent d'un affectueux intérêt :

— Comment va le jeune comte de Valnac, votre frère, chère madame?

— Très-bien... et se souvenant toujours de son grand ami du dîner de noce, répondit la comtesse souriante.

L'ex-garde du corps n'était pas encore assis que, du coin de l'œil examinant M. d'Armangis, il murmura :

— Elle n'a pas perdu de temps, la comtesse... déjà un amant !

Au dîner, où fut convié M. d'Armangis, le chevalier, sans en perdre une seule bouchée, fut pétillant de cet esprit de bonne compagnie qui le faisait rechercher partout. Mais, tout en jacassant, il observait si bien qu'au moment du café, il se dit en sirotant son moka :

— Je m'étais trompé. D'Armangis sèche d'amour, mais il danse devant le buffet.

Enfin, il gagna sa chambre où l'attendait Bourguignon qui, pour le lit de son maître, avait fait choix, dans toutes les chambres du château, des plus moelleux matelas et des plus doux oreillers.

Et il s'endormit en murmurant :

— Demain matin, j'irai voir cette charmante fille qu'on appelle Nicole.

XVI

Le repos du chevalier fut doux, tranquille, d'une seule traite, vrai sommeil d'enfant, et quand, en la même position qu'il s'était endormi, il se réveilla le lendemain, il était frais et joyeux comme pinson.

Aussi fallait-il voir comment, à l'heure où tout le monde dormait encore au château, il s'en allait, le jarret alerte et le nez tendu à la fraîche brise, arpentant les sentiers effeuillés du parc.

— Brrou! brrou! faisait-il, l'hiver est précoce en ce pays et ça pince ferme ce matin... Bonne chose, après tout, que le froid; il excite l'appétit.

Et il allait, il allait si bien... ou, plutôt, si mal qu'il s'arrêta net au milieu d'un carrefour en se disant:

— Je crois bien que je suis perdu.

Comme, pour s'orienter, il promenait un regard circulaire, il aperçut Bourguignon, un pliant sous le bras, arrêté à la respectueuse distance de vingt pas.

— Eh! que diable fais-tu par ici? s'écria-t-il.

— Monsieur ne m'ayant pas donné d'ordre contraire, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le suivre, répondit le serviteur en saluant.

— Alors approche.

Le domestique fit les vingt pas qui le séparaient de son maître.

— Bourguignon, comment t'y prendrais-tu pour trouver dans ce parc un pavillon de garde?

— Si M. le chevalier me faisait l'honneur de m'indiquer d'abord un point de repère.

— Je n'en ai aucun... j'y suis venu une seule fois, conduit par le hasard.... Ah ! si pourtant, je me souviens qu'il y avait une grille de sortie à environ cent mètres de cette maisonnette.

— Alors je prendrai la liberté de faire quelques respectueuses observations à monsieur.

— Lesquelles ?

— C'est qu'une grille est fixée dans un mur... et qu'un mur entoure un parc... or, si monsieur, au lieu de se jeter en plein bois, avait daigné, en quittant le château, prendre le pied du mur, il est probable que, tôt ou tard, l'enceinte aurait fini par le conduire à la grille en question.

— Sage conseil. Seulement il faudrait maintenant trouver le mur.

— Je crois l'avoir aperçu tout à l'heure à l'extrémité d'une longue allée.

— Guide-moi.

— Monsieur le chevalier voudra bien alors me permettre de marcher devant lui, dit humblement le valet avant de se mettre en route.

On arriva au mur.

— Là, fit de Saint-Dutasse, le difficile est maintenant de savoir s'il faut suivre à droite ou à gauche. Il se peut que la direction choisie me ramène tout droit au château.

— Si monsieur le désire, je vais marcher dans le sens qu'il voudra bien m'indiquer et il me fera l'honneur d'attendre mon retour.

— Accepté. Prends à droite.

Avant de partir, Bourguignon ouvrit le pliant qu'il portait sous le bras et le disposa sur l'herbe en disant :

— Si monsieur avait besoin de s'asseoir...

Et comme, pour préparer le pliant, il avait tourné ses regards vers la terre, il ajouta avec un imperturbable sérieux :

— Pour le cas où, pendant notre séjour en cette demeure, monsieur le chevalier serait dans l'intention de suivre souvent les murs, je le prierais de vouloir bien m'en prévenir pour que je lui tienne toujours prêtes de plus épaisses chaussures, car le terrain, au pied des murailles, est toujours fort humide.

Et, après un nouveau salut, Bourguignon s'en alla, longeant l'enceinte dans la direction indiquée.

Le soleil, qui venait de se lever, avait un peu réchauffé l'air et, sans trop grelotter, le chevalier, assis sur le pliant, attendait le retour de son domestique, quand un double bruit appela son attention. A chaque extrémité de la route, qui côtoyait l'autre côté du mur, s'entendait le galop d'un cheval. Les deux cavaliers, qui arrivaient en sens contraire, devaient se croiser, sinon à la hauteur du chevalier, tout au moins à une fort courte distance.

Le hasard servit M. de Saint-Dutasse, car le cavalier qui venait par la gauche, ayant le premier aperçu l'autre de loin, arrêta sa monture pour l'attendre.

Dix secondes après, ce dernier l'avait rejoint.

— Bonjour, voisin... Déjà en selle! s'écria une voix que le chevalier reconnut aussitôt pour être celle de M. de Gabrinoff.

— Mais oui, déjà en selle, comte.

— C'est M. d'Armangis, se dit de Saint-Dutasse auquel, derrière son mur, les paroles arrivaient bien distinctes.

Après un petit temps employé à calmer sa fringante

bête, qui s'impatientait de cet arrêt, M. d'Armangis ajouta en riant :

— Vous savez, comte, que si l'un de nous doit s'étonner de voir l'autre galoper ainsi, dès la première heure, par la campagne, c'est, à coup sûr, moi.

— Bah ! et pourquoi?

— Mais parce que vous possédez la plus ravissante excuse pour n'être pas matinal, tandis que moi, pauvre célibataire, rien ne me retient au lit.

— Oh ! oh ! fit moqueusement le Russe, qui me dit qu'en ce moment vous n'allez pas filer quelque guilledou ?

— Ma foi, non. Je vais indiquer une coupe à mes bûcherons du côté de Bosséval.

Puis, en se remettant à rire :

— Ah ! oui, continua le jeune homme, parlons-en du guilledou qu'on peut courir en ce pays... Les femmes y sont revêches en diable ou laides à faire peur.

— Mazette ! il est difficile ! grogna de Saint-Dutasse qui, au point de vue des femmes, appréciait fort les Ardennes.

— Ah ! si pourtant, reprit vivement M. d'Armangis, il est une fort jolie particulière à laquelle j'avais un moment pensé à conter fleurette... mais j'y ai renoncé.

— Parce que? demanda de Gabrinoff.

— Ah ! comte, vous faites le modeste et le discret ! dit railleusement d'Armangis.

— Moi ?

— Voyons, soyez franc. Est-ce que, à cette heure où la comtesse dort, vous n'allez pas vous-même commettre ce péché de guilledou dont vous m'accusiez tout à l'heure ?

— Moi ? répéta le comte, sur l'honneur ! je vais à Saint-Menges voir un de mes fermiers... Ah çà ! de quelle jolie particulière voulez-vous donc parler?

— Parbleu !... de Nicole Cardoze.

La nature passionnée de M. de Gabrinoff se réveilla à ce seul nom.

— C'est vrai qu'elle est un morceau de roi ! s'écria-t-il vivement.

— Ah ! vous voyez que je vous prends en flagrant délit d'admiration... reconnaissante, appuya d'Armangis.

— Eh bien, non, vous vous trompez. Oui, dans le commencement, j'avais pensé à m'occuper de cette petite... mais j'ai eu peur qu'il en arrivât bruit à ma femme et je me suis prudemment abstenu. Je n'ai pas hésité à sacrifier cette fort rustique conquête à la gracieuse comtesse.... qui m'adore.

— Bah ! bah ! les plats grossiers font souvent mieux apprécier les mets fins.

— De mieux en mieux ! Voilà cette mignonne comtesse qu'on traine dans la sauce ! gronda le chevalier dont la galanterie se hérissait à ces comparaisons culinaires.

— Soit ! répliqua le comte, mais je m'en tiens à ce que j'ai.

— Vrai de vrai ? vous n'avez pas rôdé autour de Nicole ?

— Sur ma parole !

— Alors j'aurai mal compris, murmura d'Armangis à mi-voix, comme s'il se parlait.

— Qu'avez-vous compris ?

— Oh ! rien... puisque vous ne vous occupez pas de la Cardoze, il est inutile que je vous le dise, répliqua le jeune homme se faisant tirer l'oreille.

— Dites toujours.

— Ah ! si vous y tenez fort !... Eh bien, les deux ou trois fois que j'ai causé avec Nicole... Ah çà, n'allez pas lui conter que vous l'avez appris par moi ?

— Non, non... il vous a semblé quoi ?

— Qu'elle était folle de vous.

— Vraiment !!! fit le Russe avec force.

— Allons ! voilà mon imbécile qui prend feu ! pensa de Saint-Dutasse qui ne perdait pas une parole de ce singulier dialogue.

Effectivement, dans ce seul mot prononcé par M. de Gabrinoff, il y avait tout l'accent d'une passion brutale qui se soulève. Chez le comte, l'homme aux sensuels appétits, l'espoir de la possession de Nicole, avec ses ardentes et lascives voluptés, venait de secouer la luxure endormie. La froideur de Berthe, qui n'offrait aucun apaisement à cette nature bestiale, avait préparé le comte à se jeter avidement sur la première proie qui serait offerte à ses désirs réprimés. Aussi fut-ce avec une sorte de joie féroce qu'il répéta :

— Vraiment !!!

— Il vous coûtera bien peu de vous en assurer, répliqua le Parisien.

La voix de la prudence se fit sans doute entendre à de Gabrinoff, car il se calma subitement et, après avoir un peu hésité, il prononça brusquement :

— Non, tout bien réfléchi, j'y renonce.

— Et pourquoi ? demanda d'Armangis.

Cette question avait été accentuée si étrangement que de Saint-Dutasse, étonné, se dit aussitôt :

— Tiens, on croirait que ce refus le fâche.

— Pourquoi ? reprit de Gabrinoff, parce que près de Nicole se trouve son père.

— Oh ! oh ! il vous fait donc bien peur ? ricana le jeune homme.

Le comte sourit dédaigneusement.

— Peur ! dit-il, j'en suis encore à apprendre à avoir peur d'un homme. Mais, si je ne suis pas peureux, je ne suis pas fou non plus... Et il y aurait folie bête de ma

part à aller braver chez lui ce Cardoze qui ne m'aime pas.

— Avez-vous besoin de vous présenter quand il sera chez lui ?

— Il se peut qu'il rentre.

— On s'arrange alors pour retarder cette rentrée, insista M. d'Armangis, continuant son rôle de tentateur.

— N'en parlons plus, dit M. de Gabrinoff d'un ton qui prouvait que ce sacrifice lui coûtait fort.

— Soit ! n'en parlons plus. Une jolie fille comme Nicole valait pourtant bien la peine qu'on se mît en frais d'imagination pour la posséder.

Et, se mettant à rire, le jeune homme ajouta :

— Au fond, je vous remercie de renoncer à la Cardoze.

— Pourquoi ?

— Mais parce que je vais tenter la chose pour mon compte. Je m'étais abstenu en reconnaissant la donzelle éprise de vous, mais, du moment que vous vous retirez, je me présente.

Ces mots irritèrent la jalousie du comte qui repartit sèchement :

— Parbleu ! cher voisin, vous me jetez bien vite par-dessus le bord.

— Pas le moins du monde, mon ami. Et la preuve, c'est que prenez une décision et je m'y soumettrai. Oui ou non, voulez-vous me céder Nicole?

— Non, articula de Gabrinoff, par vanité.

— A la bonne heure, voilà qui est fort clair ! s'écria le Parisien, dont la voix trahissait une certaine joie.

— Eh ! eh ! pensa le chevalier derrière son mur, d'Armangis m'a tout l'air de se réjouir d'avoir atteint le but qu'il se proposait : à savoir de donner une maîtresse au comte... C'est adroit, car cette manœuvre avancera ses affaires près de la comtesse... Tiens, tiens, moi qui crai-

gnais de m'ennuyer ici! J'ai de la distraction sur la planche.

A ce moment, les deux cavaliers avaient assemblé leurs rênes et se préparaient à se séparer.

— Au revoir, comte.

— A bientôt, voisin.

— Ah! à propos, dit M. d'Armangis. C'est demain, je crois, que vous me faites l'honneur d'employer ma meute pour votre première chasse?

— Oui, et nous entrerons sur vos terres.

— Alors, envoyez donc ce soir votre garde s'entendre avec le mien pour que rien ne cloche au départ. Il demandera Gérôme auquel j'aurai commandé de l'attendre... c'est une affaire de deux ou trois heures pour qu'ils arrêtent bien leur plan.

— Parfait! pensa le chevalier. Le voilà maintenant qui lui indique un moyen d'écarter le père pour mieux arriver à la fille.

Il paraît que la chose avait été ainsi comprise par M. de Gabrinoff, car ce fut avec un très vif empressement qu'il répondit :

— Bien, je ne manquerai pas d'envoyer mon garde à votre Gérôme.

Le galop des chevaux qui s'éloignaient en sens contraire apprit à de Saint-Dutasse que les deux causeurs venaient de se quitter. Il prêta un moment l'oreille à ce bruit qui s'en allait mourant au loin, puis il hocha joyeusement la tête en disant :

— Il fait bon se lever de grand matin, on en apprend de belles... de fort utiles surtout, car j'allais imprudemment me risquer auprès de la gentille Nicole... Halte-là! mon cher chevalier... il fera trop chaud avant peu autour de cette fille pour que tu te fourvoies dans la bagarre... « Bien avec tout le monde, » c'est ma prudente devise, ne l'oublions pas.

Comme la froide humidité de l'endroit l'avait gagné, le chevalier se leva de son pliant pour se dégourdir les jambes et, tout en piétinant sur place, continua son monologue :

— Bien joué, ma foi ! bien joué. M. d'Armangis pratique le fameux précepte « diviser pour régner, » il veut mettre le trouble dans le ménage pour mieux faire sa cour à Mme de Gabrinoff. Eh ! eh ! j'ai pourtant vu le moment où le comte allait lui échapper. La prudence conseillait au Russe de se retirer du guêpier... mais le jaloux vaniteux a préféré y entrer jusqu'au cou plutôt que de céder Nicole. Voilà une stupidité que je n'aurai pas. La péronnelle vous plaît, mon bel ami, prenez-la, j'y renonce de grand cœur. J'aime mieux faire partie de la galerie qui, je crois, va s'amuser avant qu'il soit tard.

Il en était là de ses réflexions, quand retentit derrière lui une voix qui disait :

— J'ai l'honneur d'annoncer à monsieur que j'ai trouvé la grille et la maisonnette. C'est à vingt minutes d'ici en suivant le mur.

Cette voix, on l'a deviné, était celle de Bourguignon qui revenait de sa mission.

— Bien, fit le chevalier hésitant.

— Monsieur n'a plus rien à commander ? s'informa le serviteur qui avait repris son pliant.

— Retourne au château et prépare ma toilette du déjeuner.

Sans ajouter un seul mot, Bourguignon s'éloigna grave et roide, laissant son maître à la même place.

— Dois-je aller voir Nicole ? se demanda le pique-assiette. Parce que je renonce à elle, est-il bien nécessaire de la fuir comme peste ? Non, je vais risquer une petite visite platonique : histoire d'étudier cette fille.

Et, à son tour, de Saint-Dutasse suivit le mur qui,

comme l'avait annoncé le valet, le conduisit en vingt minutes à la maison du garde.

Quand il entra, Nicole était en train de ranger la vaisselle du matinal déjeuner pris par son père avant de partir en tournée. Pendant une heure, il causa et plaisanta avec la Cardoze, toute fière de voir un beau monsieur du château s'occuper d'elle, puis il partit en se disant :

— Euh ! euh ! c'est une simple madrée de province qui n'a encore vu le monde que par le trou d'une bouteille... mais il y a de l'étoffe en elle. Avec quelques années de plus et un peu d'expérience, elle fera une rude commère, qui mènera haut la main l'imbécile qui se sera fait prendre.

Bien renseigné par Nicole sur le chemin à suivre, il regagna promptement le château, et, dans sa chambre, il retrouva Bourguignon qui, le rasoir en main, attendait le retour du menton de son maître.

L'heure de la barbe et de la coiffure était le moment intime des confidences entre de Saint-Dutasse et le domestique.

— Monsieur a-t-il été content de son mur?

— Mais oui; il m'a conduit où j'avais l'intention d'aller.

— Il n'a fait que son devoir! dit sérieusement le serviteur qui promenait le mousseux blaireau sur les joues du chevalier.

— Dis-moi, Bourguignon?

— Aux ordres de monsieur.

— Où as-tu soupé hier soir?

— A l'office, avec les gens du château.

— Eh bien?

A la suite du pique-assiette, le valet dévoué avait déjà parcouru tant de châteaux qu'il eût vraiment été coupable en ne comprenant pas ce bref « Eh bien? » qui deman-

dait le récit de tous les cancans de la domesticité. L'opinion de Saint-Dutasse était qu'on connaissait mieux une maison par l'office que par le salon, et cette opinion, mise en pratique, lui avait souvent évité maintes étourderies. C'était donc son domestique qui lui fournissait les premiers renseignements sur lesquels il se guidait dans toute nouvelle maison qui lui offrait son couvert.

A l'habituel « Eh bien? » Bourguignon répondit donc cette fois :

— A l'office, on affirme que Mme la comtesse adore son mari. C'est un ménage charmant... Pas un nuage.

— Bah! Est-ce qu'on ne parle pas d'un certain d'Armangis?

— Oui, mais depuis qu'il est entré dans la maison, il perd son temps autour de la comtesse. Jamais elle ne l'a reçu ailleurs que dans le salon dont les rideaux relevés permettent à tous ceux qui, en dehors, longent les fenêtres, de voir ce qui s'y passe.

— Et a-t-on parlé d'un certain garde-chasse?

— Ah! oui... un nommé Jacques Cardoze, un mauvais homme que le comte n'a conservé qu'à la prière de sa femme. Il paraît qu'avant le mariage, Jacques s'était répandu en tels propos de colère sur M. de Gabrinoff que le procureur du roi a dû lui laver la tête.

Si, bien souvent, les renseignements pris à l'office lui avaient été utiles, il arrivait aussi, comme pour le château de Gabrinoff, que les domestiques ignoraient le fin fond des choses. Le talent du chevalier était donc de deviner les écueils cachés. Cette fois, la bonne étoile de l'ex-garde du corps, en le conduisant derrière le mur du parc, lui avait appris ce qu'il fallait prendre et laisser du dire des gens sur la fidélité conjugale de M. de Gabrinoff et l'amour timide de M. d'Armangis.

— J'aurai l'honneur de prendre le nez à monsieur, pro-

nonça Bourguignon en avançant deux doigts pour relever le nez de son maître afin de raser la lèvre supérieure.

Tout en promenant le rasoir, le domestique continua :

— M. le chevalier a eu quelquefois l'extrême obligeance de reconnaître que j'étais bon physionomiste. Me permettra-t-il de lui signaler deux personnes dont j'aurai l'extrême audace de lui demander de se méfier?

— Signale, Bourguignon.

— M. de Jozères.

— Diable ! un magistrat!!! Ne sais-tu pas qu'il est procureur du roi?

— Je ne m'arrête qu'à la physionomie.

— Et quel est le second suspect?

— Oh ! celui-là, monsieur n'a pas à s'en inquiéter beaucoup, je le surveillerai... Je n'en ai parlé que pour compte.

— Et tu l'appelles ?

— C'est un domestique du nom de Bricard.

Bien que le rasoir volât léger et rapide sur ses joues, M. de Saint-Dutasse finit par s'impatienter.

— As-tu bientôt fini? dit-il. Je ne sais si ta main s'alourdit, mais, depuis quelque temps, tu me rases moins vite.

A ce reproche, le valet poussa un douloureux soupir.

— Hélas! fit-il, monsieur oublie.

— Qu'est-ce que j'oublie?

— Que je rase maintenant monsieur au civil. Auparavant, quand je le rasais au militaire, je respectais la moustache, ce qui me faisait gagner du temps.

Le soupir de Bourguignon n'était rien près de celui que cette réponse fit sortir de la poitrine du chevalier.

— C'est vrai, dit-il tristement, on m'a obligé à donner ma démission.

— Oh ! oh ! fit le serviteur, c'est parce que monsieur le

chevalier l'a bien voulu. S'il avait daigné se servir du quart de ce qu'il savait sur ceux qui ont tant clabaudé contre lui, il leur cousait la bouche.

Ceci s'était produit dans la vie du pauvre pique-assiette que les officiers de son corps, tous des plus hautes maisons, s'étaient froissés de voir un des leurs se faire perpétuellement héberger à droite et à gauche. Ils avaient sommé de Saint-Dutasse d'avoir à quitter cette existence de parasite et ce rôle d'ami gratis de toutes les fêtes. A cette injonction le chevalier avait répondu par trois duels heureux, mais l'affaire avait été évoquée en haut lieu et l'ordre avait été expédié au récalcitrant de donner sa démission.

— Oui, oui, répéta Bourguignon, que M. le chevalier me permette de le lui dire, il possède des trésors qu'il laisse improductifs.

— Vraiment! tu crois que tous ces petits secrets que j'ai récoltés ont un prix?

— Enorme, monsieur, énorme. C'est une mine de bonnes choses pour l'avenir.

Puis, après un nouveau soupir, le valet ajouta :

— Et monsieur le sait, son avenir ne contient pas des mille et des cents.

— Je penserai à ton idée, mon garçon, promit sérieusement de Saint-Dutasse.

Une demi-heure après, le chevalier faisait son entrée, au troisième coup de cloche, dans la salle à manger.

— Vous devez avoir une faim de loup, car l'air du matin ouvre l'appétit. Bricard m'a conté vous avoir vu décamper de bon matin, lui dit de Gabrinoff.

— C'est la vérité, mais le froid m'a bien vite fait rentrer au bercail, répliqua l'ex-garde du corps.

Pendant la journée, il fit des armes avec le comte, causa procès avec de Jozères, chanta des romances avec Berthe

et d'Armangis, lequel était arrivé dans l'après-midi; bref, avec chacun, il fut si gai, si aimable et complaisant qu'il fit répéter ce refrain dont on l'accompagnait en tous lieux :

— Quel charmant homme !

Puis arriva l'heure du dîner, auquel avaient été conviés M. d'Armangis et le magistrat. Deux propriétaires des environs, chasseurs invités pour l'ouverture, qui avaient reçu l'hospitalité au château, prirent aussi place à table.

Grâce encore à l'entrain du chevalier, le repas fut des plus joyeux. On sabla le champagne, dont Berthe but un plein verre.

Tenant au château tous les emplois, l'empressé Bricard avait voulu servir à table. Un peu avant le café, de Saint-Dutasse vit le comte, après quelques mots à ce valet, lui remettre un papier qu'il avait tiré de sa poche.

— Bon; voici l'ordre qui va envoyer Jacques au château d'Armangis pendant que le comte sera près de Nicole, se dit le chevalier en suivant des yeux Bricard qui s'éloignait.

La comtesse, qui écoutait M. de Jozères, tournait la tête et n'avait rien vu.

On passa ensuite prendre le café dans le salon, où le froid hâtif des soirées avait fait allumer un grand feu près duquel vint s'asseoir Mme de Gabrinoff. Pendant une demi-heure, le Russe alla, causant et aimable, de l'un à l'autre de ses hôtes, puis il s'approcha de sa femme :

— Chère amie, lui dit-il, voulez-vous me permettre de vous laisser faire seule les honneurs du salon. Je suis resté à cheval une grande partie de la journée et je meurs de fatigue et de sommeil. Demain il faut que je sois le premier debout pour surveiller tous les préparatifs.

— Bonsoir, Iwan, répondit Mme de Gabrinoff en lui tendant une main qu'il baisa.

— Le voilà qui décampe, pensa de Saint-Dutasse qui observait la scène.

Pendant le gros quart d'heure qui suivit le départ du comte, Berthe fut rieuse et délicieusement bavarde avec tous ses invités.

Tout à coup elle poussa un petit cri et se renversa évanouie dans son fauteuil.

Au milieu du trouble des assistants qui se pressaient émus autour d'elle et parlaient déjà de faire réveiller M. de Gabrinoff, le chevalier s'était approché de la comtesse pâmée sur laquelle il ne jeta qu'un seul coup d'œil. Il paraît qu'il avait vu ou causé, dans sa vie, pas mal d'évanouissements et qu'il était expert en pareille matière; car, tout en gagnant la salle à manger pour y chercher un verre d'eau fraîche, il grommelait avec un fin sourire :

— Hum! hum! évanouissement pas sérieux! la charmante femme va mettre la plus extrême complaisance à revenir à elle.

En effet, à la troisième goutte d'eau qui lui cingla la figure, Mme de Gabrinoff rouvrit les yeux.

— Qu'est-ce que je disais? pensa le pique-assiette. Reste à savoir maintenant à quel propos on nous a joué cette petite pâmoison.

Berthe fut la première à rire de son malaise, qu'elle attribua en partie à ce verre de champagne qu'elle avait bu, et puis à ce premier grand feu, qui flambait dans l'âtre du salon, dont elle n'avait pas encore l'habitude.

— Un peu de marche au grand air me remettrait mieux, répondit-elle à M. d'Armangis qui lui proposait d'ouvrir les fenêtres.

Et, promenant son regard sur le groupe qui l'entourait:

— Quel est celui de vous, messieurs, qui veut m'offrir son bras pour faire quelques pas au dehors?

Ce fut à qui se ferait accepter.

— Il y a du louche ! murmura le chevalier qui était devenu pensif.

La soirée était froide, mais le vent du nord ayant balayé le ciel, qui scintillait d'étoiles, la nuit était claire.

Après ce copieux repas, qui avait laissé les convives un peu surexcités, chacun n'était pas fâché de quitter le salon trop chauffé pour aller respirer en plein air. Aussi fit-on joyeusement escorte à Mme de Gabrinoff, qu'une femme de chambre avait, à la hâte, revêtue d'un manteau.

De Saint-Dutasse avait-il enfin trouvé pourquoi, suivant son terme, on avait joué la pâmoison et était-ce pour vérifier s'il était tombé juste qu'il fit, au moment du départ, cette proposition :

— Si j'emportais une trompe de chasse? J'en sonnerais pour égayer la marche.

A quoi Berthe se hâta de répondre avec une certaine vivacité :

— Grand merci, cher monsieur de Saint-Dutasse, mais je crains que mes nerfs, encore mal remis, m'empêchent de bien apprécier tout votre talent.

— Bon ! je sais maintenant à quoi m'en tenir, se dit le pique-assiette.

Appuyée sur le bras de M. de Jozères, la comtesse avançait dans le parc en répétant :

— Ah ! que cet air pur me fait de bien !

Et, toujours marchant, le groupe était déjà fort éloigné du château, quand Mme de Gabrinoff s'écria en riant :

— Puisque nous sommes dans le voisinage de Nicole, allons lui souhaiter un bonsoir auquel elle ne s'attend pas. Je me reposerai un peu chez elle.

— Allons voir Nicole, répéta-t-on en chœur.

Le chevalier, qui suivait dernier, avait secoué la tête en écoutant la comtesse et s'était aussitôt dit :

— J'avais bien deviné. M. d'Armangis a trahi le comte et ce pauvre mari va être pincé. On s'est évanoui pour avoir un prétexte de nous conduire chez le garde et on m'a empêché de sonner de la trompe pour que notre approche ne fût pas signalée au coupable. Eh ! eh ! je crois que nous allons rire !

Dix minutes après, le groupe arrivait devant la maisonnette du garde au moment où Jacques Cardoze, sur le seuil de sa porte, criait à M. de Gabrinoff qu'il venait d'expulser de chez lui :

— Je vous ai fait grâce aujourd'hui, monsieur. Mais rappelez-vous bien qu'à la première fois je vous abattrai comme un chien enragé.

— Diable ! au lieu d'une comédie, cela tourne au drame, pensa de Saint-Dutasse qui, comme tous les assistants, avait entendu la menace du garde.

A la vue de tous ces témoins de la scène, M. de Gabrinoff était resté immobile de rage et de surprise, se demandant s'il devait disparaître derrière les taillis ou marcher droit à ses invités. Cardoze sombre et menaçant, se tenait toujours devant sa porte, prêt à en défendre l'entrée à celui qui tenterait de pénétrer chez lui.

M. de Jozères, on s'en souvient, donnait le bras à la comtesse. Aux derniers mots de Jacques, il l'avait sentie frissonner en même temps qu'il l'entendait murmurer à demi-voix :

— Trahie pour cette fille !

Puis elle parut rassembler tout son courage et, feignant de n'avoir rien compris, elle se dirigea vers son mari :

— Que se passe-t-il donc, mon cher Iwan ? dit-elle d'un ton calme.

Encore sous le coup de la colère, M. de Gabrinoff fut imprudent et répondit ironiquement :

— Vous l'avez entendu, madame, votre protégé me menace.

— Et pourquoi ? demanda Berthe toujours impassible.

Le comte sentit sa faute. Bien qu'il fût assez loin de la maisonnette pour fournir une explication quelconque sans courir risque d'être entendu par le garde, il voulut se donner le temps d'inventer une fable et répondit :

— Oh ! c'est tout un long récit à vous faire, permettez-moi de le retarder jusqu'à notre retour au château.

— A votre volonté, prononça-t-elle doucement.

Puis, d'un timbre qui se fit bien distinct pour tous les invités, elle ajouta :

— Mais, comme vous avez appelé cet homme « mon protégé » et que je ne veux pas laisser croire que j'autorise son insolence, je vais lui signifier son congé.

Et, avant que son mari pût faire un geste pour la retenir, elle marcha vers Cardoze qui, du haut de son perron, la regarda s'avancer.

Groupés autour de M. de Gabrinoff, les invités n'avaient pas bougé, comprenant qu'ils n'avaient point à intervenir.

Au lieu du ton sévère, ce fut avec le plus doux accent que Berthe, qui ne pouvait plus être entendue des assistants, dit à son serviteur en mettant le pied sur la première marche :

— Laisse-moi entrer chez toi, mon pauvre Jacques.

Le garde s'effaça aussitôt pour lui dégager le passage.

— Ferme ta porte, commanda-t-elle vivement.

Il poussa le verrou.

— Maintenant, en deux mots, conte-moi vite ce qui s'est passé, fit-elle d'un ton bref.

— Si le garde de M. d'Armangis, auquel on m'avait envoyé, ne m'avait pas épargné la moitié du chemin en ve-

nant à ma rencontre,je n'aurais pu être à temps de retour ici pour sauver l'honneur de ma fille.

Et Cardoze lui montra Nicole qui, pâle, échevelée, et toilette en désordre, gisait toujours à terre, plongée dans l'évanouissement profond que lui avait causé la subite apparition de son père.

Berthe se pencha vers la jeune fille :

— Elle va reprendre ses sens, porte-la sur son lit... et reviens vite me parler, car le temps presse.

Le garde souleva le corps de sa fille et, pendant que d'une main vigoureuse il le retenait contre lui, il étendit l'autre vers la lumière qui brûlait sur la table. Mais, en songeant que la comtesse allait rester dans l'obscurité, il laissa la chandelle en place et se dirigea vers l'escalier conduisant aux chambres d'en haut. Berthe l'entendit ouvrir, puis refermer une porte, et, tout aussitôt, le pas du garde qui redescendait prouva qu'il avait su facilement, au milieu des ténèbres, trouver la chambre de sa fille.

La comtesse l'attendait debout :

— Ecoute-moi, dit-elle. J'ai à te demander pardon d'avoir jadis refusé de te laisser partir. Tu avais raison, il arrivera un malheur si je persiste à te retenir.

— Dites-vous vrai? s'écria le garde.

— Inutile de te promettre que j'assurerai ton sort en quelque endroit que tu choisisses ta retraite. Ainsi, cherche-nous toi-même ton remplaçant et, dans quinze jours, viens me faire tes adieux.

— Dans quinze jours je serai libre! répéta Jacques, dont la poitrine se souleva sous un soupir d'une indicible satisfaction.

Puis, tombant aux genoux de Berthe, il embrassa ses petites mains en disant d'une voix qui éclatait de reconnaissance :

— Merci, madame, vous me sauvez la vie. Je restais

parce que vous l'aviez ordonné, mais je sentais que tôt ou tard mes pressentiments auraient raison.

— Maintenant tu n'auras plus peur, grand enfant; c'est l'affaire d'un peu de patience.

— Oh ! la quinzaine sera vite passée ! répliqua Jacques en se relevant tout joyeux.

Après un gracieux signe de main en guise d'adieu, Berthe, rouvrant la porte, alla rejoindre le groupe qui l'attendait à trente pas de la maison.

— Monsieur le comte, dit-elle à son mari, je viens de signifier à cet homme, qui vous a manqué de respect, que dans quinze jours il serait remplacé.

— C'est le pauvre diable qui paye les pots cassés! murmura de Saint-Dutasse qui, comme tout le monde, avait entendu la phrase de la comtesse.

— Messieurs, retournons au château, ajouta-t-elle en reprenant le bras de M. de Jozères.

En route, comme ils marchaient un peu en avant, la comtesse, qui maintenant semblait ne plus pouvoir maîtriser une émotion trop longtemps contenue, dit d'une voix navrée au magistrat :

— Mon cher tuteur, j'ai un grand service à vous demander.

— Parlez, mon enfant.

— Je ne crois pas de ma dignité de parler à M. de Gabrinoff du honteux motif qui l'avait entraîné chez Nicole, en l'absence de son père. Je subirai cette douleur sans me plaindre. Mais il est un conseil que je serai heureuse de savoir reçu par mon époux. Si c'est moi qui le lui donne, il l'attribuera à la jalousie et n'en tiendra pas compte. Voulez-vous vous en charger?

— Je lui répéterai mot pour mot ce que vous allez me dire.

— Qu'il évite pendant quinze jours tout contact avec

notre garde congédié. A cette animosité ancienne qu'il avait contre le comte, Cardoze va encore ajouter le nouveau grief d'avoir perdu sa place... et j'ai peur!!! balbutia-t-elle avec un petit frisson qui fit trembler la main qu'elle appuyait sur le bras du magistrat.

— Comptez sur moi, promit M. de Jozères.

Pendant que la société regagnait le château, Jacques Cardoze, au comble de la joie et tout en avalant à la hâte le souper qui l'avait si longtemps attendu, ne cessait de se répéter :

— Dans quinze jours, je serai libre !

Quand il monta à sa chambre, un mince filet de lumière passait sous la porte de celle de sa fille.

— Es-tu couchée, Nicole? demanda-t-il sans entrer.

— Pas encore, je me déshabille.

— Tu ne te sens pas malade, mon enfant?

— Non, petit père, non. Le repos va me remettre tout à fait.

— Alors, bonne nuit !

— Bonsoir, petit père, répondit la jeune fille sans ouvrir sa porte.

Et le garde entra dans sa chambre. Le contentement lui procura un si profond sommeil qu'il n'entendit pas un seul des hennissements du cheval du docteur Perrier qui, attaché à la grille du carrefour, s'impatientait de cette longue station que lui faisait faire son maître.

Le lendemain, Jacques trouva sa fille levée avant lui et déjà occupée aux soins de la maison.

— Tu es encore pâlotte, ma chérie, dit-il.

— Oh! ça passera, petit père, répondit-elle tranquillement.

— Va, dans quinze jours, nous serons heureux, promit

le père qui crut que son enfant vivait dans la crainte des audacieuses entreprises de M. de Gabrinoff.

Et, dans une fébrile impatience, le garde se mit à compter, à mesure qu'elles s'écoulaient, les heures qui le séparaient de la délivrance.

— Plus que cinq jours! se dit-il un matin en se levant avant le jour pour aller pincer des braconniers, devenus plus effrontés depuis que le bruit de son départ s'était répandu.

Trois heures plus tard, tout le château était bouleversé par une épouvantable nouvelle que venait d'apporter le jeune valet Bricard.

Entré dans la chambre du comte pour son lever, il avait trouvé le lit non défait.

M. de Gabrinoff ne s'était pas couché.

Après avoir demandé à tous les domestiques si le maître avait quitté le château, Bricard, en recevant de tous une réponse négative, s'était mis à la recherche du comte dans le parc.

Et il arrivait, tout blême et effaré, annoncer que, dans un taillis, à cent pas de la maisonnette de Jacques Cardoze, il avait trouvé le cadavre de M. de Gabrinoff.

XVII

Prévenu, des premiers, par son fidèle Bourguignon, ce fut le chevalier de Saint-Dutasse qui se chargea d'apprendre à Mme de Gabrinoff le tragique événement qui la faisait veuve.

Il la trouva dans son boudoir, donnant à Francis sa leçon du matin. Quand nous disons qu'elle lui donnait sa leçon, nous faisons erreur. Les livres et les cahiers étaient bien là, éparpillés sur la table, mais à l'entrée du chevalier, Berthe, les deux lèvres collées sur la blanche cicatrice que l'enfant portait au front, tenait entre ses mains la tête de son frère, qui disait en riant :

— Oh ! comme tu m'embrasses fort ce matin !

Peignoir dénoué, sans jupes de dessous, les cheveux simplement relevés au peigne, la comtesse était dans tout le saut du lit d'une femme qui se savait à l'abri d'indiscrets regards dans ce boudoir où nul ne devait pénétrer dans la matinée. Au coup que le chevalier avait frappé à la porte, elle avait cru répondre à sa femme de chambre. A la vue de M. de Saint-Dutasse, qui se présentait grave et triste, un nuage passa sur son front.

— Petite colère de jolie femme surprise en négligé, se dit le pique-assiette qui avait saisi ce jeu de physionomie.

Mais tout aussitôt le visage de Berthe se fit joyeux, et ce fut de sa plus rieuse voix qu'elle s'écria :

— Ah! mon cher chevalier, rien qu'à votre air déconfit je devine ce qui vous amène. Vous avez encore tué un chien... le troisième en onze jours... et vous venez me demander de plaider votre cause auprès de mon mari.

De Saint-Dutasse, interdit par l'insouciante hilarité de celle qu'il allait plonger dans un profond désespoir, secoua la tête.

— Qu'est-ce donc alors? Car, soit à vous, soit à un autre, il a dû arriver quelque chose. Voici plus d'un quart d'heure que, par ma fenêtre, il me semble voir tout le monde courir affairé. Quand vous êtes entré, je pensais à sonner pour m'informer si cet émoi n'était pas causé par un accident.

— Un accident?... Hélas! madame, dites un malheur! soupira le chevalier.

— Un malheur? répéta Berthe dont toute la gaieté disparut.

— Un affreux malheur! appuya de Saint-Dutasse.

— Où?... quand?... à qui?... parlez, parlez donc, monsieur! insista-t-elle avec une anxieuse impatience.

— M. de Gabrinoff... commença l'ex-garde du corps.

— Une chute de cheval, n'est-ce pas? Il est dangereusement blessé? interrompit fébrilement Berthe qui, au nom de son mari, s'était élancée vers de Saint-Dutasse.

— M. de Gabrinoff n'est pas blessé... il est mort, articula lentement le chevalier.

— Mort!!! redit la comtesse, l'œil hagard et la voix brisée.

De Saint-Dutasse, devant cette douleur subite qui le navrait, s'arma de tout son courage et prononça d'une seule traite :

— Mort assassiné... son cadavre vient d'être découvert dans le parc.

Mme de Gabrinoff chancela sous le coup. Elle voulut parler, mais les paroles n'arrivaient pas aussi vite que les pensées, car elle ne put bégayer que ces mots :

— Assassiné dans le parc... Jacques... la justice... chercher M. de Joz...

Et, sans même avoir achevé le nom de son ex-tuteur, elle tomba évanouie sur le divan.

Après avoir sonné à tour de bras pour faire accourir les femmes de chambre au secours de leur maîtresse, de Saint-Dutasse s'esquiva du boudoir, entraînant avec lui le jeune Francis qu'il crut devoir arracher à cette douloureuse scène.

— Ouf! se disait-il en gagnant la cour, moi qui comptais trouver à rire ici! c'est intéressant... même fort intéressant, mais ce n'est pas gai.

Quand, pour obéir aux ordres de la comtesse, il commanda d'aller prévenir la justice, Bricard avait déjà pris l'avance. Il était parti à cheval pour la ville, avec l'intention, au retour, en passant par Donchéry, de ramener aussi le docteur Perrier pour qu'il aidât la justice dans toutes ses constatations.

Du château, la nouvelle de l'assassinat avait passé au village dont les habitants étaient accourus au plus vite. Ils se tenaient pressés devant la grille, guettant la venue des gens de justice et pérorant sur le meurtre. Dans tous ces groupes, avant qu'une seule preuve eût indiqué le coupable, on citait déjà le nom de l'assassin... Et ce nom était celui de Jacques Cardoze.

De Saint-Dutasse allait de l'un à l'autre groupe, tenant par la main le petit Francis, tout effarouché par cette animation inaccoutumée du château, et ne comprenant pas le sinistre motif qui la causait.

— Le mari de ta sœur vient de partir en voyage... sans lui dire adieu, voilà pourquoi elle pleure, avait répondu le pique-assiette quand, sorti du boudoir, Francis lui avait demandé la cause du chagrin de Berthe.

Donc, après avoir promené l'enfant au milieu de ces gens qui parlaient tous du même sujet, le chevalier finit par penser qu'il valait mieux le laisser à l'insouciance de son âge, et, en lui tapotant la joue affectueusement, il lui dit avec un sourire :

— Va jouer, mon petit ami.

Francis, heureux d'être libre, fit deux ou trois tours dans la cour, puis gagna le château qu'il traversa dans sa largeur et s'élança dans le parc.

En attendant l'arrivée des magistrats, le chevalier remonta dans sa chambre où se trouvait Bourguignon qui, aussi calme que si la maison était en fête, passait en revue les habits de son maître.

— Que dis-tu de l'événement? demanda de Saint-Dutasse.

— Une jolie veuve pour M. d'Armangis! répliqua le valet tout en recousant un bouton qui voulait s'enfuir d'un certain frac vert-pomme.

— Oh! fit l'ex-garde du corps, on peut être amoureux fou d'une femme mariée, sans en arriver à l'épouser quand elle est veuve. L'appât du fruit défendu est bien souvent la seule raison d'être de certaines passions.

— Oui, mais M. d'Armangis n'a pas goûté au fruit défendu. On l'a laissé tirer la langue.

— C'est ton avis?

— Oui... si monsieur veut bien me permettre d'avoir un avis. Je lui demanderai aussi de vouloir condescendre à me laisser lui poser une question?

— Je condescends, Bourguignon.

— Est-ce que monsieur n'a pas une bien légère dou-

tance que le garde-chasse, s'il a fait le coup, y a été un peu poussé par... les circonstances?

— Euh! euh! fit de Saint-Dutasse, auquel ce soupçon était venu à la première nouvelle de l'assassinat.

— Monsieur mettrait le comble à ses bontés s'il me permettait de lui donner un conseil.

— Donne.

— Monsieur arriverait à se faire une opinion bien arrêtée sur cette affaire, s'il daignait observer quelle sera la tenue de M. de Jozères.

— Ah ça! tu en veux à ce pauvre procureur du roi?

— Je suis physionomiste, monsieur a bien voulu le reconnaître, dit placidement Bourguignon, qui mettait en papillote chaque bouton d'acier du frac vert-pomme.

Les soudains cris de la foule firent courir le chevalier à la fenêtre. — Les paysans acclamaient l'arrivée à la grille d'une voiture d'où sortaient, en ce moment, plusieurs personnes parmi lesquelles se trouvait M. de Jozères. Par sa charge, il n'avait pas à s'occuper de l'instruction, aussi ne venait-il que comme ami de la maison et pour consoler la veuve.

— Berthe hérite de la fortune entière du comte de Gabrinoff. En trois mois de mariage!... c'est lestement gagné! avait-il pensé en recevant la nouvelle.

Et ce pressentiment qu'il y aurait à puiser pour lui dans les millions du Russe lui était revenu plus fort que jamais.

Quand M. de Saint-Dutasse, descendant de sa chambre, arriva dans la cour, Bricard, qui avait escorté à cheval la voiture, était en train de dire à un domestique du château :

— J'ai été obligé de prendre un autre médecin.

— Pourquoi donc?

— J'ai été à Donchéry pour demander le docteur Per-

rier ; mais il paraît qu'il est parti ce matin même pour Paris. Sa servante prétend qu'il va voir là-bas s'il peut s'y établir.

Derrière la voiture suivait, à cheval, un brigadier de gendarmerie. Lorsqu'il mit pied à terre devant les paysans qui obstruaient l'entrée de la grille, ce fut un vacarme de voix qui criaient :

— Vous allez l'arrêter, n'est-ce pas? l'assassin ! le gueux ! le bandit ! le monstre ! Il y a assez longtemps qu'il en fait ! la mesure est comble ! Ah ! le pays va donc en être débarrassé ! son affaire est bonne! il a fait jadis assez couper de cous, son tour est arrivé !

— Soyez tranquilles, mes enfants. Trois brigades sont à sa recherche pour l'arrêter... il ne rentrera pas chez lui, répondit le gendarme pour calmer l'exaspération.

— On l'a rencontré ce matin, au petit jour, qui longeait les bois de Condé... pourvu qu'il n'ait pas gagné la frontière ! dit une voix.

A cette pensée que le garde-chasse pouvait échapper au châtiment, ce fut un frémissement de rage dans cette foule qui se mit à hurler :

— A mort l'assassin ! à mort le Cardoze !!!

Cependant le juge et son greffier étaient entrés dans le parc. Derrière eux marchaient le médecin, de Saint-Dutasse, les deux chasseurs invités par le défunt comte, puis Bricard et quelques domestiques.

Sur les indications de Bricard, le juge arriva enfin sur le lieu du meurtre. — C'était une allée qui, dans la belle saison, devait être des mieux ombragées, car, de l'un et l'autre côté, elle était bordée de taillis qui se courbaient en berceau. A une très-courte distance apparaissait la demeure de Jacques.

Le sol durci par le froid n'offrait aucune trace qui permît de constater s'il y avait eu lutte. Le comte devait

avoir été frappé au milieu du sentier, là où se voyait une large tache brune. Était-il tombé sur le coup et son meurtrier l'avait-il traîné dans le massif? Ou bien, en se sentant blessé, M. de Gabrinoff avait-il fui jusqu'au taillis dans lequel il s'était abattu face contre terre? Il était impossible de préciser s'il y avait eu surprise ou résistance.

Sur l'ordre du magistrat, Bricard et les domestiques soulevèrent le corps pour l'apporter dans la maison du garde où deux gendarmes, entrés par la grille du carrefour, s'étaient installés pour s'emparer du coupable, dans le cas où il rentrerait au logis après avoir échappé à ceux qui battaient la campagne.

— Ah ça ! que peut donc être devenue la fille de Jacques? se demanda de Saint-Dutasse en pénétrant, à la suite du cadavre, dans la maison déserte.

Au même moment, comme pour lui répondre, Bricard, qui avait contre Nicole une rancune de soupirant évincé, disait à un de ses camarades :

— Le brigand aura fait détaler sa fille avant d'exécuter le coup. A cette heure, la chipie est en sûreté de l'autre côté de la frontière.

— Retournez au taillis et cherchez à terre si vous ne trouverez rien qui puisse être utile à l'instruction, commanda le juge à un gendarme.

Le cadavre ayant été étendu sur la table, le médecin mit à nu trois blessures. Deux en pleine poitrine, une dans le bas ventre... toutes trois mortelles.

— Oh ! les terribles plaies ! s'écria le docteur. Quelle est donc l'arme qui a pu faire d'aussi larges entailles?

— Tiens! pensa de Saint-Dutasse, il me semble bien que je connais la lame qui a découpé de pareilles boutonnières.

Le gendarme qu'on avait envoyé fouiller le taillis rentra alors dans la salle en disant :

— Voilà ce que j'ai trouvé à un mètre de l'endroit où était couché le corps.

Et il tendit au juge un objet qui, dès qu'il l'eut regardé, fit crier à Bricard :

— Ah! le misérable! c'est le couteau de chasse que le pauvre comte lui avait donné le jour de son mariage. Tenez, il y a son blason gravé sur les coquilles de la garde.

Encore rouge de sang, cette arme dont la large lame expliquait les horribles blessures du cadavre, avait indubitablement servi au meurtrier.

— Vous êtes certain que ce couteau avait été donné par M. de Gabrinoff à son garde? demanda le juge d'instruction à Bricard.

— Vingt personnes vous l'attesteront comme moi, affirma le laquais.

Pendant que le médecin écrivait son rapport, le juge fit la visite des poches du mort. Une bourse, un briquet, un mouchoir furent, avec un portefeuille contenant d'insignifiantes notes, les seuls objets trouvés par lui.

— C'est vous qui avez découvert le cadavre? demanda-t-il au valet.

— Oui, monsieur.

— Vous n'y avez pas touché?

— Oh! monsieur, non. Je m'en serais bien gardé avant l'arrivée de la justice!

— Et vous pensez que personne ne s'en est approché?

— Non, pas que je sache. Tout le monde est resté dans la cour. Avant d'aller vous chercher à la ville, j'avais bien recommandé aux camarades de veiller à ce qu'on ne mît pas le pied dans le parc.

A ce moment un souvenir vint à l'esprit de M. de Saint-Dutasse qui écoutait l'interrogatoire. Il pensa au petit frère de la comtesse qu'il avait entraîné loin du boudoir pour

qu'il ne fût pas témoin du désespoir de sa sœur. Quand, plus tard, il avait envoyé l'enfant jouer, il se rappela que Francis avait gagné le parc.

— Bah ! se dit-il, on peut parier cent contre un que le bambin n'est pas venu de ce côté... et encore, y serait-il venu, la vue de ce cadavre l'aurait fait fuir effrayé.

Et le chevalier, ayant ainsi raisonné, crut devoir taire ce détail au juge d'instruction.

Celui-ci avait continué ses questions à Bricard :

— Vous étiez attaché au service particulier de M. de Gabrinoff?

— M. le comte agréait plus volontiers mes services que ceux d'un autre.

— Rien, dans la soirée d'hier, n'a pu vous faire présager la sanglante catastrophe?

— Non, monsieur. Hier soir, mon maître, qui comptait ce matin se mettre de bonne heure en chasse, m'ayant aperçu dans l'antichambre quand il quittait le salon pour monter chez lui, m'a dit : « Bricard, demain, dès l'aube. » C'était un ordre de venir l'éveiller à la pointe du jour.

— Quelle heure était-il?

— Onze heures du soir.

— Jusqu'à ce moment, vous ne l'aviez vu recevoir ni visite imprévue, ni lettre quelconque?

— Non, monsieur.

— Pendant la soirée, ne fût-ce qu'un quart d'heure, il n'a pas disparu?

— Là-dessus, ces messieurs peuvent vous répondre mieux que moi, attendu que j'ignore ce qui s'est passé au salon, répliqua Bricard en désignant le chevalier et les deux chasseurs, invités du château.

Le juge se retourna vers de Saint-Dutasse, attendant une réponse à sa question. Ainsi mis en cause, ce dernier répliqua aussitôt:

— Je puis vous affirmer que, jusqu'au moment où il s'est retiré dans sa chambre, M. de Gabrinoff ne nous a pas quittés d'une seule minute. Après le départ de MM. de Jozères et d'Armangis qui, ne couchant pas au château, sont partis vers neuf heures, le comte s'est mis à une table de whist avec ces deux messieurs ici présents et moi.

— Il ne vous a pas paru être préoccupé?

— Pas le moins du monde. Il n'avait souci que de son jeu.

Le juge revint à Bricard :

— Rentré chez lui, le comte ne s'est pas couché?

— Non, monsieur, il a dû attendre.

— Qu'est ce qui vous fait dire qu'il a attendu?

— D'abord parce qu'il ne s'est ni couché ni déshabillé, car les vêtements qui couvrent le cadavre sont les mêmes que le comte portait hier; ensuite parce que j'avais, dans la journée d'hier, mis deux bougies neuves dans les flambeaux de la cheminée et que, ce matin, j'en ai trouvé une aux trois quarts consumée. A en juger par ce qui a brûlé de la bougie, mon maître a dû attendre en veillant.

— Attendre quoi?

— Le moment de partir. Il devait être près de cinq heures du matin quand il a quitté le château... en pleine nuit, car, en ce moment de l'année, le jour point à peine à sept heures.

— Alors, à votre avis, ce n'est donc pas une résolution subite qui a conduit le comte dans le parc? Cette longue attente prouve un rendez-vous pris, une heure assignée En un mot, vous pensez qu'il allait vers un but déterminé?

— Je le crois.

— Et quel était ce but?

Bricard hésita en souriant.

— Répondez, dit le magistrat d'un ton sec.

— Dame ! monsieur le juge, mon opinion est que le comte voulait, comme on dit, en revenir à ses moutons. On prétendait à l'office que M. de Gabrinoff s'était fait pincer par le père un beau soir qu'il en contait à la Nicole. Peut-être bien que cette nuit il a voulu retourner à l'assaut.

— Supposez-vous que Nicole ait donné de vive voix un rendez-vous au comte ? Cette longue attente... sans se coucher, ce qui prouve la crainte de ne pas se réveiller à temps... donne à croire, je le répète, à une heure fixée, à un rendez-vous pris et, par conséquent, à une connivence de la part de Nicole. Elle a dû prévenir le comte de vive voix.

— Oh ! non... pas de vive voix. Ni la fille ni le père n'ont paru au château depuis la fameuse scène, et mon maître, pour ne pas exciter la jalousie de madame, qui avait pardonné, n'avait pas mis les pieds dans le parc.

— Alors, bien que vous n'ayez rien vu, le défunt a dû recevoir un billet de cette fille.

A ces mots, Bricard se frappa le front en homme qui se souvient subitement.

— Attendez donc, attendez donc ! fit-il, vous pourriez bien avoir raison. Il me revient maintenant un détail.

— Lequel ?

— Ce matin, quand je suis entré chez le comte, il y avait, voltigeant sur le parquet, des débris de papier brûlé qu'un courant d'air a éparpillés. Il se peut bien que M. le comte ait brûlé un écrit.

— Et cette lettre devait venir de Nicole, complice de son père qui s'est servi d'elle pour attirer M. de Gabrinoff dans le guet-apens qui lui a coûté la vie. La culpabilité de cette fille est démontrée par sa disparition.

Comme le juge achevait de parler, un gendarme accourait essoufflé du château. Son brigadier l'avait envoyé prévenir le magistrat que l'assassin Jacques Cardoze, qu'on était parvenu à arrêter, venait d'être amené au château. Le brigadier faisait demander si, pour la confrontation du meurtrier avec le cadavre, il fallait conduire son prisonnier à la maisonnette ou s'il devait attendre le retour du magistrat.

— Non, pas ici, dit le magistrat. Peut-être s'y trouve-t-il quelque signe, convenu entre les coupables, qui aiderait le prisonnier dans sa défense.

Puis, s'adressant à son greffier :

— Fermez porte et volets de cette demeure et posez les scellés. Deux gendarmes veilleront extérieurement pour arrêter la fille si elle se présente.

— Pauvre Nicole ! soupira de Saint-Dutasse, qui, malgré la compromettante absence de la Cardoze, ne pouvait croire à sa culpabilité.

Sur l'ordre du juge, Bricard et ses camarades soulevèrent la table qui supportait le cadavre et on reprit lentement le chemin du château. A mesure qu'ils approchaient, un horrible concert de hurlements et de cris furieux retentissait plus fort aux oreilles des arrivants. On avait été obligé de fermer la grille pour soustraire le coupable à la rage des paysans. Entassés devant les barreaux, ils injuriaient le prisonnier qui, solidement garrotté, se tenait debout dans un coin de la cour.

Jacques Cardoze se montrait dédaigneux devant cette tempête de l'exécration publique déchaînée contre lui. Pâle et fier, il restait muet. Par moments, il secouait brusquement la tête pour dégager sa vue, aveuglée par les gouttelettes de sang qui coulaient de deux blessures au front faites par des pierres qui lui avaient été lancées.

Le brigadier parut sur le perron.

— Amenez le prisonnier, cria-t-il aux gendarmes qui veillaient à ses côtés.

Et Jacques s'avança vers le château poursuivi par les cris de fureur de la foule qui voyait s'éloigner l'objet de sa haine.

Il n'alla pas bien loin, car, dans le vestibule, il trouva le cadavre couché sur la table qui avait servi de civière.

— Connaissez-vous celui qui est là, mort, devant vous ? demanda le juge au prisonnier.

Les yeux de tous les assistants étaient braqués sur Cardoze pour surprendre son trouble en présence de sa victime. Le garde-chasse abaissa son regard calme sur le cadavre et répondit d'un ton assuré :

— C'est le comte Iwan de Gabrinoff.

— Vous êtes prévenu de l'avoir assassiné. La voix publique vous accuse de vous être jadis répandu en menaces de mort contre le défunt.

— Si, par la voix publique, vous comprenez ces misérables qui beuglent à la grille, la voix publique a menti.

— D'autres témoins, tous des plus honorables, attestent vous avoir entendu, il n'y a pas quinze jours, menacer M. de Gabrinoff de l'abattre comme un chien enragé. Je cite textuellement vos expressions. Les niez-vous?

— Non. J'ai parlé ce jour-là en père dont on avait voulu déshonorer la fille.

— Reconnaissez-vous, en maintes occasions, avoir montré au comte une haineuse répulsion?

Le prisonnier hésita un peu.

— Eh bien, oui, fit-il, je le dis franchement, je n'aimais pas M. de Gabrinoff, qui était venu se substituer à mon maître regretté... non, je ne l'aimais pas, et dans ma colère contre lui il y avait de la terreur, car un pressentiment me disait qu'il me serait funeste.

— Un pressentiment ! fit le magistrat avec un léger sourire d'ironie.

— Oh ! il ne faut pas rire de ce pressentiment, car, à cette heure, il a tout l'air d'être devenu pour moi une épouvantable réalité.

— Vous refusez d'avouer ?

— Avouer quoi ?

— Que vous êtes le meurtrier du comte.

A cette question, Cardoze fut pris d'un indicible désespoir qui brisa son énergie, et il répondit d'une voix suppliante :

— Je vous en conjure, monsieur, cessez de me torturer avec vos demandes. Éloignez ce cadavre de mes yeux ! Le malheur est si vite tombé sur moi, que je ne suis plus sûr de posséder toute ma raison... J'ai des charbons dans le crâne... Je souffre de partout ! Ayez un peu de pitié ! qu'on me laisse le temps de me remettre.

— Emmenez le prisonnier, commanda le juge, persuadé que le coupable jouait la comédie.

Un des spectateurs avait été ému par l'accent de Jacques. C'était de Saint-Dutasse. Tout en regardant partir le garde-chasse entre ses gendarmes, le chevalier murmura :

— Cet homme est innocent !... Ah ça, est-ce qu'il serait temps de suivre le conseil de Bourguignon... de me mettre sur la planche une collection d'infamies pour enrichir mes vieux jours ?

XVIII

Tout en battant le pays à la recherche du meurtrier, les gendarmes avaient semé partout la nouvelle de l'assassinat du comte de Gabrinoff et, de bouche en bouche, elle était enfin arrivée à M. d'Armangis.

Comme l'avait déclaré le chevalier de Saint-Dutasse au juge d'instruction, le jeune homme avait quitté le château la veille au soir, en même temps que M. de Jozères, un peu avant cette dernière partie de whist qu'avait jouée le comte.

En apprenant cette mort, qui faisait veuve la femme pour laquelle il brûlait du plus violent amour, le Parisien avait sauté à cheval, et, moins d'une demi-heure après, sa monture, bouche écumante et flancs déchirés par l'éperon, arrivait dans la cour du château au moment même où le juge d'instruction venait d'entrer dans le parc pour aller relever le cadavre.

On se souvient que M. de Jozères, accouru de la ville avec ce juge d'instruction, avait été reçu par la comtesse à laquelle il accourait prodiguer les consolations. Par la fenêtre du petit boudoir, où il se tenait près de Berthe éplorée, il vit M. d'Armangis descendre de cheval.

— Le bonheur est venu en dormant à ce beau soupirant,



car la mort du comte laisse le champ libre à sa passion, pensa-t-il.

Puis, s'adressant à la comtesse qui sanglotait renversée sur les coussins du divan :

— Voici M. d'Armangis qui arrive, lui dit-il.

A peine avait-il prononcé le nom du jeune homme que Berthe se redressait, soudainement frémissante, et s'écriait d'une voix secouée par la plus poignante angoisse :

— Lui ! oh ! non... qu'il n'entre pas !

Comme le magistrat la regardait tout surpris, elle ajouta rougissante et baissant la voix :

— Il me semble qu'il y aurait sacrilége à le recevoir devant le cadavre de mon époux...

Et elle se cacha le visage dans les mains après cette sorte d'aveu.

Pendant une seconde, M. de Jozères avait été procureur du roi, l'émotion subite de Berthe lui avait fait naître la pensée qu'elle soupçonnait le jeune homme d'être pour quelque chose dans la mort de son mari.

— Aurait-il poussé le garde-chasse à faire de Berthe une veuve ? s'était-il demandé d'abord.

Mais la courte confession de Mme de Gabrinoff éteignit subitement cette supposition dans l'esprit du magistrat, qui se dit aussitôt :

— Il paraît que M. d'Armangis, d'après l'aveu de ma pupille, a pris un à-compte sur son bonheur futur.

Puis, à haute voix :

— Mon enfant, ajouta-t-il, à cette heure que la curiosité de ceux qui vous entourent se préoccupe des plus petits détails, vous ne pouvez refuser votre porte à un ami intime de la maison. Il faut recevoir cette visite.

Il achevait comme un domestique se présentait à la porte du boudoir demandant si la comtesse était visible pour M. d'Armangis.

— Faites entrer, dit Berthe obéissant au conseil de son tuteur.

Pâle, ému, le visage morne, M. d'Armangis apparut bientôt aux regards du magistrat qui le guettait à son arrivée.

— Toi, tu as beau faire une triste mine de circonstance, tu dois, au fond, bénir le bel exploit du garde-chasse, pensa M. de Jozères.

Le visiteur s'inclina devant la veuve qui, les yeux noyés de larmes, lui tendit silencieusement une main sur laquelle il déposa un respectueux baiser. Le procureur eut pitié du mutuel embarras des deux jeunes gens qui se regardaient sans parler et prit la parole :

— Avez-vous entendu dire qu'on ait arrêté le coupable?

— Non. Sur ma route, j'ai rencontré les gendarmes qui, aidés des paysans, parcouraient le pays en tous sens. On craignait qu'il n'eût franchi la frontière, répondit l'interrogé, dont les yeux ne quittaient pas la comtesse qui avait repris sa pose affaissée sur le divan.

— Ah! le misérable n'a pas tardé à exécuter la menace que vous et moi nous avons entendue l'autre soir! continua M. de Jozères.

Il y eut chez M. d'Armangis comme un besoin de protester contre cette clameur publique qui accusait aveuglément un homme sans preuve positive.

— Est-il bien le coupable? dit-il lentement.

A cette question, Mme de Gabrinoff releva sa tête inclinée et, regardant le jeune homme en face, elle demanda en pesant sur les mots :

— Quel autre pouvait donc vouloir la mort de mon mari?

A ce moment, les cris haineux des paysans groupés devant la grille annonçaient l'arrivée de Jacques et des gendarmes qui l'avaient capturé.

Cette tempête de malédictions raviva le désespoir de Mme de Gabrinoff, qui se rejeta le visage sur les coussins en faisant entendre de douloureux sanglots. M. de Jozères crut devoir emmener M. d'Armangis et lui souffla à l'oreille :

— L'isolement calmera mieux cette pauvre femme que nos banales consolations.

Et, lui prenant le bras, il entraîna le jeune homme qui sortit les yeux tournés vers Berthe, comme quêtant un regard d'adieu. Mme de Gabrinoff demeura immobile.

Ils arrivèrent dans le vestibule à temps pour assister à l'interrogatoire de Jacques et à sa confrontation avec le cadavre de la victime qu'on venait d'apporter dans cette salle.

Quand, après avoir protesté de son innocence, Cardoze avait été entraîné par les gendarmes, le juge d'instruction s'était rapproché du procureur du roi qui lui faisait signe :

— Eh bien? demanda M. de Jozères.

— Cet homme est l'assassin.

— Vous avez trouvé des preuves?

— Une seule, mais elle est convaincante.

— Laquelle?

— C'est l'arme qui a servi au meurtre. Elle a été relevée à un mètre du cadavre.

Après avoir appelé son greffier qui était porteur du couteau de chasse, le juge le lui prit pour le présenter au procureur du roi en ajoutant :

— On affirme que ce couteau a été donné au misérable par le défunt.

—C'est vrai, je puis aussi vous l'attester, dit M. de Jozères en reconnaissant l'arme.

— A son second interrogatoire, je présenterai cette preuve au prévenu.

— Non, laissez-le d'abord s'enferrer dans ses dénégations, recommanda vivement le procureur.

Comme nous l'avons dit, le départ de Cardoze avait laissé M. de Saint-Dutasse se demandant, tout pensif, s'il ne ferait pas bien de suivre l'étrange conseil, donné par Bourguignon, de s'amasser des rentes en exploitant les infamies des autres.

Un gros soupir qui retentit derrière lui, en l'arrachant à ses réflexions, le fit se retourner.

— Est-ce toi qui souffles ainsi? demanda le chevalier en reconnaissant son valet.

— Hélas! oui.

— Et d'où vient ton chagrin?

— De cette scène devant un cadavre, à laquelle je viens aussi d'assister.

— Tu t'intéressais donc à ce pauvre de Gabrinoff?

Bourguignon dessina des lèvres une dédaigneuse moue et répondit sérieusement:

— Comme à une guigne.

— Alors pourquoi geins-tu?

— C'est que je pense à monsieur le chevalier qui n'aura pas toujours cet âge folâtre de quarante-sept ans... Encore quelques années et sa première jeunesse se sera envolée... Alors sonnera l'âge de la raison et...

— Ah! oui, ton refrain habituel: Et je n'aurai pas le sou, interrompit de Saint-Dutasse en riant.

— Tandis que si monsieur le chevalier me faisait l'insigne honneur de bien peser certain petit conseil que j'ai eu l'extrême hardiesse de lui donner...

— Mais puisque je t'ai dit que j'y réfléchirais.

A cette réponse, Bourguignon poussa un second et tout aussi énorme soupir, puis, en balançant la tête, il répliqua:

— Oui, mais à trop réfléchir on laisse quelquefois échapper de bien bonnes occasions.

— Où vois tu donc de bonnes occasions?

— Est-ce que monsieur croit ce Cardoze coupable?

— Non.

— Eh bien, si monsieur voulait s'en donner la peine, je crois que, dans cette affaire, il trouverait quelques douceurs à s'assurer pour l'avenir.

— Ah çà, selon toi, quel est donc l'assassin?

Le valet haussa les épaules en disant:

— A coup sûr ce n'est pas Jacques.

Puis, avec son imperturbable flegme, il ajouta après un petit silence:

— Que monsieur le chevalier voie bien où M. de Jozères mettra la main: moi je guetterai où Bricard posera le pied.

Et, sans autre explication, il s'éloigna roide comme un pieu.

Involontairement, le pique-assiette, resté seul, tourna son regard vers M. de Jozères qui causait avec le juge d'instruction.

— Figure d'honnête homme pourtant, dit-il, soit! étudions-le à fond.

Le lendemain eut lieu l'enterrement de M. de Gabrinoff. De tous les environs, la foule accourut pour rendre les derniers devoirs à la victime. Suivant la coutume, la veuve ne pouvait assister aux obsèques. Après avoir fait observer à Berthe que tout le personnel du château suivrait la cérémonie, comme de Saint-Dutasse proposait de lui tenir compagnie en son isolement, la comtesse lui répondit tristement:

— Merci, mon bon chevalier, accompagnez M. de Gabrinoff à sa dernière demeure. Puisque l'usage m'interdit cette consolation, je profiterai de ma solitude pour aller prier à l'endroit du parc où a succombé mon infortuné mari.

Effectivement, dès qu'elle fut seule, la comtesse prit le chemin de la maison du garde.

Comment, elle qui n'avait pas quitté le château depuis la nouvelle de l'assassinat, pouvait-elle exactement retrouver le taillis dans lequel avait été relevé le cadavre? Il faut croire qu'elle s'était bien fait renseigner, car elle arriva sans hésitation au point précis où était tombé le comte. Après avoir, durant dix secondes, examiné cette place des yeux, Berthe, sans doute pour s'agenouiller, se penchait vers la terre quand, tout à coup, se fit entendre une voix moqueuse qui demandait:

— Madame cherche quelque chose?

C'était Bricard qui se tenait de l'autre côté du taillis.

XIX

Le procès du garde-chasse fut des plus lents à s'instruire.

Pendant sa prévention, Jacques avait demandé à voir sa fille et Mme de Gabrinoff. Le rigoureux secret auquel il était tenu suffisant pour justifier tout refus, on s'était contenté de repousser ses demandes sans lui expliquer l'impossibilité qui s'opposait à la satisfaction de la pre-

mière. Malgré toutes les recherches, Nicole n'avait pu être retrouvée et la conviction était qu'elle se tenait cachée de l'autre côté de la frontière. C'était l'espoir de parvenir enfin à s'emparer de la complice qui retardait la mise en jugement du principal accusé.

Cinq mois après son arrestation, Jacques n'avait pas encore paru devant le tribunal.

Le plus ardent à presser l'instruction avait été M. de Jozères. Le magistrat voyait là une occasion de réaliser une des deux ambitions qui le dévoraient. Après son avide désir de se créer une fortune, le procureur du roi, nous l'avons dit, attendait depuis longtemps qu'une cause retentissante, en appelant l'attention sur lui, l'arrachât du fond de la province pour l'attacher au parquet de Paris. Cette seconde ambition était surtout devenue plus intense depuis que M. de Jozères s'était fait l'intime du chevalier de Saint-Dutasse dont, pour ainsi dire, il avait platement quêté l'amitié.

Bien qu'il n'eût plus de motif pour rester dans une demeure où le deuil avait remplacé les fêtes, le pique-assiette avait remis de jour en jour son départ en disant qu'il était inhumain d'abandonner la charmante veuve en son triste isolement, et puis, ajoutait-il en confidence, il était curieux d'émotions judiciaires et voulait assister au procès de Cardoze. Or, il était arrivé que M. de Jozères, en entendant le chevalier citer à tous propos, comme ceux de ses amis, les noms les plus illustres et les plus titrés ; en le voyant quotidiennement recevoir de Paris des lettres archi-armoriées, dont de Saint-Dutasse, pour distraire la comtesse, faisait la lecture, lettres qui, toutes, pouvaient se résumer en cette phrase : « Quand nous revenez-vous, cher chevalier, il n'est pas de bonnes fêtes sans vous ? » il était arrivé, disons-nous, que M. de Jozères avait songé qu'un homme aussi répandu dans la

plus haute société pouvait, à un moment utile, lui donner un solide coup d'épaule.

Avant de faire les premières avances, le magistrat méfiant avait d'abord voulu tâter Bourguignon sur la vérité des nombreuses relations de son maître. Dès la première tentative, le laquais avait répondu avec son imperturbable sang-froid :

— J'en suis quelquefois à maudire M. le chevalier de n'avoir pas les cuisses creuses.

Et comme le magistrat le regardait tout ébahi d'une aussi excentrique réponse :

— Oui, avait continué Bourguignon, avec les deux cuisses creuses, mon honoré maître aurait ainsi de la place pour loger tous ces dîners qu'on lui offre, et il ne risquerait pas de mécontenter son monde en n'acceptant jamais qu'une seule des cinq ou six invitations qu'on lui adresse chaque jour.

M. de Jozères n'avait pas cru devoir insister davantage auprès d'un aussi fanatique valet. Il n'avait pas tardé d'ailleurs à être complétement renseigné sur le compte du chevalier par M. d'Armangis lui-même, qui lui avait certifié qu'on se disputait partout la compagnie de l'ancien garde du corps. Donc le magistrat était venu au-devant de M. de Saint-Dutasse, qui s'était d'abord tenu sur une réserve polie, laquelle avait contribué à rendre M. de Jozères plus tenace à gagner une aussi précieuse alliance. Enfin la glace du chevalier avait fondu, et il s'était donné de tout cœur à cette liaison qui s'offrait à lui. Le jour où s'était échangée la sincère et cordiale poignée de main qui cimentait leur amitié, chacun d'eux avait fait sa petite réflexion :

— Il était dur à conquérir! avait pensé le magistrat.

— Mon renard est tombé de lui-même dans le traquenard! s'était dit le chevalier.

Et nul ne fut plus aimable, plus empressé et, surtout, plus désireux d'être utile que M. de Saint-Dutasse. Mais, chaque fois que M. de Jozères faisait appel à son zèle, le chevalier répondait le sourire aux lèvres :

— Je bous du désir le plus sincère de vous être agréable, cher ami, mais fournissez-moi la plus petite occasion de parler de vous.... alors vous me verrez à l'œuvre.

— Ah ! si on jugeait enfin le garde-chasse, soupirait le procureur.

Seulement, après toutes ces belles promesses, quand le pique-assiette se retrouvait avec Bourguignon, il ne manquait pas de s'écrier :

— Tu n'es qu'un imbécile qui me fais perdre mon temps ici avec ce de Jozères. C'est un vulgaire ambitieux. Je l'avais d'abord pris pour un fin matois.

— Attendez donc qu'il trouve sa poule à croquer.

— Oui, mais quand se présentera-t-elle cette poule?

— Bientôt.

— Et tu crois que j'en pincerai une aile?

— Je n'aurai pas la hardiesse de fixer d'avance la part que son adresse vaudra à monsieur.

Puis, en songeant à tous ces bons dîners et à ces fêtes qui avaient lieu à Paris pendant qu'il restait au fond des Ardennes, la colère revenait au chevalier :

— Oui, reprenait-il, tu n'es qu'un idiot. Je parie que, pas plus que moi avec le magistrat, tu n'as rien découvert sur ton Bricard... Où en es-tu avec lui ?

— Que monsieur me permette d'être une carpe pour la discrétion au sujet de ce drôle. C'est lui qui nous lâchera le bouquet.

— Tu sais donc quelque chose?

— Une carpe... je me jette aux genoux de monsieur pour obtenir l'autorisation d'être une carpe.



— Sois une carpe! finissait par accorder de Saint-Dutasse, qui connaissait trop son domestique pour espérer de lui arracher ce qu'il ne voulait pas avouer.

Il était deux autres personnages dont nous devons aussi dire quelques mots.

Après des mois écoulés depuis la mort de son époux, le chagrin de Berthe avait pris une allure étrange. Aux premiers transports du désespoir avait succédé une sombre et sauvage humeur qui faisait que Mme de Gabrinoff s'enfermait pendant des jours entiers au fond de ses appartements. Il lui tardait sans doute que la justice eût vengé la mort de son mari, car, à toutes les visites que lui rendait de Jozères, elle ne manquait pas de demander avec une nerveuse impatience :

— Quand viendra donc enfin ce procès?

— Avant peu.

— Il me semble que je commencerai à revivre le jour seulement où le meurtrier aura été puni.

Puis elle terminait par cette autre question qui avait le don d'allumer dans ses yeux une lueur d'anxieuse curiosité :

— On n'a pas de nouvelles de Nicole?

— Non. C'est sa recherche qui fait retarder le jugement du père. On voudrait avant tenir la complice.

A cette nouvelle que l'on n'avait encore pu découvrir la fille du garde-chasse, Mme de Gabrinoff éprouvait toujours un léger frisson que le magistrat attribuait à la colère qui devait gronder au cœur de la veuve contre les assassins du comte.

Un autre visiteur était admis près de Berthe. C'était M. d'Armangis. De quotidiennes qu'elles avaient été jadis, les visites du jeune homme étaient devenues maintenant plus espacées. A peine se présentait-il tous les dix jours et sa présence au château n'était que de très-courte durée.

L'humeur sombre de la veuve décourageait-elle sa passion ? Souffrait-il des douloureuses anxiétés de celle qui s'était emparée de son cœur? Ou bien, au fond de son âme, s'était-il éveillé quelque doute affreux sur le drame qui avait ensanglanté le château? Le fait était que M. d'Armangis, pâle, triste, amaigri, ne ressemblait plus à ce beau et séduisant cavalier que nous avons dépeint en le faisant entrer en scène.

Enfin arriva le jour où la justice, désespérant de retrouver la complice du garde-chasse, se décida enfin à mettre en jugement le seul coupable qu'elle eût en son pouvoir. Nous ne nous perdrons point en oiseux détails sur la salle du tribunal, sur la physionomie de la foule énorme qui s'y pressait, ni sur le sourd murmure de haine qui accueillit l'apparition de Jacques Cardoze au banc des accusés.

Pendant cette longue prévention, les incessantes angoisses d'une fiévreuse inquiétude avaient blanchi la chevelure du garde-chasse. Mais c'était toujours ce même homme brave, à l'œil calme, à l'intelligent visage, aux manières un peu brusques.

Arrêté en plein bois, alors qu'il faisait sa tournée, Jacques n'était pas rentré en sa maison. Quand il était parti avant le jour, Nicole, il le supposait du moins, dormait encore dans sa chambre. Or, comme il avait été tenu au secret et que, dans tous les interrogatoires, on lui avait laissé ignorer l'accusation de complicité qui planait sur sa fille, le pauvre père avait espéré pouvoir contempler à l'audience le gracieux visage de celle qu'il n'avait pas vue depuis de longs mois. En ne découvrant pas cette tête aimée, son cœur se serra sous une lancinante douleur et, pâlissant aussitôt, il murmura :

— Elle aussi, me croit-elle donc coupable?

Quand, ramenant son regard devant lui, le malheureux aperçut M. de Jozères assis sur son siége de procureur du roi, la scène qui s'était passée jadis dans le cabinet du magistrat lui revint à l'esprit.

— C'est ce jour-là que Mme Berthe m'a empêché de partir, pensa-t-il.

Et, tout en se rappelant que c'était par dévouement à la famille des Valnac qu'il était resté sur cette terre qu'il voulait fuir, Cardoze laissa passer, inattentif, les premières lignes de l'acte d'accusation que lisait le greffier.

Mais tout à coup un nom, nom chéri, nom de sa fille, l'arracha à sa rêverie. Il fut vingt secondes avant de comprendre pourquoi son enfant figurait dans cet acte. Puis il écouta, se croyant sous le poids d'un horrible rêve... Enfin il eut conscience de la vérité.

Alors, comme le greffier répétait encore le nom de « la fille Nicole, contumax, » il se redressa d'un seul bond et, avec toute cette puissance d'indignation que peut trouver un père qui entend insulter son enfant devant une foule :

— Oh ! l'infamie !!! s'écria-t-il.

Les gendarmes, assis aux côtés de l'accusé, s'accrochèrent à lui pour le rejeter sur son banc, mais le garde-chasse était robuste et la colère triplait ses forces. Ce fut une lutte dans laquelle il allait triompher s'il n'était accouru du renfort. Sous le nombre qui l'accablait, Cardoze se débattit encore, en poussant toujours son même cri d'exaspération paternelle :

— Oh! l'infamie !!!

Dans la foule, où ce malheureux ne comptait pas vingt amis, il s'éleva, contre lui, un tel murmure d'indignation que le président, pour mettre fin au scandale, fut obligé de donner cet ordre :

— Gendarmes, faites sortir l'accusé.

Six hommes parvinrent à grand'peine à emporter Cardoze, devenu fou de colère. Puis on continua la lecture de l'acte d'accusation.

Suivant les formalités judiciaires, on avait bien communiqué, avant le procès, toutes les pièces voulues à l'accusé et, dans le nombre, se trouvait cet acte d'accusation. Malheureusement l'enfance de Jacques datait d'une époque où l'instruction, dans les campagnes, était encore bien moins répandue que de nos jours. Le garde-chasse, à la vérité, savait lire, mais s'il se tirait assez facilement d'un texte imprimé, l'écriture lui était plus pénible à déchiffrer. Ces pièces du procès qui lui avaient été remises dans sa prison, toutes écrites à la hâte et négligemment, l'avaient fait reculer devant une tâche difficile, lente et à peu près inintelligible pour lui et il avait repoussé tous ces papiers en disant :

— Leur gribouillage ne m'empêchera pas d'être innocent.

De plus l'exécration publique avait été cause que nul avocat n'avait volontairement accepté sa défense. Celui qui avait été désigné d'office ne s'était nullement intéressé à ce client qu'il appelait « un gibier de guillotine, » et il avait restreint sa mission à la seule obligation qu'il lui était impossible d'éviter, c'est-à-dire à celle de paraître à l'audience.

Donc, privé de conseils, ne connaissant rien des pièces de l'instruction, Jacques, en écoutant le greffier, n'avait pu résister à cette fureur d'indignation qui avait motivé son expulsion de la salle pendant qu'on poursuivait la lecture de l'acte d'accusation.

En n'assistant pas à cette lecture, l'accusé allait rester ignorant des terribles charges relevées en l'acte, qui durant les débats, devaient l'accabler à l'improviste.

Quand le greffier eut fini de lire, ordre fut donné de ra-

mener l'accusé. Le calme s'était fait en lui, et il avait compris que tout son sang-froid lui était nécessaire pour se défendre contre cette fatalité qui l'étreignait. Il reparaissait donc bien résolu à demeurer impassible devant les plus horribles épreuves que lui ménageait le sort.

Son interrogatoire commença.

Il déclara se nommer Pierre Jacques Cardoze, être né sur la terre des seigneurs de Valnac que ses pères, depuis l'an 1604, avaient successivement servis, et être âgé de trente-huit ans. Il répéta ce qu'il avait avoué au juge d'instruction touchant, non pas sa haine, mais son sentiment d'animosité contre M. de Gabrinoff qui était venu s'installer en maître dans ce château où vivaient les derniers de Valnac.

Et, ce disant, sa tête se tourna vers l'endroit de la salle où était assise Mme de Gabrinoff qui, le visage caché dans ses mains, ne vit pas ce regard.

M. de Jozères avait voulu épargner à Berthe les pénibles émotions de l'audience en ne la faisant comparaître qu'au moment de sa déposition ; mais elle avait demandé presque comme un droit d'assister à tous les débats du procès de l'assassin de son mari. Un fauteuil lui avait été réservé un peu en avant du banc des témoins. Elle s'y tenait affaissée, en ses noirs habits de veuve, et, nous le répétons, se faisant un masque de ses mains.

Non loin d'elle, se voyait M. de Saint-Dutasse, assigné qu'il était comme tous ceux qui, le jour du crime, se trouvaient au château. Pour qu'il ne perdît pas un mot du fameux réquisitoire à la suite duquel le chevalier lui avait promis la protection de ses amis, M. de Jozères avait fait placer le pique-assiette sur le premier banc, au pied même du siége d'où il dominait le public. En levant un peu les yeux, le chevalier voyait donc le procureur du roi de profil, et quand ce dernier, geste qui lui était habituel

pour écouter, posait sur son front le bout de ses mains pour s'en voiler les yeux, le regard de Saint-Dutasse, venant d'en bas, pouvait se glisser dans le court espace resté entre le visage et la paume des mains du magistrat.

Lorsque Bourguignon, également assigné, s'était assis près de son maître, il avait, en une courte phrase, exactement défini la position.

— Te trouves-tu bien placé? lui avait demandé le chevalier.

— Parfaitement, monsieur; seulement je n'ose pas trop lever le nez de peur de le fourrer dans les narines du procureur. D'ici on lui voit la cervelle.

Nous reviendrons maintenant à l'interrogatoire. Comme le président disait à Jacques :

— Vous êtes accusé d'avoir tué M. de Gabrinoff.

— Je suis innocent de l'assassinat du comte, prononça le garde d'une voix ferme.

— Alors justifiez de votre temps à l'heure du crime.

— Apprenez-moi d'abord à quelle heure le crime a été commis.

— D'après la déposition du témoin Bricard, le meurtre doit avoir eu lieu vers cinq heures du matin.

— A quatre heures et demie, j'avais déjà quitté ma demeure pour aller, en pleine nuit, surprendre des braconniers qui, depuis un mois, tendaient leurs panneaux dans la partie du domaine qui borde les bois de la Falizette.

— Jusqu'au moment où vous avez été arrêté, personne n'atteste vous avoir vu dans les bois.

— Pardonnez-moi. Il y a le nommé Pierre Gondrin que j'ai surpris porteur d'un lièvre qu'il avait pris au collet. Je l'ai laissé libre parce qu'il est malheureux et père de sept enfants.

— Pierre Gondrin nie le fait et produit un certificat de

trente habitants du village qui attestent qu'à cette époque il était cloué sur son lit par la fièvre.

— Oh! les gens du village! fit Jacques avec un sourire de mépris.

— Alors expliquez-nous comment il se fait que votre fille n'ait pu être retrouvée.

Cardoze, à cette question, sentit le sang lui remonter au cerveau. Avant de répondre, il ferma les yeux, fit un énergique effort de volonté pour conserver son sang-froid, se recueillit un moment afin de commander au tremblement qui le secouait et finit par dire :

— C'est par les premières phrases de l'acte d'accusation que j'ai appris la disparition de mon enfant.

— Admettons votre ignorance. Alors à quelle cause attribuez-vous son absence extraordinaire?

— Je ne saurais en indiquer une, répondit Jacques, dont la voix trahissait une sourde émotion que le public, prévenu contre l'accusé, attribua aussitôt au trouble d'une conscience coupable.

— Si j'insiste sur cette circonstance de la disparition de votre fille, c'est qu'elle est terrible pour vous. Le seul témoin que vous pouviez produire en votre faveur, c'était elle. Son absence, au contraire, et vous condamne et l'accuse elle-même. Le tribunal voit en elle une complice qui, après vous avoir aidé à commettre le crime, s'est empressée de fuir et a été plus prompte que vous à se mettre à l'abri de la justice.

Jacques souffrait une épouvantable torture. La sueur ruisselait sur son front et, pourtant, il frissonnait de froid. Le calme que s'imposait cet homme emporté avait fait refluer au cœur un sang qui l'étouffait. La douleur du père finit par avoir raison de la volonté de l'homme et il se laissa tomber sur son banc en s'écriant :

— Mais c'est infâme tout ce que vous me dites là! Ac-

cuser ma pauvre Nicole d'être ma complice! Une enfant de seize ans...

Les larmes l'empêchèrent de continuer.

Après un court silence, le président reprit :

— Nous vous accordons que Nicole n'ait pas été votre complice... Vigoureux comme vous l'êtes, vous suffisiez seul à maintenir votre victime, en admettant même que le comte n'ait pas été surpris par votre premier coup... Mais, si votre fille n'a pas participé au crime, ne pouvons-nous pas déduire de son absence qu'elle n'a pas voulu déposer contre vous et qu'elle se refuse à vous avouer coupable d'un crime dont elle a été le témoin... après avoir servi à attirer M. de Gabrinoff?

Jacques releva vivement la tête.

— Attirer M. de Gabrinoff? répéta-t-il d'une voix surprise.

— Une première fois, vous étiez parvenu à faire que le comte rôdât autour de Nicole. Vous alliez l'immoler à votre haine si le hasard n'avait amené à temps des personnes du château. Devant elles, vous vous êtes contenté de menacer, feignant alors une indignation de père à propos de cette tentative de séduction que vous aviez vous-même ménagée.

Cardoze, pour ne pas éclater de fureur, se mordait les poings pendant cette effroyable interprétation du passé.

Le président poursuivit :

— Votre proie venait de vous échapper. Mais le moyen, qui vous avait déjà servi pour amener le comte à votre portée, était trop bon pour n'être pas employé une seconde fois. Seulement vous avez mieux pris vos précautions pour ne pas être dérangé par d'importuns visiteurs, et c'est à la fin de la nuit, à l'heure où les plus retardataires sont au lit, que vous avez fixé ce nouveau rendez-

vous que, sur votre ordre, Nicole a donné par écrit à M. de Gabrinoff.

Nous renonçons à décrire quelles étaient les souffrances du malheureux garde-chasse en écoutant ces paroles.

— Hein! comme il lui trempe bien sa soupe. Le bandit n'ose plus ouvrir le bec, se disaient les paysans qui se pressaient au fond de la salle.

— Cette fois, continua le président, nul ne pouvait plus sauver la victime de votre haine féroce et votre main l'a frappée avec cette même arme que le comte, en l'heureux jour où il croyait à un long avenir, vous avait donnée devant de nombreux témoins.

A ces derniers mots, une immense surprise parut secouer la torpeur de l'accusé qui se redressa brusquement :

— Une arme! quelle arme? dit-il d'une voix rauque.

Le magistrat fit un signe au greffier.

— Présentez à l'accusé le couteau trouvé sur le lieu du crime, commanda-t-il.

Le greffier souleva les habits du mort, tout maculés de sang, qui étaient étendus sur la table des pièces de conviction, et, sous eux, il prit le couteau de chasse qu'il vint montrer à l'accusé.

— Niez-vous que cette arme vous ait été donnée par M. de Gabrinoff, devant plus de trente témoins, le jour de son mariage? demanda le président.

Les yeux démesurément ouverts, Jacques resta un instant hébêté devant ce couteau que, depuis si longtemps, il avait rendu à la comtesse, puis, bien lentement, il tourna la tête vers Mme de Gabrinoff.

De son côté, Berthe avait dégagé de ses mains son visage qui s'était relevé et elle attendait le regard du garde-chasse qui vint plonger dans ses yeux. Elle ne baissa pas

la vue et, pendant vingt secondes que dura la scène, elle soutint ce regard de son œil calme et froid.

— Niez-vous que cette arme vous appartienne? répéta le président.

Fixant toujours Mme de Gabrinoff, l'accusé sembla attendre un mot de la comtesse en sa faveur.

La veuve n'ouvrit pas la bouche.

— Niez-vous? redit le magistrat impatienté.

Mais la mesure était comble. Les forces de Cardoze n'avaient pu résister au dernier choc. Il se renversa comme une masse en arrière et s'évanouit sans avoir prononcé une parole.

— Il a étrangement regardé la comtesse, pensa M. de Saint-Dutasse.

A ce moment, Bourguignon se penchait vers son maître et lui soufflait :

— Que monsieur daigne se retourner et voir ce qui nous arrive à gauche.

Le chevalier tourna aussitôt la tête.

Des mains tendues par-dessus les têtes se passaient un papier, grossièrement plié en forme de lettre, mais soigneusement fermé d'un gros cachet de cire.

— C'est un billet qu'on envoie du fond de la salle, dit le pique-assiette.

— Et qui se dirige vers nous, continua Bourguignon en souriant.

— Eh bien, après? qu'est-ce?

— C'est ce pétard, tiré par Bricard, que je vous avais annoncé.

— Que veux-tu dire?

— Plus tard je vous expliquerai. Pour le moment, contentez-vous de bien examiner le procureur quand il va lire le papier en question.

Le billet était parvenu à de Saint-Dutasse qui, d'un

prompt coup d'œil, examina l'enveloppe sur laquelle ces mots : « A MOSIEU LE PROQUREUR DU ROI » étaient tracés d'une grosse et burlesque écriture.

En cet instant, l'évanouissement de l'accusé avait amené un trouble complet dans toute la salle et M. de Jozères, du haut de son siége, proposait au président une suspension d'audience.

Au milieu du brouhaha général, le chevalier, qui tenait la lettre, demanda au domestique :

— Faut-il l'intercepter au passage?

— Gardez-vous-en bien, cela ne vaut pas quatre sous maintenant.

— Et plus tard?

— Oh! oh! fit le valet.

De Saint-Dutasse se souleva un peu et, levant la main, il posa la lettre sur le bureau de M. de Jozères qui tournait la tête.

XX

Jacques avait été aussitôt transporté par ses gardes dans une petite salle d'attente qui s'ouvrait derrière le banc des accusés.

Le médecin qui, lors de la levée du cadavre, avait

assisté le juge d'instruction en ses constatations, se trouvait parmi les témoins. Il fut immédiatement commis par le président pour déclarer si l'état, plus ou moins grave, de l'accusé demandait ou une simple suspension de l'audience ou son renvoi au lendemain.

L'attente de la décision du médecin dura quelques minutes à peine et, pourtant, il va nous falloir bien longuement détailler les trois scènes qui se passèrent en un si minime laps de temps.

Après ce muet assaut de regards soutenu avec Jacques, Mme de Gabrinoff, comme le malade qui s'affaisse quand la crise est passée, était doucement retombée sur son fauteuil. Pas une fibre de son visage n'avait tressailli quand elle avait vu s'évanouir Cardoze et, maintenant, immobile, pâle, l'œil vague, elle était plongée dans une de ces profondes préoccupations qui vous font oublier le milieu dans lequel on se trouve. N'était un petit mouvement convulsif des lèvres, la comtesse aurait ressemblé à une statue.

En attendant la décision du médecin, M. de Jozères avait machinalement ramené les yeux sur son bureau. Il aperçut alors la lettre que venait d'y placer le chevalier.

— Attention! observez bien, murmura vite Bourguignon à M. de Saint-Dutasse.

D'abord le visage parut exprimer l'étonnement de trouver devant lui cette grotesque missive. Son regard se porta sur la serviette en maroquin, gonflée de paperasses, qui se trouvait à côté. Il avait l'air de se demander si cette lettre ne s'était pas échappée de cet amas de papiers. Puis il se tourna vers le public, semblant chercher dans la foule un visage à interroger, une figure qui lui fît comprendre que cette lettre venait de la salle, de tel coin particulier, de tel individu. Mais, en ce moment, les assis-

tants, debout, groupés, remuants, bavards, étaient tout à l'incident de l'accusé évanoui.

M. de Jozères abaissa ensuite les yeux sur de Saint-Dutasse qui, ayant prévu ce regard, était absorbé par la contemplation de ses ongles.

Laissant à plus tard le soin de vérifier comment était arrivée cette lettre, M. de Jozères, la prenant à deux doigts, la tourna et retourna, examinant à tour de rôle la suscription et le cachet, hésitant à ouvrir ce grossier paquet.

Le chevalier, la tête à demi relevée, l'examinait attentivement.

Enfin, comme mécontent de son hésitation, de Jozères, d'un coup sec du pouce, fit sauter la cire du cachet et déplia le papier.

— Observez ! répéta le valet à son maître.

L'œil du procureur s'était d'abord fixé nonchalant sur l'écriture. Tout à coup la pupille se dilata, la paupière s'ouvrit plus grande, le rayon visuel se riva sur les lignes et, en même temps qu'une secousse de la nuque envoyait la tête en avant d'un coup sec, les lèvres s'entr'ouvrirent subitement.

— Une surprise de premier calibre! pensa de Saint-Dutasse en surprenant ce jeu de physionomie qui n'eut que la durée de l'éclair.

Comme si la prudence lui eût aussitôt crié que dans cette foule quelqu'un devait l'observer, M. de Jozères retrouva instantanément son glacial et sévère visage, mais, en même temps, son regard, tout brillant d'une étrange lueur, s'abattit sur Mme de Gabrinoff, placée à quelques pas de lui.

— Il paraît que la lettre concerne la charmante comtesse ? se dit le chevalier qui épiait toujours.

Ainsi qu'il avait maîtrisé sa surprise, le magistrat étei-

gnit aussitôt son regard et tenta de reprendre son calme; mais, comme si l'effort était impuissant à contenir une irrésistible sensation qui voulait s'exprimer, il se voila vivement la face de ses mains posées sur le front.

Nous l'avons expliqué. Venant d'en bas, l'œil de Saint-Dutasse pouvait plonger entre le visage et les deux mains placées un peu en angle.

— Tiens! il m'a tout l'air d'éprouver une immense satisfaction sous son masque, souffla le chevalier à Bourguignon.

— Dame! monsieur, il y a de quoi. Le renard vient enfin de trouver cette poule à croquer qu'il cherchait depuis si longtemps, répliqua le domestique.

— Cette fameuse poule dont je dois avoir une aile, n'est-ce pas?

— Même les deux ailes, si monsieur daigne se donner la peine de le vouloir.

— Dis-moi, Bourguignon?

— Aux ordres de monsieur.

— Est-ce que cette poule ne s'appelle pas Mme de Gabrinoff?

— Monsieur pourrait bien avoir deviné... mais il y a un moyen d'acquérir une complète certitude.

— Lequel?

— C'est, en sortant d'ici, de ne quitter M. de Jozères pas plus que son ombre.

— Pourquoi?

— Parce qu'il le conduira infailliblement au poulailler. Monsieur saura vite à quoi s'en tenir.

— Ainsi, je dois m'accrocher à lui?

— Après tout, monsieur n'est pas bien à plaindre, car le procureur a la conversation la plus instructive du monde... on ne peut que gagner à l'entendre... on glane de l'or en l'écoutant...

— Que diable me chantes-tu donc là? dit de Saint-Dutasse intrigué par cette subite admiration du valet pour la conversation du magistrat.

— Je ne chante pas, monsieur, je constate. Je trouve que M. de Jozères parle si bien... surtout quand il est en verve... et je crois qu'il sera en pleine verve ce soir... que, pour ne pas perdre un mot de ce qu'il dit... même dans une chambre voisine et à une autre personne... je comprends qu'on écoute aux portes.

Le chevalier connaissait trop bien son serviteur pour ne pas deviner qu'il lui donnait un conseil. Aussi reprit-il en souriant :

— Tu me proposes un joli métier!

— Oh! oh! fit Bourguignon tout honteux, monsieur peut-il me croire capable de l'inexcusable hardiesse de lui dire d'écouter aux portes... Jamais pareille pensée n'a déshonoré mon zèle ni souillé mon respect pour monsieur.

Puis, après un petit temps :

— Seulement, ajouta-t-il, je serais bien heureux de communiquer à monsieur une légère découverte que m'a fournie l'expérience.

— Voyons ta découverte.

— C'est que pour apprendre ce que les gens ne veulent pas vous confier, on n'a pas encore trouvé de meilleur moyen que celui d'écouter aux portes.

Et, bien résolu de ne pas ajouter un seul mot, le valet se renversa sur son banc.

Nous le répétons. Tout ce qui vient d'être si longuement détaillé avait à peine duré cinq minutes.

Bientôt le médecin reparut pour déclarer que l'accusé, atteint d'un transport au cerveau, était incapable de reparaître au tribunal.

— L'audience est levée, prononça le président.

De Saint-Dutasse s'élançait pour offrir son bras à Mme de Gabrinoff, quand il sentit un doigt se poser sur son épaule. C'était de M. de Jozères qui, du haut de son siége, l'arrêtait pour lui dire :

— Demandez donc, cher ami, à Mme la comtesse de vouloir bien me garder une place dans sa voiture.

— Est-ce que vous revenez avec nous au château?

— Oui, cette audience aura péniblement impressionné la malheureuse femme, et il est du devoir de tous ses amis de se serrer ce soir autour d'elle pour dissiper sa tristesse.

— Bien, une place vous attendra.

— Le temps d'aller au vestiaire, quitter cette robe et je vous rejoins, ajouta M. de Jozères en descendant de son siége.

Le chevalier marchait vers la comtesse quand, derrière lui, il entendit Bourguignon qui, en guise de dernier avis, marmottait à mi-voix :

— Et écouter aux portes!

A la voix de M. de Saint-Dutasse qui l'invitait au départ, la comtesse avait tressailli en personne trop brusquement arrachée à ses réflexions. En reconnaissant le galant chevalier, elle se leva lentement de son fauteuil et s'appuya sur le bras qui lui était offert.

— Cette secousse l'a épuisée, pensa le pique-assiette en sentant la mignonne main de Berthe peser lourdement sur son bras.

Cinq minutes après, la voiture emportait au château la comtesse et les deux hommes. Sur le siége de derrière se pavanait Bourguignon. La mine goguenarde et le sourire aux lèvres, le domestique se frottait les mains.

— Nous allons travailler pour l'avenir, se disait-il. Euh! euh! monsieur aura-t-il un heureux début? Je l'ai bien averti : ne pas quitter M. de Jozères d'une semelle... Eh

bien, malgré mon avis, je parierais une année de mes gages que la première chose que fera mon maître, en descendant de voiture, sera une imprudence.

Mme de Gabrinoff, renversée dans un coin de la voiture, était si pâle que M. de Jozères lui demanda affectueusement :

— Souffrez-vous, mon enfant ?

— Non, cher tuteur. Beaucoup de fatigue, voilà tout. Je me croyais plus forte contre les émotions judiciaires. J'aurais bien fait de suivre votre conseil... de ne paraître au tribunal que pour ma déposition.

— Alors ne venez pas à l'audience de demain. Je ferai lire votre déposition écrite.

A cette proposition, Berthe parut se ranimer.

— Non, non, fit-elle vivement, je veux aller jusqu'à la fin du procès.

Et, reprenant sa pose affaissée, elle garda un silence que respectèrent les deux hommes.

Il faisait nuit quand on arriva au château.

Le premier sorti de voiture fut de Saint-Dutasse qui, consultant sa montre à la lueur d'une des lanternes, souffla à son domestique pendant que M. de Jozères offrait la main à la comtesse pour descendre :

— Vite à l'œuvre, Bourguignon. C'est à peine s'il me reste une demi-heure avant le dîner pour changer de toilette.

— Là ! que disais-je ? j'étais bien sûr qu'il commencerait par une imprudence ! grommela le serviteur.

Il prit immédiatement une humble attitude et balbutia :

— Monsieur va être furieux.

— Pourquoi ?

— A cause de ma bêtise. Je crois bien que j'ai perdu les clefs de ses malles. Elles ont dû tomber par terre, au tribunal, quand j'ai tiré mon mouchoir.

— Envoie chercher le serrurier du village.

— Vingt-cinq minutes pour aller le chercher, vingt-cinq minutes pour le ramener ; total : cinquante minutes... et monsieur n'a bien juste qu'une demi-heure pour s'habiller... Donc, monsieur aura plus court de rester dans sa toilette actuelle qui est vraiment très-présentable.

— Ah çà, maître Bourguignon, est-ce que tu vas m'échauffer longtemps les oreilles avec tes conseils ? gronda le chevalier impatient.

— Monsieur tient donc absolument à s'habiller ?

— Mais oui, bélître !

— Alors, voici les clefs de monsieur, dit tranquillement le valet, qui tira un trousseau de clefs de sa poche.

— Comment, animal ! tu as mes clefs et tu t'amuses à me faire perdre un temps précieux !

Bourguignon haussa les épaules :

— Monsieur est déjà si bien en train de perdre autre chose ! prononça-t-il dédaigneusement.

— Hein ! quoi ? fit le chevalier subitement mis en éveil.

— Dame ! quand il est de l'intérêt de monsieur de ne pas lâcher le procureur d'une semelle, il parle de s'absenter une demi-heure pour sa toilette... En une demi-heure, l'autre aura grandement le temps de croquer la poule.

De Saint-Dutasse comprit aussitôt son étourderie.

— Ventre-bleu ! tu as raison, s'écria-t-il.

Et, gravissant le perron, il s'élança pour rejoindre de Jozères qui, la comtesse au bras, avait déjà disparu dans le château.

— Ils doivent être dans le petit boudoir, se dit-il.

Pressant le pas, il atteignit cette pièce favorite de la comtesse.

Le boudoir était vide.

Avant de poursuivre, disons un mot de cette pièce dans laquelle, sans jamais la décrire, nous avons plusieurs fois déjà introduit notre lecteur.

A l'époque de son mariage, alors qu'il faisait entièrement renouveler le mobilier délabré du château, M. de Gabrinoff avait appelé de Paris un tapissier célèbre auquel il avait laissé toute latitude, surtout en ce qui concernait l'appartement de Berthe, pour exercer son talent. Le boudoir étant la pièce de prédilection de la comtesse, le tapissier y avait déployé tout son savoir-faire. Située à l'angle du château, cette chambre avait primitivement trois fenêtres : d'abord deux sur la cour d'où l'œil, en deçà de la grille, découvrait un magnifique paysage, puis une troisième, percée en retour sur un des bas côtés du château, par laquelle on apercevait les écuries.

Outre que la vue des écuries n'était pas une bien coquette perspective, cette troisième fenêtre gênait les plans du tapissier qui l'avait condamnée au moyen d'un fort léger mur en briques. Ceci fait, il avait alors tapissé la pièce d'une lourde et épaisse étoffe de soie, d'une nuance gris perle, qui — grande nouveauté à cette époque — montée sur tringles le long de la corniche, retombait en rideaux, à gros plis flottants, jusqu'au tapis du parquet. Avec son plafond, tendu de pareille étoffe, le boudoir de Berthe ressemblait à une tente.

Mais, sous le rideau qui la cachait, la fenêtre condamnée laissait un vide. Telle était l'épaisseur des gros murs du château que, déduction faite de la cloison en briques qui la bouchait, l'embrasure de la fenêtre offrait encore intérieurement une profondeur de plus de soixante centimètres.

Cette sorte de guérite, que dissimulait la tenture, avait été plaisamment appelée par la comtesse : « La prison de Francis. » Quand l'enfant n'avait pas été studieux ou obéissant, la sœur levait la tenture et, après avoir poussé le coupable dans la profondeur, laissait retomber l'étoffe sur lui. Cet emprisonnement n'était jamais de bien longue durée, car, au bout de cinq minutes, l'incarcéré se mettait à quatre pattes et, soulevant avec sa tête le bas du rideau, il disait de sa plus douce voix :

— Belle petite sœur bien bonne, Francis ne le fera plus jamais, au grand jamais.

— Viens m'embrasser, mignon ! répondait toujours Berthe attendrie par la figure désolée de l'enfant.

Pendant ses visites à Mme de Gabrinoff en son boudoir, de Saint-Dutasse avait souvent assisté à la délivrance de Francis.

— Mais dans quel trou est-il donc fourré ? avait demandé la première fois à la comtesse le chevalier en voyant la tête du bambin saillir au pied d'un rideau qu'il croyait recouvrir un panneau plein. La comtesse lui avait alors expliqué d'où provenait ce vide que recouvrait la tenture.

Ce détail étant connu maintenant du lecteur, nous reprendrons notre récit au moment où de Saint-Dutasse, après avoir perdu cinq minutes à la descente de voiture, s'était lancé sur les traces de M. de Jozères, bien décidé à ne plus le quitter d'une seule minute. Certain que le procureur avait dû conduire Mme de Gabrinoff à son boudoir, il y était accouru et, comme nous l'avons dit, il n'y avait trouvé personne.

Cette solitude lui donna l'alarme.

— Diable ! fit-il, est-ce que pour cinq minutes de retard je manquerais l'aubaine ?

Un bon feu qui pétillait dans l'âtre et les lampes allu-

mées sur la cheminée semblaient pourtant attendre les absents.

— Voyons s'ils ne sont pas dans le grand salon, se dit le chevalier qui rentra dans le couloir, non éclairé, qui menait du vestibule au boudoir.

Mais, à moitié route, il s'arrêta joyeux.

De ce point du couloir, il apercevait, de l'autre côté du vestibule, la salle à manger dont la porte était ouverte et, dans cette salle, M. de Jozères, une carafe à la main, se tenait debout près de la comtesse qui, assise, trempait ses lèvres dans un verre d'eau.

Voici ce qui était fort prosaïquement arrivé. En mettant le pied dans le vestibule, Mme de Gabrinoff, que nous avons représentée frissonnante d'une secrète émotion et épuisée par la fatigue de l'audience, avait été prise d'une subite faiblesse. Pour faire asseoir Berthe qu'il soutenait, le magistrat avait été au plus court et, poussant la porte de la salle à manger qu'il avait sous la main, il y avait aussitôt fait entrer la malade. La volonté énergique de la comtesse avait promptement réagi contre ce malaise et, à peine assise, elle avait dit au procureur :

— Ne vous effrayez pas, mon cher tuteur, ce n'est rien. Un simple verre d'eau fraîche va me remettre complétement. Veuillez sonner pour qu'on me le serve.

Au lieu de réclamer l'aide d'un domestique, M. de Jozères se dirigea vers un dressoir et, aussitôt, il revint apportant le verre d'eau demandé. Mme de Gabrinoff s'en saisit avidement, et, dès qu'elle y eut posé les lèvres, elle en avala d'un seul trait tout le contenu.

— Elle est minée par une ardente fièvre, pensa-t-il en la regardant ainsi boire.

— Encore quelques gouttes, demanda Berthe qui vit la carafe aux mains du procureur.

Au lieu de quelques gouttes, le magistrat emplit le

Puis il entra en composition avec sa conscience qui se soulevait de dégoût à l'idée d'un pareil expédient.

— Avec ça que c'est facile d'écouter à une porte! on risque de se faire surprendre des deux côtés : par ceux du dedans et par ceux de dehors... sans compter qu'on n'entend pas un mot derrière une porte doublée d'une épaisse portière, comme l'est, par exemple, celle du boudoir.

De Saint-Dutasse avait à peine prononcé ce dernier mot qu'il tressauta subitement. Un souvenir avait lui tout à coup dans son cerveau.

— Vertudieu! dit-il en souriant, ce serait une vraie chance s'ils arrivaient au boudoir! Il y aurait moyen pour moi de m'en tirer.

Le chevalier venait de se rappeler « la prison de Francis », cette sorte de guérite, cachée par la tapisserie, dont lui avait parlé Berthe le jour où il avait vu apparaître au bas du rideau la tête de l'enfant puni.

Probablement que son bon génie avait entendu de Saint-Dutasse, car il finissait de formuler son souhait quand il aperçut Berthe, après avoir rendu son verre, encore vidé, à M. de Jozères, se lever de sa chaise. Elle attendit un instant que le procureur eût reporté verre et carafe sur le dressoir, puis, prenant le bras de celui-ci qui l'avait rejointe, elle marcha vers la porte qui ouvrait sur le vestibule.

— Viennent-ils par ici ou se rendent-ils au grand salon? se demanda le chevalier qui, à reculons, s'enfonça plus encore dans l'ombre du couloir en se rapprochant du boudoir.

A leur troisième pas dans le vestibule, de Saint-Dutasse comprit aussitôt la direction qu'ils allaient prendre.

— Ils arrivent par ici, se dit-il avec un frémissement de joie.

Et avant que la comtesse eût atteint l'entrée du couloir, il avait disparu dans le boudoir.

— En avant les principes de Bourguignon ! murmura-t-il, en soulevant la tenture et en se glissant dans l'embrasure de la fenêtre condamnée.

Les plis du rideau avaient repris leur immobilité quand Mme de Gabrinoff et de Jozères pénétrèrent dans la pièce.

— Je demanderai à votre patience de vouloir bien me laisser le temps de me débarrasser de ce châle et de ce chapeau, dit Berthe.

— Faites, mon enfant, répondit le magistrat d'une voix mielleuse.

La comtesse ouvrit la porte qui conduisait à sa chambre à coucher et disparut, laissant seul M. de Jozères.

— Si je perds un mot, c'est que j'y mettrai une franche mauvaise volonté, pensa le chevalier, qui, dans sa spacieuse cachette, était tout enchanté du premier essai d'acoustique qu'il venait de faire.

Demeuré seul, le procureur s'occupa d'abord machinalement de raviver le feu, puis, tout à coup, obéissant à une pensée de prudence, il se leva et repoussa dans sa gaîne le verrou de la porte du couloir.

L'écouteur comprit aussitôt ce petit bruit sec.

— Bien inutile précaution, s'il ferme ainsi pour que je ne vienne pas le déranger ! se dit-il gaiement.

Mais il paraît que, quand il avait tiré le verrou, quelque chose avait donné l'éveil à M. de Jozères; car, aussi brusquement qu'il lui fut possible, il rouvrit la porte comme pour surprendre quelqu'un aux écoutes.

Bourguignon était sur le seuil extérieur.

Le brave garçon, à coup sûr, n'écoutait pas, car il avait la main en l'air et l'index recourbé en homme qui va faire toc, toc.

— Ah! j'allais frapper, quand monsieur a ouvert, dit-il placidement avec une parfaite innocence.

— Que voulez-vous? fit sévèrement le magistrat.

— Je viens de la part de mon honoré maître m'informer si l'heure du dîner est remise. En n'entendant pas la cloche sonner le repas, il m'envoie demander s'il a le temps d'écrire quelques lettres à ses amis de la capitale.

— Dites à votre maître qu'on ne se mettra pas à table avant une heure.

— Alors, monsieur le chevalier aura le loisir d'écrire à ses puissants amis tout le bien qu'il pense de certaines personnes, appuya adroitement Bourguignon.

Le coup alla droit à son adresse, car la voix du procureur devint plus douce quand il répondit :

— Dans une heure, prévenez-en votre maître, mon brave garçon.

Le valet salua respectueusement et, se retournant d'une seule pièce, il suivit le couloir d'un pas grave et surtout sonore.

M. de Jozères avait refermé la porte. Après avoir un instant écouté le bruit de la marche du domestique qui s'éloignait, il remit le verrou en murmurant :

— D'ici à une heure, le chevalier ne viendra pas nous déranger.

Inutile de dire quelle pinte de bon sang s'était faite de Saint-Dutasse en écoutant le dialogue de son laquais avec le magistrat.

— Tiens! tiens! se disait-il en souriant, il paraît que maître Bourguignon voulait aussi se payer son petit espionnage... seulement il s'est fait bêtement pincer... Eh! eh! il s'en tire adroitement... Bravo! le procureur va me croire dans ma chambre... Ah! l'animal, comme il caresse de Jozères à l'endroit du jabot qu'il lui sait sensible!... Une vraie perle que ce Bourguignon!

A ce moment Berthe reparaissait dans le boudoir et venait se placer sur le divan à la tête duquel se trouvait la cachette du chevalier.

— Avec qui donc parliez-vous tout à l'heure? demanda-t-elle.

— Avec le domestique de M. de Saint-Dutasse que je chargeais de prévenir son maître que le dîner était reculé d'une heure.

— Et pourquoi? fit sèchement la comtesse, étonnée qu'on donnât des ordres chez elle.

— Parce que, ma chère ex-pupille, nous avons à causer ensemble, dit M. de Jozères dont le ton doucereux se fit subitement un peu moqueur.

A cette intonation, Mme de Gabrinoff leva sa tête pâle et son regard interrogea le visage du magistrat.

— Avez-vous donc des choses si sérieuses à me dire? reprit-elle d'une voix brève.

— O grand Dieu! non. Je veux simplement converser de bijoux et de parure.

Et, le sourire aux lèvres, en se posant bien de face devant Berthe, le procureur du roi ajouta :

— Ma chère comtesse, seriez-vous assez aimable pour me dire ce qu'est devenue cette montre russe que feu votre mari vous donna la veille de votre mariage?

Si M. de Jozères, en faisant cette question, avait compté surprendre une émotion subite sur le visage de Mme de Gabrinoff, il fut déçu en son espoir, car elle resta impassible et répondit d'une voix qui ne trahissait qu'un peu d'étonnement :

— Cette montre vous intéresse donc beaucoup?

— Enormément, comtesse, et je vous le prouve en vous demandant encore ce que vous en avez fait.

— Depuis la mort de mon mari, elle est renfermée dans

un coffret avec tous les bijoux que mon deuil m'interdit de porter.

— Oh ! fit le procureur en insistant, elle est bien modeste, cette montre ! Le plus sévère deuil peut s'en parer. Il n'en est pas de même de la magnifique chaîne qui l'accompagnait... Qu'est-elle aussi devenue, cette chaîne?

Pendant ces phrases échangées, Mme de Gabrinoff avait conservé le calme apathique d'une femme fatiguée ; seulement, de couchée qu'elle était sur le divan, elle s'était peu à peu relevée et, maintenant, accoudée sur une pile de coussins et la tête appuyée sur sa main, elle regardait fixement le questionneur.

— La chaîne a rejoint la montre dans le coffret, répondit-elle après un petit temps.

A cette réponse, M. de Jozères secoua la tête et, avec un nouveau sourire, il répliqua :

— En êtes-vous bien sûre, ma chère Berthe?

— Sûre de quoi ?

— Que votre montre et sa chaîne... bien entière... bien entière, entendez-vous ?... soient dans ce coffret.

Mme de Gabrinoff parut se consulter. Puis après une longue minute d'un silence pendant lequel le magistrat, debout devant la cheminée, attendit toujours souriant, elle se leva et vint à lui :

— Bricard a parlé? dit-elle d'un ton bref.

— Mieux que cela, comtesse, il a écrit une belle et bonne déposition.

— Et cette déposition?

— Vous accuse de complicité dans l'assassinat de votre mari... et pour prouver que vous avez, sinon aidé, tout au moins encouragé le meurtrier au moment du crime, Bricard veut produire votre montre et quelques chaînons brisés de votre chaîne ramassés dans le taillis où a été découvert le cadavre.

Cela avait été dit par M. de Jozères bien posément, sans la moindre indignation, et presque, pour ainsi dire, sur le ton plaisant. Tant qu'il avait parlé, la veuve l'avait regardé dans les yeux. Quand il eut fini, elle demanda sans s'émouvoir :

— Bricard ne peut-il m'avoir volé cette montre pour en appuyer sa mensongère déposition ?

— Il prétend que la trouvaille a été faite par un témoin que vous n'oseriez récuser.

Le regard de Berthe devint vague comme si, en elle-même, elle cherchait quel pouvait être ce témoin inconnu ; puis ses yeux se reportèrent sur le magistrat en semblant l'interroger.

Le procureur haussa les épaules :

— J'ignore de qui veut parler ce laquais, répondit-il à Mme de Gabrinoff qui, au lieu de retourner au divan, venait de s'asseoir dans une moelleuse bergère, placée à l'angle de la cheminée.

Derrière sa tenture, de Saint-Dutasse se tenait immobile et des mieux attentifs.

— Bourguignon était dans le vrai, se disait-il. La conversation de M. de Jozères est des plus intéressantes. Le renard tient sa poule... voyons comment il va maintenant la plumer.

La comtesse reprit :

— Voici de longs mois que je vis sous le coup de cette terreur de Bricard. Cet homme a osé lever les yeux jusqu'à moi et il m'avait menacée de cette dénonciation si, au jour du procès, je n'avais cédé à son insolent amour.

— Pas forte, la comtesse! elle s'enferre trop vite, pensa de Saint-Dutasse en écoutant cette réponse.

Tel était aussi l'avis du procureur, car il fit entendre un petit rire ironique en disant aussitôt :

— Savez-vous, ma pupille, que vous feriez une bien

maladroite accusée. En confessant avoir eu peur de Bricard, vous avouez simplement que sa déposition est vraie... que cette montre et ce fragment de chaîne ont été réellement trouvés sur le lieu du crime... et qu'ils ont dû être arrachés par le comte en se débattant contre ses assassins.

Au lieu de s'effrayer de ces déductions qu'elle avait écoutées jusqu'au bout, Mme de Gabrinoff ne prononça que ces deux mots :

— Et puis?

— Et puis? répéta M. de Jozères un peu interloqué par la tranquillité de celle qu'il s'attendait à voir trembler devant lui.

— Oui, et puis?

— Alors, il est maintenant facile de s'expliquer ce long regard que vous a adressé l'accusé, à l'audience, avant de s'évanouir... c'était un appel à sa complice. Votre pâleur, votre trouble, votre prostration pendant la séance, apparaissent actuellement sous leur vrai jour... Ce n'est plus l'émotion d'une veuve, c'est l'épouvante d'une coupable.

— Et puis? redit la comtesse de sa voix calme.

A cette nouvelle interrogation qui semblait le braver, M. de Jozères se redressa, son visage se fit grave et d'une voix sévère :

— Alors, dit-il, ma conscience de magistrat, qui ne connaît que son devoir, m'ordonne impérieusement de vous faire arr...

Il fut interrompu par Mme de Gabrinoff qui, le doigt tendu vers l'entrée, lui demanda :

— Pardon, cher tuteur. Comment appelez-vous ce petit mécanisme en cuivre vissé sur cette porte?

— Un verrou.

— Pourquoi l'avez-vous poussé?

— Pour nous mettre à l'abri des importuns.

— Pourquoi donc aussi, de votre propre initiative, avez-vous fait dire à M. de Saint-Dutasse, par son domestique, que le dîner est reculé d'une heure?

— Pour nous éviter sa présence.

— Alors il paraît que votre intègre conscience de magistrat aime à s'exercer en catimini, verrous tirés, dans la plus stricte intimité... S'il en est ainsi, nous sommes bien près de nous entendre...

— Madame! vous oubliez!!! exclama M. de Jozères faisant de la dignité pour cacher l'ébahissement causé par ce coup droit qu'on lui portait.

— Une fine lame, cette charmante comtesse! Je lui dois des excuses pour avoir douté d'elle tout à l'heure, se dit de Saint-Dutasse aux écoutes.

Renversée sur sa bergère, jouant avec un écran qu'elle venait de prendre sur la cheminée, Berthe poursuivit d'un ton un peu chanté :

— Mais non, cher tuteur, je n'oublie pas, c'est justement parce que je me souviens de mes remarques... de mes observations... de mes études... de mes appréciations depuis que j'ai le plaisir de vous connaître... en un mot, parce que je n'ai rien oublié, qu'il me semble que nous allons nous entendre.

Avant que le procureur pût dire un mot, la comtesse fit entendre un petit rire moqueur et reprit :

— Vous prétendiez, il n'y a qu'un moment, que je serais une bien maladroite accusée, laissez-moi vous apprendre à mon tour, que vous êtes un magistrat bien étourdi. Comment se fait-il que votre conscience, qui n'obéit qu'à son devoir, disiez-vous, ait si complétement oublié de communiquer au tribunal la déposition de Bricard aussitôt que vous l'avez reçue?

— J'ai hésité à vous perdre.

— Mais puisque vous ne connaissez que votre devoir, votre fameux devoir?

— Pour vous, j'aurais un peu faibli.

— Un peu? alors au lieu d'un peu, faiblissez donc tout à fait et tout de suite, mon brave tuteur, dit Mme de Gabrinoff en ponctuant sa phrase d'un nouvel éclat de rire railleur.

Au fond, M. de Jozères, tout en se faisant battre, sentait qu'il arrivait au but visé par lui. Pour la forme, il voulut pourtant protester et il s'arma de son front le plus sombre :

— Berthe, dit-il d'un ton froid et triste, vous vous méprenez étrangement sur mon indulgence pour la fille d'un ancien ami... votre pauvre père.

— Mon père, dites-vous? Je me rappelle l'avoir cent fois entendu répéter : « Le grand désespoir de de Jozères est de ne pas être riche; aussi je réponds que le jour où il verra une fortune à sa portée, il n'est pas homme à reculer la main. » Voilà ce que mon père disait de vous, mon cher monsieur.

M. de Jozères regarda la veuve, et, à son tour, il prononça les deux mots :

— Et puis?

— Avez-vous la déposition de Bricard?

— Oui, dans ma poche.

— Et la montre?

— Aussi. Cet homme m'attendait à la sortie de l'audience pour me la remettre.

Il paraît que la comtesse voulait laisser au magistrat la liberté de faire son prix, car elle renoua l'entretien par cette question :

— Avant de mourir, M. de Gabrinoff avait des capitaux disponibles qu'il se proposait d'envoyer à son banquier

de Paris. Vous ne devineriez jamais à quelle somme se monte cette épargne?

Le procureur hésita et sembla se consulter un moment, puis d'une voix ferme :

— Un million! dit-il.

— Oh! oh! fit Berthe, vous êtes devin, mon cher tuteur. J'ai précisément un million qui, dans son portefeuille, attend un emploi.

M. de Jozères porta la main à la poche de côté de son habit comme pour en retirer la déposition de Bricard, puis il s'arrêta subitement :

— Mais, dit-il, ce sacrifice ne vous sauvera pas d'un aveu de Jacques. Que demain il vous dénonce, à l'audience, pour sa complice, et vous êtes perdue.

Le succès avait enhardi la veuve. Sans crainte d'être trahie par le misérable qui se vendait, elle prononça d'une voix sèche :

— Cardoze ne peut nommer de complices, car il n'a pas tué M. de Gabrinoff. C'est moi seule qui ai frappé le comte pour venger une mortelle injure qu'il m'avait faite.

— Mais alors le garde est innocent! s'écria M. de Jozères, se laissant surprendre par un élan de pitié.

La comtesse se leva doucement de sa bergère et, froide, sans la plus minime émotion, elle répondit :

— Oui, l'accusé est innocent, mais comme la justice réclame une tête, vous lui livrerez celle de cet homme... que je vous paye un million.

Derrière son rideau, de Saint-Dutasse ne riait plus. Une sueur glacée lui avait mouillé le dos en écoutant cette femme qui sacrifiait sans remords le plus dévoué de ses serviteurs.

— Trop intéressante, beaucoup trop intéressante cette conversation, se disait-il tristement.

M. de Jozères, tout corrompu qu'il était, avait fris-

sonné devant le sinistre sang-froid et l'implacable résolution de cette créature si jeune.

Après un nouveau silence, Mme de Gabrinoff, qui avait réfléchi, releva la tête :

— M'est-il possible de voir Jacques dans sa prison? demanda-t-elle.

— Le dévouement que l'accusé porte à ses anciens maîtres est connu de tout le monde. Vous pouvez demander votre entrée dans son cachot en disant que vous voulez user de votre autorité sur le coupable pour en obtenir un aveu.

— Oui, en obtenir un aveu, répéta-t-elle avec un étrange sourire. Et quand le verrai-je?

— Demain matin, quelques heures avant l'audience, je vous ferai conduire dans la cellule de ce malheureux.

— Bien, j'y compte.

A ce moment on frappa trois coups discrets à la porte que le magistrat ouvrit aussitôt.

C'était Bourguignon qui se présentait.

Le domestique avait d'abord franchement avancé la tête, mais, à la vue de la comtesse, il la retira en murmurant tout confus :

— Mes plus humbles excuses, je croyais monsieur toujours seul.

Et il fit mine de s'en aller.

— Entrez, Bourguignon, entrez, insista Mme de Gabrinoff qui, devant les gens de la maison, ne voulait pas laisser prendre à son entretien avec M. de Jozères les apparences d'une trop mystérieuse conférence.

— Aux ordres de madame, dit le valet en exécutant son grand salut.

— Voyons, qu'y a-t-il? Je suis certaine que l'appétit du chevalier s'impatiente et qu'on vous a envoyé aux

nouvelles touchant ce dîner que mon subit malaise met en retard?

Bourguignon fit de la main un petit geste de protestation et, avec son sérieux habituel, il s'empressa de répondre :

— L'estomac de mon maître est trop galant pour ne pas se tenir aux ordres de madame.

Puis se tournant vers le magistrat :

— De même, ajouta-t-il, que M. de Saint-Dutasse n'a plus faim dès qu'il s'agit d'obliger le monde.

— Alors de quoi s'agit-il?

— Monsieur le chevalier, que j'ai laissé dans le feu de sa correspondance, m'envoie demander à M. de Jozères un renseignement qu'il veut transmettre à ses puissants amis de Paris. Il désire savoir à quelle cour était attaché M. le procureur avant de venir en ce pays?

— A la cour de Poitiers, où je ne suis resté que cinq mois, répondit avec empressement le magistrat, enchanté de voir que, pendant qu'il s'occupait de sa fortune, un autre s'intéressait à son avancement.

On devine avec quelle attention de Saint-Dutasse, dans sa cachette, avait écouté ce que contait Bourguignon.

— Parbleu! ce maladroit en fait de belles! se dit-il mécontent. Dans son désir de bien m'établir un alibi, en prouvant que je n'ai pas quitté ma chambre, le voilà qui m'engage stupidement avec le procureur... mon imbécile aurait mieux fait de ne pas revenir.

Après avoir obtenu sa réponse, le valet, en même temps qu'il accomplissait une double révérence, voulut regagner la porte à reculons. Malheureusement il inclina un peu trop sur la gauche et son dos, au lieu de bien s'engager dans l'ouverture de la porte, vint se heurter à une jardinière qui, ébranlée par le choc, s'inclina sur son

pied. Avant qu'elle eût terminé sa chute, la main agile de Bourguignon l'avait rattrapée au vol et la relevait.

Honteux de sa maladresse, le domestique, tout en redressant les feuillages entremêlés par l'accident, murmura d'une voix suppliante :

— J'ai la hardiesse de faire appel à toute la bonté de madame la comtesse pour qu'elle ne parle pas à M. le chevalier de cette jardinière renversée. Cela lui rappellerait une autre jardinière pour laquelle il m'a adressé bien des amers reproches pendant plus de cinq années... et peut-être recommencerait-il encore à me persécuter avec ce souvenir.

— Que diable leur conte-t-il donc là? se demanda de Saint-Dutasse qui cherchait vainement, dans sa mémoire, une aventure de jardinière.

Continuant toujours à démêler les feuillages embrouillés, Bourguignon poursuivit tout naïvement, sans s'apercevoir qu'il racontait indiscrètement une bonne fortune de son maître :

— Figurez-vous qu'une personne lui avait dit : « Vous trouverez la clef dans la jardinière, sous la mousse. » Puis, la personne en question, en prétextant que, la nuit, le parfum des fleurs est malsain, avait sorti sa jardinère dans le couloir. Moi, je passe devant pour aller me coucher et je vois la corbeille. Il gelait au dehors et le couloir était des plus froids. Je me dis tout de suite : « Voilà des fleurs qui vont périr. » Qu'est-ce que je fais? Je prends la jardinière et je vais la porter à l'autre bout de la maison dans une petite serre chaude. Aussi, depuis cette bévue, monsieur m'a tant de fois agoni de reproches que je me suis bien juré que le jour où il aurait besoin de dénicher une clef sous la mousse d'une jardinière, il pouvait être certain de l'y trouver. C'est une vieille histoire oubliée maintenant, mais si madame la comtesse était assez inhumaine pour parler de ma

maladresse, le passé reviendrait en souvenance à monsieur et je l'entends d'ici s'écrier : « Toute ta vie, tu ne commettras donc que des bêtises avec les jardinières! »

Puis, ce récit achevé, Bourguignon recommença ses deux révérences à reculons et, plus heureux cette fois à bien enfiler la porte, il disparut en disant :

— Tout en me recommandant à l'indulgente bonté de madame la comtesse.

Malgré la sombre préoccupation qui les obsédait, Mme de Gabrinoff et le magistrat n'avaient pu s'empêcher de sourire du burlesque sérieux avec lequel le domestique avait conté son aventure.

Il n'en était pas de même de Saint-Dutasse dans sa guérite. Aux premiers mots de son serviteur, il avait prêté une oreille étonnée, puis, à mesure que le récit avait avancé, sa surprise avait grandi et, après le départ de Bourguignon, il s'était dit dans le plus parfait ahurissement :

— Mais il n'y a pas un seul mot de vrai en cette affaire! pourquoi invente-t-il de pareilles calembredaines?

Derrière le valet disparu, M. de Jozères avait repoussé le verrou.

— Terminons, fit-il vivement. Demain, vous verrez Jacques et, puisque vous vous faites fort de l'amener à un aveu, le péril n'existe plus pour vous que du côté de Bricard.

— Oh! quelques billets de mille francs le feront se taire, dit dédaigneusement la comtesse. Bricard n'était redoutable que tant qu'il pouvait produire la montre.

— Oui, mais il peut aussi affirmer qu'il me l'a remise... alors le danger me menace... j'aurai beau nier... Il en restera toujours quelque chose.

— Il en restera un million, mon cher tuteur, ricana doucement Mme de Gabrinoff.

Le magistrat feignit de n'avoir pas entendu et poursuivit:

— Il faudrait nous mettre en garde contre ce misérable Bricard... On ne prend jamais trop de précautions.., contre n'importe qui, mon enfant.

— Croyez-vous? fit la comtesse d'un ton nonchalant, avec un léger sourire.

— C'est un sérieux conseil que je vous donne.

— J'en profiterai, soyez-en certain.

Après un petit temps, Berthe reprit :

— Nous disons que Bricard vous semble redoutable.

— Oui. Bien qu'il ne possède plus la montre, il colportera son histoire de trouvaille dans le taillis du meurtre... Et, tous deux, nous nous en trouverons mal.

— Avez-vous confiance en moi? demanda brusquement la veuve.

M. de Jozères la regarda sans parler.

— Ah! c'est vrai! fit-elle. J'oubliais votre précepte qu'il faut toujours prendre ses précautions contre n'importe qui.

— Avez-vous donc trouvé quelque moyen? demanda le procureur, évitant de répondre à l'observation.

— Oui, j'ai découvert une bien simple manière de mettre Bricard dans la plus complète impossibilité de nous menacer avec cette montre.

— Quel est ce moyen?

— Oh! pour l'employer, il faudrait avant que j'eusse la montre, appuya Mme de Gabrinoff en tendant la main.

Le procureur hésita d'abord... Puis il enfonça deux doigts dans son gousset comme pour y prendre le bijou, s'arrêta dans son geste et, finalement, retira ses doigts sans ramener l'objet.

Alors la comtesse se leva, et, se dirigeant vers un petit meuble de Boulle, placé dans un angle, elle y prit un portefeuille et revint s'asseoir.

— Il faudrait que j'eusse cette montre, répéta-t-elle en faisant passer le portefeuille sous les yeux de M. de Jozères.

Le regard cupide du magistrat s'abattit sur le maroquin qui enveloppait le million et y demeura fixé...

— Excellentes traites... sur les meilleures maisons de banque... et au porteur, dit-elle lentement.

Frémissant d'avidité, le procureur porta la main à son gousset et, cette fois, il en tira la montre.

— Reste maintenant la déposition écrite de Bricard, prononça Berthe.

— Nous allons la brûler.

— Non pas! fit-elle vivement.

— Vous refusez d'anéantir cette pièce dangereuse? demanda de Jozères étonné.

— Je tiens à la conserver.

— Mais qu'on la trouve en votre possession et vous voilà compromise! songez-y!

La comtesse posa le portefeuille sur ses genoux, et de sa voix calme :

— Ecoutez-moi, dit-elle. A cette heure vous êtes des mieux disposés à faire ce que je vous demande; mais que, demain, un hasard, un de ces incidents qu'on ne peut prévoir vienne me compromettre, vous me sacrifierez à votre sécurité, et, dans ce procès, la peur vous fera mon adversaire le plus acharné... d'autant plus intéressé à me perdre... que j'aurai donné mon million.

— Vous êtes folle! Pouvez-vous me croire capable de vous abandonner ainsi?

— Tout à l'heure vous m'avez dit qu'on ne prend jamais trop de précautions... et vous avez ajouté : « contre n'importe qui. » Donc, vous ne vous fâcherez pas si je vous comprends dans les : n'importe qui.

— De quelles précautions voulez-vous user contre moi?

— Je vous demanderai simplement un reçu... Au bas du papier de Bricard, vous m'écrirez ces deux lignes : « Reçu de madame de Gabrinoff, après avoir lu la déposition ci-dessus, la somme d'un million », et vous signerez.

A cette dangereuse condition, M. de Jozères se redressa tressaillant.

— Un pareil écrit me perdrait, s'il tombait en des mains étrangères, s'écria-t-il effrayé.

— Croyez-vous donc que je ne serais pas moins compromise?

— Jamais! fit résolûment le magistrat.

Sans s'émouvoir de cet énergique refus, Berthe ouvrit le portefeuille et, tout en compulsant les traites et les billets, elle continua :

— Peut-être croyez-vous que mon désir soit de garder éternellement ce reçu? Non pas. Comme vous l'avez dit, sa possession est un danger trop sérieux. Je ne vous le demande qu'à titre de précaution... Or, comme une précaution devient inutile quand s'éteint la cause qui l'avait fait prendre... je vous rendrai ce papier le jour où il me sera inutile, c'est-à-dire le lendemain de la mort de Jacques Cardoze. Alors je serai sauvée... et vous aussi.

M. de Jozères n'avait cessé de dévorer des yeux les liasses de valeurs. Cette fortune si longtemps convoitée s'offrait à lui, et, pour deux lignes écrites, elle devenait sienne. Il avait oublié qu'on lui demandait la mort d'un innocent ou, du moins, cette condition lui semblait bien moins terrible que celle du reçu qu'on exigeait de lui.

Après avoir joué en silence avec le million, Berthe se leva encore et retournant à son petit meuble, elle en rapporta un encrier et une plume qu'elle posa sur le guéridon placé au milieu du boudoir. Alors, indiquant

une chaise voisine au magistrat, elle lui dit d'une voix brève, incisive, moqueuse :

— Allons ! ne faites pas l'enfant. Signez, de Jozères, signez donc.

Et, près de la plume, elle lança le portefeuille qui, en s'ouvrant, éparpilla son contenu sur la table.

Fasciné par ce trésor, le procureur, tout frissonnant d'avidité, se lança, le corps courbé et les mains tendues, vers le monceau de billets. Mais, sur le point de les atteindre, il se rejeta violemment en arrière et ferma les yeux en balbutiant avec l'accent du désespoir :

— Non, je ne puis signer!

Il refusait quand retentit au dehors le premier coup de cloche qui annonçait le dîner.

— M. de Saint-Dutasse va descendre... il est temps de vous décider, dit la comtesse qui, recueillant les valeurs, les faisait lentement rentrer dans leur enveloppe.

A mesure qu'elles disparaissaient, le fiévreux regard de M. de Jozères les suivait une à une.

— Je vous jure, si vous signez, que nous n'aurons plus rien à craindre de Bricard, ajouta Mme de Gabrinoff en continuant à ramasser les liasses.

Les yeux rivés sur le tas qui diminuait, le procureur éleva la main vers la poche de côté de son habit, dans laquelle se trouvait la déposition de Bricard. Mais à la hauteur du croisement du gilet, elle s'arrêta, et les doigts se crispèrent sur le drap comme pour s'y retenir.

— Et je m'engage à vous rendre votre signature deux heures après la mort de Jacques, appuya Berthe, gonflant toujours le portefeuille.

Les doigts de M. de Jozères s'étaient desserrés et ils avançaient peu à peu vers la poche de l'habit. La comtesse tenait sa dernière poignée de billets, lorsque, enfin vaincu, le procureur lui tendit la dénonciation.

— Enfin vous devenez sérieux, dit-elle en lui présentant la plume.

Quand M. de Jozères s'éloigna du guéridon, il tenait le portefeuille, et Mme de Gabrinoff pliait en quatre la déposition signée.

— Tenez, mon cher tuteur, pour plus de sûreté, nous allons mettre cet écrit sous pli, afin de le préserver de tout indiscret regard.

Et, prenant une enveloppe, elle y introduisit le papier.

— Ouvrez vite le verrou, dit-elle vivement, voici qu'on vient nous avertir que nous sommes servis.

Le laquais se présenta comme Mme de Gabrinoff, faute d'avoir le temps de sceller l'enveloppe à la cire, la fermait d'un pain à cacheter.

M. de Jozères la suivait du regard.

— Vous ne retirez pas la clef de la serrure? demanda-t-il en faisant remarquer cet oubli à Berthe, qui venait de placer le papier dans le meuble de Boulle.

— Si cela peut vous être agréable, je vais le faire, mais c'est une bien mince précaution, car le loquet disloqué ne retient plus les battants. Voilà vingt fois que j'ai réclamé le serrurier sans pouvoir l'obtenir.

Le procureur pâlit de peur.

— Et c'est à une cachette aussi peu sûre que vous confiez ce compromettant dépôt ! s'écria-t-il effrayé.

— Oh ! ne tremblez pas, cher ami. Dès ce soir, il ira là-haut, dans la caisse de M. de Gabrinoff, occuper la place de certain portefeuille que j'en ai tiré ce matin. Après le dîner, si la chose vous agrée, nous l'y porterons ensemble.

— Mais si, pendant le dîner même...

La comtesse prit sur la cheminée la montre que le procureur y avait déposée, puis elle revint à M. de Jozères en disant :

— Allons, peureux, ne faisons pas attendre M. de Saint-Dutasse. En sortant, je vais donner le double tour à la porte du boudoir. Vivez donc en paix.

La clef tournait encore dans la serrure que le chevalier, soulevant le rideau, s'élançait tout penaud de sa cachette :

— Vertudieu ! me voilà gentil !... claquemuré !... pincé au piége, pensait-il, en écoutant grincer les ressorts du pène.

Il secoua la tête en se grattant le nez.

— Prendre le papier... c'est tentant... mais il faut pouvoir sortir après l'opération.., et sans être vu.

Alors comme il tournait son visage désolé vers la porte fermée, son regard rencontra la jardinière. Soudain sa figure s'illumina de joie ! Il venait enfin de comprendre le motif du mensonger récit de son domestique. D'un bond il fut près de la jardinière.

— Brave Bourguignon ! se disait-il en fouillant la mousse d'une main agile qui, bientôt, rencontra une clef.

La retraite assurée, il fallait promptement agir. En une seconde, le chevalier eut ouvert le meuble et pris l'enveloppe. Si peu de temps s'était écoulé que le pain à cacheter, encore humide, se détacha sous le doigt de M. de Saint-Dutasse.

— Sortons l'oiseau de sa cage, murmura-t-il.

Puis, après avoir retiré la déposition, il ajouta :

— Et remplaçons-le.

Pliant en quatre une feuille de papier blanc, il la glissa dans l'enveloppe et, appuyant du pouce sur le pain à cacheter, il le recolla.

— Là, fit-il en reposant la lettre dans le meuble, maintenant allons dîner.

Lorsque, sorti avec la clef de Bourguignon, le chevalier atteignit l'extrémité du couloir, son opération n'avait pas, en tout, duré deux minutes.

Son fidèle domestique le guettait dans le vestibule. En le voyant paraître, il s'élança vers lui :

— Que monsieur daigne prendre cela, souffla-t-il en déposant dans les mains de son maître toute une cargaison de lettres préparées pour lui.

A la vue du pique-assiette, porteur de cette volumineuse correspondance, faisant son entrée dans la salle à manger, Mme de Gabrinoff se mit à rire.

— Oh ! chevalier, dit-elle, vous avez donc écrit à la moitié de Paris ?

— Ne me faut-il pas, madame, chanter vos grâces et votre beauté à tous les échos ? flûta de Saint-Dutasse de sa voix la plus galante.

Puis se tournant vers son valet :

— Pour porter à la poste, commanda-t-il.

Et il repassa son fardeau à Bourguignon qui le fit disparaître dans les deux profondes poches de sa livrée.

Chez l'ancien garde du corps, les plus rudes émotions n'altéraient en rien les fonctions de l'estomac. Tout en buvant sec et en mangeant à double bouchée, il se disait fort impatient :

— Je suis curieux de voir comment la comtesse va s'y prendre pour mettre Bricard dans l'impossibilité de pouvoir lui nuire avec la montre.

Vers la fin du dîner, Mme de Gabrinoff dit à un des domestiques qui servait :

— Faites assembler dans le vestibule tout le personnel du château.

Quand, au bras du chevalier, Berthe se leva de table, vingt personnes attendaient sa venue en se demandant le motif d'un pareil ordre. Toutes les têtes se courbèrent respectueusement à son entrée dans le vestibule.

— Bricard est-il là ? demanda-t-elle en cherchant des yeux celui qui s'était fait son ennemi.

Le laquais s'avança inquiet.

Quand il fut devant elle, la veuve éleva la voix pour être entendue de tous :

— Bricard, j'ai voulu que le personnel du château assistât à la réparation d'un oubli dont je suis coupable à votre égard.

Le valet releva la tête et regarda sa maîtresse en homme qui flaire un piége.

Mme de Gabrinoff continua :

— Vous avez été un fidèle et dévoué serviteur pour celui que la mort a frappé. Mon mari appréciait votre dévouement et se proposait de le reconnaître. C'est au nom de celui qui n'est plus que je veux aujourd'hui récompenser l'affection réelle que vous lui portiez. Vous avez droit à une rémunération en argent pour vos services et elle vous sera comptée. Mais si je vous ai bien jugé, Bricard, il est un autre don que vous ambitionnez... c'est celui d'un souvenir qui vous rappelle le maître que vous aimiez... un objet qu'il ait touché. Cette relique, j'ai tenu à vous la donner devant tout le monde.

Et s'avançant à son tour vers le laquais autour duquel chacun se pressait :

— Tenez, dit-elle, que cette montre, qui me venait de M. de Gabrinoff, soit pour vous à la fois un souvenir de celui que vous chérissiez et un témoignage de la reconnaissance de sa veuve pour le dévouement que vous aviez voué à celui qu'elle pleure chaque jour.

Et, en présence de tous, Berthe rendit à Bricard la montre que, le matin, il avait donnée à M. de Jozères.

— Tonnerre! pensa le laquais, j'ai le bec cloué! Je ne puis plus aller dire que je l'ai trouvée dans le taillis. Tous ceux qui m'ont vu la recevoir de la comtesse soutiendront que je mens.

Quand il releva les yeux, qu'il avait un instant fixés

sur la montre, il vit Mme de Gabrinoff s'éloignant au bras de M. de Saint-Dutasse qui se disait :

— Pas mal joué ! en vérité, pas mal joué !

Bricard n'avait plus devant lui que le procureur qu'il regarda en face en articulant d'une voix lente :

— Jolie montre, n'est-ce pas? Est-ce que vous la connaissiez, M. de Jozères?

Pour tous les assistants, la phrase du valet exprimait une vive admiration pour le cadeau qu'il venait de recevoir. Elle fut autrement comprise par le magistrat, qui sentit poindre une menace.

— Je crois qu'à ce souvenir, madame de Gabrinoff a l'intention de joindre une somme de vingt mille francs, ajouta-t-il.

Bricard prit aussitôt un air attendri :

— Assurez bien à madame la comtesse que je suis le plus dévoué de ses serviteurs, dit-il en appuyant sur les mots.

En rejoignant la comtesse dans le boudoir, de Jozères la trouva en train d'étaler un cachet de cire sur l'enveloppe dont le pain à cacheter avait durci.

De Saint-Dutasse, assis sur la bergère, passait une attentive revue de ses ongles.

XXI

Du tribunal, Jacques Cardozo avait été transporté sans connaissance à son cachot. Pour lui dégager le cerveau, où tant de douloureuses secousses avaient déterminé une congestion, le médecin avait aussitôt pratiqué une abondante saignée.

Depuis qu'il avait retrouvé ses sens, l'acusé n'avait pas prononcé une seule parole ; mais ce silence n'offrait rien de sombre ni de farouche. Une immense tristesse s'était emparée du garde-chasse et lui qui, le matin, au départ pour l'audience, protestait énergiquement de son innocence, semblait être maintenant terrassé par la plus profonde désespérance. C'était la résignation de l'homme qui ne veut plus lutter. Toute la nuit ses surveillants l'entendirent tourner dans sa cellule sans une plainte, sans un cri de colère. Au petit jour, la fatigue l'emporta et il s'endormit tout habillé sur sa couche.

Il fut réveillé par une main qui se posait sur son épaule, en même temps qu'une voix douce lui murmurait à l'oreille :

— Jacques, c'est moi !

Le prisonnier ouvrit les yeux et, près de son visage, il reconnut, penchée vers lui, la ravissante tête de Mme de

Gabrinoff qui, un doigt sur les lèvres, lui recommandait la prudence.

Le regard de Cardoze fit le tour du cachot. Personne autre que Berthe n'y était entré; mais, derrière la porte, il était certain qu'on devait se tenir aux écoutes. Alors il avança la tête et, si bas que la comtesse même l'entendit à peine, il lui dit aussitôt :

— C'est vous qui l'avez tué, n'est-ce pas?

— Oui, murmura-t-elle sans hésiter.

— Avec ce couteau de chasse que vous m'aviez pris ?

— Oui.

— Vous l'avez tué... pour vous défendre... ou autrement? demanda le garde-chasse en hésitant sur la seconde question.

— Depuis le jour où cet homme avait frappé Francis, je l'avais condamné à mort. J'ai exécuté ma sentence, répondit la veuve dont l'œil s'enflamma au souvenir de la brutalité du comte.

— Et maintenant, vous voilà libre, riche... les de Valnac vont sortir de leur ruine plus puissants que jamais ! prononça vivement le prisonnier.

— Tu oublies, Jacques ! fit-elle. Tu oublies que les de Valnac ne seront millionnaires, honorés et heureux qu'à l'heure où la justice ne pourra plus leur demander compte de la mort de M. de Gabrinoff.

— C'est vrai ! dit le malheureux, auquel ces mots rappelaient sa terrible position dont la joie de voir les de Valnac relevés lui avait, un instant, fait perdre le souvenir.

Pendant une longue minute, il regarda silencieusement cette jeune maîtresse qu'il avait vue naître, qu'il se rappelait avoir portée dans ses bras et à laquelle il avait consacré le dévouement qui l'animait jadis pour le père. De son côté, sans le qitter des yeux, Berthe attendait, en

— Oui; Nicole, en voyant chanceler le comte, s'est enfuie épouvantée.

Jacques ne put retenir un soupir de joie en apprenant que sa fille n'avait pas versé le sang de M. de Gabrinoff.

— Et maintenant, où est-elle? demanda-t-il avec inquiétude.

— Je l'ai fait disparaître et elle se cache dans une retraite où elle défie toutes les recherches de la justice qui n'aura jamais l'idée de l'y venir chercher.

— Dans quelle retraite?

La veuve s'arma de tout son impudent aplomb pour répondre à cette question.

— Dans ma chambre à coucher, dit-elle.

Puis, avec une feinte émotion :

— Je ne pouvais mieux faire pour celle que j'avais perdue.

Encore une fois, le garde-chasse, pour se recueillir, garda le silence.

A ce moment, un geôlier, dans le couloir, frappa lourdement à la porte du cachot.

— Voici qu'on m'avertit que le temps de ma visite est écoulé; il me faut te quitter, Jacques, dit la comtesse en tendant la main au prisonnier.

Celui-ci la prit et la garda dans la sienne, puis fixant sa maîtresse dans les yeux :

— Pourquoi vous avait-on accordé cette visite? demanda-t-il.

— Pour un motif qui a amené un tout autre résultat que celui qu'on en attend. C'est moi qui t'ai confessé mon crime, tandis que je devais, au contraire, te...

— Tandis que l'on espérait, par vous, obtenir mon aveu? acheva le prisonnier en la voyant hésiter à poursuivre.

— Oui, fit-elle d'un signe de tête, comme si le trouble l'empêchait de parler.

Cardoze serra la main qu'il retenait toujours et d'une voix calme et grave :

— Ecoutez-moi, madame, dit-il; de tout temps, les Cardoze se sont dévoués pour les vôtres; mais de tout temps aussi, les de Valnac ont été bons maîtres pour les miens. Jurez-vous que, si un malheur m'arrivait, vous veilleriez sur ma fille Nicole?

— Oui, Jacques, je le jure! dit Berthe avec un frémissement de joie contenue que le prisonnier attribua à un élan de sincérité.

Il ouvrit alors la main qui gardait celle de la veuve.

— Allez, madame, dit-il.

Et il ferma les yeux pour ne pas voir s'éloigner la comtesse qui, par un léger coup frappé au guichet, se fit ouvrir la porte.

Deux heures après, la seconde audience du procès commençait. Comme la veille, la salle était pleine de monde et M. de Saint-Dutasse se tenait à sa même place, au bas du siége du procureur du roi. Quand Mme de Gabrinoff, pour gagner le fauteuil qui l'attendait un peu en avant du banc des témoins, passa devant M. de Jozères, elle lui lança un regard qui devait avoir un sens pour le magistrat, car, si maître qu'il fût de lui-même, il ne put maîtriser un fort court tressaillement de satisfaction que surprit l'œil du chevalier toujours au guet.

— Compris! se dit-il, Cardoze leur abandonne sa tête. Peste! le matin, à jeun, la charmante comtesse se fait octroyer de jolis cadeaux. Soyez donc dévoué aux gens, voici où cela vous conduit. Il faudra que je propose la guillotine à Bourguignon pour ses vieux jours.

Comme s'il eût deviné que son maître pensait à lui, le domestique se pencha vers le chevalier.

— Monsieur, j'ai la hardiesse de l'espérer, aura bien voulu ne pas me garder rancune de cette histoire de bonne fortune que j'ai eu l'effronterie d'inventer sur son compte à propos de clef dans une jardinière? demanda-t-il.

— Ah! oui, à propos, où avais-tu trouvé cette bienheureuse clé qui m'a délivré?

— Oh! fort simplement. Le jour où j'ai aidé à remonter le corps de M. de Gabrinoff dans sa chambre, il y avait, sur une commode, son petit trousseau de clefs...

— Et tu l'as pris?

— On peut toujours avoir besoin d'un trousseau de clefs. Glissé dans le cou, rien ne vaut cela pour arrêter un saignement de nez.

Bourguignon se tut en entendant donner l'ordre d'introduire l'accusé.

A la première question que voulut poser le président pour continuer l'interrogatoire, Cardoze l'interrompit d'un geste de main. Puis d'une voix claire et posée:

— J'avoue mon crime, dit-il. Je me reconnais pour le meurtrier de M. de Gabrinoff auquel j'avais voué toute ma haine. Nicole est innocente. Dans la soirée qui précéda le meurtre, j'avais fait partir ma fille pour qu'elle ne fût pas témoin de mon crime. J'ai frappé le comte avec ce couteau qui est sur la table des pièces à conviction, couteau qu'il m'avait donné le jour de son mariage. Maintenant que j'ai avoué, faites de moi ce qu'il vous plaira.

Et Jacques, se rasseyant sur son banc, se croisa les bras et écouta, impassible, le murmure d'horreur que ses paroles avaient excité dans la salle.

Après l'aveu du coupable, l'audition des témoins étant devenue inutile, la parole fut donnée au ministère public. M. de Jozères se leva. Au nom de la société, de la justice, de la vindicte publique, de la loi, de la morale, etc., etc., il réclama, d'une voix frémissante d'indignation, la tête de

cet homme dont il connaissait l'innocence. Il s'adressa aux juges, aux jurés, au public, aux témoins et surtout à M. de Saint-Dutasse, mais il n'osa pas une seule fois regarder en face l'accusé qui, les bras croisés, le visage tranquille, l'œil assuré, écouta ce réquisitoire qui, pourtant, se termina en écartant la fille Nicole de l'accusation. Après le procureur, l'avocat de Cardoze, furieux de l'aveu de son client, qui lui coupait un magnifique plaidoyer, se borna, en quelques mots, à réclamer l'indulgence du jury et, pour l'attendrir, fit valoir « la franchise » de l'accusé.

Toutes les autres formalités remplies, la cour, au bout d'une heure, rendait son arrêt :

La fille Nicole était acquittée.

Jacques Cardoze était condamné à la peine de mort.

L'arrêt portait que l'exécution aurait lieu à l'endroit même du crime.

Quand le garde-chasse, après avoir écouté sans sourciller sa condamnation, rentra dans son cachot et qu'on le prévint qu'il avait trois jours pour se pourvoir en cassation, il haussa les épaules.

— A quoi bon un pourvoi ? dit-il. Non, j'aime mieux qu'on m'expédie promptement.

A la sortie du tribunal, la foule s'était respectueusement rangée sur le passage de Mme de Gabrinoff regagnant sa voiture au bras de M. de Saint-Dutasse. Chacun voulait saluer la noble femme qui, malgré l'horreur que lui inspirait l'assassin de son mari, avait accepté la mission, si triste pour elle, d'amener au repentir et à l'aveu de son crime cette bête féroce qu'on appelait Jacques Cardoze.

Tout en tendant le bras de la plus galante façon, le pique-assiette s'amusait fort de tous ces hommages.

— Ma parole d'honneur ! se disait-il, je promènerais le

saint sacrement qu'on ne s'inclinerait pas avec plus de respect.

Quand elle fut montée en voiture, la comtesse se pencha aussitôt par la portière.

— Est-ce que vous attendez M. de Jozères? demanda le chevalier qui la voyait fouiller la foule d'un regard inquiet.

— Non, je cherche ce qu'est devenu M. d'Armangis, qui, aujourd'hui comme hier, me semble s'être bien vite pressé de regagner sa demeure.

— Diavolo ! pensa de Saint-Dutasse, elle est à peine tranquillisée sur la mort de son mari qu'elle s'occupe déjà de mettre le collier à un successeur.

Le fait était que M. d'Armangis, assigné aussi comme témoin, s'était contenté, à chaque audience, d'adresser un respectueux salut à la comtesse, mais sans s'approcher d'elle à l'issue de la séance. La veille, il était sorti un des premiers du tribunal et était parti à franc étrier. Cette fois, il avait quitté la salle aussitôt après l'aveu de son crime fait par l'accusé.

— Peut-être le trouverons-nous à notre arrivée au château, avança le chevalier.

Ce fut donc seul avec la comtesse que l'ex-garde du corps fit la route. Berthe n'était plus la femme qui, la veille, se tenait épuisée dans un coin de la voiture. Elle se montra, sinon gaie, tout au moins libre do nul souci. Des événements de la journée, elle ne parla que fort incidemment et ce fut d'un petit ton effrayé qu'elle fit cette question :

— Mais, chevalier, ce malheureux homme sera-t-il donc mis à mort dans le parc?

— Oh ! rassurez-vous, l'arrêt qui ordonne son châtiment à l'endroit du crime ne doit pas être pris à la lettre. L'exécution aura sans doute lieu au carrefour, devant la

grille située à cent pas de la maison que Cardoze habitait.

En arrivant au château, la première phrase de la comtesse fut pour s'informer si M. d'Armangis l'attendait. En recevant une réponse négative, son visage s'assombrit un peu, mais, devant le regard de Saint-Dutasse, il retrouva aussitôt sa physionomie première et ce fut même le sourire aux lèvres que Mme de Gabrinoff dit au pique-assiette :

— Mon pauvre chevalier, vous voilà condamné pour toute la soirée au tête-à-tête avec moi.

— Ah ! chère comtesse, soupira-t-il, que c'est cruel à vous de me dire cela en riant et sans crainte, c'est me faire remarquer que j'ai vingt bonnes années de trop sur la tête.

— A tout à l'heure, car je ne demanderai pas à votre estomac cette patience qu'il a bien voulu me témoigner hier, ajouta Berthe en se dirigeant vers son appartement.

De Saint-Dutasse remonta à sa chambre, où l'avait précédé Bourguignon, revenu sur le siége de la voiture.

— Mon garçon, lui dit-il, je crois que tu feras bien de commencer nos malles, car il est probable que nous ne resterons plus longtemps ici.

— Aux ordres de monsieur, répondit le valet.

Puis, après un petit temps, il reprit :

— Des Ardennes à Paris, la route est longue... fort longue.

— Parbleu ! à qui le dis-tu? En venant ici j'ai cru mourir d'ennui, seul, dans ma voiture.

— C'est pour cela que monsieur devrait se donner un compagnon de route... à deux, on cause et le temps passe.

— Ah çà, mon brave, est-ce que tu aurais envie de quitter le siége pour prendre place à l'intérieur de la

voiture? interrogea en riant le maître qui vit une demande indirecte dans la phrase de son domestique.

Bourguignon se redressa scandalisé :

— Monsieur me ferait l'honneur de se rouler à mes pieds pour obtenir de moi une aussi indécente familiarité que je refuserais de le compromettre par mon effrontée complaisance. Dix années de loyaux services ne méritaient pas la peine que monsieur vient de me faire en me supposant capable d'avoir eu cette ambition insensée.

— Oh! oh! calme-toi, mon garçon... et dis-moi plutôt de quel compagnon de route tu voulais parler.

— De M. d'Armangis qui doit prochainement regagner Paris... à ce que m'a appris le groom qui lui tenait son cheval à la porte du tribunal.

— Tiens ! tiens ! pensa de Saint-Dutasse, il paraît que l'amoureux ne veut pas tendre le cou au collier que lui prépare la comtesse.

Et à haute voix :

— Alors tu me conseilles de partir avec M. d'Armangis?... Est-ce que tu trouves qu'il a aussi une conversation des plus intéressantes?

Bourguignon fit une moue de dédain :

— Euh! euh! pas fort amusant causeur... mais, vous savez? un mot par-ci, un mot par-là... on s'amasse quelquefois une utile cueillette.

La cloche du dîner, qui se fit entendre, coupa le dialogue.

— Je profiterai de l'aubaine qui me donne un compagnon de route... merci pour ta nouvelle, dit de Saint-Dutasse en quittant son valet.

Le repas fut pour le pique-assiette une occasion de déployer tous ses talents de convive aimable et son esprit d'homme de bonne compagnie. Il fut si charmant que la comtesse, au moment du café, lui dit d'un ton désolé :

— Vraiment, monsieur de Saint-Dutasse, j'éprouve des remords en pensant que, pour vous récompenser de l'heure agréable que vous venez de me faire passer, je vais vous mettre en pénitence.

— Et quelle pénitence, madame?

— Voici plusieurs jours que je néglige les leçons de Francis et je veux ce soir lui faire regagner le temps perdu... De sorte que, si vous tenez à nous accompagner au boudoir, vous serez condamné à vous tenir dans un coin, immobile, muet et bâillant d'ennui.

— Ou lisant, comtesse. Vous oubliez cette ressource.

— Alors, puisque vous en prenez si courageusement votre parti, conduisez-moi.

Au boudoir, de Saint-Dutasse s'installa dans la bergère, près du feu, et se mit à lire pendant que, lui tournant le dos, Berthe, assise devant le guéridon, commençait sa leçon à Francis. D'abord tout marcha bien ; puis l'enfant se montra distrait et finit par devenir pensif.

— A quoi donc songes-tu ainsi, mignon? demanda la comtesse.

— Tu ne me gronderas pas, dis? fit le petit frère, tout câlin, de sa voix caressante. Bricard m'avait défendu de t'en parler en prétendant que tu me punirais.

— Voyons, parle.

— Tu sais bien... le matin où bon ami Gabrinoff dormait sur le ventre par terre dans le parc, j'avais trouvé ta montre près de lui... Je l'ai montrée à Bricard qui m'a demandé de la lui prêter... aujourd'hui il ne veut plus la rendre, il dit que tu la lui as donnée.

Dès les premiers mots, Berthe avait posé sa main sur la bouche du bambin, mais Francis, dégageant sa gentille tête, s'était mis à tourner autour du guéridon, en continuant son bavardage.

La comtesse, épouvantée, se retourna brusquement vers de Saint-Dutasse qui devait avoir tout écouté.

Le corps en arc de cercle et le nez collé sur son livre qui touchait presque à ses genoux, le chevalier dormait comme un bienheureux.

Au bruit d'une lourde pile de livres que la veuve, dans son mouvement, venait de renverser, le pique-assiette se redressa comme un ressort et, les yeux encore à demi clos, avec la parole un peu embrouillée de l'homme qui se réveille, il bégaya :

— Quel captivant écrivain que ce M. de Chateaubriand !!! On passerait la nuit à dévorer ses œuvres !

— Il n'a rien entendu, pensa Berthe rassurée.

Bientôt l'ancien garde du corps rentrait dans sa chambre, où il retrouva Bourguignon essuyant avec un linge bien sec les deux épées que le chevalier emportait dans tous ses voyages, en prétendant qu'on pouvait trouver partout de grossiers médisants du roi et des dames.

— Monsieur a passé une soirée bien moins instructive que celle d'hier, dit le valet en le voyant arriver.

— Erreur ! fit le maître, on apprend tous les jours.

Le lendemain, M. d'Armangis ne parut pas au château et dix jours s'écoulèrent à la file sans que le jeune homme eût fait une visite à Mme de Gabrinoff, au grand étonnement du chevalier qui se demandait si l'amoureux, n'ayant goût que pour le fruit défendu, n'avait pas renoncé à sa belle depuis que le veuvage la rendait libre.

Enfin arriva le matin où Mme de Gabrinoff apprit de ses gens une sinistre nouvelle. Au milieu du carrefour, des charpentiers étaient en train de dresser l'échafaud sur lequel, dans la journée, devait mourir Jacques Cardoze. Le condamné ayant refusé de signer son pourvoi, les délais s'étaient abrégés pour lui et l'ordre était arrivé de Paris, par le télégraphe, de procéder à l'exécution.

— Je ne tiens pas à voir mourir cette vaillante et bonne créature, s'était dit M. de Saint-Dutasse qui, après s'être fait seller un cheval, était parti en annonçant à Mme de Gabrinoff qu'il allait chez M. d'Armangis.

Dès le matin, la foule avait commencé d'affluer par les quatre routes du carrefour pour assister au châtiment du scélérat qui avait été si longtemps la terreur du pays.

Quand on avait annoncé au condamné que l'heure suprême était arrivée, il n'avait prononcé que ce seul mot :

— Enfin !

Sur la demande qui lui fut adressée s'il désirait voir un prêtre, Cardoze avait d'abord immédiatement accepté... puis il était presque aussitôt revenu sur son consentement et il avait refusé de recevoir l'aumônier de la prison. En se confessant, il lui aurait fallu avouer la vérité au prêtre, et il voulait emporter avec lui le secret de son sacrifice à Mme de Gabrinoff. A ceux qui le pressaient d'accepter les secours de la religion, il répondit doucement :

— Dieu, qui sait tout, me jugera.

Durant le trajet de la ville au carrefour, qui se fit en charrette, le condamné se montra calme et, pas un moment, ne donna signe de faiblesse. Il semblait qu'il eût hâte d'en avoir fini avec les hommes. A sa descente de voiture dans l'espace ménagé libre par les gendarmes au pied de la guillotine, il fut accueilli par les huées et les cris de haine de la foule qui n'avait pas encore pardonné à ce malheureux qui allait mourir. Le bruit s'était même répandu que le monstre avait mordu le prêtre et renié Dieu.

L'échafaud avait été tourné de telle sorte que Cardoze, en arrivant sur la plate-forme, avait devant lui la grille du parc. Son dernier regard fut pour cette maison où il était né et où, si longtemps, il avait vécu heureux. En ce court instant qui le séparait de l'éternité, il eut sans

doute la conviction que Mme de Gabrinoff pouvait l'entendre, car, lorsqu'il se sentit entraîné par la fatale bascule, il cria d'une voix forte :

— Veillez sur Nicole !

Le garde-chasse avait bien deviné. Celle pour laquelle il mourait n'était pas loin. La comtesse s'était cachée dans la maison même de Jacques et, par la fente d'un volet fermé du premier étage, elle assistait invisible à cet horrible spectacle.

— Je suis sauvée !!! se dit-elle en voyant tomber la tête de son dévoué serviteur.

XXII

Quand M. de Saint-Dutasse revint de sa visite chez M. d'Armangis, toute trace de l'exécution avait disparu du carrefour. La solitude s'était faite en cet endroit où, quelques heures auparavant, la foule se pressait autour de la guillotine.

— La comtesse doit, ce soir, respirer plus librement, pensa-t-il en traversant la place déserte.

Machinalement, il arrêta son cheval devant la grille et, les regards fixés sur la maisonnette du supplicié, il repassa dans sa mémoire tous les détails du drame qui

venait d'avoir son terrible dénouement. L'esprit du rêveur devait nécessairement se heurter contre le mystère de la disparition de Nicole.

— Que peut donc être devenue cette jolie fille? se demanda-t-il.

Et, mettant son cheval au pas, l'ex-garde du corps reprit la route du château en se remémorant un à un tous les charmes de la Cardoze.

— Œil de velours... dents superbes... chevelure de reine... corsage de fée... grasse, bien entendu... car je n'ai encore rencontré d'autres fées que celles du ballet de l'Opéra, et elles laissent à désirer... Tandis que Nicole, eh ! eh !

L'égrillard souvenir du rêveur fit subitement place à de plus sérieuses pensées.

— Comme j'ai bien fait, alors que cette créature m'avait tenté, de me dire qu'il ferait, avant peu, trop chaud autour d'elle et qu'il était prudent de battre en retraite. Aujourd'hui elle serait plus abordable, mais...

Bref, de Saint-Dutasse, pendant le court trajet qui lui restait à faire, songea si fort à la belle disparue, qu'à son arrivée au château, il descendit de selle en se disant :

— Décidément, il faut que je trouve Nicole... à coup sûr, elle a dû quitter le pays.

Bourguignon, qui guettait son retour, était accouru pour lui tenir la bride.

— Si monsieur désire partir à l'instant, les malles sont bouclées... elles attendent son premier mot, dit-il.

— Nous décampons ce soir même.

— Ah !... et avec M. d'Armangis ?

— Oui, il viendra me prendre dans sa chaise, sur les neuf heures. Ses gens doivent le suivre à vingt-quatre heures de distance. Tu seras seul à nous servir durant la route.

— L'honneur sera double pour moi.

Après avoir remis le cheval à un palefrenier, le domestique rejoignit son maître qui, avant de paraître devant Mme de Gabrinoff, montait chez lui pour changer sa toilette, blanche de la poussière de la route. Tout en aidant le chevalier, Bourguignon reprit le dialogue :

— Alors M. d'Armangis a hâte de quitter le pays ? demanda-t-il lentement.

— Quel motif te le fait supposer ? fit le maître étonné.

— M. d'Armangis part bien en l'air. Ses gens restent pour fermer le château, je le sais ; mais vingt-quatre heures sont si vite écoulées qu'il aurait pu reculer son départ d'un jour... tandis que, crac ! il s'envole.

— Ah çà, bélître ! pour quoi comptes-tu donc le plaisir de ma compagnie, dont il a voulu jouir quand il a su que je partais ce soir ?

— Est-ce que monsieur lui aurait refusé un délai de vingt-quatre heures s'il l'eût demandé ?

— Certes, non.

— Donc, s'il n'a pas réclamé cette complaisance, c'est que, comme j'ai eu l'honneur de le dire à monsieur, il éprouve le besoin de filer vivement.

— Pour quelle cause ?

— C'est peut-être un homme qui aime les dénouements brusques.

A cette réponse du valet, de Saint-Dutasse sourit en disant :

— Eh ! eh ! il paraît que je ne suis pas seul de mon avis. Tantôt, quand M. d'Armangis m'a si promptement offert d'être mon compagnon de route, la pensée m'est venue que j'avais affaire à un homme qui, se sachant trop faible pour résister à une douce voix, rompt brutalement sa liaison. Aujourd'hui que Mme de Gabrinoff est

libre, il a peur d'être entraîné trop loin... et il casse la corde avant qu'elle lui serre le cou.

Et, se frottant les mains, le chevalier ponctua d'un éclat de rire la phrase suivante :

— Je suis curieux d'observer quelle figure fera la comtesse quand, après avoir inutilement attendu M. d'Armangis pendant dix jours, elle le verra apparaître ce soir, en costume de voyage, pour lui adresser ses adieux... à la houssarde... qu'elle est loin de prévoir.

Tout en écoutant, Bourguignon n'avait cessé de manier le fer à friser. Arrivé à fin d'œuvre, il recula de deux pas et, après avoir contemplé en silence la tête de son maître, il prononça respectueusement :

— La chevelure de monsieur a bien voulu se prêter aux efforts de mon zèle, aussi monsieur est-il supérieurement coiffé... grâce, jeunesse et distinction !

Sur ce compliment qui ne l'effaroucha pas, M. de Saint-Dutasse descendit pour rejoindre Mme de Gabrinoff, qu'il trouva dans son boudoir. En le voyant entrer, la comtesse lui demanda aussitôt avec une sorte de désappointement irrité :

— N'avez-vous pas ramené M. d'Armangis ? Doit-il donc toujours rester invisible ? Pourquoi se fait-il si rare ?

— Oh ! oh ! quel feu ! pensa le chevalier.

Berthe fut prompte à s'apercevoir de la vivacité qu'elle avait mise à questionner. Elle se hâta de reprendre sur un ton triste :

— Je vous demande pardon de ma brusquerie... Mais l'affreuse pensée que ce malheureux a été exécuté à quelques pas d'ici m'a rendue si nerveuse que je ne puis dire la chose la plus indifférente sans avoir l'air d'y attacher une extrême importance.

— Monsieur d'Armangis doit venir ce soir vous présenter ses respects, déclara de Saint-Dutasse, après avoir

accueilli par un salut l'espèce d'excuse qui lui était adressée.

— Ah! ce soir, répéta la veuve dont l'œil lança un éclair de joie.

A ce moment le pavé de la cour résonna sous les roues d'une voiture qui vint s'arrêter devant le perron.

— C'est lui sans doute! dit vivement Mme de Gabrinoff, en tendant l'oreille au pas de l'arrivant qui approchait dans le couloir.

— Quel est ce visiteur? se demanda le chevalier, qui savait que M. d'Armangis ne paraîtrait que beaucoup plus tard.

C'était M. de Jozères.

Retenu jusqu'à cette heure à la ville, il accourait pour retirer le compromettant reçu qui devait lui être rendu après la mort de Cardoze. Depuis dix jours la fièvre de la peur dévorait le misérable et, quand il entra, une telle impatience de se savoir libre brillait dans son regard que Berthe, sans le faire plus longtemps attendre, lui tendit la main en disant :

— Si je ne vous avais pas vu ce soir, je vous écrivais demain à propos de votre protégé que je ne puis malheureusement accepter. Loin de vouloir prendre un nouveau domestique, je songe à diminuer mon personnel trop nombreux pour moi. Je vous rends donc sous ce pli les certificats que ce garçon avait joints à sa demande.

Et la comtesse tirant l'enveloppe de sa poche où, depuis le matin, elle la gardait, l'offrit à M. de Jozères, dont la main se referma convulsive sur le papier.

— Aïe! aïe! se dit de Saint-Dutasse. S'il ouvre, la bombe va éclater!

Malgré son ardent désir de briser le cachet et d'anéantir le papier, le procureur n'osa le faire en présence du chevalier et serra le pli dans la poche de son habit.

— Sauvé! pensa le pique-assiette, qui s'était tenu le plus près possible du magistrat pour lui inspirer la crainte qu'il ne lût l'écrit.

Puis, à haute voix, s'adressant à M. de Jozères, il demanda :

— Avez-vous des commissions pour Paris, mon cher magistrat, je serais heureux de m'en charger ?

— Vous partez donc? fit Berthe surprise par cette nouvelle.

— Hélas! comtesse. J'ai reculé jusqu'à cette heure à vous le dire, mais de fort pressantes lettres m'obligent à partir sans délai.

— Et vous vous mettez en route?

— Ce soir même. Permettez-moi donc de vous renouveler l'offre que je faisais à M. de Jozères. Si vous avez quelques commissions pour la capitale... ou une lettre à y adresser?

— Oh! une lettre, répondit la veuve en souriant, je serais fort en peine pour écrire à quelqu'un. Je ne connais âme qui vive à Paris. Ainsi je...

Un nouveau roulement de voiture interrompit la comtesse.

— Ah! cette fois, c'est M. d'Armangis, s'écria-t-elle.

— Attention! se dit le chevalier.

Pâle et fort ému, M. d'Armangis apparut bientôt sur le seuil du boudoir.

Il était en costume de voyage.

A l'aspect de ces vêtements, Mme de Gabrinoff comprit soudain la vérité et son œil, s'allumant d'une rage froide, se fixa tant impérieux sur l'arrivant que celui-ci, pour se soustraire à ce regard, baissa la vue avec une sorte de terreur. Dans cette rapide et muette scène, la domination exercée par Berthe sur le jeune homme apparut si clai-

rement à de Saint-Dutasse qu'il eut la crainte d'avoir à se mettre seul en route.

— Voici la couleuvre qui fascine son oiseau, pensa-t-il, voyons s'il aura le courage de résister.

Ajoutons que, tout en observant, le chevalier avait bien soin, en même temps, de se tenir près de M. de Jozères, pour que son voisinage empêchât le procureur d'ouvrir l'enveloppe que sa main fiévreuse tâtait, à tout moment, sur le drap de son habit.

En voyant M. d'Armangis se courber devant son regard, une immense joie de triomphe éclaira les yeux de la comtesse, puis, sur ses lèvres, se dessina un sourire de dédaigneuse indifférence pour la révolte de cet esclave qui voulait fuir et qu'elle était certaine de faire revenir, plus humble, pour reprendre sa chaîne.

Tout ce que nous venons de détailler avait duré quelques secondes à peine, car ce fut, pour ainsi dire, dès le second pas du jeune homme dans le boudoir que Mme de Gabrinoff s'écria d'un ton qui, malgré sa colère, n'accusait que la surprise :

— Comment! vous en costume de voyage? vous partez donc aussi?

— Oui, madame. J'ai avancé mon départ pour profiter de la compagnie de M. de Saint-Dutasse, répondit d'Armangis en cherchant à affermir sa voix.

— Alors, messieurs les fugitifs, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter un excellent voyage, dit la veuve en se tournant, souriante, vers le pique-assiette auquel s'adressait la moitié de la phrase.

En recevant le sourire et le souhait de la comtesse, le chevalier poussa aussitôt un gros soupir.

— Ah! madame! fit-il, que ce voyage serait vingt fois délicieux si nous avions le bonheur de...

— De m'emmener avec vous, n'est-il pas vrai ? acheva Berthe.

— Vous l'avez dit.

— C'est un bonheur... puisque bonheur il y a... dont vous vous privez par votre faute, messieurs. Pourquoi êtes-vous si pressés?... Si vous vouliez attendre deux mois.

— Comment, madame, dans deux mois vous serez à Paris!... s'écria de Saint-Dutasse avec un transport de ravissement.

Mais, tout en remuant des yeux extasiés, l'ex-garde du corps se disait :

— Bon ! je comprends pourquoi elle laisse envoler son oiseau !

En entendant la comtesse parler de venir à Paris, le visage du jeune homme s'était décomposé, et telle était l'expression nouvelle qui l'animait que M. de Saint-Dutasse, profondément étonné, se fit cette réflexion :

— Ah çà, mais... ce n'est pas de la satiété, qu'il éprouve pour sa déesse... c'est bel et bien de l'horreur.

Comme le chevalier, Mme de Gabrinoff avait vu quel changement subit s'était opéré dans la physionomie de M. d'Armangis, mais elle resta calme. Seulement la colère devait lui gronder au cœur, car, si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, un léger tremblement agitait sa voix quand elle reprit :

— Oui, messieurs, mon intention est de m'éloigner de ce château où se rattache un trop triste souvenir, et d'aller modestement vivre à Paris.

— Oh ! modestement ! A quoi servira donc l'immense fortune que vous a laissée M. de Gabrinoff? demanda M. de Jozères qui, empêché par le perpétuel voisinage du chevalier, avait fini par se résigner à attendre son départ pour anéantir le reçu.

Avant de répondre, Berthe, sans paraître avoir conscience de son mouvement, se tourna vers M. d'Armangis et répondit d'un ton grave :

— De la fortune de mon mari, je ne veux rien pour moi. Avant mon mariage... M. de Jozères, mon tuteur, peut vous l'attester... la succession liquidée de M. de Valnac, mon père, laissait un capital de 110,000 francs. C'est avec cette somme que je compte vivre.

— Et les millions du comte ? insista le procureur.

— Cette fortune, dont je laisserai se capitaliser les intérêts, attendra la majorité de mon frère Francis. J'entends qu'elle appartienne à celui qui, dernier descendant des de Valnac, portera haut et révéré ce nom de mes aïeux !

En prononçant son dernier mot, Berthe, d'un rapide regard, avait cherché l'effet produit par sa réponse sur M. d'Armangis. Soit qu'il voulût se soustraire à cet examen, soit qu'il eût hâte de partir, le jeune homme se leva aussitôt et les yeux fixés sur la pendule de la cheminée, demanda brusquement :

— Partons-nous, chevalier?

— Oh ! oh ! il secoue son fil, l'oiseau, pensa le pique-assiette.

Mme de Gabrinoff s'était redressée blême, l'œil étincelant, les lèvres serrées. Mais, par un immense effort de volonté, elle commanda subitement à la fureur qui venait de s'emparer d'elle et, retrouvant aussitôt un sourire, elle s'écria d'une voix gaie :

— Oh ! M. d'Armangis, vous m'accorderez bien les cinq minutes de grâce pour écrire une lettre que je vous prie, à votre arrivée à Paris, de faire tenir à une de mes amies.

— Eh ! eh ! se dit de Saint-Dutasse, cette chère comtesse oublie complétement que, quand je lui ai demandé ses lettres à emporter, elle m'a répondu ne connaître âme qui vive à Paris.

Et, suivant de l'œil la veuve qui s'asseyait devant son petit meuble, l'ex-garde du corps murmura entre ses dents :

— Je parierais bien que c'est à M. d'Armangis lui-même qu'elle va écrire !

La main fébrile de la comtesse courait, sans repos, sur le papier. Les phrases se succédaient précipitées, mais, pourtant, trop lentes au gré de Berthe, dont l'impatience se trahissait par de brusques écarts de plume et par les nerveuses contractions de la main gauche qui s'appuyait sur la lettre.

— Comme on doit lâcher de bien imprudentes confidences quand on griffonne ainsi au galop ! pensa le chevalier.

Sa lettre achevée, la veuve la plia avec un convulsif empressement, et, revenant à M. d'Armangis, elle lui mit brusquement le billet dans la main en disant :

— Je compte sur votre obligeance pour que cette missive soit portée au plus vite à son adresse.

A cette recommandation, un bien léger sourire apparut sur les lèvres du chevalier qui n'avait perdu aucun détail. Il venait de voir que, dans sa hâte, Mme de Gabrinoff avait oublié de tracer la suscription.

— A son adresse, se dit-il, parbleu ! elle y est... à son adresse. Que Bourguignon meure si ce n'est pas à M. d'Armangis qu'elle vient d'écrire.

Le jeune homme, en recevant le pli, avait répondu d'un ton calme :

— Votre commission sera faite, comtesse, dix minutes après ma descente de voiture à Paris.

Et il plaça dans son portefeuille le papier que de Saint-Dutasse vit disparaître en se disant, tout pensif :

— Il doit être bien curieux à lire, ce billet !

A ce moment, les claquements de fouet du postillon

impatient résonnèrent dans la cour et, en même temps, Bourguignon, porteur du manteau de son maître, apparut sur le seuil du boudoir, en annonçant :

— Les chevaux ont l'honneur d'attendre ces messieurs.

— Alors, bon voyage et en route ! M. de Jozères et moi, nous allons vous mettre en voiture, s'écria gaiement Mme de Gabrinoff, qui avait retrouvé tout son sang-froid.

Cinq minutes après, la chaise de poste emportait les voyageurs au galop de ses quatre vigoureux trotteurs.

— Là, maintenant, maître de Jozères peut découvrir son pot aux roses, se dit, au troisième tour de roue, le chevalier qui se pelotonna dans un des coins de la voiture.

Jusqu'au premier relais, les deux hommes restèrent à peu près silencieux. M. d'Armangis était toujours en proie à la sombre humeur qu'il avait montrée durant cette dernière entrevue avec Mme de Gabrinoff. Son voisin respecta d'autant plus volontiers ce silence que, pour se distraire, il avait cent souvenirs de son séjour au château qui lui trottaient dans la mémoire. Celui de Nicole, entre tous, reparaissait plus fréquent. Il revoyait la belle fille avec tous ses charmes et il se les détaillait complaisamment, en fin connaisseur qu'il était. Mais, au milieu de tous ces souvenirs agréables, terribles ou joyeux, se dressait sans cesse une pensée, ou plutôt un ardent désir que le pique-assiette formulait ainsi :

— Comme la lettre que M. d'Armangis a reçue de la comtesse doit être curieuse à lire !!!

Pendant la lieue qui précéda le premier relais, le chevalier finit tant et tant par se le répéter qu'en arrivant à la maison de poste et pendant qu'on changeait de chevaux, il sauta à bas de la voiture, sous prétexte de s'assurer si les bagages étaient solidement attachés et bien à l'abri sous la bâche.

Sur le siége de derrière se tenait son domestique roide et grave.

— Dis-moi, Bourguignon? soufla bien bas M. de Saint-Dutasse.

— Aux ordres de monsieur, répondit l'interrogé sur le même ton.

— Es-tu fort sur les accidents de voiture, mon cher garçon?

— Ce serait un début... mais si monsieur daigne m'en exprimer le désir.

— Eh bien, arrange-toi pour que nous ne dépassions pas le troisième relais.

— Aux ordres de monsieur, répéta bien tranquillement Bourguignon.

XXIII

Confiant en l'ingénieuse adresse de son serviteur, l'ex-garde du corps remonta prendre sa place dans la chaise.

Comme si, à mesure qu'il s'éloignait de la comtesse, M. d'Armangis sentait se dissiper la sombre humeur qui l'obsédait, il finit par se départir de son mutisme entre le premier et le deuxième relais. Avant qu'on eût atteint

la seconde maison de poste, il causait déjà plus volontiers, tout en poussant, de temps à autre, les énormes et joyeux soupirs d'un homme qui vient d'échapper à un sérieux danger.

— Il secoue le fluide! pensa le chevalier qui étudiait curieusement son voisin.

Quand la voiture s'arrêta pour relayer encore, M. d'Armangis s'écria d'une voix qui trahissait la joie :

— Déjà dix lieues!

M. de Saint-Dutasse parut ne pas comprendre que le jeune homme se réjouissait de la distance obtenue, et il répliqua sur le ton dolent :

— Dix lieues? Hélas! oui, très-cher. Plus nous nous éloignons, plus devient vif mon chagrin de m'être si brutalement séparé de cette charmante comtesse.

— Brutalement? répéta l'autre.

— Disons « cavalièrement, » si vous le préférez. Nous avons pris d'elle un si leste congé que nous lui avons à peine laissé le temps d'écrire une courte lettre.

A ces mots, M. d'Armangis porta instinctivement la main à la poche qui contenait son portefeuille. En même temps ses yeux s'arrêtèrent sur la lanterne de la voiture et son autre main se posa vivement sur la poignée de la portière. Il venait d'être pris d'un subit et violent désir de descendre de chaise pour lire la lettre à la lueur de la lanterne. La prudence éteignit aussitôt cette envie en lui rappelant que, devant son compagnon qui avait assisté à la remise de l'écrit, il ne pouvait ouvrir cette missive, censément adressée à une tierce personne.

— Il allait commettre une bien jolie bévue! pensa de Saint-Dutasse qui, au geste du jeune homme, avait deviné son intention.

Plus curieux que jamais, le chevalier, quand la voiture repartit, se renfonça dans son coin en se disant :

— Elle doit être des plus instructives à lire, cette lettre! Il faut pourtant que j'aie trouvé un moyen d'y fourrer le nez pour le moment où Bourguignon fera ce qu'il appelle son début dans les accidents de voiture.

Pendant cette nouvelle traite de cinq lieues, les rôles semblèrent avoir changé. A mesure que M. d'Armangis recouvrait sa liberté d'esprit et sa gaieté, le pique-assiette devenait de plus en plus mélancolique. Après un assez long silence, il lâcha un « ouf! » si douloureusement plaintif que son compagnon s'écria :

— Souffrez-vous, chevalier?

— Malheureusement non. Je préférerais avoir une bonne maladie... je serais plus à plaindre et... moins ridicule... Est-ce assez bête? hein!... à mon âge! Comprenez-vous cela?

— Je comprendrais si vous vouliez d'abord me dire ce qui vous tourmente.

— Vous ne rirez pas?

— Puis-je rire en vous voyant aussi peiné?

— Eh bien, tout à l'heure, quand j'avais l'air de tant regretter la comtesse, je n'étais pas franc, cher ami. Mon véritable regret était de m'éloigner de ce château où, à tout instant, j'espérais voir reparaître... ne riez pas, je vous en supplie...

— Non, je vous le promets. Achevez. Reparaître, disiez-vous?... qui ou quoi?

Tout honteux d'avouer son faible, de Saint-Dutasse débita d'une seule haleine :

— Reparaître celle dont je suis amoureux fou, la ravissante et incomparable Nicole.

— Vous aimez Nicole! fit le jeune homme surpris.

Le chevalier dodelina tristement la tête et répondit en gémissant :

— Oui, je l'adore... et sans espoir! puisque cette radieuse créature est devenue subitement introuvable.

Puis, d'une voix suppliante, il s'écria :

— Ah! cher monsieur, prenez pitié de mon martyre... et indiquez-moi la retraite où se cache Nicole.

— Mais je ne connais pas cette retraite! affirma vivement d'Armangis.

— Ne soyez pas cruel, parlez, je vous en conjure! insista le chevalier.

— Sur mon honneur, je vous atteste que j'ignore ce qu'est devenue Nicole.

— Ah! grands dieux! moi qui avais mis en vous ma dernière espérance! gémit l'ex-garde du corps.

Et, avec un nouveau soupir de désolation, il se laissa retomber dans son coin, mais en se disant :

— Voici mon premier jalon posé... attendons l'exploit de Bourguignon.

Le reste du relais s'acheva en silence.

Quand, pour la troisième fois, la voiture s'arrêta, les deux voyageurs, par la glace de la portière, virent le valet qui, descendu de son siége pour payer les guides ainsi qu'il en avait charge durant tout le voyage, s'agitait affairé afin d'activer le zèle et la promptitude des palefreniers.

— Voici mon brave garçon qui débute, murmura le chevalier.

Aux derniers préparatifs, le domestique regagna son siége; mais, avant d'y monter, il attendit près de la roue que le postillon fût en selle.

— En route, cria-t-il alors en grimpant à sa place.

Claquant du fouet à tour de bras, le postillon enleva ses chevaux et la voiture partit à fond de train.

— Attention! pensa de Saint-Dutasse, se préparant à la culbute.

A son cinquantième tour de roue, la chaise de poste s'inclina brusquement sur le côté et un violent choc envoya le chevalier sur son voisin.

— J'ose espérer que cette inconvenante secousse aura respecté les membres de ces messieurs? prononça presque aussitôt une voix respectueuse.

C'était Bourguignon qui s'empressait d'ouvrir la portière aux voyageurs.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda M. d'Armangis en prenant pied.

— Une roue de derrière vient de nous quitter.

— L'écrou de l'essieu aura sans doute manqué... C'est un simple accident auquel on remédiera promptement à la maison de poste... A peine un quart d'heure de retard, dit le chevalier qui, à son tour, était sorti de la chaise.

Le maître de poste, accouru avec son monde à la première vue de l'accident, déclara le dégât facilement réparable; mais, comme il tenait une auberge, il songea qu'il devait profiter de ces clients que la Providence lui envoyait, et il annonça qu'il fallait au moins trois heures pour remettre la voiture en état.

— Si ces messieurs veulent souper, le temps leur semblera moins long? proposa-t-il d'un ton mielleux.

— Ma foi! c'est une idée! s'écria le pique-assiette.

— Soit! fit d'Armangis qui, se dirigeant vers l'hôtel de la poste, laissa son compagnon un peu en arrière.

— Monsieur daignera-t-il sourire à mon humble début? souffla Bourguignon à son maître.

— Parfait! mon brave, mes sincères compliments.

— Monsieur me comble, fit le valet en saluant.

Tout à coup, de Saint-Dutasse, qui marchait vers l'auberge, s'arrêta et se retourna vers son serviteur qui le suivait :

— Pendant qu'on nous prépare le souper, dit-il, sais-tu à quoi tu devrais t'amuser?

— Que monsieur ordonne.

— Eh bien, dans tout cet amas de bagages, mets-toi donc à chercher mes deux épées.

— Aux ordres de monsieur, répondit le domestique qui, sans s'émouvoir d'un pareil ordre, reprit le chemin de la chaise de poste.

Dix minutes après les voyageurs étaient attablés devant un plantureux souper. Pendant une longue heure, son gourmand compagnon fit preuve d'un si vaillant appétit et il étancha une si remarquable soif que M. d'Armangis finit par s'écrier en riant :

— Ah ! vraiment, vous me rassurez. Tout à l'heure, en vous entendant parler de Nicole, je vous ai cru amoureux à en perdre le boire et le manger... je vois que le cas n'est pas aussi grave.

M. de Saint-Dutasse avait beaucoup bu et, paraît-il, il avait le vin rageur.

— Alors vous vous moquez de mon amour? riposta-t-il d'un ton sec.

— Pas le moins du monde, je vous le jure.

— Si, si, vous vous en moquez, insista le chevalier. Vous vous en amusez d'autant mieux que vous savez parfaitement où se cache Nicole.

— Pardon, cher monsieur. Je vous ferai observer que, sur ce sujet, je vous ai donné ma parole d'honneur, appuya sérieusement M. d'Armangis.

— Votre parole d'honneur? Est-ce que j'y crois à votre parole d'honneur ! ricana l'autre avec un accent de mépris.

Le jeune homme tressaillit d'abord à une aussi grossière injure, puis, la réflexion lui faisant attribuer cette

réponse à l'ivresse du convive, il se contenta de répliquer :

— Voyons, de Saint-Dutasse, réfléchissez un peu : quel intérêt puis-je avoir à vous cacher la retraite de Nicole si je la connaissais ?

— Vous la savez, j'en suis certain.

— Alors expliquez votre certitude, ajouta d'Armangis plein d'indulgence pour l'ivrogne.

— Parbleu ! la chose est bien simple. Cette fille était compromise dans l'assassinat du comte, alors Mme de Gabrinoff, qui croyait à son innocence, a eu la bonté de favoriser sa fuite à Paris. Aujourd'hui que Nicole est acquittée, la comtesse, qui s'intéresse à l'orpheline, lui a écrit qu'elle pouvait revenir sans crainte et c'est cette lettre qu'elle vous a chargé de porter.

— Vous êtes fou. La comtesse a écrit à une de ses amies de Paris.

— Cinq minutes avant votre arrivée, elle m'avait dit qu'elle ne connaissait âme qui vive à Paris.

— Sa mémoire la trahissait probablement.

De Saint-Dutasse s'accouda sur la table et, regardant son vis-à-vis bien en face, il lui dit d'une langue épaissie par la boisson :

— Eh bien, faites une chose... montrez-moi seulement l'adresse de la lettre de Mme de Gabrinoff... Si le nom de Nicole n'est pas dessus, alors je vous croirai... Là, c'est bien simple.

En songeant que l'écrit n'avait aucune suscription, M. d'Armangis se contenta de répondre d'une voix brève :

— Je vous répète que cet écrit n'est pas pour Nicole.

— Alors montrez l'adresse, insista le chevalier.

— Non ! fit sèchement le jeune homme perdant enfin patience.

— Donc elle est pour Nicole... donc vous savez où elle

se cache... donc, en me donnant votre parole, vous m'avez menti comme un chien.

A cette nouvelle insulte, d'Armangis eut un élan de colère qu'il parvint pourtant à dompter.

— Si vous n'étiez ivre !... s'écria-t-il.

— Oh ! oh ! dit railleusement de Saint-Dutasse, votre lâcheté sait vitement trouver un prétexte... Menteur et couard, vous êtes bien loti... Voyons si je ferai monter un peu de sang à votre blême figure.

Et, en éclatant de rire, il lui lança sa serviette au visage.

Le jeune homme se redressa furieux :

— Vous m'en rendrez raison à la première ville où nous pourrons trouver des armes ! gronda-t-il d'une voix rauque.

— Ah ! oui, une ville... demain, après-demain... vous gardez les affronts au chaud, vous !

— Croyez que mon plus ardent désir serait de châtier tout de suite votre insolence !!!

— Bien vrai ! fit moqueusement le chevalier. Alors on pourrait s'assurer s'il n'y a pas ici ce qu'il faut pour vous contenter.

Et il cria de toutes ses forces :

— Bourguignon !

Sans doute que le domestique écoutait derrière la porte, car il apparut aussitôt sur le seuil :

— Aux ordres de monsieur.

— Mon garçon, cherche dans la maison si tu ne trouveras pas par hasard des épées.

— Il me semble que je viens d'en voir deux dans la salle voisine.

— Bien. Va les prendre et ramène-moi en même temps le maître de poste.

Bientôt le maître de poste faisait son entrée, suivi du valet apportant les épées.

— Dites-moi, maître aubergiste, est-ce qu'il vous répugnerait fort de voir des gens jouer de la lame? interrogea le provocateur.

— J'ai été militaire, répondit l'arrivant.

— Pardieu! c'est de la chance! fit le chevalier.

Puis s'adressant à M. d'Armangis :

— Voici des témoins et des armes... Est-ce que le cœur vous en dit toujours, cher monsieur? demanda-t-il de son plus ironique accent.

Après son premier éclat, la fureur de l'insulté s'était un peu éteinte en voyant qu'il avait affaire à un homme auquel le vin bu ôtait la conscience de ses actes. Le jeune homme, frappé au visage, était fermement décidé à tirer vengeance de cet affront, mais il tenait à se rencontrer avec un adversaire qui, son vin cuvé, maintiendrait son injure. Cette sage résolution s'évanouit devant la gouailleuse et insolente provocation de M. de Saint-Dutasse qui, en lui montrant des épées, le mettait au pied du mur. En présence de ces deux témoins proposés, si étranges qu'ils fussent, il eut honte de reculer, et, d'une voix que saccadait la colère revenue, il s'écria :

— Soit! Sur l'heure! sortons!

— A quoi bon sortir? Dehors, il fait nuit et froid. Ne serons-nous pas mieux dans cette chambre chaude et éclairée? proposa son adversaire.

— Comme il vous plaira, dit d'Armangis.

— Vous autres, poussez cette table dans un coin, commanda le chevalier aux témoins en retirant sa longue redingote de voyage.

Le jeune homme mit pareillement habit bas et prit une des épées que lui offrait Bourguignon.

Bien que son maître ne l'eût consulté en rien sur cette

nouvelle aventure d'où ressortait un duel, le digne serviteur se trouvait si bien cuirassé contre toutes les émotions de l'imprévu qu'il était aussi placide que s'il présentait une canne, quand il tendit l'autre épée au chevalier en disant :

— Exercice très-sain en sortant de table !

Puis il alla se ranger près du second témoin, auquel il souffla :

— Si vous êtes quelque peu connaisseur, je vous recommande un certain coup que possède monsieur... il est d'un moelleux... oh ! mais d'un moelleux !!!

Et, pour ponctuer sa phrase, il réunit ses doigts sur sa bouche et envoya un baiser en l'air.

En assurant la poignée de l'arme dans sa main, M. d'Armangis, qui avait retrouvé son sang-froid, eut encore pitié de son adversaire et murmura :

— Je me contenterai de désarmer cet ivrogne. Je connais sa force qui n'est vraiment pas à craindre.

Avant de croiser le fer, de Saint-Dutasse lui adressa son plus gracieux salut et demanda avec un aimable sourire :

— Une dernière fois, je vous prie de bien vouloir me donner l'adresse de Nicole?

Pour toute réponse le jeune homme tomba en garde.

— Alors! tant pis pour vous, dit le chevalier en engageant l'épée.

M. d'Armangis s'était grandement trompé en croyant connaître la force de son adversaire, car il y avait deux tireurs bien distincts en de Saint-Dutasse. Quand il faisait assaut de salle avec ceux chez lesquels il piquait l'assiette, ce n'était qu'une mazette de dixième ordre qui se laissait boutonner à chaque coup. Mais, sur le terrain, la chose changeait du tout au tout. On se trouvait alors devant un bretteur de première adresse, friand de la lame, doué d'une merveilleuse agilité et d'un imperturbable calme.

Le jeune homme comprit vite qu'il n'avait connu que le tireur complaisant et que, maintenant, il lui fallait se défendre contre un terrible spadassin. Il appela donc à lui toute sa science de l'épée, mais bien inutilement, car M. de Saint-Dutasse lui planta trois pouces de fer un peu au-dessous du poumon droit.

— Coup peu grave, mais qui amène l'évanouissement, marmotta le chevalier après avoir porté la botte.

M. d'Armangis voulut continuer le combat, mais, à son premier effort, sa main défaillante laissa échapper son arme, et, chancelant sur ses jambes, il perdit connaissance dans les bras de Bourguignon accouru pour le soutenir.

— Avez-vous un médecin dans les environs? demanda le chevalier au maître de poste.

— Il y en a un qui demeure à deux portées de fusil d'ici... et un fier malin... qui est venu s'établir chez nous depuis quelques mois.

— Courez vite le chercher, je crois que le cas est sérieux... ah! j'oubliais... ne soufflez pas mot à votre monde de ce qui vient de se passer... il est inutile qu'on envahisse cette salle.

— Soyez tranquille. Je n'entrerai qu'avec le docteur, répliqua l'aubergiste qui partit en courant.

Bourguignon avait couché M. d'Armangis sur une large banquette qui, d'habitude, servait de lit aux rouliers de passage. Dès qu'ils furent seuls, de Saint-Dutasse interrogea son serviteur qui prodiguait les premiers soins au blessé :

— Est-il toujours évanoui?

— Oui, et encore pour longtemps. Si je me rappelle bien, les deux derniers adversaires, auxquels monsieur a fait l'honneur d'octroyer pareil coup d'épée, en ont eu pour leurs vingt minutes de pâmoison.

— Par prudence, guette tout de même s'il revient à

lui, commanda le pique-assiette en allant à la chaise sur laquelle le jeune homme, avant le combat, avait déposé son habit.

Il y prit le portefeuille et, l'ouvrant, il en retira le billet qu'il se mit à lire. Il parut qu'il avait deviné juste en supposant que cette lettre devait être des plus intéressantes, car, à sa lecture, il tressauta brusquement de surprise.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà qui est bon à garder.

Puis, ayant un peu réfléchi :

— Renouvelons la farce faite à de Jozères, se dit-il.

Sur un bureau de la salle, l'aubergiste tenait à la disposition des voyageurs tout ce qu'il faut pour écrire. De Saint-Dutasse y prit une feuille de papier à lettres qu'il plia exactement comme le billet qu'il allait garder et il la plaça dans le portefeuille qu'il remit dans la poche de l'habit. Il finissait quand reparut le maître de poste, amenant le médecin.

— Tiens ! c'est le docteur Perrier ! pensa le chevalier en reconnaissant le nouvel arrivant.

Sans voir personne autre dans la salle que le blessé, Perrier marcha droit à lui et, tirant sa trousse, se mit aussitôt à sonder la blessure. La douleur de l'opération fit cesser l'évanouissement du jeune homme qui rouvrit les yeux.

— Je veux savoir la vérité. Suis-je gravement touché? demanda-t-il d'une voix faible, mais ferme.

— Non... si la fièvre se passe bien, répondit le docteur.

— Vais-je donc avoir la fièvre? prononça vivement le blessé.

— Avant deux heures vous serez en délire.

— Le délire ! répéta d'Armangis dont l'accent dénotait une terreur qui allait croissant.

— Oui, vous divaguerez... vous parlerez à tort et à travers, ajouta Perrier qui achevait son pansement.

Évitant de se montrer à son adversaire, de Saint-Dutasse, ayant Bourguignon près de lui, se tenait dans un coin obscur de la salle, derrière sa victime.

— On dirait qu'il craint, dans ce prochain délire, de trop conter ses petites affaires? souffla Bourguignon à son maître.

— Et il a raison, répondit le pique-assiette devenu grave.

A ce moment un souvenir revint subitement à la mémoire encore troublée du jeune homme qui, frissonnant, balbutia tout effaré :

— Mon portefeuille... donnez-moi mon portefeuille... là, dans mon habit.

Sans l'avoir lue, M. d'Armangis savait-il que la lettre devait être compromettante? Avant que la fièvre lui enlevât la raison, voulait-il détruire ce papier qui, pendant la crise, pouvait tomber au pouvoir de quiconque? Il faut le croire, car, lorsque le maître de poste lui tendit le portefeuille, il s'en saisit brusquement et sa main tremblante y chercha le billet.

— Veuillez me tenir une lumière? dit-il.

Le blessé regarda d'un œil sombre cette lettre fermée que pressaient ses doigts convulsifs. Avant de l'anéantir, il hésitait à la lire. Enfin il sembla se faire violence et, sans songer qu'on pouvait l'entendre, il murmura à mi-voix :

— Non!... je veux oublier cette femme maudite!

Puis, sans l'ouvrir, il présenta le billet à la flamme de la chandelle que lui tendait le maître de poste et le regarda se consumer.

— Eh! eh! il a eu là une heureuse idée! pensa de Saint-Dutasse joyeux.

L'effort que venait de faire le jeune homme avait épuisé ses dernières forces. Une syncope le renversa sans connaissance sur la banquette.

— Cours préparer bien vite un lit, ordonna Perrier à l'aubergiste.

En voyant M. d'Armangis s'évanouir, le chevalier avait quitté son coin pour s'avancer vers le médecin qui lui tournait le dos.

— Comment va le docteur Perrier? demanda-t-il en lui frappant sur l'épaule.

A la vue de M. de Saint-Dutasse, une rapide expression d'inquiétude passa dans les yeux du médecin.

— Ah ça! continua le pique-assiette, vous vous êtes donc établi de ce côté du département? Au château de Gabrinoff, où vous êtes fort regretté, on vous croit installé à Paris.

— J'y ai été, il est vrai, pour traiter d'une clientèle dont il m'a été demandé un si énorme prix que j'ai dû y renoncer. Alors je suis revenu exercer dans ce pays... l'endroit est meilleur qu'à Donchéry où ils ont tous une santé de fer... Par ici, les fièvres m'aident à vivoter tant bien que mal.

— Il vous faudrait quelques riches clients comme l'était de Gabrinoff. Étiez-vous encore là-bas quand il a été tué?

— Non, j'étais parti le matin même du jour où son cadavre a été trouvé. J'ai appris le crime par les journaux en arrivant à Paris, répondit Perrier avec une légère hésitation dans la voix.

— Pauvre comte! soupira le chevalier. Qui nous eût dit, le jour de sa noce, où j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, que la mort l'attendait à si bref délai!

— Son trépas a détruit mes espérances, car j'avais compté sur sa générosité pour lui emprunter les fonds nécessaires à mon établissement dans la capitale.

— Bah! vous retrouverez un autre protecteur.

Le docteur secoua tristement la tête :

— On n'a pas deux fois la même chance, soupira-t-il.

— Surtout quand on la laisse bêtement échapper, appuya le chevalier.

A l'intonation que de Saint-Dutasse avait mise dans sa phrase, Perrier le regarda étonné.

— J'ai donc laissé échapper la chance?... En quoi faisant, s'il vous plaît? demanda-t-il lentement.

— Tout à l'heure, à propos de M. d'Armangis.

— Ah! le blessé est M. d'Armangis... le riche M. d'Armangis? fit le docteur qui n'avait connu le jeune homme que de nom.

— Lui-même.

— Et, à propos de ce monsieur, vous dites que j'ai commis...

— Une vraie bêtise.

— Laquelle?

— Celle d'ordonner au maître de poste de préparer un lit dans son auberge... au lieu de faire transporter le blessé chez vous.

— Parce que?

— Parce que si, dans son délire, M. d'Armangis doit parler, il vaut mieux que ses paroles tombent dans l'oreille d'un être intelligent que dans celles de ces brutes de paysans qui clabauderont.

— Ah! fit seulement Perrier dont le regard plongea dans les yeux de Saint-Dutasse.

Les deux hommes se regardèrent en silence durant dix secondes.

— Merci! articula enfin le docteur.

Le maître de poste rentra en ce moment pour annoncer que le lit était prêt.

Le médecin fit une lugubre moue en disant :

— J'ai bien peur que le malade n'en profite pas longtemps.

— Est-ce qu'il va mourir ici?

— Je le crains.

— Ah! mais non! ah! mais non! ma femme est superstitieuse en diable... et enceinte de six mois... il y a de quoi lui faire faire une fausse couche! s'écria le pauvre aubergiste désespéré.

— Alors prête-moi deux de tes palefreniers ou de tes postillons qui transporteront ce malheureux chez moi.

— Je vais vous en donner quatre pour qu'il s'en aille plus vite.

Bientôt les quatre hommes emportaient le blessé toujours évanoui. Avant de les suivre, le médecin salua le chevalier :

— Merci! répéta-t-il.

Cinq minutes après, le maître de poste rentrait pour prévenir que la chaise, solidement réparée, pouvait continuer le voyage.

— Bourguignon, fais descendre de la voiture les bagages de M. d'Armangis... et en route! commanda le pique-assiette.

Le surlendemain, M. de Saint-Dutasse arrivait à Paris.

XXIV

Comment la comtesse de Gabrinoff était-elle devenue plus tard Mme d'Armangis? C'est ce que nous nous réservons d'expliquer à son heure. Après avoir ainsi fait connaître une partie du passé de cette femme, nous retournerons à ce point de notre histoire où Bourguignon, ayant vainement attendu, pendant deux jours, le retour de Paul Avril qui l'avait quitté pour aller dîner chez Mme d'Armangis, s'était rendu aux informations chez Caduchet. N'ayant pu obtenir du sourd aucuns détails sur cette disparition, le vieux domestique avait alors murmuré cette phrase :

— Il faut que je mette la main à la pâte!

A présent que notre lecteur a fait plus ample connaissance avec Bourguignon, il comprendra quel fin limier de Jozères, Perrier et Mme d'Armangis allaient avoir à leurs trousses.

A l'heure même où le rusé domestique se préparait à chercher la trace de son jeune et nouveau maître, il était précisément question de Paul Avril dans le salon de M. de Jozères, chez lequel Mme d'Armangis était en visite.

— Oui, voilà vingt-six ans que je tremble... vingt-six ans écoulés depuis que le misérable de Saint-Dutasse nous déroba ce terrible reçu avec lequel, toute sa vie, il

m'a commandé en maître, disait M. de Jozères en secouant la blanche et vénérable tête que l'âge lui avait donnée.

— Allons, cher ami, rassurez-vous, votre longue terreur va toucher à sa fin, répliqua Mme d'Armangis sur un ton d'assurance.

— Avez-vous donc déjà ces papiers en votre pouvoir? s'écria l'ancien magistrat dont l'œil brillait de joie.

— Oh! oh! fit-elle en riant, l'impatience vous emporte! C'est aller trop vite en vérité! Vous voudriez n'avoir déjà plus rien à craindre de l'héritier du chevalier quand une semaine ne s'est pas encore écoulée depuis l'enterrement de notre ennemi.

— Enterrement pendant lequel Perrier, propriétaire de la maison, est entré avec une double clef dans l'appartement du défunt, et l'a fouillé à fond sans pouvoir mettre la main sur la cachette aux papiers, ajouta de Jozères.

Après avoir souri à ce détail qu'elle ignorait, Mme d'Armangis continua :

— C'est donc à la suite de cette inutile recherche que le docteur, voyant qu'il fallait traiter à l'amiable avec l'héritier, vint me prévenir qu'un nouveau et plus jeune adversaire avait remplacé l'ancien et qu'il me fit part de votre combinaison pour obtenir le désarmement de Paul Avril!

— Oui, Perrier et moi, nous lui fournissions cinq cent mille francs pour épouser votre fille Blanche qui, de son côté, aurait été dotée par M. d'Armangis.

— Et, comme je n'avais nullement l'intention d'accorder mon enfant à cet Avril maudit, vous rappelez-vous ce que j'ai proposé au docteur?

— Vous avez demandé que les cinq cent mille francs que nous offrions fussent à vous si, dans le délai d'un mois, vous arriviez à obtenir du jeune homme la remise

des papiers. Perrier a tenu la gageure et, le soir même, aux Italiens, nous vous avons amené cet Avril dans votre loge.

— Lequel Avril, le lendemain, venait dîner chez moi... tout amoureusement timide, ajouta Mme d'Armangis en éclatant de rire au souvenir du prompt triomphe remporté par sa beauté.

— Eh bien? fit M. de Jozères, ignorant la cause de cette gaieté.

— Eh bien, allez demander le jeune homme à son domicile et on vous répondra qu'il n'y a pas reparu.

— Ce qui veut dire? demanda l'ancien procureur dans la pensée duquel germa aussitôt l'idée d'un crime.

— Ce qui veut dire que si je ne possède pas encore les papiers, leur propriétaire est en mon pouvoir.

— Ah! vous le tenez enfermé?

Mme d'Armangis se redressa fière, et d'un ton sec :

— Quel besoin ai-je donc d'enfermer les gens! dit-elle. Regardez-moi, mon cher, et veuillez me dire si un amoureux auquel j'aurai indiqué une retraite pensera jamais à la quitter... quand je lui aurai permis de m'y attendre.

— Ah! fit en souriant M. de Jozères qui avait compris.

Et, après avoir contemplé la radieuse beauté de sa complice, il reprit :

— Alors il vous attend?

— Depuis trois jours.

— Près d'ici?

— A cinq lieues de Paris.

Puis, comme son ex-tuteur la regardait en hésitant à parler, Berthe ajouta moqueusement :

— Epargnez-vous, cher ami, la question qui vous brûle les lèvres.

— Vous refuseriez de me dire le nom de l'endroit où vous avez envoyé ce jeune homme?

— Parfaitement.

— Nos intérêts ne sont-ils pas communs? Ce papier que je veux retrouver ne vous compromet-il pas autant que moi?

— Oui, celui-là, c'est vrai... mais vous oubliez qu'il n'y a pas que celui-là. Il en existe d'autres qui ne me regardent nullement... et que vous voudriez bien revoir aussi par la même occasion, n'est-ce pas ?... vif désir que partage également ce bon docteur Perrier.

— Ainsi, vous nous abandonnez?

— Non pas... mais je penserai d'abord à moi.

— Et après?

— Je m'occuperai alors de vous et de Perrier... si vous m'en priez bien... d'une façon très-éloquente... très-persuasive.

En l'écoutant, de Jozères était resté ébahi.

— Est-ce que vous ne me comprenez pas? demanda-t-elle d'une voix toujours railleuse.

— Je comprends si bien que je vous ferai remarquer que c'est pour retrouver les preuves qui nous compromettent, Perrier et moi, que nous devons vous donner nos cinq cent mille francs.

— Comment avez-vous dit?

— Nos cinq cent...

— Bon! bon! n'en répétez pas plus... c'est bien « nos » que vous aviez prononcé.

— Sans doute : nos... puisque le docteur et moi fournissons ensemble la somme.

— Alors vous, de Jozères, vous mettez deux cent cinquante mille francs?

— Sans doute, la moitié.

Mme d'Armangis fit la moue.

— Oh! oh! dit-elle, vous n'êtes pas trop généreux à payer les services qu'on vous rend.

Puis d'un ton lent :

— Moi, reprit-elle, rappelez-vous-le, cher ami, j'ai eu, dans le temps, besoin de vous... et je vous ai donné un million. Aujourd'hui, à votre tour, vous avez besoin de moi...

— Eh bien? demanda l'ancien procureur inquiet.

— Ce sera le même prix, prononça tranquillement la belle femme.

— Vous exigez que nous vous donnions un million! exclama l'avare en blémissant.

Mme d'Armangis ouvrit des yeux étonnés.

— Nous ! fit-elle sur le ton de la surprise. Pourquoi ce « nous ? » A quel propos mettre Perrier dans un ancien compte? Non, le docteur viendra plus tard et à part. Je dis « vous »... rien que vous... vous tout seul...

Et reprenant le ton moqueur :

— En un mot, ajouta-t-elle, je veux que vous me rendiez le million que vous m'avez jadis extorqué.

— Un million ! mais c'est tout ce que je possède! gémit plaintivement le magistrat.

Berthe se renversa sur le dossier de son fauteuil et, les paupières demi-closes, elle regarda l'ex-procureur de la plus impertinente façon en disant d'une voix ironique :

— Après ce million qu'il m'a fallu vous donner, voudriez-vous me faire croire que vous vous en êtes tenu à un aussi brillant début? L'appétit vient en mangeant... et vous aviez jadis une telle fringale de richesses que vous n'avez pu la rassasier avec la modeste somme obtenue de moi... D'où est venue votre intimité avec le docteur qui passe pour être plusieurs fois millionnaire? Pourquoi ce richard, qui avait le choix des gendres, vous a-t-il livré sa fille, jeune et jolie, à vous vieillard qui pourriez être son aïeul? C'est qu'il a dû se passer, entre vous, quelque bonne opération de coquins dont vous vous êtes partagé

le produit. Donc, mon million n'est plus seul et, si douloureux que soit le sacrifice, il faut vous résoudre à me le rendre. A ce prix, je me charge de vous rapporter ces preuves que possède Paul Avril.

— Et si je vous refuse? demanda M. de Jozères, qui avait retrouvé son calme.

— Alors, dès que les papiers qui vous compromettent seront entre mes mains... je m'en servirai.

Le magistrat haussa les épaules.

— En vos mains, ces papiers n'ont plus aucune valeur, dit-il tranquillement.

— Eh bien, quand je connaîtrai chacun de ceux qu'ils intéressent, je leur apprendrai à s'en servir, ricana Mme d'Armangis, irritée par la résistance de celui qu'elle croyait tenir à son tour.

Avant que de Jozères pût répliquer, on frappa à la porte du salon.

— Qu'est-ce? demanda-t-il au domestique qui se présentait.

— C'est Mlle Cardoze qui voudrait entrer, elle est envoyée par le père de madame, répondit le valet.

— C'est sans doute quelque commission pour Mme de Jozères... Dis-lui que ma femme n'est pas au salon et qu'elle la trouvera dans sa chambre.

Le domestique disparut.

— Tenez, reprit Berthe, voici encore un mystère que je serai fort aise d'éclaircir.

— Quel mystère ?

— A propos de la Cardoze. Je suis curieuse de savoir pourquoi Nicole, qui était la maîtresse de Perrier, l'a laissé si tranquillement se marier et s'est contentée d'être une humble domestique dans la maison où elle aurait dû commander.

— Voulez-vous que je vous donne un bon conseil? dit le vieillard qui l'avait écoutée en secouant la tête.

— Avec grand plaisir.

— Eh bien, ne vous occupez pas de Nicole.

— Vraiment. Et pourquoi ?

— Parce que la Cardoze est une nature sauvage qui ne gardera pas avec vous ces ménagements que Perrier ou moi pouvons avoir.

— Et alors ? fit la belle femme en traînant la voix.

— Elle pourrait peut-être vous faire repentir de votre curiosité à son égard, répliqua le magistrat avec un sombre sourire.

Le visage de Mme d'Armangis s'éclaira d'une joie subite.

— Eh ! mais, dit-elle de son accent moqueur, savez-vous que c'est fort tentant ce que vous m'offrez là.

— Tentant ! répéta de Jozères surpris du peu d'effet produit par la menace qui se cachait sous son prétendu conseil.

— Sans doute... tentant... songez-y donc, cher ami?... La haine de Mlle Nicole !!!... on ne propose pas une aussi amusante distraction à une pauvre femme qui s'ennuie sans qu'elle soit aussitôt tentée d'en profiter.

Et Berthe appuya son persiflage d'un rire plein d'un indicible mépris pour l'ennemie dont on ôsait lui parler.

Depuis une heure, le vieillard tremblait devant cette femme qui, de fidèle alliée qu'elle avait été d'abord dans l'affaire de Paul Avril, allait devenir adversaire redoutable. En l'entendant ainsi parler de Nicole, une pensée de vengeance lui arriva :

— Si je les mettais aux prises ? se dit-il.

A ce moment, le domestique reparaissait à la porte du salon. Il venait annoncer que la Cardoze avait répondu que la commission dont elle était chargée par son maître concernant M. de Jozères lui-même, elle tenait à lui parler

— Permettez-vous que je la reçoive dans ce salon ? demanda ce dernier à sa visiteuse.

— Mais, comment donc? qu'elle apparaisse, cette terrible fille ! répondit-elle de sa voix la plus gaie.

En entrant, la Cardoze vit bien qu'une dame était avec M. de Jozères, mais elle ne chercha pas à la reconnaître. Elle s'était seulement avancée de deux pas, et, comme l'ex-procureur était venu à sa rencontre, ce fut tout près de la porte, à l'autre extrémité du salon, qu'elle fit à voix basse sa commission.

Elle avait fini et étendait la main vers le bouton de la porte pour sortir, quand, sur une courte phrase que lui souffla le magistrat, elle se retourna brusquement vers Mme d'Armangis, sur laquelle ses deux grands yeux noirs se fixèrent.

— Ah ! on vient de mettre le feu aux poudres, pensa cette dernière qui comprit le mouvement.

Le regard rivé à celui de son ennemie, elle attendit la Cardoze qui arrivait à petits pas lents comme la bête féroce qui flaire sa proie avant de bondir sur elle.

Toutes deux du même âge, chacune avait conservé le type distinct de la beauté de sa jeunesse. L'une fine, distinguée, aristocratique, élégante ; l'autre superbe de formes, ardente, énergique.

— Eh bien, Nicole, qu'as-tu donc à me dire? demanda Mme d'Armangis de sa plus impertinente intonation, quand elle vit la servante devant elle.

La Cardoze était pâle, et dans ses yeux étincelait une sombre colère. D'un ton bref et dur, elle répondit :

— J'ai à vous dire, Berthe de Valnac, qu'il existe entre nous un vieux compte de sang à régler. En mémoire de mon père, j'ai bien voulu ne pas m'en souvenir... faites que je l'oublie toujours.

— Oh ! oh ! sais-tu, ma fille, que tu as tout l'air de menacer ?

— Je ne menace pas... j'avertis.

— Tu avertis... de quoi ?

— Qu'il y aura prudence de votre part à ne pas vous mêler des affaires des autres.

— Et si l'envie me prenait de m'en mêler, qu'arriverait-il ? ricana la grande dame. Tiens, M. de Jozères peut te le répéter, je lui disais tout à l'heure que l'ennui me fait chercher partout des distractions. Or, tu es vraiment si drôle avec tes avertissements que j'ai une envie folle de savoir où ils me conduiront... Je ne sais pourquoi je m'imagine que je m'amuserais fort si je cherchais à sonder les mystères de la maison Perrier.

La Cardoze, appuyant la main sur le dossier du fauteuil de Mme d'Armangis, se pencha vers elle et, à mi-voix, lui dit avec un accent de férocité implacable :

— Le père est monté sur l'échafaud pour vous sauver la vie, la fille y montera pour vous avoir tuée si vous donnez suite à votre projet.

— Eh bien, à la bonne heure, voici ce que j'appelle une réponse. Au moins, je saurai à quoi m'en tenir si la fantaisie me pousse à étudier d'un peu près la famille Perrier, répliqua Berthe sans s'émouvoir du terrible avenir qui venait de lui être annoncé.

Puis, en lui riant au nez, elle s'écria :

— Mes compliments, Nicole. Les coquins peuvent dormir tranquilles, tu veilles sur eux.

La Cardoze secoua la tête :

— Non, fit-elle d'une voix triste. Je défends les innocents que votre folie pourrait atteindre.

Sur ces mots, la servante gagna lentement la porte, et quand elle en eut atteint le seuil, elle s'arrêta pour ajouter :

— Si, par votre faute, *elle* verse une larme, si *elle* éprouve le plus petit chagrin, je vous le répète, Berthe de Valnac, ma vengeance saura vous atteindre !

Et la Cardoze disparut après avoir ponctué sa phrase d'un menaçant geste du poing.

Surprise par la dernière et mystérieuse phrase, madame d'Armangis se retourna vivement vers M. de Jozères qui, muet témoin, avait assisté à cette longue scène.

— *Elle ! elle !* De qui donc nous parle Nicole ? demanda-t-elle.

— Sans doute de Mme Perrier, cette malheureuse femme mourante qu'elle veut protéger.

Berthe connaissait trop le caractère altier et vindicatif de la Cardoze pour ne pas être certaine que cette farouche créature devait avoir voué une haine profonde à celle qui était venue lui prendre sa place.

— Non, c'est impossible, la Cardoze ne peut veiller sur Mme Perrier, dit-elle en haussant les épaules.

— Pour quelle raison ?

— Parce que, la première avant tout le monde, elle doit souhaiter la mort de la femme... de son amant.

— Alors, expliquez pourquoi, depuis vingt-six ans que Perrier est marié, la Cardoze s'est faite la domestique de sa rivale. Si elle souhaite cette mort... vous reconnaîtrez que ce souhait est des plus patients.

— C'est vrai, avoua Mme d'Armangis, qui se mit à réfléchir.

Tout à coup elle se leva en s'écriant :

— Ma foi ! tout cela est vraiment trop curieux à apprendre pour que je me prive du plaisir de l'étudier...

— Ainsi vous persistez, malgré la menace de Nicole ? appuya M. de Jozères.

— Surtout à cause de la menace.

— Vous vous tournez contre nous ?

— Pas le moins du monde, cher ami.

— Vous allez pourtant nous combattre.

— Du tout, je veux tenter une affaire. Je tiens Paul Avril en mon pouvoir. Que j'obtienne de lui tous ces papiers qui font sa force... et vous aurez simplement changé de vendeur... vous traiterez avec moi. Seulement, pour savoir le prix que valent vos secrets, il faut que je les connaisse.

Et Berthe, en se préparant à partir, ajouta d'un ton résolu :

— Aussi, je vous jure que je les connaîtrai.

XXV

La commission que la Cardoze était venue, de la part de son maître, remplir auprès de M. de Jozères se résumait en cette phrase qu'elle avait murmurée à l'oreille de ce dernier :

— M. Perrier m'envoie vous prévenir que Bourguignon, l'ancien domestique du chevalier, aujourd'hui au service de Paul Avril, est en ce moment à la maison. Il se présente pour avoir des renseignements sur son maître disparu depuis trois jours. Le docteur m'a chargé de vous deman-

der si vous êtes pour quelque chose dans cette disparition qu'il ignorait.

— Je viens de l'apprendre moi-même à l'instant de Mme d'Armangis qui se vante d'en être l'auteur, répondit M. de Jozères à voix basse.

— Est-ce elle qui est assise, à l'autre bout du salon, derrière moi? souffla la servante sans tourner la tête.

— Oui. Elle a attiré le jeune homme dans une sorte de guet-apens d'amour où il est allé l'attendre et elle refuse de désigner l'endroit de ce rendez-vous. Préviens le docteur que j'accourrai chez lui aussitôt qu'elle m'aura quitté pour lui faire part du danger dont elle nous menace.

— Bien. Alors je pars en feignant de ne pas l'avoir aperçue, ajouta Nicole.

Et, comme on l'a vu, elle tendait la main vers le bouton de la porte pour sortir, quand le magistrat lui avait rapidement dit :

—Oui, nous sommes menacés Perrier, moi... et *elle*... tu entends bien, *elle* aussi.

A ces mots, la Cardoze avait tressailli de tout son être et, une subite fureur lui envahissant le cerveau, elle s'était brusquement tournée vers Mme d'Armangis. Alors s'était passée la scène que nous avons décrite en notre dernier chapitre.

Pour avoir ainsi envoyé Nicole donner l'alarme chez son gendre, le docteur, on le comprend, ne devait pas être des mieux rassurés.

Quand Bourguignon s'était présenté chez Perrier, la porte lui avait été ouverte par une femme de chambre dont la figure bouleversée attestait un grave événement survenu dans la maison.

— Je viens prendre des nouvelles de nos chasseurs, débuta le vieux domestique.

— Quels chasseurs? fit la soubrette étonnée.

— M. Perrier et mon jeune maître, parbleu!.. Est-ce que vous ne savez pas qu'ils sont allés ensemble chasser du côté de... de... Ah! j'ai le nom sur le bout de la langue!...

Au lieu de l'aider à trouver le nom cherché, la femme de chambre leva les mains d'un air désolé :

— Le docteur à la chasse! s'écria-t-elle d'une voix navrée. Oh! le pauvre cher monsieur n'y pense guère en ce moment... Vous ne savez donc pas ce qui arrive?

— C'est vrai! vous êtes douloureusement agitée, mademoiselle... je vous demande pardon de ne pas m'être aperçu tout d'abord de votre trouble... Quelle en est la cause? instruisez-m'en vite, je vous en conjure, se hâta de débiter, d'une voix émue, le madré valet qui, bien qu'il en dît, avait, du premier coup d'œil, constaté l'émotion de la fille.

— Il y a que Mme Perrier vient de tomber, à l'instant même, dans une de ses crises de faiblesse... j'ai bien peur que ce soit la dernière... l'autre jour elle est restée seize heures sans connaissance et monsieur désespérait déjà... aujourd'hui, ce doit être la fin des fins.

— Alors je ne puis voir le docteur!

— En un pareil moment? vous n'y pensez pas! il est auprès de la malade... tout occupé de la rappeler à la vie.

— Si vous essayiez tout de même.

— Essayer quoi?

— De lui dire que je suis là.

— Vous êtes fou! fit la soubrette, scandalisée par l'intempestive proposition.

Puis elle dessina le geste de lui refermer la porte au nez, geste qui s'arrêta subitement sur cette prompte question de maître Bourguignon :

— Comment, vous refusez un louis?

Et la pièce d'or brilla aussitôt dans sa main au regard

de la femme de chambre qui répliqua sur un ton radouci :

— Non, je ne refuse pas ; mais là, vraiment, vous demandez une chose impossible. J'irais prévenir monsieur... qu'il refuserait de vous recevoir.

— Puis-je au moins parler à la Cordoze ? Est-ce qu'elle est aussi au chevet de la malade?

— Elle ! oh ! non.... Mme Perrier ne peut pas la souffrir.... Vraie injustice de malade, du reste, car elle lui est très-dévouée.

— Eh bien, je suis certain que si j'approchais de la Cardoze, elle me ferait voir le docteur.

— Ah ! vous êtes un joli entêté, par exemple. Je veux bien vous l'appeler, mais vous verrez qu'elle vous répondra aussi par un refus. Attendez, ça ne va pas être long.

Après avoir prestement saisi le louis qui lui était offert, la bonne poussa une porte qui ouvrait sur une lingerie, et, sans en franchir le seuil, elle dit :

— Mlle Cardoze, voici quelqu'un qui désire vous parler.

Nicole apparut aussitôt. A la vue de Bourguignon, son œil se nuança d'un peu d'inquiétude et, sans doute pour l'inviter à parler bas devant la femme de chambre, elle tendit l'oreille en inclinant la tête.

Cette fois, au lieu de son histoire de partie de chasse, celui-ci lui murmura :

— Billet fort important et très-pressé de M. Paul Avril pour le docteur.

— Donnez... Je vais le lui faire tenir, répondit-elle en avançant la main.

— J'ai ordre exprès de le remettre à M. Perrier en personne, dit le valet avec un air tout désolé de son refus de livrer le prétendu billet.

Le mystère qui planait sur la maison Perrier ne devait

avoir aucun secret pour Nicole et elle savait sans doute de quels ménagements il fallait user envers l'héritier de M. de Saint-Dutasse, car, après avoir un moment examiné d'un regard soupçonneux la figure de Bourguignon qui exprimait la plus naïve bonhomie, elle fit signe à la soubrette.

— Conduisez au cabinet de Monsieur, lui commanda-t-elle.

Puis s'adressant au vieux serviteur, elle ajouta :

— Je vais faire prévenir M. Perrier.

Le vieillard suivit la femme de chambre qui l'installa dans le cabinet en grommelant :

— Ah ! ma foi ! elle a eu beau vous faire entrer... je vous engage à vous armer de patience, car vous risquez d'attendre longtemps.

Elle disparaissait à peine que le docteur se présentai par une autre porte que masquait une lourde tapisserie qui retomba derrière l'arrivant. La frange inférieure de ce rideau n'arrivait pas jusqu'au parquet et, dans le mince intervalle qu'elle laissait exister, l'œil de Bourguignon vit poindre le bout de deux petits pieds.

— La Cardoze écoute, pensa-t-il.

Perrier s'était avancé la main tendue en disant :

— Vous avez un billet à me remettre ?

Le domestique exécuta un humble salut et répondit d'une voix lamentable :

— Monsieur daignera me pardonner l'effronté subterfuge que j'ai employé pour arriver jusqu'à lui.

— Vous n'apportez pas de lettre de monsieur Avril reprit anxieusement le docteur, pour lequel tout était sujet de crainte quand il s'agissait de l'héritier de Saint-Dutasse.

— Pas la moindre lettre.

— Vous ne venez donc pas de la part de votre maître?

— Nullement.

— Alors que voulez-vous? questionna sèchement le médecin qui, en recouvrant son assurance, avait retrouvé le ton hautain qui lui était habituel.

— Je veux... monsieur excusera ma hardiesse... je veux solliciter de lui un conseil... très, très... oh! mais excessivement sérieux... Du reste, monsieur sera le premier à en comprendre l'importance quand je lui dirai que mon maître a disparu.

— Disparu! répéta Perrier d'une voix qui vibra de la plus véritable surprise.

— Ce n'est déjà pas celui-là qui m'a confisqué mon jeune homme, pensa Bourguignon convaincu par la sincérité de l'accent.

A cet étonnement premier avait succédé aussitôt chez le docteur une immense joie.

— Est-ce de Jozères qui a fait le coup? Aurait-il trouvé un moyen de mettre le garçon à l'ombre? se demanda-t-il.

Et, dans sa hâte de savoir à quoi s'en tenir, il se leva en disant:

— Votre visite m'a arraché aux soins que je donnais à ma femme fort malade... je ne puis la quitter trop longtemps. Si vous voulez m'attendre patiemment... dès que je pourrai m'échapper, je reviendrai pour vous donner ce conseil que vous réclamez.

Nicole avait compris que Perrier allait sortir; aussi n'était-elle plus aux écoutes quand son maître souleva la tapisserie pour quitter le cabinet et il la trouva qui le guettait dans le couloir.

— J'ai tout entendu, dit-elle vivement.

— Alors, prends une voiture, et rends-toi au plus vite chez de Jozères pour lui demander si cette disparition est de son fait. J'attendrai ton retour, pour savoir ce qui en

est, avant de rentrer dans mon cabinet où j'ai laissé le bonhomme.

Au bout d'une demi-heure, la Cardoze reparaissait et, passant sous silence sa scène avec Berthe, annonçait que Paul avait été séquestré par Mme d'Armangis qui comptait s'emparer de toutes les preuves écrites pour les revendre à ses complices. Perrier n'avait pas l'avarice de M. de Jozères. Le chantage dont il était menacé ne l'émut que fort médiocrement.

— Qu'elle ait d'abord les papiers, pensa-t-il, on les lui payera ensuite le prix qu'elle en exigera... nous ne saurions acheter trop cher notre tranquillité... Elle va nous saler, mais bast ! plaie d'argent n'est pas mortelle !

Et, pendant que, de son côté, de Jozères s'effrayait, le docteur qui, coûte que coûte, voulait être enfin libre, vit, dans un horizon prochain, luire la délivrance.

— Maintenant, sachons quel est ce conseil que demande Bourguignon, ajouta-t-il en reprenant la route de son cabinet.

Le vieux domestique attendait toujours respectueusement debout.

— Ma malade s'est assoupie ; je puis donc vous écouter sans inquiétude, dit Perrier en reparaissant.

— Monsieur est trop bon.

— Quel est l'avis que vous sollicitez de moi ? C'est sans doute à propos de l'absence de votre maître ?

— Nullement. Mon maître est libre de sortir et de rentrer à sa guise... ce n'est pas à moi, son très-obéissant serviteur, à oser même m'en apercevoir.

— Alors sur quoi demandez-vous conseil ?

— Ah ! voici la chose. C'est à propos de certaines instructions, données par M. Avril, au sujet d'un rouleau de papiers bien cacheté, pour le cas où il serait plus de huit

jours sans reparaître à son domicile, appuya Bourguignon en guettant de l'œil l'effet de ses paroles.

La joie qui s'épanouissait sur la figure du docteur disparut soudain pour faire place à une convulsion d'épouvante.

— Votre maître n'a pas gardé ce rouleau de papiers? s'écria-t-il en tressaillant.

Le valet secoua négativement la tête.

— Et vous dites qu'il en a fait le dépôt à une tierce personne avec une instruction particulière? continua Perrier dont, malgré tous ses efforts, un frémissement nerveux agitait les lèvres.

— Je répète ce que M. Avril m'a fait l'honneur de me conter le matin même du jour où je l'ai vu pour la dernière fois, répliqua le placide Bourguignon.

— Et cette instruction est de...? balbutia le docteur.

Il achevait sa question quand la porte du cabinet s'ouvrit pour donner passage à M. de Jozères, un peu essoufflé. Suivant sa promesse de venir chez Perrier aussitôt que la visite de Mme d'Armangis le laisserait libre, il accourait pour savoir le dernier mot de cette démarche du serviteur d'Avril, que lui avait annoncée la Cardoze. Au seul aspect du docteur, pâle et tremblant, son gendre comprit qu'un imminent danger s'était subitement révélé pour eux, et, avant même qu'il en connût la nature, la peur s'emparant de lui, il s'affaissa dans un fauteuil. Puis, tentant de donner le change à Bourguignon sur son trouble, il s'écria d'une voix dont il n'eut pas besoin de déguiser l'altération :

— Quelle affreuse nouvelle la Cardoze est-elle venue m'apporter; Mme Perrier est au plus mal! Est-ce bien vrai?

Quand M. de Jozères était entré, le rusé domestique s'était humblement reculé de deux pas. Mais la soudaine ter-

reur de l'ancien procureur n'avait pu lui échapper ; et il ne se laissa pas prendre à cet intérêt témoigné pour la malade.

— Toi ! pensa-t-il, tu te fiches de Mme Perrier comme de Colin-Tampon. Si tu accours aussi effarouché, c'est uniquement parce que la Cardoze a été te sonner le tocsin à propos de moi.

Puis, en surprenant les regards alarmés que les deux hommes échangeaient, faute de pouvoir parler devant lui, il se dit encore :

— De Jozères est tout aussi effrayé que son beau-père. Ce n'est pas lui non plus qui a escamoté Paul Avril.

A cette exclamation sur la maladie de sa femme, le docteur s'était aussi hâté de s'en servir pour expliquer son effroi.

— Hélas ! oui, soupira-t-il douloureusement, ma chère femme est au plus bas ! Elle vient de s'assoupir, ce qui m'a permis de m'absenter un peu de sa chambre. Cette terrible crise m'effraye à tel point que, tout à l'heure, je tremblais de tous mes membres en écoutant Bourguignon qui me parlait de son maître.

— M. Paul Avril se porte bien? s'empressa de demander M. de Jozères qui, au nom du valet, se tourna vers lui, en feignant de ne s'apercevoir qu'à l'instant même de sa présence.

— Mon maître se porte comme il plaira à monsieur, car je ne saurais, sans une insigne effronterie, le renseigner à ce sujet, débita l'interrogé en saluant.

— Oui, continua Perrier, quand vous êtes entré, cher ami, ce brave garçon était en train de m'annoncer que, depuis trois jours, M. Avril n'est pas rentré à son domicile... Et il me consultait à propos de lettres...

— Ah ! je n'ai pas parlé de lettres... attendu que mon maître m'a montré un rouleau cacheté et qu'il me serait

impossible de préciser si son contenu consistait en lettres... ou autres papiers.

— Savez-vous de qui M. Avril tenait ce rouleau?

— Je crois bien que c'est M. de Saint-Dutasse qui le lui a remis à son lit de mort pendant ces deux ou trois heures qu'ils ont causé ensemble, dit Bourguignon de son ton bonhomme.

— Vous assistiez à cet entretien? appuya le docteur en le regardant en face.

Le domestique poussa un énorme soupir.

— Oh! non, fit-il d'une voix plaintive. Je ne voudrais pas attaquer la mémoire de mon défunt maître, mais la vérité m'oblige à dire qu'il était trop cachotier... Dans toute sa vie, je n'ai pas souvenance d'un seul petit quart d'heure durant lequel il m'ait témoigné gros comme ça de confiance... Ah! j'en ai bien souffert!!!

— M. Avril, plus jeune et par conséquent plus confiant, a dû vous apprendre à quelle personne tierce il a remis ce rouleau cacheté... car vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, qu'il a confié ce dépôt à un tiers? insista le médecin, qui, de cette façon, mettait M. de Jozères au courant du dialogue qui avait précédé son arrivée.

Bourguignon secoua mélancoliquement la tête, et d'un ton navré :

— Hélas! non, il ne m'a cité personne. C'est à croire que M. de Saint-Dutasse, en mourant, lui a bien recommandé de se méfier de moi.

Puis, après un petit temps pris pour calmer son émotion, il continua de sa voix toujours désolée :

— Sa seule confidence, je l'ai reçue le matin du jour où il a disparu; il tenait le rouleau dans sa main et, en me le montrant, il m'a dit : « Tu vois ce paquet de papiers? Eh bien, je vais m'arranger pour que, si j'étais

huit jours sans paraître chez moi, il aille tout droit dans les mains du préfet de police.

Aux derniers mots prononcés, le couple de coquins s'était redressé d'un seul bond.

— Huit jours! s'écria Perrier blémissant.

— Et il y en a déjà trois d'écoulés, ajouta le magistrat, qui frissonnait d'effroi.

Bourguignon eut l'air de prendre leur épouvante pour de la surprise.

— Hein! fit-il, cela vous étonne, n'est-ce pas? Vous n'auriez pas cru M. Avril capable d'un pareil procédé. Servir ainsi les rancunes de M. de Saint-Dutasse, ce n'est vraiment pas bien.

Puis, à mi-voix, comme s'il se parlait, il poursuivit en hochant la tête :

— Car, je le répète, je ne voudrais pas attaquer la mémoire de mon défunt maître, mais la vérité m'oblige encore à dire qu'il était rancunier en diable... et menteur!... menteur surtout... et médisant!... il se plaisait à inventer un tas d'infamies sur le compte de gens fort honorables... qui vont être très-ennuyés aujourd'hui... pas pour longtemps, je le sais bien, car il est indubitable que M. le préfet de police reconnaîtra vite que toutes les accusations du chevalier ne sont qu'un tissu de mensonges.

Après ce monologue, dont les deux complices n'avaient pas perdu un seul mot, le malin compère reprit son accent naïf pour leur dire :

— Vous étiez de trop intimes amis de feu M. le chevalier pour qu'il ait rien imaginé sur votre compte... Les paroles d'amitié et de sincère estime lui emplissaient toujours la bouche quand il parlait de son cher docteur et de son vénérable ami de Jozères. Mais, en dehors de vous, M. de Saint-Dutasse avait d'autres relations. Sur ces personnes-là, le défunt a dû en forger d'une belle force.

Aussi suis-je venu pour vous demander s'il me faut prévenir ces innocents que de bien désagréables tuiles vont leur tomber sur la tête si M. Avril n'a pas reparu avant huit... c'est-à-dire, non, avant cinq jours, puisque nous en avons déjà trois à déduire.

Et Bourguignon salua en ajoutant :

— J'attends le conseil que ces messieurs daigneront me dicter.

Depuis qu'il avait été fait mention du préfet de police, le beau-père et le gendre, effarés, s'étaient tenus muets. Ce fut le médecin qui, le premier, retrouva la parole :

— Je crois qu'il est de votre devoir de mettre en garde tous les intéressés contre les suites que peuvent avoir pour eux ces incroyables calomnies dont nous recevons aujourd'hui, par vous, la première révélation.

Le valet prit un air empressé.

— Alors, monsieur me pardonnera de le quitter à l'instant pour courir mettre au plus vite son conseil à profit ?

— Oui, ne perdez pas de temps, conseilla de Jozères, désireux de se trouver seul avec le docteur.

— C'est tout gonflé d'une impérissable reconnaissance pour ces messieurs que j'ose prendre congé d'eux.

Et, après une double révérence, Bourguignon s'en alla en se disant :

— C'est la d'Armangis qui a fourré mon jeune homme sous le gobelet. Ceux-là n'y sont pour rien, mais maintenant que je leur ai mis la peur au ventre, avec ma bourde du préfet de police, ils vont se charger de me découvrir Paul Avril.

Le futé domestique raisonnait juste ; car, derrière ses talons, Perrier avait aussitôt demandé à l'ex-procureur :

— Où est-il ?

— Mme d'Armangis le cache aux environs de Paris et elle refuse d'indiquer en quel endroit.

— Devant le danger qui la menace comme nous, elle comprendra que le jeune homme doit avoir reparu avant le délai fixé, appuya le docteur.

Puis, se dirigeant vers la porte qui conduisait dans l'intérieur de l'appartement :

— Je vous demande une minute pour m'assurer de l'état actuel de ma femme et je reviens vous prendre pour aller ensemble chez notre ancienne alliée.

— Mme Perrier est-elle donc vraiment si malade ?

— Oui, mais il faut que ma science la fasse vivre, car si elle mourait, la Cardoze ne me le pardonnerait pas, prononça lentement le médecin avant de disparaître.

Cinq minutes après il rentra.

— La torpeur ne se dissipera pas avant une heure, dit-il. Nous avons juste le temps de courir chez Mme d'Armangis.

— En route ! fit de Jozères.

Dans leur précipitation à s'éloigner, ils bousculèrent, dans l'escalier, un petit homme gras qui montait en soufflant comme un phoque.

— Ah ! c'est vous, Caduchet. Pardon, cher ami, nous sommes très-pressés... Attendez-nous là-haut... Avant une heure, nous serons de retour, cria le docteur qui, après avoir reconnu le sourd, continua sa route.

Suivant sa coutume d'entendre, Caduchet se mit à leur poursuite, en beuglant :

— C'est donc d'ici que sortait Mme d'Armangis que je viens de voir passer en fiacre sur le quai? Ah ! elle a oublié quelque chose que vous lui reportez ? Vous ne la rattraperez pas, elle est déjà loin... quoique en fiacre. Hein ! est-ce assez drôle ? Avoir de si beaux équipages à soi... et prendre un fiacre !

Et, tout en hurlant, l'obèse s'efforçait de les rejoindre. Mais il avait compté sans son ventre et sa courte haleine qui, à la centième enjambée, le contraignirent à un mo-

deste pas de tortue et à ne plus suivre que de l'œil les deux hommes déjà bien loin.

Quand de Jozères et le médecin arrivèrent à l'hôtel d'Armangis, le suisse, qui ouvrit la porte, leur demanda :

— Est-ce que ces messieurs viennent pour rendre visite à madame?

— Oui, fit l'ancien procureur. N'est-elle pas visible?

— Il y a une heure que madame est partie pour la campagne.

— Savez-vous en quel endroit?

— Elle n'en a rien dit... sans doute au château d'une de ses amies. Elle a seulement prévenu qu'elle serait absente douze jours.

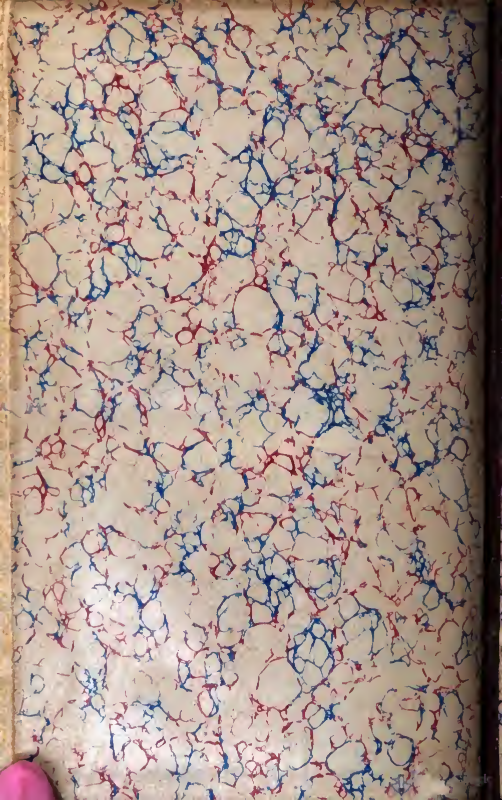
— Douze et trois... quinze! Nous sommes perdus!!! pensa de Jozères en flageolant sur ses jambes.

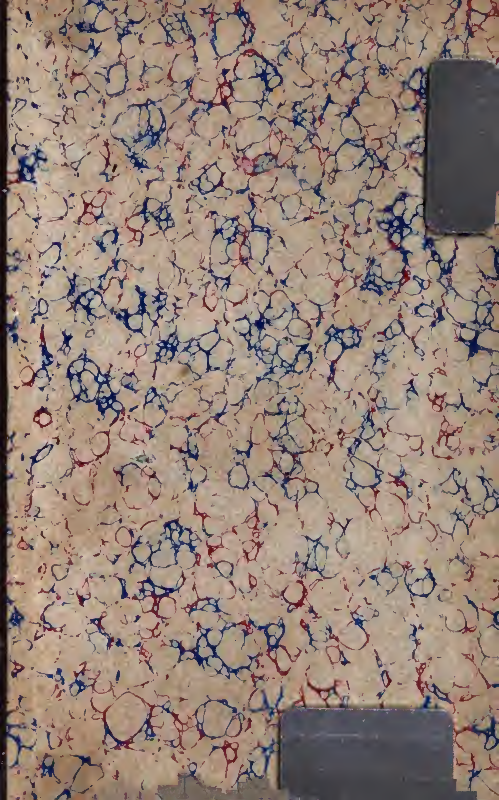


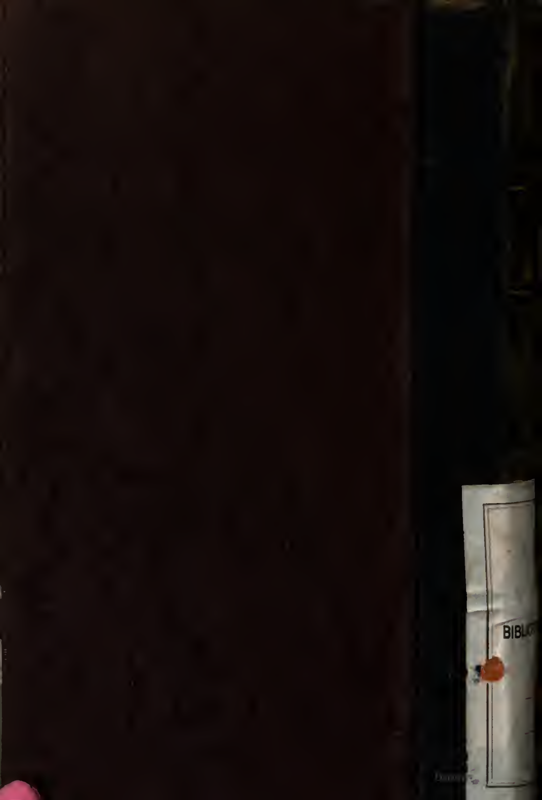
FIN DU PREMIER VOLUME.



Paris. — Imp. de E. Donnaud, rue Cassette, 9.






BIBL